
3 1761 05022521 8


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY







MAISON BOUASSE-LEBEL _ Lecene & Cie — 29, rue St Sulpice Paris

SANCTA ANGELA MERICI, VIRGO

FUNDATRIX ORDINIS S. URSULAE

1474 - 1540

Sainte Angèle Merici

et

l'Ordre des Ursulines

par une Religieuse du même Ordre

Ouvrage recommandé
par S. E. le Cardinal VALFRÉ DI BONZO
Préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux
et par plusieurs éminents Religieux

Nombreuses gravures authentiques

Tome I



PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15
—
1922

L'auteur, en donnant le nom de *saint* ou de *bienheureux* à des personnages qui n'ont pas encore été élevés sur les autels, n'entend le faire qu'au sens et dans la mesure autorisée par les décrets d'Urbain VIII, c'est-à-dire à titre de simple vénération, et sans prétendre en rien devancer le jugement de la sainte Eglise.

IMPRIMATUR:

Fr. ALBERTUS LEPIDI, Ord. Praed., *S. P. A. Magister*

IMPRIMATUR:

† IOSEPHUS PALICA, Archiep. Philippen., *Vices gerens*.

ROME. – IMPRIMERIE POLYGLOTTE VATICANE.



SECRÉTARIAT
DE LA
S. CONGRÉGATION DES RELIGIEUX.

Lettre de Son Em. le Cardinal Valfré de Bonzo, Préfet de la S. Congr. des Religieux et Protecteur des Ursulines de l'Union Romaine.

MA BONNE MÈRE,

Je viens de parcourir le premier volume et les ébauches du second, que vous avez bien voulu m'offrir, sur Sainte Angèle et l'Ordre des Ursulines.

Je ne puis que vous féliciter de la pensée qui a inspiré l'ouvrage, et je ne doute pas que celui-ci n'atteigne, avec plein succès, le noble but qu'il se propose.

Un nouveau genre d'apostolat et de recrutement des âmes se présente aujourd'hui dans la vulgarisation des physionomies de Saints, étudiés dans le cadre des mœurs et des habitudes de leur époque. A ce point de vue, la connaissance de la vie pratique des grandes Saintes qui ont

eu pour idéal la préservation de la jeunesse, toujours plus exposée aux amorces du plaisir, est pleine d'actualité à une époque comme la nôtre, où, plus que jamais, l'esprit du mal semble s'acharner avec violence sur la corruption de la jeune fille, minant ainsi par la base la famille et la société.

Ce but de préservation, saintement poursuivi par sainte Angèle et, sur ses traces, par des milliers d'Ursulines dans le monde, ne manquera pas de trouver de nouveaux apôtres, de susciter de nouveaux dévouements dans tous ceux qui liront cet ouvrage.

C'est là sa plus belle recommandation. Et c'est aussi, pour lui, le meilleur de mes vœux.

Vous bénissant de tout cœur, ma bonne Mère, je me recommande vivement à vos bonnes prières, tandis que je suis heureux de me dire

Votre tout dévoué en N.-S.,

Rome, le 7 décembre 1921.

THEODORE Card. VALFRÉ DI BONZO,
Protecteur.

Lettre du Révérend Père Joseph Burnichon, S. J.

Ma Révérende Mère,

Vous avez bien voulu me communiquer en bonnes feuilles le premier volume de SAINTE ANGÈLE MERICI ET L'ORDRE DES URSULINES, et vous me demandez de le présenter au public. En vérité, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites. Par le charme du récit autant que par la grandeur et la beauté du sujet, ce livre se recommande assez de lui-même. Mais d'autre part, je trouve, soit dans les rapports de nos familles religieuses, soit dans mes souvenirs personnels, trop de raisons de m'intéresser à tout ce qui vient de Sainte-Ursule pour ne pas me rendre avec empressement à cette gracieuse invitation.

Je dirai donc tout simplement quelques impressions qui me sont restées de la lecture de ces pages publiées sous le voile de l'anonyme.

A travers ce voile, il est vrai, on distingue une fille de Sainte Angèle, laquelle ayant quitté tout d'abord le nom qu'elle portait dans le monde, n'en veut plus avoir d'autre que celui d'Ursuline. Je me garderai d'un éloge qui troublerait sa modestie, mais il me sera bien permis de la féliciter pour avoir entrepris, après plusieurs autres, une histoire de la sainte Fondatrice et de son Ordre. La piété filiale donne à l'œuvre un accent, ou pour mieux dire, un parfum qu'on ne trouve pas ailleurs; les étrangers ont beau faire, quand ils essaient de raconter notre vie de famille, on sent toujours qu'ils ne sont pas de la maison.

La vie de sainte Angèle est encore enveloppée de bien des obscurités; tout en évitant l'appareil encombrant d'une édition critique, l'auteur anonyme a pris soin de s'éclairer assez pour mettre son récit d'accord avec les exigences légitimes du goût contemporain. On lui saura gré d'en avoir élagué certains discours que ses devanciers, trop dociles imita-

teurs de Tite-Live, mettaient dans la bouche de leurs personnages. Sans doute, disait Mgr Dupanloup aux hagiographes, « le plus que l'on peut, il faut laisser parler le saint lui-même. Les paroles des saints, ce sont des diamants, des perles précieuses dans le tissu du récit ». Mais encore faut-il que ces diamants et ces perles soient authentiques. Or, si les mots historiques eux-mêmes ont pour la plupart été inventés après coup, quelle apparence que les propos des saints d'un autre âge nous aient été conservés, alors qu'on ne sait pas seulement d'une manière certaine l'année de leur naissance?

De la fondatrice des Ursulines, il nous reste deux documents écrits sous sa dictée, les neuf *Souvenirs* et les onze *Legs du Testament*, les uns et les autres adressés aux premières mères auxquelles elle confiait le soin de sa famille religieuse. Ce sont les seules paroles écrites que la Sainte ait laissées à la postérité, résumé substantiel de ses leçons, de son esprit et de son cœur, auquel on peut bien appliquer les paraboles évangéliques de la petite dose de levain qui fait fermenter toute la masse et de la graine menue d'où va surgir un grand arbre, qui étendra au loin ses branches et où les oiseaux du ciel viendront en grand nombre chercher un abri.

Quelle œuvre merveilleuse que celle d'Angèle Merici et qui pourrait, en la contemplant, ne pas reconnaître que *le doigt de Dieu est là*. En pleine époque de la Renaissance, alors que s'élabore un monde nouveau, une pauvre fille, née dans une bourgade au pied des grandes Alpes, presque en même temps que Luther, ne sachant guère, comme Jeanne d'Arc, ni A ni B, comprend par une intuition de génie que l'ignorance est la grande plaie de l'Eglise, parce qu'elle expose les âmes à devenir la proie de l'erreur et de l'hérésie; elle fera pour les jeunes filles ce que la Compagnie de Jésus naissante fait dans ses collèges; dans ce but elle jette les fondements de la première des Congrégations de femmes vouées à l'enseignement. Toutes celles qui viendront par la

suite dériveront en effet de la pensée de sainte Angèle, comme les ruisseaux sortent de la source. Ce n'est pas tout: avec une clairvoyance et une audace dont la sainteté seule a le secret, elle va inaugurer une révolution dans l'idéal même de la vie religieuse. Jusqu'alors on ne concevait pas la pratique des conseils évangéliques, au moins pour les femmes, sans la garantie du cloître et du costume monacal. Pour accomplir leur mission de dévouement, les Ursulines ne seront point retenues par ces entraves; elles vivront dans le monde et n'auront d'autre défense contre ses embûches que leur modestie. A cet égard Angèle Merici devançait les temps, comme le fit d'ailleurs un siècle plus tard saint François de Sales, dans l'établissement de la Visitation. Au reste, la fondatrice des Ursulines se rendit compte que son Institut devrait se modifier pour s'adapter aux temps et aux lieux: elle n'eut garde de l'enfermer dans un cadre aux contours rigides et invariables. De fait, saint Charles Borromée commence, à Milan, par réunir les filles de Sainte-Ursule en communauté, puis la France achève la transformation en leur donnant la clôture, et enfin le Pape la sanctionne par la Bulle de 1612, qui érige la Compagnie en Ordre religieux. C'est sous cette forme que l'Institut d'Angèle Merici a pris son principal développement et s'est répandu dans le monde entier.

Toutefois d'autres branches subsistent, rattachées à la souche primitive et vivant de sa sève. La grande famille de Sainte-Ursule comprend des religieuses d'obédiences diverses. Comme dans un parterre planté de rosiers on voit des variétés de fleurs différentes de couleur et d'aspect, mais ce sont toujours des roses, ainsi la glorieuse sainte Angèle, au milieu de ses innombrables filles, apparaît avec cette parure royale dont parle le psaume, riche d'ornements variés, *circumdata varietate*. Variété d'ailleurs qui n'exclut pas l'unité. Sur toutes ces physionomies et dans tous ces groupes, on trouve en effet un air de famille auquel on reconnaît l'empreinte maternelle. Toute société d'Ursulines, quelle que

soit sa nuance, met l'éducation des enfants au premier rang de ses devoirs; elle a pour règle suprême de gouvernement une charité détrempée de douceur: « Gardez-vous, leur a dit sainte Angèle, de vouloir obtenir quoi que ce soit par la force ». Puis, pour principe de pédagogie, un amour surnaturel, tendre et fort, toujours uni à la sagesse et à la simplicité chrétienne.

Tels sont bien, en effet, les traits caractéristiques des Couvents de Sainte-Ursule et de l'éducation qu'on y donne aux jeunes filles. Nous en avons pour garant le témoignage que le Pape Benoît XV leur a rendu à l'occasion du troisième centenaire de l'Ordre. Sa Sainteté parle sévèrement de ces femmes qui « se livrant outre mesure à des études trop étrangères à leur sexe, prennent des manières toutes masculines, ou qui désertant les devoirs domestiques pour lesquels elles étaient faites, se lancent témérairement au milieu des luttes de la vie ».

Le Saint-Père félicite votre Ordre, ma Révérende Mère, de résister à « cette perturbation générale », en formant à des mœurs chrétiennes les jeunes filles qui vous sont confiées.

Je ne vois pas ce que l'on pourrait ajouter à pareille félicitation, à laquelle, dans ma modeste sphère, je m'unis de grand cœur.

Paris, 25 octobre 1921.

JOSEPH BURNICHON, S. J.

Lettre du Révérend Père Venance,
Ex-Ministre Général des Fr. M. Capucins.

Ma Révérende Mère,

S'il est une figure qui mérite d'être mise en lumière et offerte à l'imitation de nos contemporains, - spécialement des âmes choisies qui se vouent au service de Dieu et du prochain, - c'est à n'en pas douter la Sainte dont vous retracez avec autant de talent que d'amour la vie et les œuvres, votre sainte Fondatrice Angèle Merici.

Nous sommes au XVIe siècle; l'Eglise cruellement déchirée par l'hérésie protestante, se redresse dans le prodigieux effort du Concile de Trente: en présence d'une situation nouvelle et de besoins nouveaux, Dieu lui envoie de nouveaux secours.

En même temps que saint Ignace de Loyola fonde la Compagnie de Jésus, dont l'un des buts principaux est l'éducation des jeunes gens, voici SAINTE ANGÈLE MERICI qui fait surgir une phalange de vierges destinée à l'éducation des filles. Chose remarquable, et qui montre combien Dieu se joue de nos vues humaines, ce n'est pas dans sa jeunesse, ce n'est pas même dans sa maturité que sainte Angèle entre dans la voie qui doit être la sienne, Elle a cinquante-six ans lorsqu'elle groupe ses premières filles: mais l'édifice devait être d'autant plus solide que les fondements en auraient été plus profonds.

Ces années qui se sont écoulées dans une obscurité relative ont été pour Angèle Merici un temps de préparation féconde: piété, pèlerinages, charité compatissante envers tous, fuite du monde, telles sont les racines qui vont communiquer la vie au nouvel arbre, lequel devait étendre si loin ses rameaux bienfaisants et abriter sous son ombre tant de fleurs au suave parfum.

On n'a jamais cessé d'attacher une importance capitale à l'instruction des jeunes filles. Le moyen âge - que seuls les ignorants pourraient taxer d'ignorance - avait, auprès des écoles où la jeunesse masculine s'abreuvait largement aux sources du savoir, toute une organisation de l'enseignement féminin. Les demoiselles nobles recevaient à la maison les leçons du *latinier* ou chapelain; d'autres étaient élevées derrière les grilles des monastères bénédictins; il y avait dans les paroisses des maîtresses d'écoles séculières pour les enfants de la campagne.

Mais il appartenait à sainte Angèle de grouper sur ce point les bonnes volontés et les dévouements, et de pourvoir aux besoins de l'éducation féminine au moyen d'une institution organisée et permanente. Telle est la grande, l'originale intiative de cette humble vierge. Elle fait plus. A une époque où la vie religieuse ne se conçoit que sous la forme strictement religieuse et monastique, avec le cloître et la solitude, elle inaugure une forme nouvelle. Ses filles se consacreront à Dieu par la virginité, mais elles demeureront au milieu du monde, édifiant leurs familles par leur piété et leurs bons exemples, allant et venant, et jouissant d'une liberté uniquement destinée à rendre leur tâche plus facile.

Angèle était préparée à cette innovation par sa qualité de Tertiaire Franciscaine. Elle avait appris à l'école de saint François à faire pénétrer la sève même de la vie religieuse au milieu du siècle. Les premières Ursulines vivent dans le monde comme les Tertiaires; elles ont des réunions périodiques comme les Tertiaires; elles ont des exercices de piété particuliers comme les Tertiaires. Il reste que celles-là renoncent au mariage, et se vouent d'une façon spéciale à l'éducation des jeunes filles.

Peu à peu, le groupement primitif se transforme, et les Ursulines acceptent la vie religieuse avec toutes les exigences de la vie commune et de la clôture, tout en demeurant éducatrices.

Sainte Angèle n'a pu contempler que du haut du ciel cette évolution, comme on dirait aujourd'hui; mais sans doute, elle en a rendu gloire à Dieu qui multipliait ainsi le grain de sénevé semé par elle, et augmentait d'une manière si providentielle le petit troupeau dont elle avait rassemblé les premiers éléments.

Mais le couronnement ultime de son œuvre n'est-il pas cette « Union Romaine », souhaitée si ardemment par le Saint-Siège et destinée à grouper plus étroitement sous les yeux mêmes du Père commun et autour de la Mère commune, les Ursulines répandues aux quatre coins du monde: *Vis unita fortior.* N'est-ce pas l'union qui fait la force?

Tel est, ma Révérende Mère, le tableau que vous présentez dans votre ouvrage, d'un style aisé et coloré, ferme et clair, où se révèle la maîtrise absolue d'une langue dont aucune ressource ne vous échappe.

Avec quel bonheur le liront vos Sœurs en religion! Elles y trouveront l'accent ému d'une fille parlant de sa Mère et de sa famille bien-aimées, un portrait vivant de la chère sainte Angèle, une galerie d'incomparables figures qui se sont sanctifiées dans le recueillement du cloître ou la pratique de toutes les vertus. Elles aimeront à se retremper dans cette glorieuse histoire, s'il est vrai que ce qu'il y a de plus réel et de plus agissant en nous, ce soit notre passé.

Avec quel profit tous ne liront-ils point cet attrayant récit! Il se déroule dans un temps qui n'est plus le nôtre. Soit, mais il n'a rien perdu de son actualité. Aujourd'hui ne voyons-nous pas se former au milieu du monde, ces îlots de ferveur et de piété qui ont eu leur authentique prélude dans les premières Ursulines? Aujourd'hui, les questions d'instruction et d'éducation féminines ne sont-elles pas à l'ordre du jour?

On dénie aux Religieuses le droit d'enseigner. Mais votre livre n'est-il pas le plus éloquent des plaidoyers en faveur d'une liberté qui aurait dû toujours demeurer hors de toute atteinte. Ne renouvelle-t-il pas le procédé grâce auquel

Notre-Seigneur lui-même confondait ses ennemis: *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres.*

Puisse-t-il ouvrir les yeux de ceux qui ne voient pas que, aujourd'hui plus que jamais, pour relever le monde de ses ruines, il faut avant tout relever les foyers et préposer à leur garde des épouses chastes et des mères dévouées ayant puisé dans l'éducation chrétienne les énergies dont elles ont besoin.

Permettez-moi de joindre à mes félicitations pour votre bel ouvrage les respectueux sentiments avec lesquels je suis,

Ma Révérende Mère,

Rome, 8 novembre 1921.

Votre humble serviteur en N.-S.,
F. VENANCE DE LISLE-EN-RIGAULT,
Ex-Ministre Général des F. M. Capucins.

Lettre du Révérend Père E. Meyer, ancien Supérieur Général des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun.

Ma Révérende Mère,

Parvenu à la dernière page du beau livre que vous avez consacré à la glorieuse mémoire de sainte Angèle Merici et de ses filles, je sens le besoin de vous remercier, non seulement du plaisir et de l'édification que m'a procuré cette lecture, mais encore de la contribution que votre travail apporte à la cause si importante de l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse.

En évoquant la douce figure de votre sainte Mère et en lui donnant comme cortège toute une phalange de femmes

admirables qui ont fui le monde et se sont ensevelies dans le silence du cloître pour se consacrer à l'éducation des enfants des autres, vous avez fait plus que de retracer, avec un art que votre piété filiale et fraternelle rend plus vrai et plus touchant, une des périodes les plus fécondes de l'histoire de l'Eglise: vous avez écrit un livre éminemment actuel. En lisant ces pages, je n'ai point échappé au charme pénétrant que dégagent ces figures d'Ursulines, si humaines à la fois et si surnaturelles, si rapprochées et de Dieu et des petits enfants; mais constamment, je me suis senti ramené, comme par une force irrésistible, au temps présent, aux événements d'aujourd'hui qui préparent ceux de demain: durant toute la lecture, l'angoissant problème de l'éducation est resté fixé devant mes yeux. C'est par là que votre livre est un livre de vivante actualité.

La question de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse est en effet de tous les temps et de tous les lieux: aucune n'intéresse davantage le sort temporel et éternel de l'humanité; les familles et les peuples valent ce que vaut l'éducation donnée à leurs enfants. Si elle est négligée, elle marquera le retour à la barbarie; si elle se contente de développer les forces physiques, elle pourra faire des conquérants qui resteront violents et cruels; si elle ne fait que diriger les esprits vers la recherche des biens temporels, elle créera une prospérité matérielle considérable, mais elle restera impuissante à arrêter le débordement des passions, à élever le niveau moral de la société, à donner aux hommes les vrais biens de l'âme: elle en précipitera peut-être la ruine. N'est-ce pas là l'histoire de la grandeur et de la déchéance de tous les peuples?

Seul, Jésus-Christ a tracé d'abord et puis légué à son Eglise la véritable solution du problème. Il a appris à l'homme qu'il possède une âme immortelle, dont le sort éternel est entre ses mains. Le premier, il a révélé au monde l'éminente dignité de l'âme de l'enfant, régénérée par le baptême; il a maudit ceux qui ruineront une seule de ces âmes par le scandale; il a béni ceux qui l'édifieront pour la vie

éternelle. Il a imposé ce devoir sacré d'abord aux parents, en leur apprenant qu'ils n'ont pas seulement la charge de la vie corporelle de leurs enfants, mais la responsabilité plus grave de leur salut. Pour suppléer ou, au besoin, remplacer les parents, il a suscité dans son Eglise des hommes et des femmes qui, renonçant aux joies de la famille, se font les pères et les mères des enfants d'autrui et leur sacrifient leur existence.

Votre livre nous montre, d'une manière saisissante, comment sainte Angèle et ses filles ont réalisé ce dessein du divin Maître. Nous en voyons le principe qui est la foi et le renoncement; la pratique quotidienne, dans le dévouement et le sacrifice de toute leur vie; le fruit, dans les générations chrétiennes qu'elles ont formées. Au fruit, on reconnaît l'arbre. Vous nous montrez l'arbre, modeste dans son germe, exubérant de sève divine, vigoureux dans son tronc et ses branches, chargé de fruits merveilleux et toujours renouvelés. Et l'arbre n'est pas mort: planté dans le sol fertile de l'Eglise, il en retire un principe d'immortalité; il peut nourrir encore la génération présente et celles qui suivront.

Reconnaissons-le avec franchise: depuis cinquante ans, les Etats ont fait le plus gigantesque effort qui ait jamais été tenté pour promouvoir et généraliser l'instruction de la jeunesse. On est parti avec un enthousiasme débordant; on a bâti partout des palais scolaires; on en a facilité l'entrée aux pauvres comme aux riches; on y a obligé les indifférents; on a suscité une armée de maîtres, en leur procurant une situation privilégiée dans la société. Evidemment une ère nouvelle allait s'ouvrir pour le genre humain, et l'on allait franchir à pas de géant les étapes qui nous séparent encore de l'âge d'or de l'humanité, dans la paix, l'ordre, la science, le bien-être universels.

La désillusion est venue, rapide. Où sont les progrès réalisés? Avons-nous avancé? sommes-nous restés sur place? n'avons-nous pas plutôt reculé? On a voulu bâtir en dehors de Jésus-Christ, quand ce n'était pas contre lui: les effets

n'ont pas tardé à apparaître: un matérialisme plus grossier, un égoïsme plus exclusif, le relâchement des mœurs, la dissolution de la famille, la lutte des classes pour aboutir à l'anarchie.

Ceux qui avaient embrassé le mouvement avec le plus d'ardeur, les instituteurs, sentent plus que les autres la déception et le découragement: leurs rangs s'éclaircissent, les jeunes n'ont plus de goût pour cette carrière ingrate et féconde en fruits amers. Un sénateur, qui est devenu Ministre de l'Instruction publique en France, n'a pas craint d'affirmer, à la tribune du Parlement: « Si la crise actuelle continue, l'Etat ne trouvera plus devant lui que des maîtres congréganistes ou des laïques illettrés ». Là-dessus, on a relevé les traitements. Mais les traitements, pour élevés qu'ils soient, bientôt ne suffiront plus. Il faut autre chose: il faut la foi, l'abnégation, le dévouement qu'aucun argent ne peut payer. Aussi le dilemme posé par l'illustre sénateur se représentera demain. Les laïques illettrés eux-mêmes se retireront: mais les maîtres congréganistes répondront à l'appel.

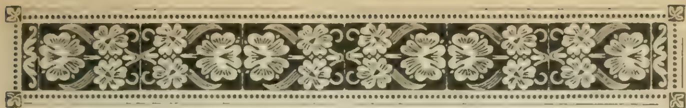
Puisque l'Eglise et la France ne peuvent périr, je garde la ferme confiance que, avant peu d'années, l'Etat sera heureux d'accepter le concours des maîtres congréganistes qu'il a proscrits naguère, et qu'il n'ose encore accueillir aujourd'hui. L'avenir est à eux. Alors, ils s'inspireront auprès des modèles que votre livre fait si bien revivre, et la tradition de l'éducation catholique sera renouée.

C'est pourquoi je salue votre livre comme un livre d'espérance!

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'hommage de mon religieux et reconnaissant dévouement in C.-J.

Rome, le 15 février 1922.

E. Meyer, M. S. C.



PRÉFACE

L'OUVRAGE bien connu de Mgr Postel, aumônier des Ursulines de Nice : *Histoire de Ste Angèle Merici et de tout l'Ordre des Ursulines*, est épuisé depuis longtemps, et l'auteur n'est plus. Editée en 1878, cette œuvre importante comblait alors une lacune: aucun livre semblable n'existait en français. Ni les *Chroniques de l'Ordre*, ni les *Annales de Ste-Ursule,* qui relatent les temps plus récents, ne constituent un ensemble de ce genre; aussi ne peut-on assez dire quel accueil empressé les Ursulines et le public religieux firent aux deux volumes de Mgr Postel. Amplement documentée, cette publication remettait sous les yeux des Filles de Ste-Angèle, avec la Vie de leur sainte Fondatrice, les étapes successives et les développements de la Compagnie de Ste-Ursule à travers les pays et les siècles.

Mais le temps marche, et depuis une vingtaine d'années environ que cet ouvrage ne se trouve plus dans le commerce, les Ursulines de langue française n'ont rien à lire ni à offrir à leurs élèves et aux amis de l'Institut, en ce qui concerne l'histoire suivie et complète de leur Ordre.

De toutes parts donc, on réclamait un nouvel ouvrage qui ravivât l'admirable figure de Sainte Angèle Merici, et qui mît en lumière les œuvres accomplies par sa postérité spirituelle. On souhaitait d'ailleurs que ce livre jaillît de la piété filiale et n'empruntât pas une plume étrangère: il y a de ces choses intimes et de ces nuances délicates que l'on ne saisit jamais mieux que lorsque l'on fait partie de la famille. C'est en effet à une Ursuline que ce travail a été confié: la grâce de l'obéissance et les conseils dont elle s'est entourée, l'ont soutenue dans cette tâche, naturellement au-dessus de ses moyens et de ses forces.

Sainte Angèle, sur le point de quitter ce monde, laissa à ses filles cette promesse prophétique, que l'on croirait dictée des célestes parvis: *Je suis plus vivante que je ne l'étais quand vous me voyiez corporellement; je vous vois et vous connais mieux, et je suis continuellement au milieu de vous avec Jésus, mon amour et le vôtre.*

L'action terrestre de la chère sainte se continue donc, pour ainsi dire, par le moyen de son Institut, à travers tant de générations d'Ursulines qui s'y succèdent depuis bientôt quatre siècles. Ayant elle-même planté son œuvre dans la lutte, elle n'a épargné à ses filles ni les combats, ni même le martyre. " Qu'est-ce qu'une Ursuline? „ disait un jour l'illustre évêque de Tulle, Mgr Berteaud, en s'adressant à la communauté de Clermont-Ferrand. - " C'est, répondait-il, une vierge " sortie d'un temps d'orages, pour la gloire du Christ

" et la réhabilitation de son Nom. A l'époque fatale " où l'hérésie détachait les peuples de l'Eglise et cor- " rompait de son venin la tendre jeunesse, en Italie, " une vierge, Angèle de Brescia, eut la première l'ins- " piration de fonder un Institut pour sauvegarder la " foi et l'innocence des jeunes filles „.

Sous le titre général: SAINTE ANGÈLE MERICI ET L'ORDRE DES URSULINES, on trouvera, dans une *1re Partie*, la *Vie de sainte Angèle:* il est nécessaire de connaître cette humble et admirable élue de Dieu pour comprendre la portée de sa mission. Le développement de son œuvre embrasse la *2e Partie: La Compagnie de Ste-Ursule jusqu'à son élévation à l'état d'Ordre religieux;* et la *3e Partie: Diffusion de l'Ordre de Ste-Ursule,* d'abord en France où il a pris sa forme définitive, puis en Europe et dans les diverses parties du monde.

Plusieurs méthodes s'offrent à l'historien qui se trouve en face d'une telle floraison; il peut suivre presque exclusivement la trame extérieure des fondations de l'Ordre: ces détails assurément ont leur prix. Toutefois, une certaine monotonie est comme inévitable dans des récits qui se ressemblent par plus d'un côté et que la mémoire confond aisément. Une autre méthode a été suivie dans le présent ouvrage. Faisant à l'histoire des fondations la part nécessaire, les classant surtout en des tableaux qui les groupent autour de chaque centre principal, l'auteur a cru faire œuvre plus pratique en insistant sur la physionomie de ces vaillantes ouvrières qui, en étendant l'Ordre de Ste-Ur-

sule, y implantaient les vertus caractéristiques des grandes religieuses et des parfaites éducatrices.

Les anciennes *Chroniques*, presque inconnues aujourd'hui, ont fourni, pour la partie du XVIIe siècle, des souvenirs biographiques, des traits souvent brefs, mais pleins de choses, qui laissent de délicieux exemples et sont embaumés des parfums du cloître. Ces souvenirs d'antan n'appartiennent pas seulement à la France, qui a produit cette première génération d'Ursulines: ils sont la gloire de tout l'Ordre, puisque les fondations répandues dans les diverses parties du monde plongent, par leurs racines, en ce pays où la famille d'Angèle a pris la forme monastique.

Il nous fallait exposer ce plan afin de justifier la manière, peut-être inattendue, dont nous avons traité l'histoire des fondations. Au lieu de prendre comme objectif principal le dehors du monument séculaire posé par la sainte Fondatrice et érigé peu à peu par ses filles, nous avons surtout aimé à en révéler l'intérieur et à suivre la vie intime qui s'y déploie. C'est donc ici un *livre de famille*, offert aux Ursulines, à leurs élèves, à tous ceux qui s'intéressent à cet Ordre, le premier que l'Eglise ait approuvé pour l'éducation de la jeunesse féminine. Rien n'assure mieux la vie actuelle d'un Institut religieux que les grands souvenirs de son passé et le spectacle réconfortant des vertus qui brillèrent sur son berceau.

Les sources auxquelles nous avons puisé, outre les ouvrages déjà mentionnés, sont les mêmes que celles qu'ont exploitées les autres historiens de sainte Angéle

et de son Institut: plusieurs Vies anciennes, celle de *Doneda*, prêtre de Brescia, du *P. Lombardi, S. J.* (1778), du *P. Salvatori, S. J.* (1807), de *Mme Girelli* (1871), du *P. At*, de l'*abbé Bouthors;* et, pour l'histoire des Ursulines de Paris, *Mme de Sainte-Beuve, par Mlle de Leymont;* la *Mère F. de Bermond*, par une Religieuse Ursuline; pour le Canada, *les Ursulines de Québec*. En allemand, l'important ouvrage d'une Ursuline du monastère d'Innspruck, sur *Ste Angèle et les Ursulines* (1893), lequel a été et est encore fort goûté dans les pays de langue allemande.

Nous avons eu en outre la ressource de plusieurs manuscrits, conservés par les Ursulines de Rome, entre autres les pièces originales du *Procès de Béatification de sainte Angèle*, qui forment six gros in-folios, partie en langue latine, partie en langue italienne.

Que la divine Marie, première Supérieure de l'Ordre de Ste-Ursule, daigne agréer l'hommage de ce modeste travail! Que sainte Angèle, sainte Ursule, les bienheureuses Martyres de Valenciennes et toutes les Ursulines couronnées dans la gloire, obtiennent que ces pages puissent contribuer au seul bien désirable: avancer le règne de Dieu et lui gagner des âmes choisies!

Rome, 25 Mars 1922.



PREMIÈRE PARTIE

VIE

DE

SAINTE ANGÈLE MERICI

FONDATRICE DES URSULINES

(1474-1540)



SAINTE ANGÈLE MERICI

FONDATRICE DES URSULINES

CHAPITRE I.

Les temps et le milieu.
Premières années d'Angèle à Desenzano
(1474-1485).

On était au déclin du XVe siècle. Le moyen âge cédait la place à l'ère moderne, toute débordante d'idées nouvelles et de plans de réforme: de grandes choses se faisaient pressentir au sein des nations civilisées.

Le mouvement artistique et littéraire, connu sous le nom de *Renaissance,* remuait le monde intellectuel; les progrès des sciences, d'importantes découvertes, certaines réformes politiques, semblaient réserver à l'humanité des conditions meilleures d'existence. Ces vagues promesses, pénétrant les classes populaires, développaient en elles une soif intense de jouissance et de liberté. La foi baissait; l'état sacerdotal avait perdu de sa dignité, et les monastères ne participaient que trop au relâchement général.

Qui allait l'emporter dans cette crise où tant d'intérêts se trouvaient en jeu? Serait-ce le sens chrétien, gloire et force de l'âge précédent? Ou bien la société des fidèles allait-elle sombrer dans ce paganisme voilé que patronnait la Renaissance, et qui déjà avait conquis tant de grands esprits? Terrible enjeu qui, à quatre siècles de distance, angoisse encore une âme sérieuse lorsqu'elle y réfléchit!

Dieu cependant regardait et se préparait à agir. Il allait, tout en purifiant son Eglise, avertir ou châtier les nations indociles, et les livrer aux désastreuses conséquences de leur coupable émancipation. Les guerres religieuses, allumées par le protestantisme, seront pour l'Europe chrétienne le plus terrible fléau dont l'histoire ait fait mention.

Toutefois, dans sa bonté paternelle, le Seigneur, alors comme toujours, tenait en réserve, pour les produire à l'heure marquée, des âmes chéries de lui, des saints et des saintes dont les prières et les expiations devaient forcer les mains à sa miséricorde. Par eux, il créera des œuvres de salut et de régénération, qui compenseront, et au delà, les pertes que l'ennemi de tout bien aura infligées à son Eglise.

Angèle Merici, dont nous nous proposons de raconter la vie et de faire ressortir la mission, fut une de ces âmes prédestinées; un des remparts que le Tout-Puissant opposa au torrent destructeur; une priante et une pénitente; une mère qui enfanta pour le ciel des générations innombrables. « Comme la rose du



Vue de Desenzano, sur le lac de Garde : patrie de Ste Angèle Merici.

printemps, elle réjouit et réconforte la chrétienté par l'agréable odeur des ses vertus », ainsi que la Ste Eglise le déclare dans la Bulle de canonisation de cette grande Servante de Dieu.

Mais sa beauté, comme celle de la Fille du Roi, « est toute cachée »; rien d'éclatant au sens humain. La grâce a travaillé longtemps en secret ce chef-d'œuvre avant de le produire. Son histoire vérifie une fois de plus le procédé ordinaire de la Providence dans le gouvernement des choses humaines: elle se plaît à choisir ce qui est faible pour confondre les orgueilleux, appuyés sur leurs propres forces; elle prend les petits sans ressources, et leur fait exécuter ce que les puissants de ce monde n'auraient osé entreprendre.

Sur la pente méridionale du lac de Garde, dont les eaux limpides s'étalent entre la fertile plaine de la Lombardie et les massifs montagneux des Alpes Rhétiques, se trouve la petite ville de *Desenzano*. Bien qu'elle ait aujourd'hui perdu de son importance, elle sert, comme au xve siècle, d'entrepôt à la pêche du lac et abrite une population aux mœurs paisibles et aux habitudes fortement chrétiennes. Des sites ravissants, une végétation qui fait pressentir les riches produits de l'Orient, frappent les regards lorsqu'on parcourt cette région, l'une des plus fertiles de l'Italie. A l'époque où s'ouvre notre récit, Desenzano faisait partie de la République ou Seigneurie de Venise; elle relevait au spirituel de l'évêché de Vérone et dépendait, pour les affaires civiles, du Podestat de Brescia.

C'est là que, le 21 mars 1474, [1] sous le pontificat du Pape Sixte IV, naquit l'enfant de bénédiction qui devait illustrer le doux nom d'*Angèle*. [2] Son père, Jean Merici, cultivait lui-même le patrimoine de ses aïeux, comprenant la ferme des *Grezze* qu'il habitait, et une autre terre située non loin de Brescia. De là sans doute la raison pour laquelle son nom est inscrit, dans les registres du temps, à la fois comme citoyen de Brescia et de Desenzano. C'était un homme d'une grande loyauté, dont les sentiments et les actes s'éclairaient des purs principes du christianisme.

Il s'était choisi, dans la ville voisine de Salò, et au sein de la famille Biancosi, une épouse digne de partager sa vie et capable de seconder ses desseins. On croit que cinq enfants vinrent tour à tour réjouir leur foyer: trois garçons et deux filles. Angèle naquit la dernière.

Les historiens qui ont recueilli les souvenirs d'enfance de notre sainte ne nous ont transmis ni le nom de sa mère, ni ceux de ses frères et de sa sœur. Ces détails, et bien d'autres que nous regrettons, semblaient puérils aux écrivains d'alors, qui concevaient la vie des saints comme dégagée, pour ainsi dire, de tout contact humain, tandis qu'au contraire leur passage ici-bas rayonne sur tout ce qui les touche et nous

[1] Cette date est la plus probable, la plus suivie, bien que quelques auteurs aient assigné l'année 1470 comme étant celle de la naissance de sainte Angèle.

[2] L'Italie avait déjà donné, au XIIIe siècle, la Bienheureuse *Angèle de Foligno*, dont les *Révélations* ont été recueillies et publiées par Frère Arnaud, franciscain, son confesseur.

rend les moindres détails de leur vie extérieure extrêmement précieux.

On a tout lieu de penser que les fils de Jean Merici moururent assez jeunes; du moins ne figurent-ils pas dans l'histoire de leur sainte sœur. Il y est seulement question d'un neveu de la bienheureuse; mais cette désignation peut signifier, comme il arrive souvent, un parent plus ou moins proche. [1] Ce qui demeure certain, d'après le témoignage unanime des contemporains, c'est que l'intérieur de la famille Merici, alors que grandissait ce petit monde d'enfants, était un asile de paix et d'édification.

Angèle, peut-être plus chérie que tous à titre de dernière, portait déjà la marque évidente d'un choix divin. *Ange* par son nom, elle l'était encore par les charmes que répandaient autour d'elle sa grâce naïve et son regard si pur, tout baigné de l'innocence baptismale. Si l'on est ému devant un beau lever de soleil, combien plus profonde est l'émotion que l'on ressent au lever de ces grandes lumières qui s'appellent les saints, surtout lorsqu'il plaît à Dieu de projeter sur leur berceau, comme il le fit pour Angèle, un reflet de la beauté surnaturelle dont il les enrichit déjà!

La vue de cette enfant inspirait la pureté. Rien d'ailleurs autour d'elle qui pût, à l'éclosion de sa raison naissante, gêner ou retarder la prise de posses-

[1] La famille de sainte Angèle n'est point éteinte: on trouve encore, dans la région de Desenzano, des *Merici,* qui se font gloire de descendre d'elle par quelqu'un de ses neveux, ou fils de cousins germains, si, comme on le croit, aucun des frères de la sainte n'a eu de descendance.

sion de Celui qui a dit: « Laissez venir à moi les petits enfants! ». Si le travail était en honneur dans la famille Merici, les pratiques chrétiennes des âges de foi, la prière en commun surtout, ne l'étaient pas moins. Après avoir sanctifié, en les offrant à Dieu, les labeurs de la journée, les repas, les délassements, tous se réunissaient le soir, parents, enfants, serviteurs, pour louer ensemble le Père qui est au ciel, et pour s'édifier par des traits de l'histoire sacrée ou de la vie des saints.

C'était le rôle du chef de famille d'instruire ainsi ceux de sa maison, et surtout ses jeunes enfants. Angèle, dès l'âge de cinq ans, goûtait fort ces lectures et ces pieuses causeries, qui lui rendaient vivantes les grandes vérités chrétiennes. Les beaux récits de la Bible et de l'Evangile, les triomphes des martyrs, les miracles des saints, la vie des érmites, les gracieuses figures des vierges que l'Eglise honore: tout frappait son imagination et se gravait pour jamais dans sa mémoire. L'Esprit-Saint, d'ailleurs, lui commentait au dedans ce qu'elle entendait au dehors: comment expliquer autrement la maturité surprenante qui se révélait dans la bénie enfant?

Avec une logique au-dessus de son âge, elle comprenait que les saints ont eu raison de tout sacrifier, de tout perdre pour gagner le ciel; son âme s'orientait vers les choses éternelles, et elle se disait que rien ne doit sembler trop difficile pour arriver à une telle récompense. On l'entendait exprimer, en termes enfantins son horreur pour le péché et sa résolution



Maison natale de Ste Angèle.

arrêtée d'imiter les saints. Le père et la mère tressaillaient de joie, car ils ressentaient près de leur petit *ange* une impression toute céleste. Ces premières années d'Angèle sont vraiment l'idéal de l'enfance chrétienne: leur souvenir éclairera plus tard la vocation spéciale que le ciel lui réservait vis-à-vis de la jeunesse.

La paix, le calme des champs entouraient la demeure des Merici: elle était située au milieu de leur propriété avec, pour horizon, les sommets étagés des Alpes, et le beau lac reflétant le ciel bleu. Cette construction subsiste encore, bien qu'elle ait été refaite en partie depuis le xve siècle: le grand mur qui porte la maison au nord doit remonter au temps de notre sainte: on y remarque une fenêtre haute et étroite, d'une forme antique. En face de la principale porte et à l'angle de la cour d'entrée, on montre au visiteur le *puits de sainte Angèle*. La margelle repose sur un mur de pierres sèches, qui tomberait s'il n'était soutenu par un vieux lierre au tronc énorme et noueux. Une sainte a passé en ces lieux: la population chrétienne du pays vénère son souvenir; mais on souhaiterait y trouver quelque pieux oratoire où serait honoré le berceau de la fondatrice des Ursulines.

L'église de Desenzano était assez éloignée de la ferme des Grezze; néanmoins, dès son bas âge, Angèle y fut souvent conduite par ses pieux parents. Jamais elle ne témoignait d'ennui dans le lieu saint, ni ne trouvait trop longs les pieux exercices. Elle savait que Jésus était là, et elle s'exerçait sans le savoir à devenir une des plus fidèles amantes de la divine Eucharistie.

Ces prières des petits enfants, Dieu les aime et les exauce: source limpide, elles entrent pour une bonne part dans la fécondation spirituelle de l'Eglise militante. Les solennités chrétiennes formaient pour Angèle un spectacle si attachant que, revenue à la maison, elle se récréait avec ses frères et sa sœur en dressant de petits autels devant lesquels chacun imitait ce qu'il avait vu faire à l'église.

Tout en formant ses enfants à la piété, la vertueuse épouse de Jean Merici les exerçait aux travaux domestiques. Notre future Fondatrice ne fut point élevée mollement; nous la verrons toujours mettre la main aux ouvrages simples et communs que la femme, quelle que soit sa condition, tient à honneur d'embrasser. Les leçons familiales lui tinrent lieu de l'enseignement de l'école, chose inconnue à cette époque pour les enfants de la classe moyenne, et surtout pour les filles. La noblesse elle-même négligeait souvent les études les plus élémentaires. Heureux loisirs, diraient volontiers les jeunes élèves d'aujourd'hui que l'on surmène parfois, sous prétexte de remplir les programmes scolaires!

De fait, les jeunes Merici, aussi bien que les enfants de leur entourage, avaient toute facilité de courir à travers champs et de jouir des plaisirs de la campagne. Si les sciences humaines demeurèrent inconnues à Angèle, son âme pure et le goût artistique inné chez la race italienne lui ouvraient le grand livre de la nature, dont elle savourait les beautés. Elle aimait surtout à se retirer avec sa sœur dans une vallée om-



Vie en Famille.

D'après un tableau de Calcinardi-Rizieri (Eglise paroissiale de Desenzano: autel de Ste Angèle).

breuse, traversée par un ruisseau et située non loin de la maison paternelle. Là, tantôt seule, conversant avec les anges, tantôt avec sa compagne aimée, elle priait, elle chantait les louanges de Dieu et s'exerçait à l'oraison où bientôt elle devait exceller.

L'Esprit divin, lorsqu'il est écouté, ne cesse d'entraîner plus haut l'âme qui se plie à tous ses vouloirs. Ainsi s'expliquent les surprenants progrès de notre petite Angèle: aucune parole, aucune lumière d'en-haut ne la trouvait distraite ou indifférente. Elle voulait marcher sur les traces des saints: c'était sa pensée fixe. Et parce que la vertu est une lutte, même chez les prédestinés, parce que le lis de la pureté doit être protégé par les épines de la mortification, cette enfant de huit à dix ans prenait ses précautions contre tout ce qui aurait pu la détourner de son but. Ingénieuse à s'imposer des privations dans ses repas, dans son sommeil, elle savait déjà discipliner son extérieur, qu'elle tenait dans une ravissante modestie.

Douée d'une beauté peu commune, à laquelle se joignait un esprit prompt et ouvert, bienveillante, aimable à tous, elle possédait, sans le soupçonner, ce doux empire qui s'attache à la vertu. Sa sœur surtout, bien que son aînée, subissait cet ascendant et devenait la conquête d'Angèle, qui l'entraînait à rejeter toute alliance terrestre. L'Epoux des vierges, Jésus, avait murmuré à l'oreille de notre sainte le *Veni* que lui seul peut dire le premier, et l'enfant avait répondu: « Oui, je viens, et je vous choisis pour mon unique partage ». Ce trésor de la virginité, elle voulait le par-

tager avec celle qui lui était si intime. Les historiens d'Angèle nous la représentent, vers cette époque de sa vie, entraînant sa sœur chérie dans un coin silencieux de la maison paternelle, et là, tout émue, la regardant avec tendresse:

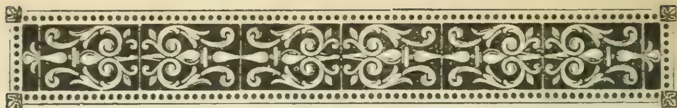
« Ma sœur, lui dit-elle, sinon littéralement, du « moins quant au sens, *nous sommes les enfants des « saints!* Souvent, ensemble, nous avons entendu dire « que nous n'avons pas d'autre patrie que le ciel: il « faut donc que nous désirions un si grand bien, et « que nous aimions par dessus tout le bon Dieu qui « nous y appelle. Je suis décidée à me consacrer à « Lui, sans vouloir d'alliance en ce monde; et, pour « imiter Jésus crucifié, je veux bien souffrir moi aussi « sur la terre, afin de parvenir à la bienheureuse éter- « nité. Voyez combien de tribulations à enduré la Sainte « Vierge notre Mère, avant de devenir la Reine des An- « ges et des hommes. Et les saints martyrs, et les so- « litaires et les vierges, que de tourments et d'épreuves « n'ont-ils pas supportés pour mériter la couronne de « l'immortalité!... C'est pour cela que j'ai fait mon sa- « crifice. Est-ce que vous n'êtes pas touchée par ces « mêmes raisons? Auriez-vous moins de courage, chère « sœur, que votre cadette?... ».

Et comme elle vit que ces paroles impressionnaient son interlocutrice:

« Ah! continua-t-elle, vous vous rendez ... La même « grâce vous appelle, vous aussi! Bénissons-en le Dieu « des miséricordes, et désormais, montrons-nous avec « constance ses fidèles et chastes épouses ».

Ainsi devaient parler les Cécile, les Agnès, les Lucie, lorsqu'elles enrôlaient pour le martyre les âmes qui les entouraient. Pressée par une voix intérieure, Angèle, dans sa onzième année, non contente de s'immoler elle-même et de lever l'étendard de la virginité, avait déjà l'ambition d'amener avec elle d'autres vierges à l'Agneau. Mystère providentiel, si l'on réfléchit au temps et aux circonstances de ce fait isolé: Luther venait de naître (1483); bientôt il cherchera à flétrir les vœux religieux, la sainte virginité surtout! Or, cette enfant de bénédiction qui, inconnue du monde, grandissait à Desenzano, était destinée à opposer, dans sa sphère d'action, un mur de défense à l'invasion du fléau déchaîné par cet hérésiarque: elle devait faire refleurir le lis virginal. Ce rôle, encore ignoré, la jeune élue commence à le remplir.





CHAPITRE II.

Les divines préparations : joies, épreuves. Angèle à Salò.

(1485-1495).

TOUT est parfait dans les plans divins; tout tend au but que la Sagesse infinie se propose. Les yeux mortels n'aperçoivent pas toujours cette splendide unité; mais le cœur croyant, lorsqu'il la rencontre, demeure saisi d'admiration. Tel est le spectacle que nous offre, du berceau à la tombe, la vie de notre chère sainte Angèle: les événements qui s'y succèdent sont autant d'étapes disposées en vue de sa future mission, et son âme docile entre à plein dans ces préparations providentielles.

La réponse de Jésus à la consécration virginale et toute spontanée de l'enfant fut une nouvelle effusion de lumière céleste qui se répandit en elle. Le désir de s'unir davantage à ce Dieu qu'elle voyait si beau, si désirable, lui inspira un souverain mépris pour les biens créés, pour les aises de la vie, pour tout ce qui captive les sens. Stimulée par les exemples des amis de Dieu, elle cherchait à imiter leurs mortifications,

prenant souvent son repos sur une simple planche, jeûnant fréquemment et donnant aux pauvres tout ce qu'elle pouvait retrancher de ses repas. En agissant ainsi, Angèle obéissait à l'impulsion intérieure du Maître qui l'instruisait; prier et se mortifier était pour elle un besoin, comme est pour le mondain la soif du plaisir sans trève.

Sans doute, la part de Dieu est immense dans ces ascensions d'une âme privilégiée: mais qui dira combien la fidélité de l'élue aide et provoque l'action divine! Ainsi montait incessamment l'âme de notre Angèle. Sa sœur, qu'elle avait gagnée, était devenue son émule dans cette vie angélique. Ensemble, les deux jeunes filles se retiraient à certaines heures dans leur chambre devenue un oratoire, et là, comme les anciens solitaires, elles priaient ou conversaient des choses du ciel.

Les pieux excès de ces enfants ne purent échapper aux yeux vigilants du père et de la mère. Jean Merici, tout en bénissant Dieu des prodiges de grâce qu'il contemplait en elles, leur enjoignit de ne plus se lever la nuit et de renoncer à leurs jeûnes. L'aînée obéit; Angèle essaya de le faire: mais, poussée par une force supérieure à toutes les instances paternelles, elle se trouva, comme l'Enfant Jésus au Temple, « obligée de vaquer avant tout aux choses de son Père céleste ». Dieu parle plus haut que les parents lorsqu'il a des desseins extraordinaires à accomplir. Notre sainte, profitant du sommeil de sa sœur, se levait doucement pendant la nuit pour se livrer à ces colloques intimes

que le Créateur daigne avoir avec sa petite créature toute livrée à lui. Dieu jetait dans cette âme prédestinée des semences d'une puissance telle que leur fécondité ne s'épuisera jamais.

La grâce d'ailleurs n'est ni chagrine, ni morose. Angèle, malgré ses austérités, demeurait l'enfant avenante, gracieuse, d'une ravissante simplicité, exempte de toute vanité féminine. Elle était circonspecte dans ses paroles, et inspirait en même temps de l'attrait et du respect à ceux qui traitaient avec elle.

Un fait cité par tous les historiens de notre sainte se rapporte à cette période de sa vie. Elle avait environ douze ans lorsque, se promenant avec plusieurs compagnes de son âge, celles-ci admiraient, non peut-être sans quelque pointe d'envie, sa bonne grâce, la finesse de ses traits, et surtout ses cheveux blonds, soyeux et ondulés. - « Avec une telle chevelure, exclama l'une d'elles, tu ne peux manquer, Angèle, de trouver des admirateurs et de faire un beau mariage! ». A cette sortie inattendue, la jeune vierge rougit comme si elle se fût rendue coupable de quelque imprudence. Rentrée chez elle, son premier soin fut de préparer une sorte de lessive en faisant bouillir ensemble de la cendre et de la suie: elle y trempa ses cheveux, non seulement une fois, mais pendant plusieurs jours de suite, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu leur éclat.

Ainsi vengea-t-elle sur elle-même le propos imprudent échappé à une tête légère! Plus que jamais les avantages de ce monde lui furent à dégoût.

On s'étonnera à bon droit qu'une âme si avancée dans la vertu n'eût pas encore été nourrie de la divine Eucharistie! Mais il faut songer aux temps calamiteux que traversait alors la chrétienté: en Italie, comme ailleurs, l'indifférence religieuse, l'affaiblissement de la foi, le relâchement du clergé, faisaient le vide autour de la Table sainte. La communion pascale suffisait à la plupart des chrétiens d'alors; communier plus souvent, et surtout tous les mois, passait pour une ferveur exagérée. Les premières communions solennelles n'avaient pas encore été instituées; c'était aux parents à préparer eux-mêmes leurs enfants à ce grand acte: ils s'en acquittaient plus ou moins, et l'usage était de ne les pas présenter avant l'âge de quatorze à quinze ans.

Plus heureux sont les enfants de notre XXe siècle, appelés par la voix du Vicaire de Jésus-Christ à communier dès le premier éveil de leur raison, « afin, dit le « grand Pape Pie X, que leur innocence ne soit pas ar-« rachée aux caresses du Sauveur, et que, vivant de sa « vie, ils y trouvent protection contre les dangers de cor-« ruption ».[1] Angèle ne fut point privilégiée à cet égard. Toutefois Notre-Seigneur, brûlant du désir de lui donner le Pain de vie, inspira au curé de Desenzano, prêtre d'une vraie piété, la pensée de la disposer sans retard à sa première communion.

Elle était alors dans sa treizième année, et préparée, on peut le dire, dès le berceau à manger le Pain

[1] Décret *Quam singulari Christus amore,* du 8 août 1910.

des anges. Néanmoins, éclairée de la lumière des saints, voyant d'une part la grandeur de Celui qui venait la visiter, pesant d'autre part ses moindres faiblesses, ses manquements involontaires, la crainte allait peut-être la porter à retarder son bonheur; mais le ministre du Seigneur l'encouragea à s'avancer avec confiance, et la rencontre de Jésus et de son enfant bien-aimée se consomma! Nous ne savons rien de ce qui se passa dans l'intimité de cette première communion, digne de ravir les esprits bienheureux.

Les effets du moins en parurent sensibles dans la jeune Angèle, qui se rapprocha plus encore de la vie de ses frères, les anges. Après avoir goûté au céleste festin, elle eût voulu y revenir chaque jour; mais la communion fréquente était alors, nous l'avons dit, surtout pour les simples laïques, une faveur ignorée, une sorte d'impossibilité. Angèle ne voulait pas se singulariser, ce qui est souvent faire décrier la religion. Le Saint-Esprit, son seul Maître et Directeur, lui suggéra la pieuse pratique de la communion spirituelle: ainsi se consolait-elle, en assistant au saint Sacrifice, sans pouvoir participer autrement à la Victime immolée.

Plus tard, parlant dans sa Règle de l'assistance à la sainte Messe, elle ne fera que rappeler à ses filles ce qu'elle pratiquait alors elle-même. *Plus vous viendrez,* dit-elle, *au saint autel avec attention, foi et contrition, plus vous aurez part aux mérites infinis du Sauveur, et vous recevrez de grandes consolations en communiant spirituellement.*

Durant une dizaine d'années, c'est-à-dire jusqu'à son entrée dans le Tiers-Ordre de saint François, notre bienheureuse ne put communier que rarement: peut-être tous les mois. Mais en ces jours fortunés où Jésus la visitait, elle éprouvait dans son âme un tel renouvellement de force et de vigueur, qu'elle en oubliait la nourriture corporelle et se trouvait soutenue miraculeusement par la divine Eucharistie.

Angèle avait goûté dans les joies de sa première communion les délices du Thabor: c'était maintenant au Calvaire que l'Epoux divin allait la conduire pour la crucifier avec lui, ou mieux pour la mettre à la forme de ses élus. Après Dieu, elle n'avait rien de plus cher au monde que ses parents, dont les bons exemples, les leçons, la tendresse éclairée formaient la suave atmosphère du toit familial. Or il arriva, vers l'année 1487, que Jean Merici, à peine âgé de quarante ans, succomba en quelques jours à une fièvre violente qu'aucun remède ne put arrêter. Quel coup pour tous les siens que cette perte soudaine! La mort détruisait en un instant les douces habitudes d'un foyer dont il était le chef aimé et où la vie, sous sa paternelle autorité, s'écoulait heureuse et sans inquiétude. La ville de Desenzano elle-même pleura cet homme intègre, ce modèle des époux et des pères de famille.

Notre sainte paraissait inconsolable. « Le renonce-« ment, a dit Lacordaire, loin d'affaiblir l'âme, entre-« tient et augmente l'amour. Ce qui ruine la puissance « d'aimer, c'est l'égoïsme, mais non l'amour de Dieu.

« Il n'y a jamais eu sur la terre un amour plus durable, « plus pur, plus intime que celui des saints dont le cœur « était libre d'eux-mêmes et plein de Dieu ». Telle était l'affection d'Angèle pour celui dont elle avait su apprécier la virile et intelligente tendresse, la foi robuste et les vertus. Forte néanmoins dans sa douleur, elle ne pensa qu'à consoler ceux qui l'entouraient.

« Dieu veut maintenant, disait-elle à sa bonne mère, « que vous apparteniez à lui seul. Lui-même remplacera pour vos enfants le père qu'ils ont perdu. Nous « nous rendrions indignes de ses bontés si notre sou« mission à sa volonté toujours miséricordieuse ne sé« chait enfin nos larmes ». La courageuse veuve réagit en effet contre sa tristesse, et embrassa en vraie chrétienne la tâche qui lui incombait. Mais deux ans environ après la mort de son époux, elle succomba elle-même à un mal intérieur causé par le chagrin. Entourée de ses enfants qu'elle bénit et qu'elle confia aux soins de la divine Providence, regardant peut-être plus spécialement l'*ange* de bénédiction dont les douces paroles l'avaient tant de fois réconfortée, elle rendit son âme à Dieu.

Les parents et les amis, accourus dans cette maison désolée, témoignèrent leur sympathie aux jeunes orphelins. Parmi eux se trouvait *Bartolomeo Biancosi,* le propre frère de la défunte, à qui incombait le rôle de pourvoir aux intérêts des enfants de sa sœur. Il ne manqua pas à son devoir et séjourna à Desenzano le temps nécessaire pour tout régler; après quoi, il emmena chez lui, à Salò, Angèle et sa sœur qui ne pouvaient conve-



Panorama de Salò, sur le lac de Garde, où Ste Angèle passa plusieurs années.

nablement rester seules, si jeunes encore, en ces lieux abandonnés.

La ville de Salò, située sur la rive occidentale du lac de Garde, n'est pas fort éloignée de Desenzano; c'est un endroit charmant et qui jouit d'un climat exquis. L'oncle des jeunes Merici était riche, honoré de ses concitoyens, et non moins recommandable par ses vertus que par son habileté commerciale. La famille Biancosi a du reste contracté dans la suite d'illustres alliances avec les comtes Lanfranchi, di Tracagno, avec les Bertazzoli; mais que pèsent, aux yeux de la foi, ces avantages éphémères si on les compare à l'honneur qu'a cette famille de compter une sainte parmi ses membres?

A Salò, Angèle et sa sœur furent entourées de soins affectueux par cet oncle qui se faisait leur second père, et qui se promettait de continuer leur éducation si bien commencée. Toutefois les deux orphelines n'avaient pu quitter sans un serrement de cœur bien légitime le berceau de leur enfance et les chers souvenirs laissés à Desenzano. Notre sainte, on peut le croire, pratiqua dans cette circonstance ce qu'elle recommandera plus tard à ses filles: *Mettons en Dieu seul toute notre espérance, tout notre amour, lui abandonnant sans réserve le soin de nous-mêmes et de chacun des nôtres.*

Loin de se prévaloir du bien-être qui régnait dans la maison de Biancosi, elle s'attacha, comme la femme forte de nos saints Livres, aux travaux les plus humbles et les plus fatigants, sans rien relâcher d'ailleurs

de ses austérités. Nous lisons, en effet, dans le procès de sa Canonisation, que, « durant son séjour à Salò, Angèle ne se dispensa jamais des soins du ménage, tels que balayer les chambres, y mettre de l'ordre, prendre soin de la lessive, faire le pain, tirer l'eau, porter le bois à la cuisine, etc. ». Le chanoine Tribesco, attaché à l'église Sainte-Afre à Brescia et qui, dans sa jeunesse, avait connu Angèle, recueillit de la sainte elle-même, déjà avancée en âge, ces détails sur le genre de vie qu'elle menait à cette époque. Elle voulait par là l'engager à la pénitence, et lui apprendre, par son propre exemple, que le secours de Dieu ne manque jamais à quiconque a un sincère désir de l'embrasser pour Lui.

Ces labeurs de chaque jour, la Servante de Dieu les accomplissait avec une angélique sérénité de visage, d'une manière si aisée, avec un entrain si infatigable qu'elle gagnait tous les cœurs. Non seulement les domestiques demeuraient édifiés de sa conduite, mais les étrangers eux-mêmes admiraient cette jeune fille qui, à peine âgée de quinze ans, était déjà si mûre de bon sens, si aimable, si pieuse, si adonnée au travail. Et, par une affectueuse vénération, ils la nommaient *Vierge du Christ* et *Sainte du Paradis*.

Dans cette demeure hospitalière régnaient la paix et la bonne entente; les bruits du monde n'y retentissaient pas. Il fut facile aux deux jeunes filles de se tracer un plan de vie répondant à leur unique aspiration: servir Dieu et l'aimer de plus en plus. Elles distribuèrent leurs journées entre le travail des mains et

les exercices de piété: tout était prévu avec tact et prudence, de manière à n'incommoder personne. Mais ce qui eût suffi à la perfection d'une chrétienne ordinaire ne servait à Angèle que d'aiguillon pour monter plus haut. L'Esprit intérieur qui la conduisait pressait pour ainsi dire sa marche, lui murmurant à l'oreille du cœur les paroles du divin Cantique: *Surge, amica mea, et veni! Lève-toi, ma bien-aimée, et viens!*

« Que faisons-nous ici? disait-elle parfois à sa sœur « dans un épanchement intime. Le monde est plein de « vanités qui ne sauraient satisfaire nos cœurs. Dieu « qui nous a créées pour lui ne permet pas que nous « trouvions notre repos hors de lui. Qu'attendre de ce « qui passe avec rapidité? Des biens fragiles, des plai- « sirs éphémères et trompeurs. Quand le monde ne « perd pas les âmes, du moins il les appesantit et re- « tarde leur ascension vers le ciel ».

Ces doux gémissements d'Angèle n'étaient que des aspirations à la solitude, la patrie des grandes âmes. Dieu lui faisait entendre le mot qu'il a si souvent répété à ses élus d'ici-bas: *Egredere! Sors!*... et suis-moi. « Sans doute, avouait-elle à la confidente de ses pensées, « nous vivons ici dans la retraite; nous ne prenons « pas part aux fêtes publiques, aux jeux, aux repas, « aux modes; cependant ne sentez-vous pas, ma sœur, « que le monde est encore trop près de nous, que nous « respirons son haleine empestée, que nous recevons « quelque atteinte de ses folies et de ses scandales, « puisque nous ne pouvons les ignorer entièrement?

« Ne vaudrait-il pas mieux nous séparer davantage de « lui, et nous mettre dans un voisinage plus intime avec « Dieu? Dites-moi, que pensez-vous de cela? ».

Ces pieux colloques se poursuivaient parfois jusque durant la nuit. La sœur aînée faisait écho à sa cadette et entrait dans ses vues, ainsi que l'événement le montra. N'avaient-elles pas l'une et l'autre entendu maintes fois raconter la vie des anachorètes de la Thébaïde et des solitaires de l'Orient? Elles savaient que des femmes elles-mêmes s'étaient sanctifiées au désert, trouvant leurs délices dans l'oraison et dans la privation de toutes choses.

« Quoi, s'écriait Angèle, ne pourrons-nous pas ce « qu'ont pu tant de serviteurs de Dieu? Cherchons, « nous aussi, un désert pour y vaquer uniquement à « notre salut ». C'était à la manière des saints, et non sous l'empire d'une imagination exaltée, que la jeune élue aspirait à la solitude: là, pensait-elle, le ciel et la terre se touchent; rien n'y gêne les effusions de la grâce, et le Seigneur prend ses délices dans les âmes qu'il trouve ainsi dégagées de tout. Elle avait pu entendre parler de solitaires vivant encore de son temps en Italie et ailleurs; c'était un reste des mœurs chrétiennes du moyen âge: on respectait leur retraite, et l'on pensait que la présence de ces pieux ermites protégeait toute la contrée contre les fléaux du ciel. Tel avait été le Bienheureux Nicolas de Flue qui, après avoir quitté sa famille, ses enfants, sa fortune, s'était sanctifié dans une profonde solitude du Canton d'Unterwald, en Suisse, et venait de mourir en 1487.

Les deux sœurs arrêtèrent donc leur plan de quitter secrètement la maison du bon oncle, et de gagner les montagnes où elles espéraient trouver quelque grotte qui leur servirait d'ermitage. On ne voit pas qu'elles aient pris conseil de personne pour décider cette fuite; mais il est évident que notre héroïne obéissait à une inspiration particulière, dans laquelle Dieu avait ses desseins. Si, dans ce fait, on ne peut prudemment l'imiter, il est permis du moins d'admirer son courage. Ce fut elle en effet qui conduisit la pieuse évasion. Après avoir entendu la messe dans une église du faubourg, elle franchit avec sa compagne les portes de la ville, et toutes deux, sans guide, sans provisions, semblables à deux colombes échappées à l'oiseleur, s'élancèrent dans la campagne. Ayant marché jusqu'au soir, elles s'arrêtèrent dans un lieu retiré et s'y choisirent un abri naturel au milieu des arbres et des rochers. [1]

Ainsi, quelque trente ans plus tard, Thérèse d'Avila, la future réformatrice du Carmel, quittait, tout enfant, avec son frère Rodrigue, le doux foyer paternel pour aller chez les Maures endurer le martyre! La même aspiration pousse Angèle et Thérèse: « Fuyons, mon « Bien-Aimé! disent ces jeunes âmes au Christ qui les « a conquises: allons mourir pour vous! ».

[1] Nous ne pouvons taire ici l'opinion de quelques historiens qui ont présumé que la sœur d'Angèle était morte avant sa mère, à Desenzano, et que c'était avec un jeune frère que la Bienheureuse était passée à Salò et avait opéré son essai de fuite au désert. Madame Girelli a suivi ce récit. Toutefois la Bulle de Canonisation dit positivement que notre sainte était alors avec sa sœur.

Biancosi aimait tendrement ses nièces. Ne les voyant pas rentrer à l'heure de midi, il prit de l'inquiétude, les fit chercher et les chercha lui-même dans les églises et dans les maisons où on les recevait; mais les heures s'écoulaient sans qu'on eût retrouvé les fugitives. Il se souvint alors des réflexions qu'il avait parfois surprises entre *ses* deux enfants sur les charmes de la vie solitaire.... Se doutant d'une fuite préméditée, il poussa ses recherches jusque dans la campagne, interrogea les paysans et enfin découvrit les deux sœurs dans la retraite où elles se croyaient si bien cachées et séparées du monde. Elles furent quelque peu troublées à la vue de leur oncle, non pas qu'elles se sentissent coupables, car elles avaient agi de bonne foi, pour accomplir un acte plus parfait, mais la douleur qu'elles lui avaient involontairement causée les attrista. Biancosi ne leur adressa d'ailleurs aucun amer reproche, et se contenta de leur rappeler les lois de la piété bien entendue et les bienséances de la société. Puis ils reprirent ensemble le chemin de Salò.

Cette tentative de fuite au désert, l'Eglise l'a mentionnée dans les leçons de l'Office de sainte Angèle: sans doute parce que ce fait caractérise l'âme de la Servante de Dieu à cette époque de son adolescence. La vie contemplative, loin de tout contact avec le monde, lui semblait alors, comme elle l'est réellement en elle-même, la voie la plus élevée pour tendre à l'union divine et commencer ici-bas l'occupation des bienheureux. Plus tard, éclairée par de nouvelles lumières, Angèle verra que, dans les conditions de la vie pré-

sente, il est bon, il est glorieux à Dieu de joindre l'action à la contemplation: le Sauveur fit ainsi durant sa vie mortelle. Elle ira donc vers le prochain, le secourra dans ses misères corporelles et spirituelles, et fondera un Ordre militant pour instruire et catéchiser la jeunesse; mais partout elle portera le recueillement de l'âme contemplative pour laquelle le monde n'est qu'un désert.

Suivre la grâce et non la devancer, c'est la suprême sagesse: Angèle la possédait. Aussi ne songea-t-elle pour le moment qu'à se livrer, selon son pouvoir, dans la maison de son oncle, à son attrait de vie silencieuse et retirée. Celui-ci, loin de contrarier les goûts de ses nièces, et craignant de perdre une seconde fois celles qu'il regardait comme les anges protecteurs de sa famille, leur ménagea dans sa propre demeure une cellule solitaire. « Là, comme le dit la Bulle de Canonization, les deux sœurs pratiquèrent ce qu'elles ne pouvaient pas faire au désert ».

Lorsqu'elles sortaient pour se rendre à l'église ou pour remplir tout autre devoir, leur modestie charmait les regards, et les parents les proposaient à leurs filles comme de parfaits modèles. Notre chère sainte, dans le secret de sa petite thébaïde, redoublait ses pénitences. Elle se couvrait d'un cilice et flagellait sans merci son corps innocent; le Seigneur soutenait ses forces comme par miracle, malgré des veilles et des jeûnes auxquels, humainement, elle devait succomber.

Nous lisons, dans la notice que les *Chroniques de St François* ont consacrée à sainte Angèle, à titre de Tertiaire, « que le plus souvent, à la table de famille, « elle se contentait d'une petite tranche de pain, trem- « pée dans le bouillon de choux *(di cavoli)*. - C'était la « coutume à Salò, dit le même récit, de faire pour la « fête de Pâques, des *piadoni* ou sortes de tartes. Une « année, ayant aidé elle-même, le Samedi saint, à les « préparer, Angèle refusa d'en prendre le lendemain, « non plus qu'aucune nourriture pascale, disant que « *son dîner était déjà préparé*. Au même moment, on « frappe à la porte et elle reçoit d'un voisin une soupe « et un petit morceau d'anguille avancée de la veille, « et ce fut là son repas du jour de Pâques. *Voyez*, « dit-elle aimablement, *comme le Seigneur a soin de « moi* ».

Cette immolation virginale entrait dans les desseins de la Providence. Luther allait bientôt s'insurger contre la morale austère du christianisme, et lâcher la bride à la chair déjà trop flattée, en ce siècle qui couvait la Réforme: il fallait des compensations à la justice divine. Angèle, sans le savoir, en assumait sa part.

Le démon ne pouvait voir sans frémir cette âme victorieuse du monde, puissante au ciel par ses prières, déjà apôtre par l'exemple de ses vertus. Il ne manqua pas de lui livrer de terribles assauts, l'attaqua surtout du côté de la vertu qui fait les vierges, et pour laquelle Angèle eût tout sacrifié. « La rage de Satan, « dit Bossuet, se déchaîne contre les âmes pures, dont

« il est furieusement jaloux, voyant que, inférieures à « lui par nature, elles le surpassent par la force de la « grâce, et que, dans des corps mortels, elles vivent « comme les anges qui sont de purs esprits ».

Notre Mère n'a point écrit ni dicté, comme l'ont fait d'autres saints, le récit de ses épreuves intérieures. Furent-elles moindres pour cela? Non assurément. Au sortir de ces terribles luttes, dans lesquelles l'esprit, l'imagination, les sens sont comme envahis par le tentateur, elle s'écria sans doute plus d'une fois comme sainte Catherine de Sienne: « Où étiez-vous, mon « Jésus! durant cette tempête? ». Et le bon Maître: « J'étais, ma fille, au milieu de ton cœur, et je jouissais « de te voir combattre ».

Lorsqu'elle traitera dans sa Règle des pièges que l'ennemi tend aux âmes consacrées à Dieu: *Nous sommes placées,* dira-t-elle, *au milieu des filets et des dangers. Si la chair et la sensualité ne sont mortes en nous, nos ennemis s'armeront: chair, monde, démon. Celui-ci, rugissant et nous enveloppant, multiplie ses ruses et ses attaques, avide de dévorer quelqu'une de nous. Ne vous troublez point néanmoins, mes sœurs: si vous vous appliquez toujours d'une manière convenable à être de vraies épouses du Sauveur, j'ai la ferme foi et j'espère de la divine miséricorde que non seulement vous triompherez de toutes les difficultés, de toutes les ligues hostiles, mais que cette heureuse victoire sera assez éclatante et assurée pour remplir de consolation votre vie, changer toute douleur et toute amertume en allégresse, rendre fleuries, agréables, toutes couvertes d'or*

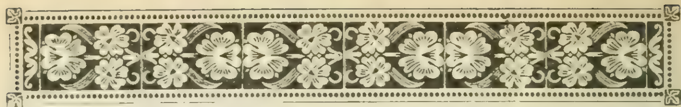
les voies épineuses, malaisées, pierreuses.... C'était sa propre tactique spirituelle que la sainte, au déclin de sa vie, révélait à ses filles.

Toutefois, si Dieu récompense les victorieux par la paix intérieure et par la fécondité des œuvres, il les gratifie aussi des fruits de la croix, fruits amers à la nature, mais nécessaires à l'exécution des plans providentiels. Angèle allait l'expérimenter d'une manière plus saisissante que jamais. Il y avait environ six ans qu'elle et sa sœur vivaient chez leur oncle Biancosi, lorsque cette sœur chérie lui fut enlevée par un coup subit que rien n'avait fait pressentir. La mort fut si prompte qu'on n'eut pas le temps de lui administrer les derniers sacrements: à peine eut-elle un regard ou quelques mots d'adieu pour celle qui avait fait la joie de sa vie, et qu'elle laissait seule désormais ici-bas.

La Servante de Dieu fut comme brisée par cette brusque séparation. Depuis son enfance, elle vivait à cœur ouvert avec cette compagne aimée qui partageait toutes ses aspirations. Peut-être, dans le vague pressentiment d'une mission que la Providence lui donnerait à remplir, se reposait-elle déjà sur son fraternel dévouement?... Mais qui dira les amoureuses rigueurs de l'Epoux divin? Aux âmes qu'il destine à de grandes choses, il se plaît à retirer tout appui humain afin de se substituer lui-même à ce qu'il leur enlève. Angèle avait voulu faire à Dieu, de son propre gré, le sacrifice des relations de société en fuyant au désert: ce

projet, pourtant sincère, avait échoué. Maintenant le Seigneur lui ravit la seule affection qu'elle eût voulu retenir avec elle dans la solitude. C'était l'heure de la suprême douleur; mais du sein de ce nuage obscur où la mort de sa sœur la plongeait, une lueur éclatante allait surgir pour illuminer sa voie.





CHAPITRE III.

Les voix du Ciel. - Réponse de l'élue.

(1495-1516).

Bien que notre sainte eût prononcé de tout cœur le *fiat* de la résignation, un poids douloureux demeurait sur son âme. Sa foi vive lui montrait la rigueur des jugements de Dieu et lui faisait craindre que, privée d'une dernière absolution, sa sœur, si pieuse cependant, n'eût à souffrir dans l'autre monde? Elle multipliait ses supplications, demandant avec confiance un signe au moins qui lui révélât le sort de celle qu'elle pleurait.

Or, deux ou trois semaines après ce triste événement, Angèle se rendait à la campagne porter aux moissonneurs le repas de midi. C'était l'usage, en ces temps aux mœurs plus simples qu'aujourd'hui, de voir les maîtres se mêler ainsi aux gens de service qui travaillaient leurs terres. Arrivée au petit chemin *delle Strette,* peu distant de la ville, la Servante de Dieu, priant dans son cœur, leva les yeux au ciel et aperçut une nuée toute brillante dont elle ne put d'abord se rendre compte. Emue, presque épouvantée, elle se recommande au Seigneur et s'arrête pour mieux considérer ce phénomène étrange. Mais quelle n'est pas sa joie lorsque,

sur le pur firmament, elle voit se dérouler tout un cortège céleste: la Vierge Marie lui présente sa sœur, étincelante de gloire, au milieu d'un groupe d'anges qui lui font escorte. Tandis que la voyante ouvrait la bouche pour questionner l'heureuse élue, celle-ci la prévint:

— *Angèle,* lui dit-elle d'une voix distincte, *persévère comme tu as commencé, et tu jouiras avec moi du même bonheur!*

La vision disparut; mais elle laissa notre sainte dans une admiration qui la tint quelque temps hors d'elle-même. « O Dieu, s'écriait-elle, que vous êtes bon! que « vous êtes miséricordieux envers ceux qui mettent en « vous leur confiance! J'ai vu le ciel ouvert; j'ai vu la « gloire dont jouit ma sœur! J'ai vu ma Mère du ciel, la « Bienheureuse Vierge Marie! Que me reste-t-il à dé- « sirer? ».

Cette vision n'avait eu aucun témoin; Angèle en garda le secret. Peut-être, vers la fin de sa vie, la confia-t-elle à quelque âme sœur de la sienne? Toujours est-il que le récit en fut divulgué après la mort de la sainte, et ce souvenir est demeuré dans le pays. On avait élevé à *Machetto,* lieu présumé de l'apparition, sur un terrain appartenant à la famille Merici, une chapelle commémorative de ce prodige, dont on montre encore aujourd'hui quelques restes. [1]

[1] C'est à Desenzano, et non à Salò, que se trouve ce pré, dit *Machetto.* Il faut donc que l'apparition que nous venons de mentionner ait eu lieu au pays natal de la sainte: peut-être y faisait-elle alors un séjour momentané? Cette difficulté, relative aux lieux, laisse d'ailleurs intact le fait de la vision, sur lequel il n'y a pas de divergences.

Ce n'est jamais sans dessein que Dieu accorde de telles faveurs. Il venait de ravir à Angèle la dernière affection qui l'attachait ici-bas; à présent, par la voix de sa bien-aimée compagne, il lui fait entendre qu'elle a encore à persévérer, c'est-à-dire à travailler, « à s'étendre en avant comme saint Paul, pour atteindre le but que Jésus-Christ lui a montré en l'appelant à Lui ». Quelle fut sa fidélité? Les témoins appelés à déposer dans le procès de sa Canonisation nous le disent:

« Plus croissaient en elle les dons du ciel, plus elle « avait de vigueur contre la vie des sens. Elle allait se « remplissant de Dieu et de ses débordantes richesses, « et estimait un rien le monde entier. Elle méprisait « les choses passagères et souhaitait que tous pussent « penser ainsi, et comprissent qu'on ne peut avoir le « vrai bien et le trésor infini qu'au paradis ».

C'est sans doute à cette époque, et un peu avant son départ de Salò, qu'il faut placer l'entrée d'Angèle dans le Tiers-Ordre de St François. Depuis une vingtaine d'années un couvent de Franciscains avait été fondé dans cette ville, sous le vocable de St-Bernardin; un autre, non loin de là, à Lonato. Ces couvents n'avaient pas manqué d'établir des Fraternités. Notre sainte, témoin des pieuses pratiques des Tertiaires, apprécia leur règle et se sentit attirée vers cette milice de la pénitence, très populaire alors en Italie.

On en connaît la touchante origine. Le glorieux Patriarche d'Assise, ayant reçu de Dieu, au XIIIe siècle, la mission de ramener la chrétienté à l'Evangile et de

rallumer en elle le feu de l'amour divin, s'en allait, parcourant les bourgs et les cités, redisant les excès de Jésus crucifié, prêchant la pauvreté. faisant aimer la souffrance. Le monde s'émut au contact de ce cœur embrasé, et l'humble François se trouva assiégé, non seulement par ceux qui voulaient devenir ses fils spirituels, mais par des personnes de tout sexe, de tout rang, demandant à le suivre.

Alors germa dans son esprit cette sublime inspiration de créer, après le premier Ordre, composé de ses religieux; après le second, comprenant les filles de Ste Claire, un troisième ou *Tiers-Ordre,* lequel ouvrirait ses rangs à toutes les conditions. C'était vers l'an 1221: la nouvelle institution attira en foule les âmes de bonne volonté. Sans doute, elle ne fut pas la seule de ce genre: d'autres grands Ordres eurent leurs Tertiaires; mais la fécondité mystique de cette troisième famille de saint François fut la plus merveilleuse. Ses membres se recrutent dans les palais et dans les chaumières; elle compte des têtes couronnées qui se font gloire de revêtir la bure franciscaine. Pour ne parler que des femmes, saluons, avant notre Angèle et à côté de Claire d'Assise, les ravissantes figures d'Elisabeth de Hongrie, de Colette de Picardie, d'Agnès de Bohême, de l'impératrice Cunégonde, d'Elisabeth de Portugal, parmi tant d'autres illustres saintes.

Ce n'était pas sans une providence spéciale que Dieu attirait la future fondatrice de la Compagnie de Ste Ursule à cette forme de vie religieuse qui la laissait au milieu du monde, tout en la préparant à sa mis-

sion. Il voulait, d'une part, que sa vertu brillât aux yeux d'un grand nombre et non pas seulement entre les murs d'un cloître; puis il lui ménageait ainsi de longues années d'expérience pratique, pendant lesquelles, voyant de près les misères de son temps, elle leur préparerait le remède efficace.

Les Pères Franciscains de Salò, connaissant depuis longtemps la réputation de piété d'Angèle, la reçurent avec joie dans le Tiers-Ordre et lui permirent, en abrégeant pour elle le temps ordinaire de l'épreuve, de se revêtir aussitôt de l'habit du saint Patriarche d'Assise et de ceindre la corde de pénitence. On la nomma désormais *Sœur Angèle;* elle avait alors de vingt-deux à vingt-quatre ans. Ce saint vêtement, elle le portera jusqu'à sa mort et demandera à être ensevelie sous ces livrées de la pauvreté.

Il n'est pas certain que les Tertiaires s'engageassent alors par des vœux? Notre sainte, qui ne comptait jamais avec Dieu, embrassa dans sa plénitude, non seulement la lettre de la règle franciscaine, mais l'esprit de son bienheureux Père: c'est-à-dire l'humilité, la pauvreté et l'amour de la croix. Toute la suite de sa vie ne sera qu'un progrès constant dans ces douces et austères vertus.

On ne peut douter que l'un des motifs qui poussèrent Angèle vers le Tiers-Ordre, fut la possibilité d'y jouir de la communion fréquente et peut-être quotidienne. Nous avons dit quel était alors sur ce point le triste état de la chrétienté! Maintenant, sous la sauve-

garde de l'habit religieux, notre fervente vierge pouvait, sans afficher aucune singularité, rassasier sa faim spirituelle et contenter, en même temps que ses propres désirs, ceux du divin Maître dont la Table opulente ne recevait presque plus de convives. Elle venait, embrasée d'amour, suppléer à l'abandon des foules, entendait de nombreuses messes, écoutait avidement la parole de Dieu, et se comportait en tout comme une religieuse, en face de ce monde qu'elle édifiait si elle n'en était pas comprise. Tout ce qu'elle avait amassé jusque-là de mérites fut alors dépassé. On s'en pouvait convaincre par ce recueillement extraordinaire, joint à une si aimable charité, qu'on avait, en l'approchant, l'impression du divin.

La mort de son oncle Biancosi, arrivée dans ce temps, ramena Angèle au pays de sa naissance, à Desenzano. Elle retrouva la maison paternelle vide de ceux qui naguère en faisaient la joie, mais tout imprégnée de leur souvenir et des grâces reçues en ces lieux durant son enfance. Ce retour de la jeune Merici causa une grande joie à sa parenté, aussi bien qu'à toute la population: on avait pleuré son départ et l'on regardait comme une bénédiction du ciel de la posséder de nouveau dans la cité. Elle y reparaissait entourée d'une auréole de respect, due à sa vertu et à ses malheurs.

Une phase nouvelle s'ouvre à ce moment dans l'existence de notre sainte; c'est une période d'une vingtaine d'années (1496-1516) qui s'écouleront à Desenzano, au sein d'une vie cachée, ressemblant à celle de Nazareth

pendant laquelle le divin Maître préparait dans le silence la mission que son Père lui avait confiée.

De grands événements remuaient le monde en cette fin du xve siècle. Christophe Colomb, gênois de naissance, venait de découvrir l'Amérique, à laquelle un autre italien, Americ Vespuce, donnait son nom. L'humble Angèle Merici, en se sanctifiant dans l'ombre, secondait, sans le savoir, le plan divin qui ouvrait à l'Europe ces nouveaux continents; elle amassait les trésors de grâces dont ses filles bénéficieront un jour pour y dépenser leur zèle. La première religieuse qui passera les mers et fondera dans le Canada naissant l'œuvre de l'éducation chrétienne, sera une Ursuline, la *Vénérable Marie de l'Incarnation.*

Le patrimoine paternel pouvait procurer à notre sainte une certaine aisance; mais, à l'exemple de saint François, son père et son modèle, elle s'était éprise d'amour pour la pauvreté du Christ et la mettait au-dessus de tous les biens de ce monde. Si elle conserva quelque temps des terres dont nous la voyons surveiller la culture, il est hors de doute qu'elle se défit peu à peu de tout son héritage, car lorsque, plus tard, elle alla se fixer à Brescia, aucun revenu ne lui restait: elle vivait d'aumônes.

C'est placer en Dieu tout son avoir, a-t-elle écrit dans sa Règle, *que de ne rien posséder hors de Lui, et de se considérer comme un néant, pendant qu'en réalité on a tout avec Lui.* La pauvreté de notre fervente Tertiaire se manifestait dans ses vêtements de grossière étoffe, dans sa pauvre couche et dans son

mobilier restreint. Une planche nue ou une natte étendue à terre formait son lit, avec une pierre ou quelques sarments pour oreiller: encore dormait-elle très peu, portant souvent le cilice et se flagellant avec de rudes disciplines.

Pauvre et mortifiée, elle l'était encore dans la nourriture; quelques bouchées de pain, quelques fruits et des herbes sauvages, cuites sans assaisonnement, composaient ordinairement son repas de chaque jour. Tous les vendredis, et trois fois par semaine durant le carême, elle ne prenait aucune nourriture. Le reste de ce saint temps, elle se donnait le choix entre trois figues, trois noix ou trois châtaignes, plaisantant aimablement son appétit: *Tu as le choix,* lui disait-elle, *entre ces aliments; prends ce qui te plaît, choisis bien, car tu n'en peux prendre plus d'un.* Le dimanche, elle ajoutait un petit pain à son ordinaire. Jamais elle ne buvait de vin, sinon aux grandes solennités de Noël et de Pâques, pour s'unir à l'allégresse de la Ste Eglise; encore ne prenait-elle, disent les témoins entendus pour sa Canonisation, qu'un doigt de vin: *un solo dito di vino.* Et ce régime, elle le soutint pendant plus de quarante ans!

Elle ne refusait pas néanmoins de se rendre quelquefois à des repas de famille ou de bienséance, lorsqu'elle voyait quelque bien spirituel à procurer aux convives; mais elle prenait fort peu d'aliments, et savait discrètement y mortifier son goût. Si ces réunions étaient plus intimes, il lui arrivait parfois de laisser transpirer son extrême abstinence. Un jour, se trouvant en promenade, avec quelques personnes amies, à

l'île de Benaco, qui émerge du lac de Garde, une collation fut servie. Mais pour prévenir la délectation que l'agrément du lieu, le choix des mets, l'appétit excité par la marche pouvaient produire, Angèle prit une poignée de poussière et la jeta sur la part qui lui était offerte.

Ce mépris complet des choses d'ici-bas, cette abnégation universelle embrassée par notre bienheureuse, surprendra à jamais et scandalisera même les partisans du monde. Il est certain que, dans ces saints excès dont sa vie nous offre tant de traits, elle dépassait la loi commune, de même que son amour pour Dieu dépassait la mesure assignée aux simples chrétiens. Notre-Seigneur ne peut-il pas avoir des amis dévoués jusqu'à la folie, après que Lui, notre Dieu, nous a aimés jusqu'aux extrêmes limites de l'amour: *In fine dilexit!* En face de Jésus pauvre, de Jésus crucifié, de Jésus anéanti au Tabernacle, cette âme virginale brûlait de se rendre conforme à son Epoux bien-aimé et de travailler avec Lui aux seuls intérêts du Père céleste: les siens ne comptaient plus. Elle eût résisté à la grâce si elle se fût posé des bornes; l'amour n'en veut pas, et cette divine flamme dévorait son cœur.

Malgré son attrait pour la vie cachée, Angèle ne se refusait pas au prochain: on venait respirer près d'elle le parfum de sainteté qui transpirait à travers ses humbles dehors. Une telle vertu frappait d'autant plus son entourage, qu'elle brillait pour ainsi dire au milieu des ténèbres. Le relâchement de la foi, précurseur des vic-

toires du luthérianisme, avait comme effacé au sein des masses la vraie conception de la vie pieuse et chrétienne: les habitants de Desenzano en avaient sous les yeux un exemple accompli.

Parmi les âmes les plus attachées à la Servante de Dieu, on cite une jeune fille dont le nom est demeuré inconnu: amie d'enfance peut-être de la jeune Merici, elle sembla pour quelque temps faire revivre à ses côtés la sœur si aimée qui n'était plus. Ensemble elles priaient, travaillaient, visitaient les pauvres et goûtaient les charmes d'une sainte et féconde amitié. Mais une fois de plus, la croix s'imprima sur le cœur d'Angèle: cette affection fut brisée par la mort. Encore un vide! ou plutôt encore une prise de possession plus entière du Bien unique qui remplace tout et que rien ne remplace.

Notre sainte n'avait donc plus à compter que sur le secours d'en-haut, quant aux projets d'avenir qu'elle aimait à faire avec sa fidèle compagne. Ces projets s'évanouissaient par son brusque départ, et elle se demandait, ou mieux elle demandait au Seigneur quelle orientation devait prendre sa vie, et quel serait l'objet du zèle que la grâce avait allumé dans son cœur? La réponse du ciel allait être magnifique.

C'était environ vers l'année 1506, un mois après la mort de son amie. Angèle se rendait aux champs avec quelques jeunes filles, soit pour une simple promenade, soit pour surveiller les travaux de la moisson. Pendant que ses compagnes prenaient en commun leur repas,

elle se retira à l'ombre d'une vigne, dans un lieu appelé *Brudazzo*, à une légère distance de la grande route qui conduit de Desenzano à Salò, sur les bords du lac de Garde. Cachée par le feuillage, éloignée de tout bruit, se sentant sous le regard de Dieu seul, elle se mit en oraison et commença à supplier le Seigneur qu'il daignât lui faire connaître la voie sûre pour aller à lui et servir ses intérêts, sans crainte d'erreur et d'égarement.

Angèle savait en effet que, dans cette vocation générale de tout chrétien qui est d'aimer Dieu et de le servir, est renfermée une mission particulière à chacun; de telle sorte que l'harmonie de l'œuvre divine tient à ce que tout s'accomplisse strictement selon le plan du Créateur. Elle ignorait encore à quoi elle était spécialement appelée, et surtout elle ne soupçonnait pas l'éminence de ses destinées dans le vaste travail de réorganisation et de vraie réforme qui marqua le XVI[e] siècle.

Or, pendant que, pénétrée de l'objet de sa prière, plongée dans cette contemplation qui était devenue l'habitude et comme la récompense de sa piété, elle mêlait ses larmes à ses instances auprès de Dieu, une vision sublime lui fut accordée. Tous ses historiens se sont arrêtés à la décrire, car elle a été un des points culminants de la vie de notre sainte: la peinture et la gravure en ont joint la représentation aux portraits que nous avons d'elle. Pour la seconde fois, le ciel lui parlait d'une manière sensible, et par elle promettait à son Eglise une nouvelle armée de choix.



VISION DE L'ECHELLE SAINTE.
(Tableau de Calcinardi-Rizieri, peintre de l'école de Venise: église de Desenzano).

Tout à coup donc, au milieu de sa prière, les nuages s'écartent, une lumière étincelante environne la sainte et, du sol où elle est agenouillée jusqu'au bleu firmament, une échelle, semblable à celle de Jacob, s'élève devant ses yeux. Une troupe de vierges en parcourt les échelons: elles sont innombrables, revêtues de robes éclatantes, et portent sur la tête un diadème royal comme au jour d'un splendide triomphe. Deux à deux, en une parfaite régularité, elles montent et descendent, chantant de doux cantiques, d'une ravissante mélodie, où l'on distingue le son d'instruments aux mains d'un cortège d'anges qui les suivent et alternent avec elles. Etonnée, saisie d'une joie ineffable, Angèle se plongeait dans une silencieuse admiration, lorsque, se détachant de la troupe, l'une des vierges, l'amie même qu'elle venait de perdre, s'approche de la priante:

— *Angèle,* lui dit-elle, *sache que Dieu t'a ménagé cette vision pour te marquer qu'avant de mourir tu fonderas à Brescia une société de Vierges semblables à celles-ci: telle est la disposition de la Providence.* - Puis la vision disparut. [1]

A ce moment, les compagnes d'Angèle vinrent la rejoindre. Elle délibéra en elle-même s'il convenait de

[1] Le lieu de cette apparition, *Brudazzo,* fait partie du domaine de *Pusanaro,* qui a passé entre les mains de divers propriétaires et qui est actuellement à la famille *Polidoro.* Les anciens plans de ce domaine mentionnent une chapelle, encore debout en l'année 1745 et qui avait été élevée à l'endroit exact de l'apparition, en signe de la dévotion des fidèles envers la sainte Mère Angèle. Quelques débris seulement de ce vénérable sanctuaire ont été conservés jusqu'à nos jours.

leur communiquer ce qui s'était passé? Son humilité s'y opposait. Néanmoins, considérant que la Majesté divine n'en pouvait qu'être glorifiée, elle leur parla à cœur ouvert; et celles-ci, qui la connaissaient, ne doutèrent pas un instant de la vérité de la vision. Il leur semblait qu'elles devaient être du nombre de ces vierges triomphantes, et elles se seraient dévouées sans retard à l'œuvre annoncée si Dieu l'eût voulu.

Quant à notre bienheureuse, elle resta extrêmement frappée de ce qu'elle venait de voir. Le mystère des ascensions spirituelles demandées aux âmes virginales lui avait été dévoilé. *Oui*, dira-t-elle un jour à ses filles, *oui, les Anges et les chœurs célestes nous accompagnent tant que nous demeurons attentives à mener une vie angélique.* [1] La suave mélodie qu'elle avait entendue continuait de retentir à ses oreilles ainsi que les paroles venues d'en-haut: la volonté divine, sa vocation personnelle lui étaient déclarées. Son confesseur, à qui elle en fit part, l'assura, après avoir pris l'avis d'hommes pieux et instruits, que tout cela venait de Dieu.

Investie d'une sublime mission, éclairée sans doute par une lumière intérieure sur la tâche spéciale que cette société de Vierges, dont elle serait la Mère, aurait à remplir, l'éducation des filles, sûre de l'appel de Dieu, Angèle attendit néanmoins, et longtemps, avant de réaliser ce dessein. Sans doute l'humilité lui faisait

[1] Règle primitive: *Introduction.*

redouter de se mettre à la tête d'une si haute entreprise: mais ce louable sentiment n'eût pas tenu devant un ordre formel du Seigneur. La voix du ciel, annonçant de grandes choses, n'en avait pas précisé l'heure: c'était dire à la jeune vierge qu'elle-même devait attendre. Puis, n'ayant aucune relation avec la ville de Brescia, notre sainte ne voyait pas comment elle y pourrait travailler à ce que Dieu demandait d'elle? De même donc que l'auguste Vierge Marie attendit patiemment à Nazareth que la Providence réalisât le plan éternel de faire naître le Messie à Béthléem, ainsi la future fondatrice de la Compagnie de Ste-Ursule ne voulut pas d'elle-même devancer l'heure de Dieu.

Toutefois, elle se livra avec plus d'élan et de sûreté aux œuvres de zèle qui l'occupaient à Desenzano. Aidée de plusieurs compagnes, elle donnait ses soins aux petits enfants de la ville et du voisinage, les réunissait dans sa maison et leur enseignait la doctrine chrétienne. Puis on se partageait les pauvres et les malades à visiter; Angèle prodiguait à ces membres souffrants de Jésus-Christ ses douces exhortations et ses aumônes; elle cherchait surtout les pécheurs pour les convertir. Déjà se formait autour de la chère sainte une sorte d'association, une famille d'âmes d'élite, faisant resplendir au milieu du monde la chasteté, que l'on ne comprenait guère alors que dans le cloître.

Ce fut un renouvellement de vie chrétienne dans la petite cité et dans la région. Les compagnes d'Angèle avaient pour elle la vénération que l'on témoigne aux

saints; elles la regardaient comme inspirée, recueillaient ses paroles, cherchaient à se former sur elle en toutes choses. « Jamais, lisons-nous dans le Procès de Canonisation, jamais on ne vit cette bienheureuse ni fâchée, ni troublée; elle avait dompté ses passions. Gracieuse et agréable à tous, elle entraînait saintement les âmes à la suivre ». Cet ascendant de la vertu avait attiré à la vierge de Desenzano la confiance d'une infinité de personnes. On venait de tous les environs, et même de la ville de Brescia, éloignée de sept à huit lieues, pour la voir, la consulter, solliciter ses prières.

Parmi les étrangers qui mettaient un plus grand prix à jouir de ces excellents entretiens, on distinguait les deux époux *Jérôme* et *Catherine Pentagola,* de Brescia. Possesseurs de grands biens à Patengo, village situé tout près de Desenzano, ils y venaient passer les mois d'été, et c'est là qu'ils connurent les éminentes vertus et le mérite d'Angèle. Leur dessein eût été de la garder près d'eux durant leur séjour dans cette maison de campagne: mais la Servante de Dieu n'y consentit pas. Du moins eurent-ils le bonheur de la posséder quelques jours, et il leur sembla avoir un ange sous leur toit. Ce qui les frappait, entre autres qualités qu'ils découvraient en elle, c'était, avec tant d'austérité pour elle-même, une si grande douceur et complaisance affectueuse envers les autres. Aussi devinrent-ils ses amis et ses protecteurs.

Or, c'était cette famille Pentagola que la Providence destinait à l'introduire dans Brescia. De retour

dans cette ville, chaque hiver, ils ne manquaient pas de parler à tout le monde du trésor que possédait Desenzano, et des grâces sublimes dont Dieu favorisait l'amie des enfants et des pauvres, *Angèle Merici!* Sa réputation était donc établie dans ces parages et croissait toujours, à mesure qu'approchait l'heure voulue par le ciel. A cela d'ailleurs se borna pendant dix ans cette pieuse amitié.

L'année 1516 était déjà avancée lorsque Jérôme et sa famille arrivèrent, selon l'usage, à leur terre de Patengo. Ils y restèrent environ quatre mois, voyant chaque semaine Sœur Angèle avec la même satisfaction. A peine furent-ils de retour à Brescia que la mort leur enleva, presque coup sur coup, deux fils chéris, seuls héritiers de leurs grandes richesses. La douleur de ces parents si éprouvés fut telle, qu'ils semblaient sur le point d'en mourir à leur tour. Ni les distractions du monde, ni les consolations des amis et des proches, ni même les fortifiantes pensées de la foi ne réussissaient à calmer un chagrin si profond.

C'est alors qu'ils se souvinrent de la douce société d'Angèle, et ils songèrent aussitôt à l'appeler auprès d'eux, dans leur maison de Brescia, en lui représentant que ce serait faire œuvre de grande charité que de venir parler d'espérance à des cœurs meurtris. Et comme ils savaient qu'en qualité de Tertiaire de saint François elle n'agissait que conformément aux règles de l'obéissance, ils écrivirent en même temps à ses Supérieurs spirituels. Pareille demande ne pouvait être rejetée: Angèle reçut non pas seulement la permis-

sion, mais le commandement de se rendre à Brescia, suivant le désir de Jérôme Pentagola. Elle en conféra avec ses compagnes, qui jugèrent elles-mêmes ce voyage indispensable.

Après avoir pris d'un commun accord des mesures pour assurer, durant son absence, le bien qu'ensemble elles faisaient à Desenzano; après leur avoir promis de revenir le plus promptement possible, la Servante de Dieu partit pour Brescia. C'est là qu'elle devait planter sa tente, là que s'accompliront les divines promesses.





CHAPITRE IV.

Angèle à Brescia. - Influence grandissante. Dons surnaturels.

(1516-1522).

L'ANTIQUE cité de Brescia (*Brixia*), qui compte aujourd'hui près de soixante-dix mille habitants, a toujours été regardée comme une des perles de la riche Lombardie. Elle s'étend au milieu d'une vaste plaine, au pied d'une colline, entre la *Mella* et le *Naviglio,* dont les eaux abondantes l'environnent d'une ceinture argentée, pendant que, vers l'ouest, de superbes chaînons des Alpes terminent le tableau. A l'intérieur, on trouve, à côté d'imposantes ruines romaines, des monuments de l'art contemporain, ainsi que d'admirables œuvres de sculpture et de peinture qui prouvent que le *Cinquecento* (XVI[e] siècle) a eu aussi son triomphe à Brescia.

D'origine étrusque, cette cité, agrandie par les Gaulois Cénomans, fut acquise par Rome, et partagea dans la suite les vicissitudes que subit la haute Italie durant les invasions des Barbares et pendant les luttes avec l'Empire. Lorsque notre chère sainte y fut appelée,

vers la fin de l'année 1516, tout s'y ressentait encore du fameux siège soutenu quatre ans plus tôt par la ville aux abois! C'était au fort de l'expédition de Louis XII en Italie: Gaston de Foix et Bayard avaient triomphé de la résistance de Brescia et livré la ville conquise à un affreux pillage.

Un vieux chroniqueur français, Robert de la Mark, seigneur de Fleurange, racontant cette campagne: « Faut que je vous die, écrit-il, que j'estime Bresse une « des plus puissantes villes, des plus fortes et des plus « riches qui fust en toute l'Italie ». Et le *Loyal Serviteur*, dans ses *Mémoires du Chevalier sans peur et sans reproche*, dit également: « Bresse est une des plus « belles cités de l'Europe, des plus fortes, et garnie de « tous vivres que l'on saurait souhaiter pour nature « substanter. Dedans icelle sourdent tant de belles fon- « taines que c'est ung vray paradis terrestre ». - « Ce- « pendant, continue le naïf annaliste, il n'est rien si cer- « tain que la prinse de Bresse fut la ruyne des Fran- « çais en Italie: car ils avoient tant gaigné en cette « ville, que chascun s'en retourna et laissa la guerre ».

Angèle allait trouver de quoi exercer sa charité compatissante. Elle s'employa d'abord à adoucir l'épreuve des Pentagola qui, pour mieux jouir de ses entretiens, ne la laissèrent pas loger ailleurs que dans leur somptueuse demeure. Tels furent les effets de sa surnaturelle affection et du don spécial qu'elle avait de consoler, que les deux époux s'imaginaient avoir retrouvé leurs enfants si amèrement pleurés.



Statue de Ste Angèle,
élevée en 1772 sur une des places de Desenzano.

Le but qui avait amené la Servante de Dieu à Brescia semblait atteint, et elle s'apprêtait à retourner à Desenzano. Mais la vision de Brudazzo lui revenait sans cesse à l'esprit: elle voyait cette troupe de Vierges qui montaient et descendaient l'échelle mystérieuse, et elle entendait la prédiction que le ciel lui avait faite de fonder à Brescia une œuvre destinée à sauver un nombre infini d'âmes. Au milieu de ces alternatives, elle prolongea ses oraisons, suppliant le Seigneur de l'éclairer; elle consulta: puis enfin, confirmée par une voix intérieure, elle se détermina à ne plus rentrer dans sa ville natale.

Après avoir informé de cette décision ses parents Biancosi, auxquels elle conserva toujours une profonde reconnaissance, Angèle la fit connaître à ses compagnes de Desenzano: celles-ci en ressentirent plus de douleur que de surprise. Instruites secrètement par leur sainte amie des desseins de la Providence à son endroit. elle ne purent que se soumettre à cette pénible séparation, espérant peut-être se réunir quelque jour à elle pour la seconder dans l'œuvre projetée.

Desenzano se glorifiera à jamais d'avoir été le berceau de sainte Angèle Merici, elle élèvera, sur une de ses places publiques, une statue à son illustre concitoyenne, et se prévaudra de sa particulière protection. Brescia, plus heureuse encore, verra éclore la Compagnie de Vierges fondée par elle, et gardera son glorieux tombeau. On dira indifféremment *Angèle Merici* ou *Angèle de Brescia,* car Brescia est la terre promise que le Seigneur lui avait montrée comme le lieu choisi de ses grâces.

Notre sainte avait quarante-deux ans lorsqu'elle y fixa son séjour. Toutes les vertus, pleinement épanouies dans sa belle âme, semblaient un indice que la fondation prédite allait avoir son accomplissement. Mais de longues années s'écouleront encore dans l'attente, dans la prière, dans l'élaboration intime de sa future tâche. La réputation de sainteté de la *bénie Mère* [1] l'avait précédée à Brescia. Après les dures épreuves des années précédentes, c'était comme une ère de bénédiction qui s'ouvrait pour la cité avec l'arrivée de la Servante de Dieu. Les témoignages du temps nous tracent quelque peu son portrait, à cette époque de sa pleine maturité:

« Angèle était de taille moyenne, plutôt petite; son « tempérament robuste avait été exténué par de con« tinuelles pénitences, en sorte qu'elle paraissait déli« cate et de frêle apparence. La candeur de son âme se « reflétait dans les traits de son visage, dans son re« gard si droit et si pur, et dans cette sérénité habi« tuelle qu'elle conserva jusque dans sa vieillesse. Sous « un aspect grave et recueilli, elle gardait une aimable « gaieté et une douceur de manières qui rendait sa « société agréable à tous. Ses raisonnements étaient « pleins de sagesse, humbles, simples et efficaces. En« fin ses gestes et ses actions étaient tels qu'il conve« nait à une vierge près de laquelle tant d'autres vier« ges devaient apprendre la modestie virginale ». [2]

[1] *Madre benedetta*, selon l'expression souvent employée par les témoins dans le Procès de Canonisation.

[2] *Nazari* et *Belintani*.

Par une condescendance tout évangélique, elle mitigea, durant son séjour dans la famille Pentagola, la rigueur de ses pénitences afin de ne se rendre ni singulière, ni à charge à ses hôtes. Elle se prêtait de la meilleure grâce aux désirs de dame Catherine qui n'eût jamais voulu se passer de sa compagnie. Cependant, au bout de quelques mois, notre sainte fit en sorte, sans blesser les convenances, de quitter cette demeure seigneuriale et d'en agréer une plus conforme à ses goûts et à sa vocation. Ce n'était pas dans un palais que son œuvre d'apostolat devait naître!

Parmi les amis dévoués d'Angèle, on distinguait Marc-Antoine Romano, riche marchand de la ville, fort religieux, qui jouissait de la considération publique. Retiré depuis peu des affaires, il habitait près de l'église Ste-Agathe. Le caractère de cet homme loyal avait sans doute frappé la bienheureuse: elle accepta donc, dans sa maison, une cellule isolée où elle pourrait, sans contact avec la famille, vivre suivant ses saints attraits. Pas d'abri en propre, pas de *chez elle*, pas de ressources personnelles: telle était la pauvreté volontaire de notre chère sainte. L'Ordre des Ursulines s'est fait un devoir de conserver à ces deux familles, les *Pentagola* et les *Romano*, la reconnaissance due à des bienfaiteurs, associés par la Providence aux origines de l'Institut.

Cette chambre solitaire qu'Angèle occupa pendant douze années environ, fut témoin de ses ferventes oraisons, que la nuit n'interrompait presque pas, et aussi des saintes rigueurs que l'amour la pressait sans cesse

d'offrir à Dieu offensé. Elle ne quittait sa retraite que pour aller visiter Notre-Seigneur et ses membres souffrants. Vivant d'aumônes, elle partageait avec les indigents ce qu'on lui donnait à ce titre, ne se réservant rien pour le lendemain. *C'est par l'aumône,* dira-t-elle un jour aux Gouvernantes de sa Compagnie, *qu'on retire l'homme du vice, qu'on le ramène au bien et, s'il est déjà chrétien, qu'on l'engage au progrès spirituel. L'aumône est comme une sorte de* commerce *des âmes où la charité que l'on exerce attire à la vertu et y attache solidement comme par un lien qu'on ne brise plus.*

Lorsque Jésus vit spirituellement dans un cœur, il lui inspire des sentiments semblables au sien si prodigue de se donner! Ce cœur devient, selon la gracieuse expression de saint François de Sales, une *fontaine publique* sur laquelle tous ont droit. C'est ainsi que les affligés et les pécheurs, les pauvres et les petits venaient pleins de confiance à Angèle, ou la faisaient appeler près d'eux: celui-ci pour réclamer un secours, celui-là un conseil, cet autre un mot de consolation; et elle, puisant dans le trésor de sa charité, trouvait de quoi satisfaire toutes les demandes. Ce simple mot qu'elle avait souvent à la bouche: *Dieu est ici!* eut plus d'une fois l'efficacité d'opérer des conversions inattendues. - « Notre Mère, dit Nazari, sut introduire dans la ville de Brescia, par ses exemples et ses exhortations, des habitudes générales de crainte et d'amour de Dieu ».

Elle, si élevée dans les voies de la contemplation, descendait aux conseils les plus simples et les plus pratiques. *Oh! combien,* disait-elle, *se trompent les fidèles qui mettent toute leur attention à faire des oraisons, à courir aux sermons, aux cérémonies religieuses, aux réunions de Confréries, et qui en même temps négligent de se conformer aux simples prescriptions de la loi divine qui les regardent! La première maxime que nous devons tenir est d'éviter avant tout l'offense du Seigneur, afin qu'il daigne ensuite nous accorder envers Lui l'amour qu'Il mérite.* Lorsqu'un pécheur lui était recommandé, elle le mettait sous l'aile de la divine miséricorde, et ne cessait d'intercéder pour sa conversion. *De bon cœur,* disait-elle, le visage baigné de larmes, *je verserais mon sang pour que les yeux des malheureux pécheurs s'ouvrent enfin!*

Chacun félicitait Romano du bonheur qu'il avait de posséder chez lui une telle sainte. Lui-même a rendu témoignage « que le concours auprès d'Angèle était de « tous les instants, que chacun venait lui exposer ses « douleurs, qu'elle ne se refusait à personne et que, « pour ne pas perdre les heures assignées à la prière, « elle les reprenait la nuit, sur son sommeil ». Angèle seule ignorait les louanges que l'on faisait de sa vertu. Humble toute sa vie, elle dira à ses filles, en leur donnant ses derniers avis: *C'est vouloir que Dieu nous abandonne que de nous attribuer ce qu'il y a de bon en nous. Il faut ne rien être à ses propres yeux pour devenir un instrument entre les mains du Créateur. Voulez-vous ne cesser jamais de lui être agréable, n'oubliez en*

aucun temps que vous n'êtes absolument que ce que sa main vous a faites, que vous ne pouvez rien que par sa grâce, et que vous ne réussirez que là où Il aura mis sa bénédiction.

Sur cette base solide de l'humilité, le Seigneur allait faire resplendir les merveilles de sa droite. A cette époque, Angèle fut favorisée de dons extraordinaires qu'elle ne put tenir cachés. Ignorante des lettres humaines, n'ayant pas même appris à lire, ne parlant qu'un italien vulgaire, elle se trouva, par une effusion des lumières du Saint-Esprit, capable de lire non seulement sa propre langue, mais de lire et de comprendre le latin, la langue de l'Eglise; capable d'expliquer les plus hauts secrets de la théologie, surtout de la théologie mystique qui traite des opérations de la grâce dans les âmes: enfin, selon le mot d'un de ses panégyristes, « intellectuellement agrandie jusqu'à la taille des Docteurs ». [1] Le discernement des esprits lui fut également accordé, en sorte qu'elle démêlait les pensées les plus cachées et donnait à coup sûr de lumineuses solutions. « Jamais, dit un de ses biographes, on n'avait « vu dans une fille une aussi prodigieuse érudition, et « son hôte lui-même en fut d'autant plus surpris que, « depuis trois ans qu'elle demeurait dans sa maison, il « ne s'en était jamais aperçu ».

Le bruit de ce phénomène se répandit au loin. Des prédicateurs célèbres, de profonds théologiens, des professeurs, des légistes, des hommes versés dans la science

[1] *Mgr Dadolle,* évêque de Dijon.

venaient à l'humble cellule de Sœur Angèle, qui pouvait à peine contenir les visiteurs et qui semblait transformée en une sorte d'université, en une *école de Sapience,* comme disent les contemporains. On la consultait sur les passages difficiles et obscurs des Livres saints et elle répondait à tout avec clarté, prudence, doctrine, dignité et dévotion. Pourquoi faut-il qu'aucune plume fidèle ne nous ait conservé ces paroles toutes célestes qui, des lèvres de la sainte, se répandaient sur ses auditeurs comme un fleuve de science et d'amour!

Angèle parlait des heures entières sur les sujets les plus variés, sans perdre jamais cette parfaite lucidité, cette haute rectitude de jugement, cette suavité et douceur de manières qui étaient son don propre. Recevant comme un instrument fidèle les rayons de la vérité, elle les répandait sur le prochain sans qu'aucune erreur, aucune passion, sans que l'amour-propre surtout y jetât aucune ombre. Ainsi avait fait, deux siècles plus tôt, l'illustre Catherine de Sienne: Angèle est ici son émule.

Dieu voulait, par ce miracle évident, confondre la science orgueilleuse qui commençait à menacer la foi, et rappeler aux contemporains de notre sainte, amateurs de nouveautés dangereuses, que la vraie science vient de Dieu et qu'elle est le fruit de la sagesse plus encore que du talent. A cette date de 1520 où notre récit est parvenu, Luther consommait sa révolte en brûlant, sur la place publique de Wittemberg, la Bulle du

Pape qui condamnait ses erreurs. Il se posait audacieusement comme un réformateur en face de l'Eglise romaine, rejetant ses dogmes, méprisant son autorité, flétrissant le beau lys de la virginité qu'elle seule fait éclore. Dieu répond à cette provocation sacrilège, non seulement par la voix des docteurs et des apologistes, mais en produisant des saints, entre lesquels la vierge de Brescia, Angèle Merici, qu'il fait briller comme un astre lumineux pour éclairer, préserver et sauver beaucoup d'âmes.

Cette science surnaturelle éclatait dans les réponses qu'elle donnait: ses paroles, brèves et réfléchies, étaient d'une merveilleuse efficacité. Un noble bressan, *Thomas Gaverdi*, vint la trouver un jour. « Sœur « Angèle, lui dit-il, je vous demande une grâce: instrui- « sez-moi des moyens de me sanctifier dans le grand « monde où, par état, je suis obligé de vivre ». Confuse de cette estime qu'on faisait d'elle, Angèle s'excuse d'abord; mais enfin, cédant à de nouvelles instances: *Faites actuellement et pendant votre vie,* dit-elle à Thomas, *tout ce qu'à l'heure de la mort vous voudriez avoir fait.* Ce fut un trait de lumière pour ce seigneur; il écrivit sur des tablettes ce mot si simple et si profond; chaque jour, il le relisait et, qui mieux est, il le mettait en pratique.

Un jeune homme de Salò, *Stefano Bertazzuolo,* qui étudiait à l'Université de Padoue et y menait une vie légère, se rendit à Brescia pour visiter la Servante de Dieu et voir si ce qu'on rapportait d'elle n'était pas exagéré. Il se présenta superbement vêtu, avec le bon-

net rouge de docteur et la grande plume alors à la mode. Angèle, grave et réservée:

— Que voulez-vous de moi? lui demanda-t-elle.

— J'étudie pour arriver à la prêtrise, et je voudrais savoir si vraiment Dieu m'y appelle?

— Vous me paraissez trop vain, répond la sainte. Commencez par renoncer à ce luxe, à ces superfluités dont vous faites parade. ... Après cela, je vous dirai ce que je pense de votre vocation.

Le jeune vaniteux ne s'attendait pas à une leçon de la part de cette humble recluse. Il avoua ses torts et promit de se réformer: ce qu'il fit en effet. Plus tard, il reçut les saints Ordres et mena, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, une vie exemplaire. Lui-même a raconté ainsi sa conversion, se disant redevable à la sainte Mère de la grâce insigne de son retour à Dieu.

« Les paroles d'Angèle, dit Gabriel Cozzano qui fut « depuis son secrétaire, étaient comme des dards en- « flammés qui portaient des coups décisifs. Mais elle y « joignait tant de bonne grâce que ses auditeurs étaient « contraints de s'écrier: *Dieu est là!* ». C'est sans doute ce qui rendit son action si efficace dans la réconciliation des ennemis: elle y excella. Les Litanies séculaires composées en son honneur font mention de ce pouvoir spécial: *Sainte Angèle qui avez eu le talent de réunir les cœurs les plus divisés, priez pour nous!*

On cite à ce sujet un fait éclatant. Deux gentilshommes de Brescia, Philippe de Sala et François de Martinengo, nourrissaient l'un contre l'autre une haine

invétérée dont le motif n'a pas été consigné: on sait seulement que, depuis plusieurs années, ils ne se rencontraient jamais sans se menacer et se charger d'injures. Plusieurs fois même, on les avait séparés au moment où ils commençaient à se porter à des violences. En vain des amis communs, en vain le duc d'Urbin lui-même et le gouverneur de Brescia avaient offert leur médiation pour régler un différend dont les suites alarmaient les deux familles. Ni l'un ni l'autre ne convenait de ses torts, ni ne voulait céder sur ce qu'il disait être son droit: chaque jour on avait à redouter quelque scène sanglante. Angèle en est informée: aussitôt son zèle s'allume pour le salut de deux jeunes gens qu'elle voit courir à leur perte éternelle.

Un jour donc, après avoir communié à cette intention, elle se rend successivement chez chacun des deux rivaux, étonnés de cette visite. Ils la reçoivent cependant, et l'écoutent avec le respect qu'inspire une vertu au-dessus de l'ordinaire. Elle parvient à leur faire accepter une entrevue chez elle. Nos deux ennemis s'y rendent, mais par des chemins différents afin de ne pas se rencontrer en route. Mis en face l'un de l'autre devant ce nouveau juge qu'ils n'avaient pas cherché, ils s'expliquent avec toute la chaleur dont une passion exaltée est capable.

Or, Angèle répondait à tout avec tant de sang-froid, de sagesse et d'habileté qu'ils se déclarèrent vaincus et la conjurèrent d'oublier leurs emportements. Bien plus, elle eut la consolation de les voir se donner le baiser de paix; ils se jurèrent une amitié in-

violable, et quittèrent notre bienheureuse avec autant d'admiration que de reconnaissance. Cependant le projet de conférence chez la Sœur Angèle n'avait pas été tellement secret qu'on l'ignorât dans la cité: tout le monde en était intrigué, mais peu de personnes croyaient à la réussite. La réconciliation obtenue fut donc regardée comme un miracle de premier ordre, surtout parce qu'elle se maintint sérieuse et durable.

La nouvelle s'en répandit au-delà des murailles de Brescia: on en parla à Milan. Le duc François Sforza, admirant comment une simple fille avait pu réunir deux esprits si acharnés l'un contre l'autre: « Je veux, dit-il à son entourage, aller voir cette Sœur Angèle et m'assurer si tout le bien qu'on dit d'elle est véritable ». Ce prince vint en effet à Brescia, mais il n'eut pas la satisfaction qu'il s'était promise: la Servante de Dieu était partie en pèlerinage à Mantoue, ainsi que nous le dirons bientôt.

Une telle puissance d'action, fruit de la grâce, rendait Angèle redoutable au démon. Cet ennemi de tout bien voyait combien d'âmes sa prière et son zèle arrachaient à l'enfer et il était résolu à employer tous les moyens pour arrêter ses progrès. Vaincu dans de nombreux assauts, il prit le change et lui apparut un jour, dans sa cellule, sous la forme d'un ange de lumière, d'un éclat séduisant, et lui adressa des paroles de louange pour la porter à s'enorgueillir des dons du Seigneur. La ruse était habile: tant d'âmes ont été prises à ce piège de la vaine complaisance!

Mais Angèle, illuminée de Dieu, distingua sur le champ la voix du tentateur. Habituée aux touches divines, elle savait que ce qui vient d'en-haut porte le cachet de l'humilité: un ange qui flatte ne peut être que le démon. « Retire-toi, esprit tentateur, dit-elle sans « hésiter à l'aspect de cette vision diabolique, et en dé- « tournant dédaigneusement la tête, retourne dans l'en- « fer, ennemi juré de la croix du Sauveur et de ses fi- « dèles disciples. Tu n'es qu'un esprit de mensonge qui « usurpe un éclat dont ton orgueil t'a fait déchoir. Et « moi, je ne suis qu'une pauvre pécheresse, qui ne mérite « pas d'être visitée par les anges du ciel ». A cette courageuse protestation, le prestige disparaît, et la bienheureuse rend grâce à son divin Epoux qui a triomphé en elle.

Ce fait semble avoir été pour notre sainte une source de grandes instructions. Avertie par cette expérience personnelle, elle exhortait souvent les personnes pieuses qui réclamaient ses conseils à se garder de toute présomption et orgueil dans les choses spirituelles. Cet avis était d'autant plus utile de son temps que le vent de la Réforme attisait la fausse mysticité afin de décrier la vraie et de la faire tomber sous le mépris public.

« Beaucoup de gens illusionnés, dit Nazari, vou- « laient alors passer pour *spirituels*, prétendant avoir des « visions que leur imagination seule créait; puis, sous « le spécieux prétexte de donner gloire à Dieu, s'excu- « sant avec une feinte humilité d'être obligés de les « divulguer pour l'édification du prochain, ils racon- « taient leurs rêves et faisaient de nombreuses dupes.

« Plusieurs même se glorifiaient de porter, comme le « séraphique Père saint François, les stigmates du Sau« veur imprimées sur leur corps ».

Angèle, avec la sûreté de jugement et la rare pénétration d'esprit que Dieu lui avait données, condamnait en toute occasion cette parodie des faveurs gratuites dont le Seigneur s'est réservé la dispensation. « Elle en« seignait à tous, ajoute le même témoin, à suivre la « voie sûre de l'oraison, répétant que les choses extraor« dinaires sont, à qui les désire, un piège d'enfer et un « obstacle à la grâce, n'étant pas possible d'accorder en« semble la lumière avec les ténèbres, la vérité avec « l'erreur, Jésus-Christ avec le démon ».

Prévoyant d'ailleurs qu'il y aurait en tout temps à réagir, dans la vie spirituelle, contre cette tendance à suivre de fausses lumières ou de prétendues révélations, elle donna dans sa Règle les mêmes conseils aux Gouvernantes de sa Compagnie: *Lorsque vous entendrez*, dit-elle, *qu'un prédicateur ou tout autre est suspect d'admettre des nouveautés contraires à l'enseignement et pratique de l'Eglise, ou bien aux principes que vous avez reçus de nous, éloignez immédiatement vos filles. Souvent on jette dans une âme, en bien peu de temps, une mauvaise semence qu'ensuite on ne pourra plus arracher. Il vaut mieux suivre, sans aucun danger, ce qui est certain que ce qui l'est moins et met en péril. Gardez les* ANCIENNES VOIES *et la doctrine de l'Eglise, ordonnées par le Saint-Esprit et confirmées par tant de saints: faites seulement* VIE NOUVELLE *dans votre conduite personnelle.*

Mais autant la sainte Mère redoutait les faux mystiques, autant honorait-elle les amis privilégiés de Dieu. C'est ce sentiment qui la porta, vers cette époque, à aller vénérer, dans la ville de Mantoue, le tombeau d'*Hosanna Andreasi,* religieuse dominicaine, morte treize ans plus tôt en odeur de sainteté. Il n'était bruit alors, dans la haute Italie, que des miracles obtenus près de ce saint tombeau. Quelques auteurs assurent qu'Angèle avait visité de son vivant la pieuse recluse et qu'elle avait puisé dans sa sainte conversation cette dévotion spéciale aux souffrances de Jésus-Christ qui fut une des notes caractéristiques de la fondatrice des Ursulines.

Ce qui est certain, c'est que notre sainte connaissait les faveurs célestes accordées à Hosanna. Notre-Dame elle-même lui avait appris à lire dans son enfance; souvent ravie au-dessus des choses créées, elle avait reçu la précieuse empreinte des plaies du Sauveur et n'avait vécu que d'amour et de souffrances. Angèle allait sans doute confier à cette amante de Jésus, avec les grandes intentions de l'Eglise, le futur apostolat qu'elle devait inaugurer: les saints recherchent les saints!

Antoine Romano et quelques pieuses dames de Brescia accompagnèrent la bienheureuse. Il y avait environ quinze lieues de route à faire, en passant par Desenzano où quelques-unes de ses anciennes compagnes se joignirent sans doute à elle. L'émotion d'Angèle, lorsqu'elle se trouva près des reliques d'Hosanna, ne se peut rendre. Prosternée près du saint tombeau, elle pria longtemps;

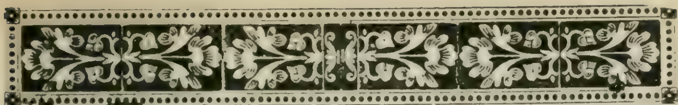
puis, étendant les bras sur la pierre du monument, la baisant avec respect, elle versa de si abondantes larmes que les assistants ne pouvaient retenir les leurs. La sainte visita ensuite les églises de Mantoue, riches de précieuses reliques. Après quelques jours, on reprit le chemin de Brescia, mais par une autre direction, traversant le Mincio à l'ouest et coupant vers Castiglione par le village de Solferino.

La bonne Mère avait appris que le seigneur de Castiglione était alors dans ce dernier lieu, et elle désirait implorer sa clémence pour un parent condamné à l'exil et à la confiscation de ses biens. Le prince de Castiglione, Louis de Gonzague, aïeul du jeune saint qui, depuis, a honoré pour jamais ce nom, s'empressa d'accorder à Angèle l'audience qu'elle demandait. De plus, connaissant par la renommée ses éminentes vertus, il lui offrit l'hospitalité. La princesse Catherine, son épouse, partagea l'entretien qui roula surtout sur les choses spirituelles. Les nobles seigneurs admiraient la grande connaissance qu'en avait la Servante de Dieu, autant que la modestie avec laquelle elle en parlait. Non seulement la grâce qu'elle sollicitait fut accordée, mais Louis de Gonzague, séduit par tant de vertu, tenta de retenir la Servante de Dieu auprès de lui. Celle-ci s'y refusa, offrit au prince toute sa gratitude et rentra à Brescia.

L'heure de réaliser la vision de Brudazzo allait-elle enfin sonner? Angèle ne le crut pas. Outre les raisons supérieures qui échappent à nos faibles vues, il y avait dans l'agitation politique de l'Italie un motif bien na-

turel de surseoir encore. La lutte entre François Ier et Charles-Quint, ouverte en 1520, se déroulait alors: tout était à la guerre dans le Milanais et les provinces voisines. Notre sainte va se faire de plus en plus suppliante auprès du trône de la miséricorde, en ces jours d'épreuve qui lui préparent une moisson.





CHAPITRE V.

La grande Priante.
Pèlerinage d'Angèle en Terre-Sainte.

(1522-1525).

A GRANDE PRIANTE! Tel est bien le trait caractéristique de notre chère sainte. Si son action ici-bas a été profonde, non seulement de son vivant, mais à travers les siècles, c'est que, intimement unie à Dieu dans le commerce sacré de la prière, elle participait pour ainsi dire à la fécondité divine.

Dès son enfance, en pleine lumière surnaturelle, Angèle jouissait déjà de l'intimité du Roi des rois « qui « l'avait introduite dans ses celliers ». L'amour, l'adoration, les demandes suppliantes, la contemplation des mystères du Christ, et surtout de Jésus crucifié, absorbaient ses jours et ses nuits. *Elle avait,* dit un de ses contemporains, *transporté en Dieu l'axe de sa vie.* En attendant que des filles spirituelles lui fussent données pour gravir avec elle la mystérieuse échelle de la vision, elle en parcourait les sublimes degrés et préparait les voies à la génération qu'elle enfantait par ses prières.

Du sein de sa vie retirée, elle portait sur les besoins de son époque un regard clairvoyant, et gémissait sur les maux de la chrétienté: des royaumes entiers, gagnés au protestantisme, se détachaient du centre de la vérité catholique; c'était là son poids et sa douleur! Uniquement éprise des intérêts de son divin Epoux, elle était du nombre de ces âmes victorieuses que le démon redoute, parce que leurs intercessions sont écoutées là où se dénouent les événements humains. Sa foi grandissait en raison même de la défection presque universelle; le P. Landini a pu écrire: « Si la foi se fût perdue par le « malheur des temps, on l'eût retrouvée intacte dans la « Sœur Angèle ».

Doneda, prêtre de Brescia, l'un des historiens de notre sainte, nous apprend que les magistrats de la cité, effrayés des progrès de l'hérésie, avaient pris des mesures énergiques pour préserver leur ville de ce venin: ordre était donné à une commission spéciale de rechercher les luthériens, de les dénoncer et de les livrer à des tribunaux compétents. Cette louable énergie leur avait mérité les éloges du pape Clément VII. Peut-on douter que les supplications de notre bienheureuse, plus puissantes encore, n'aient obtenu à cette répression extérieure une merveilleuse efficacité? Brescia conserva l'intégrité de la foi.

« Par leurs travaux et leurs souffrances, mes bien-« aimés réforment mon épouse, l'Eglise », disait Notre-Seigneur à la Vierge de Sienne, au temps du grand Schisme d'Occident. La même divine parole se justifiait en l'humble Vierge de Brescia.

« Dans le commerce intime qu'elle entretenait avec « Dieu, Angèle, dit Bellintani, n'eut pas de maître sur « terre ». L'Esprit-Saint seul la conduisait, l'éclairait et l'instruisait. Ses entretiens spirituels, pleins de doctrine et de flamme, l'heureuse issue de ses entreprises, tout rend témoignage de la manière ineffable dont son âme vivait en Dieu, sous cette direction divine. Il est vrai que l'humilité de la Servante de Dieu lui a fait cacher les secrets de sa vie contemplative. Nous ne connaissons ni les consolations, ni les épreuves qu'elle y rencontra. Que n'eût-elle pas dit, si telle eût été la volonté du Seigneur, sur les voies intérieures, sur les ascensions successives qui élèvent l'âme jusqu'à l'union divine, jusqu'au baiser de l'Epoux! D'autres grandes mystiques: la bienheureuse Angèle de Foligno, sainte Catherine de Sienne avaient laissé avant notre Angèle le récit de leurs communications avec le ciel; d'autres le devaient faire dans les siècles suivants. A elle, comme à la Très Ste Vierge, la part du silence, sauf les derniers accents de son cœur maternel, qu'elle dicta sur son lit de mort.

Là se révèlent quelques secrets de sa vie intime et l'on y entrevoit la forme de son dévouement à l'Eglise. - « Il a surgi, dit-elle, et il surgira encore des opinions « nouvelles: laissez-les passer, elles ne vous regardent « pas. Seulement, *priez et faites prier pour que Dieu ne « délaisse pas son Eglise, mais la réforme lui-même, se- « lon son bon vouloir*, et suivant ce qu'il connaît être « meilleur pour nous et plus capable de procurer sa « gloire. Dans ces temps de péril et de corruption, vous

« ne trouverez de refuge et d'asile qu'aux pieds de No-
« tre-Seigneur. S'il daigne vous gouverner lui-même et « vous instruire, vous serez à bonne école, le prophète « ayant dit: *Heureux, ô mon Dieu! celui que vous avez* « *instruit* » (7me AVIS).

Condescendant aux besoins de ses filles, cette grande contemplative a laissé, dans les statuts de la Compagnie de Ste-Ursule, une admirable formule de prière, qui n'est que l'écho de ses propres élans d'amour et de componction en présence du Très-Haut:

Daignez, Seigneur, dissiper les ténèbres de mon cœur, et faites-moi cette grâce de mourir plutôt que d'offenser jamais votre Majesté divine. Affermissez, ô mon Dieu! mes sentiments, afin qu'ils ne s'égarent dans aucune prévarication et ne me retirent point de votre face éclatante de lumière qui suffit à tout cœur éprouvé. ... Quand je considère en ma vie tant d'égarements, de hontes, de fautes de tout genre, de coupables actions, je me vois forcée, de jour et de nuit, si je marche, si je m'arrête, si je travaille, si je réfléchis, de pousser vers le ciel des cris pénétrants et de vous demander miséricorde et temps pour faire pénitence. ...

J'ai un vif regret, Seigneur, d'avoir tant tardé à servir, de cœur et en vérité, votre Majesté infinie. Ah! jusqu'à cette heure, je n'ai pas répandu une seule goutte de mon sang pour votre amour; moins que cela, je n'ai pas été soumise à vos saints commandements; la plus légère souffrance m'a trouvée en révolte contre vous. J'en gémis aujourd'hui, ô mon Dieu; et je gémis aussi de voir tant de pauvres créatures aveuglées qui ne songent point

à vous et négligent de se rendre participantes de votre sainte Passion; et, si cela m'était possible, moi aussi je verserais de grand cœur tout mon sang pour mettre fin aux ténèbres de leurs âmes. O Dieu! ma vie, mon unique espérance, daignez, je vous en conjure, agréer l'hommage de ce petit, de ce misérable cœur et y consumer vous-même ce qu'il renferme de mauvais et de coupable dans l'ardente fournaise de votre divin amour!...

Daignez, Seigneur, recevoir tout ce que j'ai de volonté. Hélas! cette volonté de votre servante, corrompue par le péché, ne sait distinguer par elle-même le bien du mal: agréez donc, ô mon Maître, que je vous consacre en général mes pensées, mes paroles, mes actions, en un mot tout ce qui est de moi, à l'intérieur comme à l'extérieur. Je dépose le tout aux pieds de votre divine Majesté, sans rien réserver, et en vous priant de le recevoir avec miséricorde, tout indigne que je sois. Amen.

Ainsi notre Mère répandait-elle son âme près de l'autel: là, et non dans les conseils de la prudence humaine, elle venait prendre ses mots d'ordre, décidait ses entreprises et recevait la solution de ses difficultés. Le Pain eucharistique lui communiquait une force virile qui de son âme passait jusque dans son corps exténué et le sustentait miraculeusement. Les témoins entendus pour sa Canonisation affirment que souvent, durant des semaines entières, la bienheureuse ne prenait d'autre nourriture que la sainte communion. Conduite par l'Esprit de Dieu, elle s'identifiait avec l'auguste Victime qui a racheté le monde par ses souffrances et allait sans cesse, dans ses oraisons prolongées, au centre de toute vie

chrétienne comme de la vie de l'Eglise: au grand mystère de la Croix.

Cette dévotion à la Passion du Sauveur avait dès longtemps fait naître dans le cœur d'Angèle un désir qui, d'ailleurs, cadrait avec les aspirations religieuses de son temps: celui de visiter les Lieux saints, sanctifiés par la présence de Jésus-Christ et par l'accomplissement du mystère de notre rédemption.

Voyageur au désert de la vie, le vrai chrétien voit dans les pèlerinages une frappante représentation de ce qu'il a lui-même à faire ici-bas, vivant sous la tente et cherchant la demeure immuable où il doit habiter un jour. A ce sentiment général se joignait alors, quant au pèlerinage de Jérusalem, une sorte d'enthousiasme chevaleresque, provoqué par l'état d'oppression où se trouvait la Terre Sainte tombée sous le joug des infidèles: enthousiasme d'où, au moyen-âge, était sorti le merveilleux mouvement des Croisades. Ces expéditions religieuses avaient pris fin depuis plus de deux siècles à l'époque où vivait notre sainte; des guerres intestines déchiraient l'Europe; les princes ne se souciaient plus d'employer leurs armes à délivrer le tombeau du Christ. Mais la légende du passé demeurait chère aux pieux fidèles, et de nombreuses caravanes partaient chaque année pour la Palestine.

Angèle, en suivant cette même impulsion, obéissait à une volonté expresse du Seigneur. Le cri des croisés: *Dieu le veut!* devenait le sien. Il fallait que cette fidèle amante de la Croix allât s'imprégner, et comme s'eni-

vrer du breuvage qui découle de cet arbre de vie, là même où le sang du Rédempteur a fécondé tout apostolat: ses prières y seraient plus puissantes et l'œuvre promise à son zèle plus solidement préparée.

Restaient les moyens humains à combiner pour mener à bien une entreprise si ardue. Qu'on se représente ce qu'étaient alors de tels voyages, sur terre et sur mer, avec des moyens de transport si primitifs auprès de ceux dont nous jouissons, et avec si peu de sécurité, même pour des hommes aguerris! La Servante de Dieu atteignait l'âge de cinquante ans; elle était faible, elle était femme, et ne pouvait s'exposer à ces périls sans une sûre protection. La Providence vint à son aide.

L'un de ses cousins germains de Salò, Barthélemy Biancosi, excellent chrétien, venait de temps en temps la visiter à Brescia pour s'entretenir avec elle des choses spirituelles. Un jour, il lui dévoila son projet bien arrêté d'aller en pèlerinage à Jérusalem, aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Notre sainte, ravie de cette nouvelle, lui confia qu'elle nourrissait le même désir et lui demanda de vouloir bien l'accepter dans sa compagnie. Le pieux Barthélemy estima que c'était pour lui la plus heureuse fortune de faire ce voyage avec sa sainte parente et lui promit, avant de la quitter, de ne point partir sans elle.

Cependant Barthélemy, étant encore jeune, n'avait pas toute l'expérience désirable pour diriger une entreprise aussi périlleuse. Dieu permit qu'un troisième pèlerin s'adjoignît à eux: celui-là rompu aux affaires et non moins dévoué à la Servante de Dieu. C'était le

bon Marc-Antoine Romano qui, depuis plusieurs années, abritait Angèle dans sa propre maison et qui se disposait de son côté à aller vénérer les Lieux Saints. Il s'était décidé à profiter, cette année-là même (1524), du navire qui partait annuellement de Venise, vers le printemps, pour conduire les pèlerins en Palestine. Nouvelle consolation pour notre Mère, qui admirait en tout ceci les voies de Dieu! On prit donc jour pour partir au nombre de trois, sans admettre personne de plus.

Mais voici qu'une funeste nouvelle se répand dans Brescia: le départ des pèlerins n'aura pas lieu cette fois et il n'y a pas d'autre embarquement possible. Romano, voyant le plan manqué, se met en route pour Lanciano, dans le royaume de Naples, où ses affaires commerciales l'appelaient. Arrivé à Venise pour prendre la mer, ses yeux sont agréablement surpris de voir flotter sur un navire la bannière que la République, suivant un usage séculaire, faisait arborer afin d'avertir les pèlerins de Terre Sainte. Plein de joie, il le fait savoir à Brescia, en ajoutant qu'il n'y a pas de temps à perdre et qu'il faut venir le rejoindre immédiatement. Angèle, bénissant la Providence, prend aussitôt congé de ses amis et des pauvres qu'elle instruisait, et, munie d'un très humble bagage, va rejoindre à Salò son parent Biancosi.

Le 1er mai, ils quittèrent cette dernière ville et se dirigèrent vers Venise, à cheval l'un et l'autre, selon la manière à peu près exclusive de voyager d'alors. A son habit de tertiaire, Angèle avait joint le bourdon de pèlerin. Descendant à Desenzano, ils suivirent la côte



DÉPART POUR LA TERRE SAINTE. ANGÈLE TRAVERSE MIRACULEUSEMENT, PRÈS DE MONTEBELLO, UN TORRENT GROSSI PAR LES PLUIES.

(Tableau de G. Faccin).

occidentale du lac de Garde, traversant tour à tour Peschiera, Vérone, Vicence et Padoue. La guerre ne sévissait pas alors dans cette partie de l'Italie. La défaite de la Biagrasse (1524), marquée par la mort héroïque du chevalier Bayard, avait été suivie de la retraite des Français que l'armée de Charles-Quint poursuivait en Provence. Parvenus près de Montebello, les voyageurs se trouvèrent en face d'un torrent grossi, que les piétons franchissaient au moyen d'une poutre jetée d'une rive à l'autre, secours insuffisant et même périlleux. Biancosi, ardent cavalier, entre dans l'eau avec sa monture et arrive aisément à l'autre bord; mais notre bienheureuse avait un cheval peu sûr, et le guide déclara qu'il ne répondait pas du passage. Sans s'alarmer, la sainte pèlerine lève les yeux au ciel, se recommande à Dieu et pousse hardiment l'animal: celui-ci, comme conduit par une main invisible, met le pied sur la poutre mal assurée et, à la stupéfaction des assistants, atteint sans aucun mal la rive opposée. Encouragé par une telle protection du ciel, le compagnon d'Angèle augura bien du grand voyage.

Arrivés à Venise le 25 mai, ils y retrouvèrent Marc-Antoine qui les attendait avec quelque inquiétude. Venise était alors la reine de l'Adriatique et même de la Méditerranée; les nombreuses galères dont elle disposait portaient dans le monde entier son renom et ses produits. Son trafic était tel que la ville offrait le spectacle d'une foire continuelle. [1] Nos trois voyageurs,

[1] La foire de l'Ascension, dit Cantù, favorisée par les épousailles de la mer et par l'opportunité de la saison qui conviait alors les navires

pleins de leur sainte entreprise, ne s'arrêtèrent pas à ces distractions que leur offrait la grande cité; mais, dès le lendemain, après avoir entendu la messe et communié ensemble, ils se rendirent au navire qui stationnait dans le port et qui allait les emporter en Orient. C'était le jour de la Fête-Dieu: à ce moment la splendide procession du St-Sacrement se déroulait le long des lagunes, au milieu de la foule pressée de ce peuple vénitien, ami des manifestations religieuses. Le sénateur Louis Giustiniani, député par le Conseil de la Sérénissime République, présida au départ des pèlerins, fort nombreux cette année-là.

L'Adriatique ne réalisa pas pour cette fois sa réputation de mer dangereuse; on la traversa sans peine et, ayant longé les côtes de la Grèce à travers les îles innombrables qui y sont semées, on arriva à Candie, autrefois île de Crête. Cette île appartenait alors à Venise, et le navire devait y faire relâche. Angèle, qui jouissait d'une excellente vue, avait la première signalé à ses compagnons les montagnes qui dominent le port de La Canée, lorsque, subitement, sans aucune souffrance préalable, ses yeux se voilent; elle est frappée de cécité, et il faut la conduire par la main sur le quai du débarquement.

Les desseins de Dieu, surtout à l'égard de ses saints, vont souvent au rebours de la sagesse humaine qui ne

aux longs voyages, attirait à Venise des foules considérables. A cette occasion, on exposait aussi des chefs-d'œuvre d'art, avec un mannequin de femme dont le costume déterminait la mode de l'année.

peut se les expliquer. Biancosi et Romano furent consternés en présence d'un tel accident, qu'ils attribuaient à l'air marin et aux fatigues de la navigation. Il leur parut imprudent de passer outre: que dirait-on à Brescia si l'on apprenait que la sainte Mère a continué son voyage dans de si pénibles conditions? S'étant donc entendus ensemble, ils exposèrent à Angèle la nécessité de renoncer à son pèlerinage; tous trois attendraient à La Canée le passage d'un autre navire retournant à Venise.

La Servante de Dieu les écouta sans s'émouvoir. Elle sentait l'épreuve; mais au-dessus des accidents humains planait toujours aux yeux de son âme l'action divine, infiniment aimable et adorable. Sa paix n'était point troublée: ni tristesse, ni découragement. Dieu, comme il est dit du saint aveugle Tobie, permettait cette épreuve pour que sa patience servît d'exemple à la postérité.[1] « Ne vous désolez pas, répondit-elle à ses dévoués amis, « pour un si petit accident; si le Seigneur m'a privée « de la vue, c'est sans doute un châtiment de mes péchés « qui me rendent indigne de voir des Lieux si saints. « Mais cette privation ne m'empêchera pas d'aller rendre mes hommages à mon Sauveur Jésus-Christ sur « cette terre qu'il a baignée de son sang, pourvu que « vous vouliez bien me guider par la main. Peut-être recevrai-je plus de grâces spirituelles, étant moins distraite par les objets extérieurs. En avant donc! Poursuivons notre chemin; et si quelqu'un à Brescia vous

[1] *Tobie*, II, 12.

« taxe d'imprudence, je prends tout sur moi, trop heu-
« reuse si je puis, à mes dépens, rendre à mon Dieu
« quelque tribut d'honneur ». [1]

Les deux amis ne surent que répliquer à une si admirable déclaration, et ne voulurent pas s'opposer davantage aux désirs d'Angèle. Le navire étant prêt, on remit à la voile; Chypre, Tripoli, Beyrouth, St-Jean d'Acre apparurent successivement aux regards, et l'on toucha enfin Jaffa, port où aboutit la route de Jérusalem. Dès que notre chère sainte eut posé le pied sur ce sol béni, elle s'agenouilla et baisa avec transport la terre sanctifiée par l'attouchement du Fils de Dieu. Sa cécité l'isolant pour ainsi dire de son entourage, elle épanchait librement à haute voix les saintes affections de son cœur.

Cependant la caravane se mit en marche vers la Ville sainte et franchit à pied, non sans de grandes fatigues, cette dernière étape qui compte plus de quinze lieues. Tandis que la bienheureuse entrait à Jérusalem, son cœur était inondé d'une joie toute surnaturelle. La parole du Psaume CXXI montait à ses lèpres: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus.* Et elle se fût volontiers approprié les élans de saint Bernard: « Je te salue, Cité
« sainte, Tabernacle que le Très-Haut a sanctifié pour
« sauver en toi le genre humain. Je te salue, Ville du
« grand Roi, où, presque sans interruption, depuis l'ori-
« gine du monde, ont éclaté des miracles nouveaux. Je

[1] P. Salvatori, S. I., *Vita della santa Madre Angela Merici,* pag. 28.

« te salue, Terre promise, qui ne faisais couler autrefois « des ruisseaux de lait et de miel que pour tes habitants, « et qui donnes maintenant à l'univers entier les remè- « des du salut, la nourriture de la vie! Terre bonne, « excellente, qui, recevant dans ton sein profond la « semence céleste déposée par Dieu, as produit de si « riches moissons de martyrs et les as multipliés au cen- « tuple par toute la terre. Aussi tous ceux qui t'ont vue « demeurent inondés de tes douceurs et racontent tes « merveilles en face de ceux qui n'ont pas eu ce « bonheur ». [1]

Le Turcs de Constantinople avaient depuis sept ans (1517) enlevé aux Sarrasins la possession de la Palestine: c'était toujours le même joug honteux et la même domination du mahométisme. Jérusalem n'offrait pas de sûres hôtelleries aux pèlerins; mais il y avait heureusement, tout près de l'église du St-Sépulcre, un couvent occupé par les religieux Franciscains, chargés de la garde de ce lieu sacré. Biancosi et Marc-Antoine y prirent logement, après avoir conduit la Servante de Dieu chez les Sœurs du Tiers-Ordre, à cinquante mètres de là, lesquelles ouvraient leur hospice aux femmes qui venaient, nombreuses elles aussi, visiter la Terre Sainte. Angèle, étant elle-même Tertiaire de St François, y fut accueillie avec une particulière charité, qui se changea en respectueuse admiration quand on vit quelle âme d'élite était cette étrangère.

[1] Saint Bernard, *Aux soldats du Temple,* ch. V.

Faut-il s'étonner de cette impression céleste que produisait notre sainte aveugle? Ses actes, ses paroles, et jusqu'à son maintien laissaient rayonner le feu divin qu'elle portait dans son cœur: Jésus était là, avec une plénitude qui s'accroissait sans cesse. Au milieu des distractions inévitables d'un long voyage, parmi le bruit des conversations, dans les allées et venues où il est si difficile de ne pas s'échapper à soi-même, elle était aussi recueillie que dans sa cellule, assidue à l'oraison, mortifiée, modeste, silencieuse; savourant par la foi l'infirmité qui la privait de la lumière du jour.

Après un repos nécessaire, on commença les saintes stations. Il était touchant de voir les compagnons d'Angèle la conduire par la main à travers les rues de la ville ou sur les routes voisines. Tandis qu'on lui indiquait les lieux visités, elle revoyait en esprit les scènes évangéliques, mieux qu'elle ne l'eût fait avec les yeux du corps. « La conduite de Dieu sur sa fille bien-« aimée, dit le Père Quarré, cache ici un grand mys-« tère. De même qu'au jour de la Passion, tandis que « le Sauveur était suspendu à la croix, le ciel se cou-« vrit de ténèbres afin que les yeux des mortels n'eus-« sent pas d'autre objet à considérer que le Fils de « Dieu agonisant dans les tourments, de même la lu-« mière extérieure fut enlevée à Angèle afin que la « seule lumière de la foi lui restât, avec la charité « pour guide, dans l'unique contemplation de Jésus « crucifié ».

Faïno, l'un des plus véridiques historiens de la sainte, parle expressément des quatre principaux pèle-

rinages qu'elle fit, durant les trois mois environ qu'elle séjourna dans les Lieux Saints: à la grotte de Bethléem, située à huit kilomètres de Jérusalem; à Gethsémani, au Calvaire et au St-Sépulcre. On ne peut douter que Biancosi et Marc-Antoine, ses guides dévoués, n'aient raconté, à leur retour à Brescia, ce qu'ils avaient vu et admiré dans leur sainte compagne, au cours de ses pieuses stations, et qu'ainsi se soient conservées à ce sujet de très sûres traditions.

Entrant dans la grotte où Jésus naquit pour nous, Angèle ne put retenir ni ses larmes, ni les élans de son amour: *Sois bénie, ô sainte Crèche,* disait-elle, *toi qui reçus un jour le Fils de Marie, le Messie tant désiré! Reçois-moi, tout indigne que je suis, puisque je veux en tout suivre les traces de mon divin Maître!* Puis, ouvrant les bras, comme si la Très Ste Vierge y eût déposé son divin Enfant, elle se répandait en actes d'adoration et de reconnaissance, ne pouvant s'arracher à cette sainte contemplation.

A Gethsémani, elle se prosterna près de la grotte de l'Agonie, se frappant la poitrine, demandant pardon pour ses propres ingratitudes et pour les péchés du monde dont elle voulait porter la peine avec l'innocente Victime.

« Le Calvaire est la montagne de ceux qui aiment », dit saint François de Sales. Là, embrassant en esprit la croix de son Epoux, on assure que notre sainte Mère voulut s'y attacher à jamais par les vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance, et qu'en retour elle reçut du Sauveur cette merveilleuse fécondité qui la

rendit mère d'une multitude de vierges. En sorte que, de même que l'Eglise est née sur le Calvaire, de même, par une application toute particulière des mérites de la croix, due aux prières et aux immolations de leur fondatrice, les filles d'Angèle doivent considérer le Calvaire comme leur spéciale patrie d'origine.

Si le divin Crucifié montre plus spécialement aujourd'hui son Cœur percé et en fait l'objet d'une dévotion universelle, chère à la Ste Eglise, on ne peut douter que les âmes passionnées de la Croix, comme l'était sainte Angèle, n'aient compris dès longtemps que l'immolation suprême du Calvaire a eu sa source dans le Cœur de Jésus, et n'aient rendu à ce Cœur incomparable des hommages d'adoration, de reconnaissance, de servitude et d'amour! Chose remarquable: notre sainte assigne à ses filles, dans sa Règle, comme jour de Communion générale, dont nulle ne doit se dispenser, *le premier Vendredi du mois*. Etait-ce une intuition de la demande que le Sauveur devait, cent cinquante ans plus tard, adresser à sainte Marguerite-Marie?

Angèle reçut de vives lumières près du St-Sépulcre qu'elle visita souvent. Sa douleur était grande de voir ce glorieux tombeau au pouvoir des infidèles; elle songeait aux héros qui avaient versé leur sang pour sa délivrance, dont les ossements reposaient à l'ombre des basiliques désolées, et elle eût souhaité donner elle aussi sa vie pour une si sainte cause. Les témoins de ses visites aux saints Lieux demeuraient persuadés que

Dieu révélait à sa Servante aveugle, par des visions intérieures, les faits accomplis dans chacune de ces mémorables stations.

Venue en pèlerine et non en touriste, Angèle, loin de diminuer ses austérités, les redoubla plutôt durant son séjour à Jérusalem; la souffrance était un besoin pour son cœur, là surtout où son Bien-Aimé s'était immolé pour notre salut. Le parfum de sa sainteté se répandit dans la cité et y demeura longtemps, témoin l'ouvrage d'un Mineur observantin, imprimé à Venise en 1694, plus d'un siècle et demi après la mort de notre sainte. Après avoir énuméré les servantes de Dieu qui avaient visité les Lieux Saints, l'auteur ajoutait: « Une autre encore illustra grandement à Jé« rusalem le monastère du Tiers-Ordre franciscain; « on l'appelait *sainte Angèle de Desenzano* ». Ainsi la voix publique, bien avant que l'Eglise eût parlé, *canonisait* l'humble vierge.

Notre Mère aurait volontiers fixé pour jamais son séjour dans le couvent du Mont Sion; mais, bien que privée de la vue, elle ne se croyait pas dispensée de la mission que le Ciel lui avait promise à Brescia, ou plutôt l'appel divin s'était précisé encore en ces lieux où le Verbe éternel a fait entendre sa voix. Quoi qu'il arrivât, elle emportait de Jérusalem un accroissement prodigieux d'amour pour la Croix. Jésus crucifié sera plus que jamais le centre de sa vie spirituelle, le Calvaire, la patrie de son âme et son poste d'observation pour connaître les vouloirs divins.

Le navire de retour étant prêt, Angèle sortit de la Ville sainte, non sans avoir parcouru une fois encore ce grand et réel *Chemin de Croix* qui ne se peut faire qu'à Jérusalem. On était environ à la mi-septembre; la caravane, très nombreuse, comptait plusieurs personnages de haut rang, entre autres Pierre de la Pouille, Camérier du pape Clément VII. Après quelques jours de marche, on apprit, près de l'ancienne Rama, qu'une troupe de pillards occupait la campagne et surveillait, l'arme au poing, le passage des pèlerins: force fut de s'arrêter pendant une huitaine de jours dans ce pauvre village. Dieu permit que les voleurs, las d'attendre, se dispersassent, et ainsi nos voyageurs atteignirent en paix le port de Jaffa.

Le première étape fut l'île de Chypre, qui appartenait aux Vénitiens et où l'on devait décharger des marchandises. De là, on cingla vers Candie; la plupart des passagers, profitant d'une journée d'arrêt, descendirent à La Canée, afin de visiter la ville. Nos pèlerins bressans apprirent que, dans une de ses églises, se trouvait un crucifix miraculeux devant lequel nombre de grâces avaient été obtenues. Ils se rendirent en ce lieu, conduisant par la main la sainte aveugle, toujours avide de vénérer la Croix. Agenouillée devant cette image sacrée, Angèle entra bientôt dans un recueillement voisin de l'extase, et, animée de l'Esprit divin, élevée au-dessus d'elle-même et de tout ce qui l'entourait, elle formula à haute voix une touchante prière, demandant à Jésus crucifié qu'il lui plût, si telle était sa volonté, de lui rendre la vue, afin



Angèle recouvre la vue dans l'île de Candie.
(Tableau conservé à Brescia).

qu'elle travaillât, malgré son indignité, à l'œuvre qu'il lui destinait : que si cette grâce n'entrait pas dans les desseins de la Providence, elle demeurerait volontiers aveugle jusqu'à sa mort. Puis elle continua à prier en silence, tandis que les assistants, émus de tant de foi et d'humilité, attendaient anxieux la réponse du Ciel.

Cette réponse fut un miracle. *Seigneur, je vois!* s'écrie Angèle. Et ses yeux, soudainement éclairés, ne peuvent se détacher de l'image de Jésus crucifié. La foule éclate en transports d'admiration ; on remercie Dieu, on veut voir et toucher la « sainte miraculée », et on l'escorte comme en triomphe jusqu'au vaisseau prêt à lever l'ancre. Quel mystère dans cet aveuglement subit, puis dans cette guérison instantanée et durable, attestés par des milliers de témoins, et qui accréditent si merveilleusement la mission extraordinaire réservée à l'humble vierge de Desenzano!

Le 4 octobre, Angèle et ses compagnons quittaient Candie. Le Gouverneur vénitien de l'île était au nombre des passagers ; il avait choisi ce vaisseau afin de jouir de la présence de la sainte Mère, et peut-être aussi pour se mettre, près de cette amie de Dieu, à l'abri des périls de la navigation. Deux autres bâtiments, également vénitiens, chargés de précieuses marchandises et portant plusieurs personnes de marque, prirent la mer le même jour et suivirent de près celui des pèlerins. Tout alla bien jusqu'aux parages de l'Adriatique et l'on espérait être sous peu à Venise,

lorsqu'une furieuse tempête se déclara tout à coup. Le navire qui portait la bienheureuse, battu par les flots déchaînés, tantôt soulevé par d'énormes vagues, tantôt jeté comme au fond de l'abîme, n'avait plus d'espoir humain de salut. Déjà les deux autres galères, après avoir abattu leur mâture et jeté leur marchandise à la mer, avaient sombré dans les eaux et s'étaient perdues corps et biens, sans qu'il fût possible de leur porter secours.

Cette effroyable situation durait depuis trois jours. Le vaisseau survivant retentissait des cris de douleur et des suprêmes prières des passagers. Angèle, au milieu d'un tel bouleversement de la nature, demeurait calme de cœur et d'attitude. Pleine d'espoir en la bonté de Dieu, elle assurait à ses compagnons d'infortune qu'ils ne périraient pas, et elle encourageait leurs supplications en y mêlant les siennes. Son oraison ne cessait ni jour, ni nuit; à peine prenait-elle un léger repos et un semblant de nourriture. Enfin, après neuf jours d'angoisse, le vent tomba, le soleil reparut et annonça la délivrance. Mais on s'aperçut avec effroi que les vents contraires avaient jeté le bâtiment dans la direction des côtes Barbaresques, infestées par les corsaires algériens, toujours en quête de rapines. Il fallut encore une protection spéciale du Ciel pour permettre à l'embarcation de s'éloigner à toutes voiles et de gagner le port de Durazzo, en Albanie, où l'on dut s'arrêter d'urgence pour réparer les dégâts causés par la tempête.

En entrant dans cette rade, les Vénitiens découvrirent une flottille turque qui s'y était mise à l'abri pen-

dant la rafale; il y avait tout à craindre de ces ennemis héréditaires du nom chrétien! Néanmoins les pèlerins de Terre Sainte reçurent à Durazzo un accueil très convenable, grâce à la protection du Gouverneur de Candie qui, naguère, avait eu d'excellents rapports avec le commandant de la flotte turque à Constantinople. Ce n'étaient toutefois que de faux dehors; quelques galères ennemies s'étaient secrètement détachées de la flottille et avaient pris les devants pour guetter le vaisseau des pèlerins, le capturer et s'emparer des passagers comme esclaves. Les Vénitiens, instruits de ce fait, hésitaient à partir et demandaient que l'on attendît le passage d'autres navires de la Sérénissime République, capables de défendre le pavillon national et d'assurer la traversée.

Angèle, consultée, fut d'un avis contraire: après tant de miracles du Ciel, elle ne comprenait pas cet acte de défiance envers la Providence! Son courage viril passa dans l'âme du capitaine et des marins; on partit et l'on avança rapidement, sans rencontrer aucun bâtiment turc, en sorte que l'on atteignit la petite ville de *Città Nuova,* en Istrie, à quelques lieues de Trieste: c'était le salut. Filant directement vers l'ouest, la nef fortunée entra dans le port de Venise: il y avait près de six mois que nos pèlerins en étaient partis. Non seulement Biancosi et Romano, mais tous les passagers publiaient à l'envi qu'ils avaient été miraculeusement sauvés de cette désastreuse navigation, et qu'ils devaient cette faveur aux prières et aux mérites de la bienheureuse Mère Angèle.

Celle-ci demeura quelques jours à Venise où des affaires commerciales retenaient Marc-Antoine, et prit logement à l'hôtellerie annexée au couvent des Religieuses du St-Sépulcre. Elle espérait vivre cachée dans cet asile, se reposant sous l'œil de Dieu et « conférant dans son cœur », comme la divine Mère, des grandes choses dont elle venait d'être témoin. Mais elle ne put empêcher que ses compagnons de voyage, particulièrement le Gouverneur de l'île de Candie, ne parlassent autour d'eux de sa merveilleuse vertu et des miracles opérés en sa faveur. La renommée de la Servante de Dieu vola ainsi de bouche en bouche et attira à l'humble cellule du couvent les personnes les plus distinguées de Venise, qui voulaient l'entendre parler de Dieu, qui réclamaient ses conseils et se recommandaient à ses prières. Leur attente fut dépassée par la réalité: quelque chose de surnaturel brillait dans tout son être et donnait à ses visiteurs l'impression du divin. Sa parole si prudente, si suave, exerçait une sorte de fascination à laquelle on ne pouvait résister; elle éclairait, persuadait, montrait les voies du salut ou y ramenait ceux qui s'en étaient écartés.

C'est un trait remarquable, dans la vie de notre sainte Mère, que cette condescendance avec laquelle elle se pliait à tout pour le bien des âmes. Chérissant la solitude, elle n'hésitait pas à la quitter quand la gloire de son divin Epoux réclamait ses bons offices extérieurs. Ce fut même pour donner plus de facilité à ses visiteurs qu'elle se transporta, du couvent où elle

était descendue, à l'hospice dit des « Incurables », où elle continua d'opérer un bien spirituel considérable.

Venise s'émut devant cette influence extraordinaire exercée par la vierge de Desenzano: il fallait à tout prix conserver un tel trésor à la cité! On délibéra sur les moyens à prendre, et l'on n'en trouva pas de meilleur que de faire appel à la charité de cette grande Servante de Dieu, l'amie des pauvres, des souffrants et des affligés. Une députation des membres délégués des *Œuvres pies* vint la trouver et lui offrit la surintendance de celui des établissements de secours qu'il lui plairait de choisir, l'assurant qu'elle ne rencontrerait jamais d'occasion meilleure de se dévouer au service des malheureux. Le Patriarche lui-même appuyait la demande de l'administration laïque.

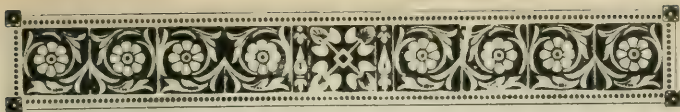
Angèle sentit toute la délicatesse de ces procédés; mais elle ne perdait point de vue l'entreprise pour laquelle Dieu la voulait à Brescia, entreprise qu'elle avait encore mûrie durant son pèlerinage aux Lieux Saints. Elle s'excusa donc avec sa courtoisie habituelle de ne pouvoir accepter cette offre, affirmant d'ailleurs sa reconnaissance pour les marques d'intérêt que les pieux Vénitiens lui avaient données. Plusieurs peut-être crurent qu'elle résistait ainsi à un appel divin: elle se conformait pleinement au contraire à l'ordre éternel de la Providence. C'eût été beaucoup sans doute qu'elle secourût les pauvres de la grande cité; mais combien ce soulagement momentané eût-il été inférieur à l'apostolat de la jeunesse qui devait sortir de l'institution des Ursulines!

Craignant de nouvelles sollicitations, notre sainte résolut de quitter secrètement Venise, sans prendre congé de personne. Dès le jour même, accompagnée de ses deux dévoués amis, elle reprenait le chemin direct de Brescia, « priant en route pour ceux qui avaient eu confiance dans sa charité, pour ceux qui en avaient besoin, pour la grande fondation qu'elle préparait, pour ceux qui l'attendaient dans sa patrie d'adoption, pour toute l'Eglise dont les maux étaient extrêmes ». [1]

Ce fut le 25 novembre 1524 qu'elle rentra à Brescia, à la joie universelle de tous les habitants. Les familles les plus qualifiées vinrent la congratuler. Et comme le bruit des merveilles que Dieu avait accomplies en sa faveur durant sa longue absence se répandait de tous côtés, on regardait de plus en plus la bénie Mère comme le palladium de Brescia et la personnification de la bonté et de la charité.

[1] Mgr POSTEL, *Histoire de Ste Angèle Merici.*





CHAPITRE VI.

A Rome. - Troubles politiques. - Séjour à Crémone.

(1525-1530).

'ANNÉE *sainte* ou année du grand Jubilé (1525) s'ouvrit peu après le retour d'Angèle à Brescia. Le premier grand *Jubilé séculaire* datait de l'année 1300, sous le pontificat de Boniface VIII; depuis cette époque, les Souverains Pontifes avaient étendu cette faveur, d'abord à tous les cinquante ans, puis à chaque quart de siècle. Bien que l'esprit chrétien subît alors une triste baisse, ce seul mot de *Jubilé* remuait encore les populations restées fidèles, et l'on accourait à Rome de tous pays, surtout des diverses régions de l'Italie.

La sainte Mère, s'inspirant des pensées de foi qui étaient le pivot de sa vie, se disposa à prendre de nouveau le bourdon de pèlerin pour aller recueillir à leur source les grâces insignes attachées à cette solennelle indulgence. Le Jubilé est une *purification*, et l'histoire des saints nous prouve que ces âmes divinement éclairées, ces « bienheureux immaculés dans leurs voies », dont parle le psalmiste, sont plus avides

que tous de se purifier sans cesse davantage. Angèle était au nombre de ces affamés de pureté. Elle ira donc près du tombeau des Saints Apôtres gagner l'indulgence du Jubilé.

A ce premier motif s'en joignaient d'autres non moins pressants pour cette vraie « fille de l'Eglise ». Rome était à ses yeux la *nouvelle Jérusalem,* vers laquelle sont attirés tous les cœurs catholiques: ce pèlerinage à la Ville éternelle serait comme le complément de sa visite aux Lieux Saints. En Orient, elle avait suivi la trace des pas de Jésus; à Rome, elle baiserait les pieds de son Vicaire en terre, s'inclinerait sous sa bénédiction et ferait bénir avec elle la fondation prête à éclore: *Videre Petrum!*

Il ne fut pas difficile à Angèle de trouver une sûre compagnie parmi ceux qui entreprenaient ce pèlerinage. Elle se joignit à deux prêtres de Brescia, dont l'histoire n'a pas conservé les noms, et à quelques personnes pieuses. Que l'on se représente, s'il est possibles, les fatigues, les ennuis, les dangers mêmes que présentait un tel voyage, de plus de deux cents lieues, en ces temps où l'Italie était le théâtre de guerres continuelles! La bataille de Pavie (24 février 1525) venait d'infliger au chevaleresque roi de France, François Ier, une défaite désastreuse; Charles-Quint le retenait prisonnier à Madrid. Les armées impériales, composées de luthériens fanatiques, étaient demeurées dans la Péninsule, vivant de pillage et rendant les routes fort dangereuses. La peste, d'autre part, ravageait le Milanais. Rien n'arrêta les pèlerins du Jubilé; ils

allaient à cheval, groupés sous la conduite de quelques guides, et ils arrivèrent, protégés par le Ciel, jusqu'aux portes de Rome.

Notre sainte se mêla avec empressement aux foules pénitentes qui accomplissaient dévotement les œuvres satisfactoires imposées par la Bulle. Son cœur était inondé de joie en visitant les nombreuses églises et les tombes des martyrs. La Basilique de Saint-Pierre dont Michel-Ange, quelque vingt ans plus tard, devait élever la coupole, était déjà le temple grandiose que nous admirons aujourd'hui, et le tombeau des saint Apôtres Pierre et Paul un centre de prières non interrompues.

Angèle ne se rassasiait pas de répandre son âme en ces lieux sacrés, à travers les monuments si vénérables de notre foi, qui font de la Rome chrétienne un immense reliquaire et une transmission vivante du passé. Nous ne pouvons supposer qu'elle demeurât insensible aux beautés de l'art, répandues à profusion dans ces insignes Basiliques: elle était pour cela trop vraie Italienne. Mais en face de ces chefs-d'œuvre de l'homme, comme en présence de son poétique lac de Garde, elle s'élevait jusqu'à la Beauté incréée, dont ces rayons épars lui apportaient un reflet.

Elle était depuis quelques jours à Rome, lorsque la Providence lui ménagea une heureuse rencontre. Pierre de la Pouille, Camérier secret du Pape, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait fait avec la Servante de Dieu le voyage de retour de Jérusalem, la reconnut dans

l'un des sanctuaires où elle priait. Tout réjoui de retrouver celle dont les vertus l'avaient tant frappé, il s'offrit spontanément à lui obtenir une audience particulière de Sa Sainteté. Rien ne pouvait être plus agréable à la bonne Mère qui n'avait encore reçu la Bénédiction papale que dans les cérémonies publiques où la foule se pressait, et qui n'eût osé solliciter pour elle-même cette faveur: elle accepta avec reconnaissance la proposition du Prélat.

On ne peut douter que ce dernier ne révélât d'abord au Saint-Père quelque chose du mérite d'Angèle, car l'accueil fait à l'humble Tertiaire par le Vicaire de Jésus-Christ fut plein d'estime et de marques de bonté. Clément VII, de la famille des Médicis, occupait depuis deux ans à peine le siège de St Pierre. Déjà accablé de douleur par le déchaînement du protestantisme, il était destiné à boire le calice jusqu'à la lie et à voir la persécution religieuse atteindre directement sa personne. Ce lui fut sans doute un repos et une consolation de s'entretenir avec la bénie Mère dont il admirait la prudence, l'humilité, la charité, trouvant en elle un ensemble de dons excellents qui surpassaient ce qu'on lui en avait pu dire.

Sa Sainteté exprima à Angèle son désir de la voir se fixer à Rome pour diriger quelques établissements charitables où elle trouverait abondamment de quoi s'employer au bien du prochain et au service de l'Eglise. L'humble pèlerine se fût inclinée sans hésiter devant cette proposition du Pape, si déjà elle n'avait été promise et donnée par Dieu même à la Compagnie de



Angèle aux pieds du Pape Clément VII.

(Tableau conservé à Brescia).

vierges qu'elle devait établir à Brescia. Elle avoua donc au Saint-Père, avec candeur et simplicité, qu'elle n'était pas libre d'acquiescer à sa demande et lui confia la mission que le Ciel lui avait marquée. Clément VII, bien loin d'insister, l'exhorta à suivre l'appel de Dieu qui lui promettait une postérité de filles spirituelles. La bénédiction du Père des fidèles déposa dans l'âme de la future fondatrice une vertu cachée qui se manifestera plus tard par un attachement invincible de son Institut à la chaire de vérité, à Rome.

Angèle rentra à Brescia, ornée, aux regards de Dieu et de ses anges, d'un nouvel accroissement de dons spirituels qui signalaient de plus en plus sa sainteté. Les yeux et les cœurs se tournaient vers elle et l'on attendait de sa sainte initiative quelque œuvre mémorable à laquelle son nom resterait attaché. Angèle s'inquiétait peu des jugements des hommes, attentive seulement à connaître l'heure de Dieu. Or, la justice divine continuait de frapper l'Italie par le fléau de la guerre. Le sol brûlant de ce pays n'offrait pas un terrain propice au germe que l'élue du Seigneur devait déposer dans la société humaine. Il fallait attendre le retour de la paix, et jusque-là prier, souffrir et relever les courages abattus. C'est ce que fit Angèle, continuant, au milieu de ces calamités publiques, de remplir toute la signification de son nom: Ange de charité et de consolation!

Le duché de Milan, dont Brescia faisait partie, ne cessait d'être l'enjeu des compétiteurs de l'Italie. L'im-

portance et la richesse de cette province, la beauté de Milan sa capitale, la fécondité du sol, excitaient les ambitions jalouses. Depuis plus de trente ans, la France soutenait le parti des Visconti, anciens ducs de Milan, contre les Sforza que leur habileté, leur valeur, et aussi le besoin qu'avait Charles-Quint de les soutenir contre François Ier, maintenaient en possession de ce duché. François Sforza portait alors la couronne ducale: il avait su vaincre Lautrec et les Français à La Bicoque, mais ce succès ne l'avait pas dégagé de l'étroite tutelle où le tenait l'empereur.

Lorsque fut rompu le traité de Madrid avec François Ier (mai 1526), Charles-Quint, sous prétexte d'une conspiration dirigée contre sa personne et dans laquelle on impliqua le duc de Milan, lança une armée contre celui-ci, lui enleva plusieurs places fortes et le déclara déchu de son trône. Ce fut la reprise de la guerre: cette fois, la France unie au Pape, à Venise, à Florence, soutint le prince dépossédé, naguère son ennemi. Clément VII comprenait que la liberté de l'Italie était perdue si le jeune empereur, déjà maître de Naples, s'emparait encore du Milanais. Sforza, après une faible résistance, dut quitter sa capitale et se retirer secrètement à Brescia; il y trouva un sûr asile près des Ermites de St Augustin, établis dans le couvent de St-Barnabé.

A peine âgé de vingt-cinq ans, ce prince avait déjà dûrement expérimenté la fragilité des grandeurs de ce monde: trahi, vaincu, injustement dépouillé, il souffrait non seulement de ses propres maux, mais encore

de ceux qu'enduraient ses fidèles sujets. Dieu permit que, dans sa retraite forcée, il entendît parler de la bienheureuse Angèle Merici et du don particulier qu'elle avait de consoler les affligés. Comme d'ailleurs ce prince était animé de sentiments chrétiens, il désira recevoir d'une âme si chérie de Dieu le réconfort spirituel qu'il cherchait en vain près de ses amis du monde.

Le nom d'Angèle ne lui était pas inconnu. On se souvient que, quelques années plus tôt, étant de passage à Brescia, ce même duc avait cherché à voir la pieuse vierge dont on racontait des merveilles jusque dans les salons du palais ducal; Angèle se trouvait alors en pèlerinage à Mantoue: l'entrevue ne put avoir lieu. Cette fois, c'était dans l'infortune que Sforza espérait quelque soulagement de cette amie de Dieu; il lui députa donc un de ses familiers, la priant de venir lui rendre visite. Notre sainte qui, dans la lumière du Saint-Esprit, dominait tous les honneurs d'ici-bas, ne vit dans l'appel de son souverain qu'une occasion d'exercer la charité: elle se rendit près de lui, simplement, sans regard sur elle-même, le cœur plein de l'onction de la grâce.

Le jeune duc, frappé de la modestie et du rayonnement de sainteté qui brillaient dans cette angélique créature, sentit son âme s'ouvrir à la confiance. Il l'entretint de ses tristesses, des douloureuses vicissitudes qu'il venait de traverser, du sombre avenir qui s'ouvrait devant lui. La Servante de Dieu releva son courage en lui rappelant la sublime doctrine de l'Evan-

gile, qui seule inspire la patience et la résignation. - « Il n'y a dans ce monde trompeur, lui dit-elle (comme « plus tard dans ses derniers *Souvenirs*), il n'y a ni vraie « allégresse, ni vrai contentement, mais des songes, des « travaux, des déceptions de toutes sortes ». Enfin, le Seigneur lui mit sur les lèvres des conseils si pleins de sagesse et de prudence que François, ému, ravi, se jeta aux pieds d'Angèle, l'appelant *sa mère spirituelle,* la suppliant de vouloir bien le guider dans la voie du salut et de prendre près de Dieu les intérêts de son duché de Milan et de son peuple affligé. [1]

La scène que nous avons ici sous les yeux est un tableau de mœurs qui éclaire l'histoire de cette époque. On y voit à quel point la préoccupation des intérêts éternels survivait encore, même chez les princes, même au sein de la société si travaillée du XVIe siècle, à l'affaiblissement général de la foi. On n'était pas encore allé jusqu'à l'indifférence religieuse, plaie effroyable qui depuis a gagné les nations chrétiennes, et que la prétendue Réforme, avec son esprit de libre examen, portait fatalement en elle.

La bonne Mère ne put d'abord que s'excuser à la proposition que lui faisait le duc: elle n'était, disait-

[1] Il est à remarquer que la dévotion si fructueuse, et aujourd'hui si universelle, des *Quarante-Heures* est née en ce temps, à *Milan,* provoquée par les calamités incessantes qui pesaient sur cette ville: la guerre, la peste, la famine l'avaient successivement ravagée. Un Capucin, le *P. Giuseppe da Fermo,* l'inaugura pendant le Carême de 1527: il fit exposer le Saint-Sacrement pendant quarante heures consécutives pour obtenir l'éloignement de tant de fléaux. De la Cathédrale, cette dévotion gagna les autres églises de Milan, et bientôt la chrétienté.



Entrevue de Ste Angèle avec le Duc de Milan, Ludovic Sforza.

(Tableau de Calcinardi-Rizieri, dans l'église de Desenzano).

elle, qu'une pauvre pécheresse, et n'avait ni science, ni autorité pour remplir une telle charge. Mais François ne se désistait pas de sa requête: il y mettait une respectueuse et filiale obstination, comme un naufragé qui se jette à l'ancre libératrice au sein de la tempête, assurant à la sainte qu'il ne la laisserait pas partir avant d'avoir l'assurance de son adhésion. Force fut donc à la Servante de Dieu de se rendre: elle répondit au prince qu'elle ferait tout son possible pour lui procurer, ainsi qu'au peuple milanais, les biens spirituels et l'assistance de Dieu dans leurs nécessités. Ainsi le laissa-t-elle pleinement réconforté.

Depuis cette première et mémorable entrevue, le duc de Milan recourut plusieurs fois, personnellement ou par correspondance, aux conseils de sa *mère spirituelle* qui, à son égard, aussi bien qu'à l'égard de tous, ne se considérait que comme la dispensatrice des dons de Dieu, répandant sur les grands et sur les petits, en esprit de charité, les lumières que le Ciel lui donnait.

Cependant la guerre s'étendait dans la Péninsule, et de funestes nouvelles en arrivaient à Brescia. Comment dépeindre les sentiments de la sainte Mère lorsqu'elle apprit les lamentables sacrilèges commis à Rome, au mois de mai 1527? Le connétable de Bourbon, traître à son roi et à son pays, avait conduit vers la Ville éternelle une bande de l'armée impériale, composée de quinze mille Réformés allemands dont le chef, Georges Fronsberg, luthérien furieux, portait à son cou une chaîne d'or, « destinée disait-il, à étran-

gler le Pape ». On promettait à ces forcenés le pillage des trésors renfermés dans la capitale du monde chrétien. Rome avait dû se rendre après une faible résistance, et le connétable, deux fois malheureux, avait trouvé la mort à l'assaut du Borgo. Le Pape demeurait prisonnier au château Saint-Ange, à la merci des vainqueurs qui mettaient tout à feu et à sang, détruisant les objets d'art, ne respectant ni l'âge, ni le sexe des citoyens, ni la dignité des prélats et des princes de l'Eglise. N'avaient-ils pas, ces misérables, tenu, dans le lieu même des conclaves, une assemblée dérisoire pour déposer le Souverain Pontife régnant, et élire à sa place le moine apostat Luther!

L'Eglise gravissait donc son calvaire, et Angèle qui ressentait si vivement tout ce qui touchait à la gloire de Dieu et aux grands intérêts catholiques, avait le cœur brisé de douleur. Elle avait eu deux ans plus tôt, l'insigne bonheur de prier sur la tombe des saints Apôtres et des martyrs, de baiser avec émotion les pieds du Vicaire de Jésus-Christ et de recevoir de son auguste personne des marques d'une très particulière bonté: ces souvenirs rendaient plus amères encore les larmes qu'elle versait sur tant de disgrâces. Elle pleurait surtout la perte des âmes, et les injures faites à Dieu par ces brutalités impies qui dépassaient les crimes des barbares du v[e] siècle, lors de la prise de Rome!

La cité de Brescia elle-même n'était plus en sûreté. Les troupes de Charles-Quint, partout victorieuses, se disposaient à l'investir; le seul prétexte de la présence dans ses murs du duc François Sforza, vaincu, mais

non soumis, donnait lieu de redouter un nouveau siège. Le habitants se souvenaient de celui de l'année 1512, et des horreurs qui avaient suivi la prise de la ville, emportée d'assaut après une résistance acharnée. La consternation régnait partout, et l'on ne songeait qu'à émigrer.

Tous ceux qui disposaient de ressources suffisantes, et qui pouvaient partir sans laisser dans leurs foyers des intérêts compromis, abandonnèrent Brescia. Le grand courant se porta vers Crémone, ville située à une journée de marche, et dont la route était encore libre. Notre sainte fût volontiers restée dans la cité désolée, si telle eût été la volonté de Dieu; mais il lui parut plus sage de se mettre à l'abri de cette soldatesque sans pudeur dont on redoutait l'arrivée: elle trouverait d'ailleurs près des réfugiés de nombreuses occasions de se dévouer. C'est ce qui lui fit accepter la proposition d'un jeune bressan, *Augustin Gallo,* fort distingué, père de nombreux enfants et possesseur d'une belle fortune qu'il mettait généreusement à la disposition de notre chère Mère pour l'aider dans ses charités. Sa sœur Hippolyte, devenue veuve prématurément, menait au milieu du monde la vie parfaite, toute livrée aux pratiques de piété et au service du prochain. Dès l'arrivée d'Angèle à Brescia, elle avait subi la douce attraction de sa sainteté et vivait dans une intime union avec elle.

Ces deux amis dévoués, se disposant à chercher un refuge à Crémone, offrirent à la Servante de Dieu de la prendre dans leur compagnie; Jérôme Pentagola et son

épouse, que nous connaissons déjà, firent partie de la même escorte. Tous se trouvèrent réunis à Crémone au mois de septembre 1529, et prirent logement dans une maison qui peut-être appartenait à Gallo, et qui était située rue St-Victor.

Ainsi qu'une nuée bienfaisante, poussée par la tempête, s'en va féconder, dans les campagnes voisines, une terre tourmentée, de même notre généreuse Mère, au milieu des agitations de la guerre, allait par la permission de Dieu répandre la rosée de la grâce en divers lieux que l'épreuve visitait. Tout son désir en venant à Crémone était d'y vivre inconnue et d'y continuer ses pieux exercices: elle voulait, par la pénitence et par d'incessantes supplications, apaiser la divine justice et obtenir miséricorde à sa patrie opprimée. Ce double besoin, oraison et pénitence, réclamait la solitude, et son humilité la lui faisait aussi rechercher, car elle redoutait la vogue et les visites. Augustin Gallo, témoin des actions de la sainte Mère durant cet exil de Brescia, a particulièrement noté ses excessives mortifications. « Angèle, dit-il, vivait dans la privation habituelle de toutes les aises de la vie, supportant joyeusement le froid, le chaud, la faim; se privant de sommeil et ne prenant pour toute nourriture qu'un peu de pain avec des herbes ou quelques fruits. Toujours recueillie, elle priait à la maison, et plus souvent dans quelque église ».

Les étrangers affluaient à Crémone; cette ville offrait, grâce à sa situation géographique, une certaine

sécurité au milieu des dangers de l'invasion. Ce concours sembla s'accroître au moment où la bienheureuse Mère s'y vint réfugier. On aurait dit que les foules, restées chrétiennes malgré tant de bouleversements, étaient guidées par un secret instinct, et qu'elles espéraient être mieux à l'abri à l'ombre d'une sainte que derrière des remparts garnis de canons. La sainteté n'est-elle pas la plus grande force de ce monde, puisque dans sa faiblesse elle porte la force de Dieu? « Là où passent les Saints, disait le bienheureux Curé d'Ars, Dieu passe avec eux ».

La retraite d'Angèle fut bientôt découverte et envahie par des gens de toutes sortes qui venaient se consoler, se rassurer près d'elle et se recommander à son intercession. Ils s'en allaient ensuite, propageant autour d'eux la renommée de la « Vierge de Brescia », en sorte que le concours des visiteurs devint ininterrompu. D'éminents religieux, des personnes illustres se rendaient à Crémone, des villes voisines et jusque de Milan, pour jouir de quelque entretien avec cette âme favorisée de Dieu. Le duc François, suivi de plusieurs seigneurs, s'était lui-même transporté dans cette cité, fuyant l'orage qui le poursuivait. La destinée de ce prince demeurait très incertaine et, ainsi qu'il arrive toujours, les amis intéressés l'abandonnaient dans sa disgrâce, et il ne lui restait que bien peu de partisans fidèles. La Servante de Dieu, qui le vit plusieurs fois à Crémone, profita de ces douloureuses circonstances pour éclairer de plus en plus à ses yeux les horizons célestes et pour lui faire trouver dans les maximes évan-

géliques la réponse à l'angoissante question de la souffrance ici-bas.

Cette femme forte communiquait autour d'elle ses saintes énergies. Nature complète, elle était à la fois de la terre et du ciel: toute à Dieu, toute au prochain, portant dans son grand cœur les douleurs de sa chère patrie et celles de la Sainte Eglise. Elle voyait l'Italie déchirée par les factions, piétinée par les armées étrangères qui se disputaient cette terre privilégiée. La guerre se prolongeait depuis longtemps, amenant avec elle ces suites lamentables que notre siècle n'a que trop connues et dont il porte le poids: les morts et les blessés, les réquisitions implacables, les moissons ravagées, le commerce anéanti, les villes en feu, les temples profanés, les enfants et les femmes exposés à toutes les brutalités de la soldatesque! Angèle, comme nous, a vu tout cela; elle a frémi au récit des maux endurés par les victimes de ces terribles conflits, que Dieu permet pour la purification des peuples oublieux de leurs devoirs.

L'historien César Cantù cite, à propos de cette désolation de la haute Italie, une lettre que deux envoyés du roi d'Angleterre Henri VIII, écrivirent de Bologne à leur maître, à la date du 12 septembre 1529:

« Jamais, disent-ils, on n'a vu dans la chrétienté
« désolation pareille à celle de ces contrées. Les riches
« cités sont détruites et ravagées; on ne trouve aucune
« espèce de viande dans beaucoup de lieux. Entre Ver-

« ceil et Pavie, pendant cinquante milles du pays le « plus fertile en vin et en blé qu'il y ait au monde, « tout est désert. Nous n'avons trouvé ni un homme, « ni une femme occupés à travailler les champs, pas « même une âme vivante, excepté dans un endroit, « trois pauvres femmes qui grapillaient. Vigevano, « autrefois ville prospère avec une citadelle, est aujour- « d'hui ruinée et déserte. Pavie fait mal au cœur: les « enfants couraient dans les rues en demandant du « pain, et mouraient de faim. On nous a dit que la « population de ces contrées et de beaucoup d'autres « de l'Italie a été consumée par la guerre, la famine « et la peste, et qu'il faudra plusieurs années pour ré- « parer tant de désastres ... ». [1]

Les actes de la canonisation de sainte Angèle nous disent qu'on regardait la *bénie Mère* comme la sauvegarde de sa patrie et qu'on se plaisait à la nommer l'*Oracle de Dieu,* la *Vierge du Christ*, l'*Ange du Paradis*. Comment expliquer cette prodigieuse influence exercée par une femme sans lettres, sans prestige, sans rien de ce qui attire l'admiration du monde? La parole du grand apôtre répond seule à cette question: « Dieu choisit ce qui est faible, ce qui n'est rien, pour confondre ce qui est ... ». [2] Tandis que les orgueilleux disciples de Luther cherchaient à éteindre partout le pur flambeau de la foi et égaraient les peuples dans les ténèbres de l'hérésie, l'Esprit divin prodi-

[1] *Histoire des Italiens,* t. VII, p. 485.
[2] *1ère Ep. aux Corinthiens,* chap. Ier.

guait ses lumières à l'humble Angèle. Il la posait comme une lampe ardente destinée à montrer la saine doctrine et la vraie piété à cette génération que l'ignorance ou la corruption n'avaient que trop préparée à être la victime de l'erreur. Les foules venaient à elle, obéissant à une force mystérieuse, et la Providence par son moyen sauvait la haute Italie de la défection religieuse qui la menaçait. On cite de surprenantes conversions et de notables changements de vie parmi ceux que son apostolat put atteindre.

Une semblable mission ne s'accomplit que par l'immolation de la victime choisie par Dieu ou qui s'offre spontanément à Lui. Tel fut le cas de notre sainte: en face des maux endurés par le Vicaire de Jésus-Christ, au milieu des calamités de son peuple, au sein de cette Lombardie dévastée, elle se livra à la divine Justice en esprit de réparation. Les rigueurs de sa pénitence redoublèrent; poussant à l'excès ses veilles et ses jeûnes, elle ne se soutint plus que par miracle, souhaitant d'ailleurs de donner sa vie pour une si noble cause.

Bientôt une fièvre ardente la saisit; force lui fut de s'arrêter et de prendre le lit. Dès le premier jour, le médecin jugea que son mal était mortel: douleur immense pour ses fidèles amis, et bientôt pour toute la ville! Un fait qui peut paraître inouï à nos mœurs actuelles se place ici et a été raconté par tous les biographes d'Angèle. Son fidèle Pentagola, se chargeant de lui annoncer que sa dernière heure était proche, ne trouva rien de mieux que de composer aussitôt son épi-

taphe en vers et de la lire à la mourante dont il connaissait mieux que personne l'admirable détachement. « Réjouissez-vous, ô Mère, lui dit-il, car vous serez bientôt délivrée, et demain l'on posera cette inscription sur votre tombe:

Ici a été ensevelie et repose celle qui posséda, avec le nom d'Angèle, les œuvres et le langage des Anges. Vierge, elle vécut dans une cellule obscure et y jouit de la vraie paix de l'âme. Servante chérie et soumise de Dieu, elle n'aima point ce qui plaît aux sens. Et maintenant, elle vit heureuse au ciel, la tête ceinte de la couronne immortelle, parmi les célestes esprits. [1]

La bienheureuse remercia son fidèle Jérôme de l'heureuse nouvelle qu'il lui apportait; mais lui défendit de faire paraître ces vers flatteurs. Elle jubilait dans l'espérance que le Seigneur avait agréé le sacrifice de sa vie, offert tant de fois pour le triomphe de la Ste Eglise, pour la délivrance de son auguste Chef et le salut de l'Italie. On lui apporta les derniers Sacrements qu'elle reçut avec une angélique ferveur;

[1] En voici le texte authentique:

Quella che il nome, l'opre e la favella
D'Angela tenne qui sepolta giace:
Vergine visse in taciturna cella
Godendo ivi la vera interna pace.
Di Dio diletta ed obbediente Ancella
Nemica fu di ciò che al senso piace.
Or vive lieta in cielo coronata
Di palme il crin fra gli Angeli beata.

puis, toute recueillie en Dieu, elle attendit, dans une paix suave et joyeuse, l'appel de l'Epoux.

La chambre de la mourante se remplissait de visiteurs, avides de recueillir les adieux suprêmes d'une sainte; les symptômes de la mort se peignaient sur ses traits. Que se passait-il alors dans l'âme de notre Mère? Les desseins du Ciel à son égard étaient-ils anéantis? ou bien Dieu voulait-il accomplir par d'autres mains que par les siennes l'œuvre promise à sa jeunesse? Sa foi, comme celle d'Abraham, demeura inébranlable; depuis plus de douze ans, elle mûrissait, dans la prière et la souffrance, cette fondation entrevue à Brudazzo: si le Seigneur la retirait de ce monde, elle en abandonnait avec confiance l'exécution à sa puissance et à sa souveraine bonté. Pour elle, personnellement, elle ne voyait plus que la volonté immédiate de son Jésus qui l'appelait aux Noces éternelles, et elle lui sacrifiait le seul désir qui l'attachât ici-bas.

Le Ciel, cependant, allait faire un autre prodige pour attester la vérité du premier. La joie que goûtait la pieuse mourante, passant de son âme jusque dans son corps épuisé, la ranima tout à coup: une vie nouvelle illumina son regard et, se dressant seule sur son séant, elle se mit à parler comme les saints peuvent le faire de la béatitude éternelle. Plus elle en discourait, plus son visage s'enflammait d'un feu céleste, à la vue de tous les assistants qui ne pouvaient se rassasier de voir et d'entendre des choses aussi merveilleuses! Cela dura environ une demi-heure. De nombreux témoins

ont déposé de ces faits; mais les paroles de la sainte ne nous ont pas été conservées: sans doute, elles étaient si élevées, si pleines des mystères du paradis, que nul ne sut les reproduire. On attendait anxieusement ce qui suivrait cette effusion si surprenante: Angèle s'était comme assoupie et le silence planait sur les assistants.

Ce gage des joies célestes, qu'il avait plu au Seigneur de faire goûter à sa Servante, n'était que pour la fortifier dans la voie du sacrifice où elle avait encore une longue route à fournir. Sortant bientôt de son sommeil et n'éprouvant ni fièvre, ni douleurs, elle appelle d'une voix forte son amie Hippolyte et la dame Pentagola, et les prie d'apporter ses vêtements. « Hélas! « leur dit-elle en versant des larmes, je suis guérie! Je « n'ai vu que de loin le paradis vers lequel j'aspirais; le « Seigneur ne m'en a pas trouvée digne encore ... Nous « irons ensemble au Saint-Sépulcre du Mont Varallo « pour bénir Dieu dans toutes les dispositions de sa Pro« vidence toujours aimable, soit que nous mourions, soit « que nous vivions ».

Ainsi la vertueuse Mère demeura convaincue qu'elle n'avait pas fait assez pour arriver à la récompense, disant « que ses péchés l'en tenaient éloignée, d'autant « que les saints, et Jésus-Christ lui-même n'ont acquis « cette félicité, qu'au prix de fatigues et de souffrances « que sa lâcheté ignorait encore ». Cette nouvelle étape de son existence, qui embrassera onze années, sera doublement méritoire: ayant entrevu l'aube radieuse du

paradis, elle trouvera plus pesantes les ombres de la terre. « Mais n'est-ce pas la douleur qui achève « l'homme, qui donne au caractère sa grandeur et sa « force, à l'âme sa profondeur, à l'intelligence sa puis- « sante activité, au cœur une souple énergie? »[1] Nous pouvons donc pressentir que le divin Ouvrier, content de son œuvre, de son chef-d'œuvre, emploiera bientôt Angèle à la réalisation de son grand dessein.

Tout d'abord, elle se disposa à accomplir la promesse que lui avait inspirée sa miraculeuse guérison, en se rendant en pèlerinage au Mont Varallo. - Varallo est une petite ville de trois à quatre mille habitants, située au sud-est du lac Majeur, près du Mont Rosa, dans la circonscription de Novare. On y trouve un sanctuaire de la Très Sainte Vierge, fameux dans toute l'Italie, où les pèlerins affluaient en tel nombre qu'on avait tout disposé pour en loger plusieurs milliers à la fois. A quelque distance de la ville, vers Orta, sur le petit lac du même nom, on travaillait alors activement à achever une vingtaine de dévotes chapelles représentant certaines stations de la Passion du Sauveur, avec des groupes et des fresques rappelant les scènes de la vie de saint François d'Assise: c'est la *Montagne sainte*, *Sacro Monte*. La Servante de Dieu se proposait un double but dans cette dévote visite: rendre grâces au Seigneur qui avait daigné lui rendre la santé, et implorer avec instance la paix pour la Ste Eglise et pour les Etats chrétiens, particulièrement pour l'Italie.

[1] Mgr Landriot.

Marc-Antoine Romano et quelques personnes de Crémone se joignirent à la bienheureuse. Le pieux groupe prit la voie de Lodi et de Crema, afin de satisfaire au désir d'Angèle qui désirait s'arrêter à Soncino pour y revoir la vénérable Stephana Quinzani, qu'elle avait connue quelques années auparavant et à laquelle une sainte amitié l'unissait. Cette admirable religieuse, âgée alors de soixante-douze ans, avait fondé à Soncino, non loin de Crémone, le monastère de Saint-Paul, de l'ordre de St Dominique. [1] La rencontre de ces deux âmes saintes n'eut d'autre témoin que Dieu; mais on assure qu'Angèle, en cette occasion, confia à Stephana ce qui regardait la fondation de la Compagnie de Sainte Ursule, et qu'ensemble elles ébauchèrent le plan et les règles de la future institution. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable que la fille de saint Dominique venait elle-même de travailler à une fondation, pour laquelle de particulières lumières du ciel lui avaient été accordées.

L'émotion de notre Mère fut grande lorsque, parcourant le Mont Sacré de Varallo, elle contempla, dans une vive et artistique représentation, les lieux de la Terre Sainte qu'elle n'avait pu voir en réalité. Ses larmes coulaient; mais surtout, en méditant les scènes de la Passion, elle épanchait ses prières instantes pour la paix des peuples, pour le salut de tant d'âmes égarées ou perdues par l'hérésie, pour l'Eglise, affligée alors

[1] La *Bienheureuse Stephana Quinzani* est fêtée le 16 janvier dans l'ordre de St Dominique.

par tant de scandales; et de nouveau, elle s'offrait comme victime expiatrice en union avec le divin Crucifié.

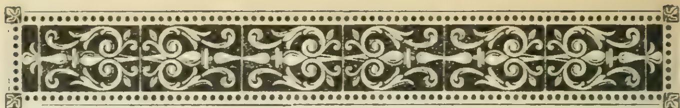
Le Seigneur daigna l'assurer par une lumière intérieure que ses supplications étaient exaucées, en ce qui concernait la fin des hostilités, et que bientôt la paix refleurirait en Italie. Elle ne se trompait pas dans ses prophétiques pressentiments. En ce même temps (23 décembre 1529), la paix était signée entre Charles-Quint et les diverses puissances qui l'avaient combattu. Ce prince, reconnu empereur d'Allemagne, devait être sacré à Bologne par le pape Clément VII; il laissait au duc François Sforza le Milanais, objet de tant de discordes. Ce protégé de notre sainte devait encore régner pendant quelques années, jusqu'à ce que, mourant sans enfants, ses Etats retournassent à l'Empire.

Ce traité, signé à Cambrai, est connu dans l'histoire sous le nom de *Paix des Dames*, parce qu'il fut préparé par les soins de Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, et de Louise de Savoie, mère de François Ier. Qui pourrait nier, en lisant ce récit, qu'une autre *dame*, l'humble Vierge de Brescia, n'en ait été aussi la négociatrice, non sur la terre, mais dans les conseils du Très-Haut?

Telle est la merveilleuse économie de la Providence. Lorsque Dieu veut purifier son Eglise et châtier les nations coupables, Il prépare à dessein des âmes chéries de Lui, lesquelles, par leurs prières et leurs expia-

tions, inclinent sa miséricorde à abréger le temps du châtiment et, par leur charité, préparent le remède qui guérira la société malade. Angèle fut investie de cette tâche sublime. Il fallait qu'elle passât par la série d'épreuves qui a marqué jusqu'ici son existence et qu'elle se pénétrât des besoins de son siècle, pour mettre la main, comme nous allons le voir, à l'œuvre séculaire dont elle sera la pierre fondamentale.





CHAPITRE VII.

Commencements de l'Institut d'Angèle.
L'Heure de Dieu.

(1530-1535).



L'HEUREUSE nouvelle de la conclusion de la paix donna aux réfugiés bressans le signal du retour. Il y avait six mois qu'Angèle avait quitté sa patrie d'adoption; c'était pour elle une indicible joie de la revoir. Ayant donc pris congé du duc de Milan, ainsi que des personnes amies qui l'avaient assistée à Crémone, elle partit avec Augustin Gallo et sa famille. Celui-ci, après avoir joui durant cet exil de la société de la sainte Mère, ne pouvait se résoudre à s'en séparer: il la pria, avec de vives instances, de vouloir bien encore accepter son hospitalité à Brescia. La Servante de Dieu, si douce, si condescendante et toujours pleine de gratitude envers ceux qui lui faisaient quelque bien, acquiesça pour quelque temps à ce désir, surtout en faveur de la pieuse Hippolyte, sœur d'Augustin, qui, sous sa conduite, avançait de jour en jour dans le chemin de la perfection.

Mais cette riche demeure des Gallo, pas plus qu'autrefois celle des Pentagola, ne pouvait la retenir long-

temps. Elle s'y trouvait trop bien traitée et obligée par convenance de se mêler à une foule de personnes. C'est pourquoi, quelques mois après son retour à Brescia, nous trouvons notre Mère établie, près de l'église Saint-Barnabé, dans une modeste chambre que la charité lui prêtait; car jamais, en vraie fille de Saint François, elle ne posséda rien en propre. Cette église était très dévotement desservie par les Pères Augustiniens, et Angèle, à son grand contentement, pouvait y entendre chaque jour plusieurs messes et prendre part aux prédications qui s'y faisaient.

Tout semblait annoncer à la future fondatrice que le moment était arrivé de mettre la main à l'œuvre dont tant de fois le ciel lui avait parlé. Ses yeux, depuis plus de quinze ans, ne se détachaient pas de la prophétique vision de Brudazzo: et toutefois, ayant au plus haut point le respect des heures de Dieu, elle attendait le geste du Seigneur lui commandant d'agir. Jamais la pensée ne lui fût venue de précipiter la réalisation de la divine promesse. L'exemple de Jésus, caché pendant trente ans à Nazareth, lui montrait quelle part le Seigneur fait au silence et à l'apparente nullité dans la préparation des plus grandes choses!

« Ici, devant un dessein d'une si extrême nou-« veauté, l'Ouvrier tout-puissant avait tenu à prolonger « l'attente; mais durant ce temps, il forgeait l'instru-« ment de son choix: nous avons vu par quels coups! « De son côté, ce docile instrument avait, comme à son « insu, préparé le milieu où l'œuvre devait être posée. « Sans y penser, rien qu'à vivre comme elle vivait, An-

« gèle s'était accréditée dans le terroir de Brescia, ac-
« cru d'une large banlieue, de Milan à Crémone. Le re-
« nom de sa sainteté et de sa sagesse était sur toutes les
« lèvres: chacun ne pouvait que bien penser d'une en-
« treprise dont son mérite serait la caution ». [1]

Il s'en fallait néanmoins que l'humble Mère se crût destinée à être mise à la tête de cette armée virginale que l'Epoux divin préparait à l'Eglise en ces jours de détresse. Elle espérait que quelqu'un de plus digne remplirait ce rôle, et qu'elle y apporterait simplement sa part de travail. Son confesseur, le Père Séraphin de Bologne, de l'Ordre des Chanoines réguliers de Latran, homme de singulière vertu et d'une rare prudence, initié par Angèle à tous les appels que Dieu lui avait fait entendre, témoin lui-même de cette abondance de dons naturels et surnaturels dont elle était enrichie, la pressait de commencer la fondation du nouvel Institut. Il avait prié, consulté, réfléchi, et ne voyait pas d'autre interprétation des volontés du Ciel.

La sainte voulait obéir; une grâce surajoutée aux autres lui était nécessaire pour franchir ce pas. Un de ses anciens historiens expose ainsi la disposition de son âme en ce moment décisif. « Il n'y avait, dit-il, chez
« notre Mère, ni lâcheté, ni hésitation. Elle désirait pas-
« sionnément l'avancement de la gloire de Dieu et l'éta-
« blissement de son règne dans les âmes et dans la so-
« ciété chrétienne. Mais que le Seigneur se servît de ce

[1] Mgr Dadolle, évêque de Dijon, *Panégyrique de sainte Angèle,* prononcé dans la chapelle des Ursulines de Lyon, à Superga, près Turin (25 juin 1907).

« mauvais instrument, comme elle se qualifiait, pour « une œuvre aussi délicate que celle d'être Mère et « Fondatrice d'une compagnie de Vierges vivant comme « des Anges: là se heurtait sa volonté. Nous ne pou- « vons nous imaginer jusqu'à quel point les saints con- « naissent leur misère et le *rien* de la créature! La Ser- « vante de Dieu ne craignait ni fatigues, ni mépris, ni « insuccès: elle avait seulement besoin que Notre-Sei- « gneur opérât dans son âme une autre disposition que « celle où Lui-même l'avait posée. Et comme la voix « divine peut seule tirer les morts du sépulcre, ainsi « cette voix toute-puissante allait tirer Angèle du sé- « pulcre de son néant, la mettant dans la résolution « actuelle d'agir et lui en donnant la force efficace ». [1]

En présence de raisons d'ordre si élevé, qui expliquent et justifient les retardements de la sainte, on se range difficilement à l'opinion de certains auteurs qui ont interprêté et développé de leur propre chef deux apparitions qu'Angèle reçut en ce temps et dont elle ne confia les détails qu'à son confesseur, ainsi que l'affirme le Père Lombardi. [2]

Une nuit, tandis qu'elle veillait et priait, un Ange parut devant ses yeux, armé d'un fouet dont il paraissait vouloir la frapper: cette vue la fit prosterner en terre et lui mit sans doute sur les lèvres les plus sincères promesses d'obéir sans retard. Après une heure

[1] Ancienne *Vie* manuscrite *de la Bienheureuse Angèle de Desenzano* (conservée au Monastère des Ursulines de Calvi), p. 159.
[2] *Vie*, p. 89.

environ, elle se redressa, soulevée par une force divine: cette fois, Jésus lui-même, entouré d'un nimbe radieux, se montra à elle, l'encourageant à se hâter et imprimant dans son esprit la résolution de passer désormais sur toute crainte. C'était le soleil dissipant les nuages et fécondant les germes de vie!

Les discours que plusieurs historiens prêtent au Sauveur et à sa fidèle Epouse en cette circonstance ne sont rien moins qu'authentiques: nous nous dispensons de les reproduire. Ce qui demeure certain, c'est qu'une grâce supérieure, marquée par ces visions, produisit immédiatement chez notre sainte l'effet attendu. Aussi bien était-elle mûre pour agir: mûre dans l'expérience des hommes et des choses, mûre dans le jugement à porter sur les besoins de son époque; mûre surtout dans la divine charité! Jouissant à son insu de la plus haute réputation de sainteté, respectée des grands comme des petits, assurée de la protection du Souverain Pontife et de son prince, le duc de Milan, Angèle pouvait tout entreprendre. Elle commencera néanmoins sans rien de ce qui attire la faveur du monde, puisqu'elle n'a d'autre fortune que la pauvreté évangélique. Dieu ne voulait pas que l'on pût se méprendre sur la fondation confiée à sa fille bien-aimée: plus cette œuvre aura de portée, plus les débuts en seront modestes, parce que ce sont là, si l'on ose ainsi parler, les *habitudes divines*. L'Eglise a pour fondement douze pauvres pêcheurs de Galilée!

Cette analogie mérite d'autant plus d'être mentionnée, que la première démarche de la bénie Mère fut de

grouper autour d'elle douze jeunes filles de Brescia dont elle connaissait les vertueuses dispositions et qui de grand cœur répondirent à son invitation. Il est permis de croire qu'elle se détermina par de très hautes considérations à fixer ce chiffre des premiers membres de son petit *collège apostolique*. L'Ordre de Ste Ursule a conservé leurs noms et vénère leur mémoire; nous les devons citer: *Simone Borni, Catherine et Domenica Dolci, Dorosilla Zinelli, Pellegrina Casali, Claire Gaffuri, Pauline et Laure Peschiera, Barbara Fontana, Claire Martinengo, Marguerite dell'Olmo et Maria Bartoletti.*

Angèle les appela de la part du Maître, lequel de toute éternité choisit ses élus. Elle leur ouvrit les trésors de son âme et ne leur proposa d'abord que de mener dans leur propre demeure une vie plus retirée, afin de les conduire insensiblement à son grand dessein. En faisant briller au milieu du monde la sainte virginité, ces Sœurs répandraient la bonne odeur de Jésus-Christ et lui attireraient d'autres âmes. La grâce qui parlait par la bouche de la sainte Mère gagna si bien son auditoire, que chacune tour à tour protesta de son adhésion, et que toutes se réjouirent ensemble de la vocation dont le ciel les favorisait. Elles embrassèrent pour la première fois, comme leur Mère et leur Maîtresse, celle dont la douce bonté et l'ascendant surnaturel éloignaient toute défiance.

De fréquents rendez-vous les réunirent depuis dans cette même chambre de St-Barnabé. C'était comme

une sorte de noviciat qui commençait pour les douze élues, et l'esprit de famille se développait de jour en jour parmi elles. Angèle les exhortait à l'amour de la pureté, à l'étude de la parfaite obéissance, à l'exercice de la mortification, à l'esprit de pauvreté, à une charité sincère envers Dieu et envers le prochain. Et comme ces vertus, crucifiantes à la nature, naissent sur le Calvaire, elle s'efforçait de mettre Jésus crucifié dans leur esprit et dans leur cœur, sachant que tout est gagné quand le mystère de la croix a été compris.

Afin de mieux réussir dans cette tâche capitale, la Servante de Dieu accomplit avec elles, et en compagnie du pieux Augustin Gallo et sa sœur, au mois d'août 1532, un second pèlerinage au Mont Varallo. Depuis sa première visite à cette sainte montagne, deux ans plus tôt, on y avait achevé la construction et l'ornementation des divers monuments rappelant les scènes de la Passion. Il y avait là de quoi captiver les jeunes Sœurs et de quoi fournir à la sainte Mère l'occasion de leur infuser ces profondes et austères convictions dont son âme était remplie. En face du divin Crucifié et de la représentation si expressive de ses souffrances, elle rappela à ses filles la nécessité de se renoncer et de se sacrifier soi-même si l'on veut travailler au salut des âmes: tous nos sacrifices tirent leur efficacité de celui de la croix.

Les prétendus *réformés*, en abolissant la mortification, l'effort, la lutte, la sainte virginité, détruisaient l'essence du christianisme, laissant Jésus seul sur la croix et ne voulant plus participer à son immolation.

A nous, disait sainte Angèle, *à nous de planter dans nos cœurs cet arbre de vie, en nous unissant au sacrifice de la douce Victime du Calvaire. Voici ce que Jésus a fait pour célébrer ses noces mystiques avec nos âmes: la dot qu'Il attend de ses épouses, c'est la mortification de la chair, le mépris des biens de ce monde, la vraie et profonde charité.*

Emues de ces discours, témoins d'ailleurs des exemples de leur Mère, les filles d'Angèle, après avoir prié avec elle, se déclarèrent disposées à tout accepter et à tout souffrir pour se rendre moins indignes d'un Epoux si aimable et si aimant! Elle, de son côté, voyant dans ces jeunes Sœurs les pierres d'assise de l'édifice spirituel confié à ses soins, et embrassant d'un regard prophétique l'avenir de l'œuvre, bénit, avec ce premier groupe, la génération qui continuerait sa mission dans les siècles futurs. Ici se confirme ce que notre Mère avait déjà accompli à Jérusalem lorsque, sur le mont du Calvaire, elle s'était liée à Jésus crucifié par les saints Vœux de la religion et avait reçu en retour une grâce puissante de maternité spirituelle. La source de vie qu'elle allait ouvrir au sein de la société, par un Institut destiné à donner l'éducation chrétienne, ne pouvait jaillir que de la croix, car c'est un apostolat d'immolation et d'inépuisable dévouement.

Après deux ou trois journées passées dans ce lieu de pèlerinage, la Bienheureuse reprit avec ses filles le chemin de Brescia. Il ne faut pas s'imaginer cette petite troupe triste et morose. *Goûtez ensemble une sainte joie!* dit souvent la bonne Mère dans ses

écrits. Et l'on ne peut douter que, dans ce voyage assez long, elle n'ait eu soin de dilater et de réjouir son entourage. C'est ainsi que, par un léger détour, elle passa à Milan et s'y arrêta, afin de vénérer avec ses compagnes le *saint Clou,* souvenir palpable de la Passion qu'elles venaient de méditer avec tant de fruit. Ce clou est l'un de ceux que l'impératrice sainte Hélène rapporta de Palestine en même temps que la vraie Croix. Depuis lors, il a formé la célèbre *couronne de fer,* employée dans le couronnement des princes: elle venait de servir tout récemment pour le couronnement de Charles-Quint à Bologne.

Tandis qu'Angèle satisfaisait sa dévotion, le duc François Sforza, rétabli sur son trône, ayant appris sa présence dans la capitale, se hâta de l'aller trouver. En la prévenant, il ne crut pas déroger à sa dignité, car il plaçait la sainteté au-dessus de sa couronne ducale. Le temps n'avait pas affaibli les sentiments de filiale vénération qu'il professait à l'égard de sa « mère spi« rituelle »; il la revit donc avec grande joie et l'entretint à loisir. Le lendemain, autant par reconnaissance que poussée par le désir de procurer quelque bien surnaturel au duc et à sa cour, Angèle alla au palais rendre à son prince la visite qu'elle en avait reçue. François l'accueillit avec les honneurs dus aux plus augustes personnages, voulant ainsi affirmer à tous en quelle estime il tenait cette grande servante de Dieu, et afin que ses paroles produisissent plus de fruits de salut. Son dessein était de la retenir à Milan: aussi profita-t-il de sa présence à la cour pour lui faire les offres les



EGLISE STE-AFRE (Extérieure).

plus avantageuses: il lui promettait les ressources nécessaires à l'établissement de la Société de vierges qu'elle projetait.

C'est un fait remarquable, noté par la plupart des historiens, que les trois villes alors les plus importantes de l'Italie: *Venise, Rome, Milan,* aient voulu tour à tour dérober à Brescia la bienheureuse Angèle Merici. Mais cette fois encore, notre Mère ne fléchit pas; elle remercia gracieusement le duc de sa bienveillance, et lui fit agréer son retour à Brescia. Elle était assurée d'en-haut que la Compagnie devait naître et prendre ses premiers accroissements dans cette ville, désignée naguère par une voix céleste. L'entreprise étant toute *divine,* il n'y fallait pas faire fond sur la faveur des grands, mais sur le seul appui de la Providence.

En rentrant de Varallo, Angèle se vit obligée de chercher une autre demeure que celle de St-Barnabé: cet étroit local ne suffisait pas aux réunions de sa nouvelle famille. Il était d'ailleurs situé à l'une des extrémités de la ville, et comme les Sœurs habitaient divers quartiers, elles avaient peine à s'y rendre régulièrement pour les exercices spirituels. Les Chanoines de l'église Sainte-Afre lui ayant offert un appartement contigu à cet auguste sanctuaire, elle trouva la proposition avantageuse et vint aussitôt s'y fixer. C'était une chambre de trois mètres de large sur neuf de longueur et deux mètres cinquante de hauteur, à laquelle on arrivait par un étroit escalier donnant sur une petite cour.

Outre le souvenir de sainte Afre, martyrisée sous l'empereur Adrien, [1] l'église qui a conservé ce nom vénère aussi les saints Faustin et Jovite, patrons de la cité, [2] ainsi que douze mille martyrs, immolés durant la même persécution. Leurs glorieuses reliques reposent dans la crypte, appelée autrefois *Cimetière de saint Latin,* parce que cet évêque de Brescia fit bâtir au IVe siècle la première église élevée sur leurs tombes. Combien notre sainte Mère apprécia cette double proximité du Très Saint-Sacrement et des reliques des martyrs bressans! Après avoir passé tout le jour dans les œuvres de piété et de charité, elle descendait vers la nuit, avec la permission des Chanoines résidents, à l'église souterraine pour implorer des glorieuses victimes du Christ l'esprit de force et de générosité qu'elle désirait faire passer dans l'âme de ses filles.

« Ce ne fut pas sans un dessein particulier de Dieu qu'Angèle eut à former, en ce domicile de choix, le premier noyau de son Institut. Les Sœurs, pour arriver jusqu'à leur Mère, devaient fouler un sol tout baigné du sang des généreux martyrs de Jésus-Christ. Un tel exemple était propre à leur faciliter les sacrifices exigés d'elles par une règle dont l'esprit est celui de l'immolation entière de soi-même.... *Virginité et Martyre!* Ces deux titres sont souvent joints ensemble dans les fastes de la Ste Eglise: la bienheureuse le faisait re-

[1] Sa fête est marquée au Martyrologe romain le 24 mai.

[2] Ils étaient frères, l'un prêtre et l'autre diacre. L'Eglise les fête le 15 février.

marquer à ses jeunes disciples, ajoutant qu'à défaut du glaive des bourreaux, elles auraient à soutenir la persécution du monde et la lutte contre elles-mêmes ». [1]

Mais ce que notre Mère ne pouvait dire, c'est la vénération qui devait s'attacher dans la suite des temps à cette humble retraite de Sainte-Afre, témoin des dernières années de son exil et de sa sainte mort. Années fécondes entre toutes, tant à raison de l'institution de la Compagnie de Ste Ursule que par l'épanouissement des vertus de la bienheureuse: avant de la ravir à la terre, Dieu la pose sur le chandelier et fait rayonner splendidement sa lumière.

L'une de ses douze premières filles, *Barbara Fontana,* eut, depuis cette époque jusqu'à la mort de la sainte, l'incomparable avantage de partager sa demeure, de vivre dans son intimité et de travailler avec elle à la culture spirituelle des vierges confiées à leurs soins. Lui ayant survécu de quelques années, elle a pu rendre témoignage de la manière dont Angèle vivait à Sainte-Afre, et la tradition s'en est fidèlement conservée.

La salle ou chambre près de l'église, dont nous avons indiqué les dimensions, formait deux locaux; l'un plus grand servait de lieu de réunion aux Sœurs: les bancs dont elles faisaient usage s'y voient encore; le second était la chambre de la sainte et de sa compagne. On n'y allumait jamais de feu, non pas même pour cuire les aliments, puisque toutes deux, en dehors de leurs

[3] Madame Girelli.

jeûnes fréquents, se contentaient d'un peu de pain, de fruits et de légumes non apprêtés qu'elles recevaient en aumône, ayant soin de ne jamais rien garder pour le lendemain. « Il semblait, dit Doneda, parlant de l'ex-« trême mortification d'Angèle, que son corps eût « changé de nature: les remèdes des médecins, lorsqu'on « l'obligeait d'y avoir recours, étaient impuissants à la « guérir, tandis qu'elle retrouvait ses forces en prenant « ses pauvres mets ordinaires: oignons, poireaux et au-« tres légumes et fruits crus. Dieu la faisait bénéficier « sans doute de la vertu médicinale qu'il a mise dans « les plantes ».

Pas de lit non plus en cet humble réduit; une chaise y suppléait, ou, tout au plus, une natte étendue à terre avec une pierre servant d'oreiller. Pour tout ornement, une image sur papier représentant Notre-Seigneur en croix. Pauvres étaient les habits sous lesquels la généreuse Mère portait un rude cilice; et de combien d'autres secrets n'usait-elle pas pour se mortifier dans le toucher comme dans le goût! Parfois, en plein hiver, elle trempait dans l'eau glacée la chemise qu'elle allait revêtir. Malgré ces étonnantes austérités, elle se maintint jusque dans la vieillesse assez vigoureuse pour soutenir de grands travaux. La sainte Eucharistie la nourrissait, même corporellement, en sorte que sa vie était un miracle perpétuel.

Si l'on cherche à lire dans la belle âme d'Angèle, pure de l'innocence baptismale et si éclairée dans les voies spirituelles, le *pourquoi* de tant de cruautés qu'elle a exercées sur elle-même, depuis son enfance jusqu'à

son dernier jour, on aura pour réponse générale celle de tous les saints: *Amour! - Ou souffrir ou mourir!* disait la séraphique Thérèse d'Avila. Non pas que la souffrance soit un *but:* elle n'est qu'un *moyen.* Les saints ne souffrent pas *pour souffrir;* mais, à l'exemple du Sauveur, pour confesser les droits de Dieu, pour lui rendre grâce, pour réparer sa gloire outragée, pour obtenir pardon et miséricorde. Plus ils pénètrent le *tout* du Créateur et le *néant* de la créature, plus ils s'immolent et se laissent immoler.

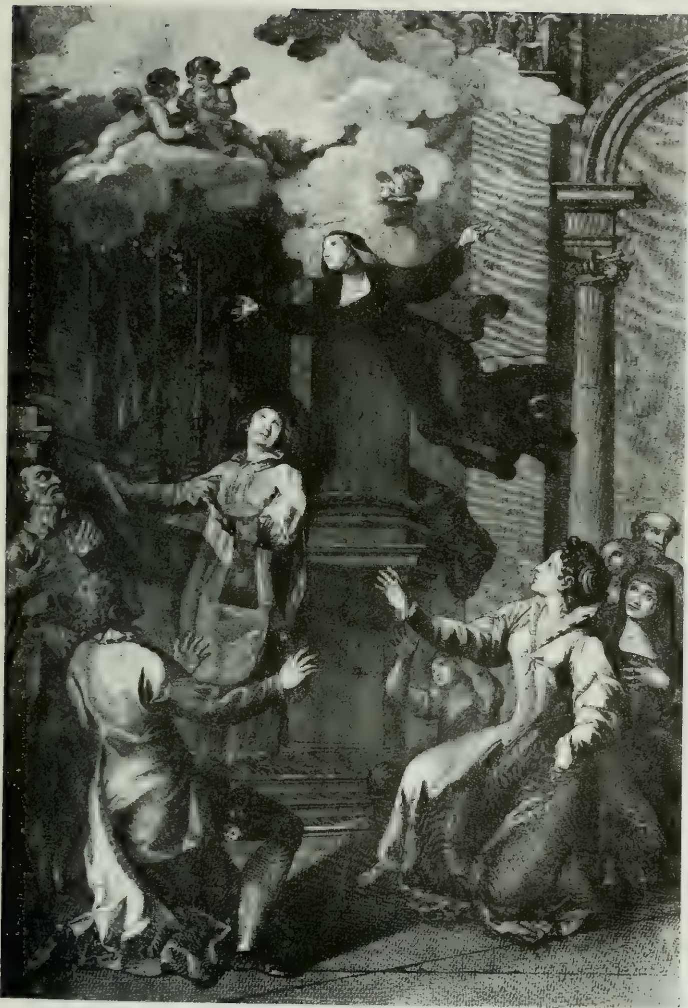
On peut supposer que le besoin de *réparation* poussait surtout Angèle vers ces sublimes excès. Elle croyait, comme les vrais justes, avoir beaucoup à réparer pour elle-même. Surtout, elle était écrasée par le poids des crimes publics, par cette apostasie presque générale de l'Europe chrétienne, entraînée dans l'hérésie de Luther et de Calvin. De plus, se voyant appelée à fonder une œuvre de régénération dont le but premier serait l'éducation chrétienne de la jeunesse de son sexe, elle ne croyait pouvoir trop faire pour attirer des bénédictions sans fin à ses filles présentes et futures. Si l'attente avait été longue, c'était bien moins pour en dresser le plan que pour y mettre une somme suffisante de souffrances et de sacrifices: Dieu en vaut la peine, et les âmes aussi!

« La croix sue le baume et transpire la douceur, di-
« sait le Bienheureux Curé d'Ars; plus on se joint à
« elle, plus on la presse dans ses mains et contre son
« cœur, plus on en fait découler l'onction dont elle est
« remplie ». Notre Mère pensait et vivait de même

dans sa retraite de Sainte-Afre: elle jouissait de s'immoler, et son oraison montait sans obstacle vers le ciel. Barbara Fontana a déposé que souvent elle vit la bienheureuse absorbée et ravie en Dieu tandis qu'elle priait, et son corps même notablement élevé de terre. Ces grâces n'étaient pas nouvelles à notre sainte; elle les avait jusque-là toujours tenues cachées, sauf à son confesseur. Mais en ce temps, le Ciel voulait accréditer ostensiblement la sainteté de cette femme forte qui, comme celle de nos saints Livres, « allait mettre la « main à de grandes choses ».

Un jour qu'Angèle entendait la messe dans l'église de St-Barnabé, près de l'autel consacré à saint Nicolas de Tolentino, elle fut publiquement ravie en extase, au moment où le prêtre lisait le saint Evangile. Son corps s'éleva de terre et resta suspendu, droit, debout, pendant un temps considérable, à la vue de tous les assistants qui étaient fort nombreux. Ceci arriva, d'après le rapport unanime des historiens, en l'année 1534. Le bruit de cette merveille se répandit de toutes parts; on épiait la sainte Mère lorsqu'elle allait et venait dans la ville, et on la suivait de loin avec une pieuse curiosité.

De même en ce temps se produisirent, ou plutôt se renouvelèrent certains faits révélateurs du don de prophétie que le Seigneur lui avait départi. Un de ses neveux étant venu lui faire visite: « Ouvrez à mon neveu, dit-elle à Barbara, tandis que le visiteur n'était pas encore à la porte de sa demeure et qu'elle n'avait pu d'aucune manière naturelle être informée de



Extase de la Sainte, dans l'église de St Barnabé, à Brescia.

(Tableau conservé à Brescia).

son arrivée. Une autre fois, un jeune Chanoine de l'église St-Nazaire de Brescia, dont le père était allié à la famille de notre sainte, heurta le marteau de la porte qui conduisait à la chambre d'Angèle. Celle-ci, voyant sa compagne ouvrir la fenêtre pour savoir qui frappait? - C'est, dit-elle, *le fils de Messer Angelo, mon parent; faites-le entrer.* Cet ecclésiastique entendit de la rue ce propos, et en fut très étonné, car il était certain de n'avoir pas été aperçu par celle qui affirmait sa présence. Son étonnement se changea en vénération lorsqu'il entendit la Servante de Dieu lui faire le détail de la vie qu'il avait menée depuis ses jeunes années, comme si elle l'avait toujours suivi; puis lui découvrir l'état présent de son âme et lui donner, touchant la dignité du sacerdoce et le soin de sa perfection, des conseils divinement inspirés.

Mais ces faveurs du ciel étaient surtout prodiguées à la bienheureuse en vue de sa mission spéciale: tout dans son existence se rapportait à ce grand but. Cette famille qu'elle enfantait à l'Eglise commençait à s'étendre; le nombre des Sœurs avait plus que doublé à la fin de la première année de leur groupement. Il était difficile de les réunir toutes dans l'étroite chambre de Sainte-Afre, où affluaient en outre quantité de personnes qui recouraient à la sainte Mère. Le Seigneur y pourvut et inspira à une noble veuve, *Elisabeth Prato,* d'offrir à Angèle, dans sa propre habitation, située place du Dôme, un appartement retiré qu'elle disposerait et ornerait en forme d'oratoire. La proposition fut acceptée avec reconnaissance, et c'est là en effet qu'à partir de ce

moment jusqu'à la mort de la sainte, les Vierges de Ste Ursule tinrent leurs réunions.

Ayant dans la suite été pourvues d'une église plus commode, elles abandonnèrent ce petit cénacle si plein de souvenirs. Mais au siècle suivant (1621), la maison où il se trouvait devint la propriété d'un homme très chrétien, Jean-Baptiste Bianchi, lequel tint à restaurer à ses frais l'oratoire de sainte Angèle. Voici la description qu'en donnait, en 1672, un voyageur italien, Lombardi de Bari. Cette description nous fait revivre les sept années environ pendant lesquelles ce lieu de prières fut sanctifié par la présence de la bienheureuse et de ses filles.

« L'autel de bois est dédié à Jésus crucifié, représenté « sur une peinture murale où l'on voit aussi la Vierge « Marie, saint Jean l'Evangéliste et deux des saintes « femmes. Au-dessus de la porte, à l'intérieur, se trou« vent trois peintures à fresque, portant la date du « 11 décembre 1533. Deux autres sujets sont représen« tés sur les parois latérales: d'un côté sainte Ursule, « la palme à la main; de l'autre, l'Assomption de la « Ste Vierge. Plusieurs cadres ornent les murs: ici, « sainte Afre, sous des vêtements d'Ursuline, est con« duite aux bêtes de l'amphithéâtre et épargnée mira« culeusement; là sainte Elisabeth de Hongrie, ayant « près d'elle plusieurs jeunes filles occupées à filer et à « dévider, pendant que d'autres assises à table, éga« lement en habits d'Ursulines, sont servies par la prin« cesse ceinte d'un tablier. Il y a encore un tableau de

« sainte Paule et de sa fille Eustochie, disciples de « saint Jérôme, ainsi que les images des saints martyrs « de Brescia, Faustin et Jovite. Enfin, sur la porte de « l'oratoire, en dehors, on a peint en clair-obscur « l'image de la Servante de Dieu, avec cette inscription « glorieuse pour elle:

La Bienheureuse Angèle Merici, miroir sans tache des vierges de Brescia, ici, pour la première fois, institua avec une profonde sagesse, sous l'inspiration du Ciel, les vierges destinées à vivre dans le siècle. C'est en ce lieu que, par l'éclatante lumière de ses vertus, pendant qu'elle y demeurait, elle illumina ses compagnes. - Ce saint lieu allait à sa ruine, par le fait du temps et des hommes, lorsque Jean-Baptiste Bianchi, par attachement à une si sainte mémoire, a restauré l'édifice. 1621. [1]

[1] Nous donnons l'inscription latine dans sa disposition lapidaire:

BEATA ANGELA MERICI
BRIXIANARUM VIRGINUM SPECULUM IMMACULATUM
HIC PRIMUM SACRAS VIRGINES SAECULARES
DIVINO INSTINCTU
SAPIENTISSIME INSTITUIT
PROPRIAEQUE VIRTUTIS FULGENTISSIMIS RADIIS
HIC SAEPISSIME COMMORANDO
ILLUSTRAVIT
CORRUERAT INIURIA TEMPORUM ET HOMINUM
HAEC SACRA AEDICULA
AT JO.-BAPTISTA BLANCUS TANTO NOMINI DEVINCTUS
EXSTAURAVIT
MDCXXI

Ce fut donc là que, vers la fin de 1533, ou tout au plus dans les premiers jours de l'année suivante, Angèle tint avec ses filles, maintenant au nombre de vingt-huit, des réunions quotidiennes. La prière s'y mêlait aux pieux entretiens. Comme un canal fidèle à déverser ses eaux abondantes, la sainte fondatrice communiquait franchement et simplement à ses jeunes disciples les biens de grâce déposés dans son âme en vue de leur vocation.

Elle disait combien l'Eglise était affligée par les progrès de l'hérésie. L'Angleterre, l'« Ile des Saints », venait d'être jetée par son roi Henri VIII, dans le schisme d'abord, puis dans le protestantisme. L'Italie elle-même n'était pas à l'abri de ces défections: le passage des armées allemandes y avait déposé des germes de luthérianisme, et cette pernicieuse doctrine se répandait jusque dans la Lombardie. L'ignorance du peuple préparait la voie au succès des novateurs; la foi disparaissait en même temps que le respect et la soumission à l'autorité de l'Eglise et de ses ministres. - « *Ce sont les mères qui font les familles,* [1] expliquait la Servante de Dieu; *et s'il y a tant de mères si peu chrétiennes, c'est que l'éducation des filles est négligée. L'acte de charité par excellence serait donc d'enseigner la doctrine chrétienne aux jeunes filles de toute classe, à celles surtout de la classe populaire, de les élever dans la pratique des obligations de leur baptême.* Il y aurait aussi à éclairer

[1] Fénelon dira plus tard équivalemment, dans son *Education des filles*, chap. Ier: *Ce sont les femmes qui font et défont les maisons.* Vérité de tous les temps!



PREMIÈRE RÉUNION D'ANGÈLE ET DE SES COMPAGNES.

(D'après un très ancien tableau qui se voit encore dans sa chambre de Ste-Afre).

les pauvres femmes ignorantes, à consoler et à soutenir celles que la misère et le mauvais exemple exposent à se perdre.

« Qui remplira mieux ce labeur que des âmes con-« sacrées à Dieu par la sainte virginité? Les héréti-« ques ont jeté sur ce saint état l'insulte et le mépris: « c'est donc l'heure de le faire briller aux yeux de tous « et de confier à une Compagnie de vierges, établie à « cet effet, l'apostolat nouveau réclamé par les besoins « actuels. On y joindra ensemble, à l'exemple du Sau-« veur au cours de sa vie mortelle, la vie active et la « vie contemplative, et l'on ne se proposera d'autre fin « que la gloire de Dieu et le salut des âmes ». Notre Mère disait encore: « Nous recevrons dans notre Com-« pagnie les jeunes filles de toute condition qui, n'étant « pas à même d'embrasser la vie monastique, se trou-« vent obligées de demeurer au milieu du siècle. Of-« frons-leur les moyens de sanctification qu'elles ne peu-« vent aller chercher dans le cloître, et mettons-les en « état de procurer avec leur propre bien celui du « prochain ».

C'est ainsi que, par un de ces traits de génie dont le Ciel gratifie souvent les saints, l'humble Angèle sondait jusqu'au fond les plaies de la société contemporaine et voyait clairement le remède à leur appliquer. Ce siè-cle s'était violemment séparé du passé, sans distinguer entre ce qui est sacré, intangible, et ce qui peut être modifié: il fallait, au moins dans la vie individuelle, sauver l'*idéal immuable* du vrai christianisme et for-

mer dans ce but des vierges dévouées qui instruiraient dans la sainte doctrine la jeunesse de leur sexe.

En précisant le but de l'Institut, la fondatrice interrogeait les dispositions de ses filles. Elle s'était d'abord appliquée à leur faire goûter les solides vertus qui naissent au pied de la croix: l'heure était venue de prouver leur amour à Jésus crucifié. Elle les amena toutes à faire à Dieu une immolation complète et à se tenir prêtes à ce que l'obéissance exigerait d'elles.

« Grand et noble dessein! exclame Faïno. Œuvre « absolument inconnue avant Angèle! Comment ne pas « reconnaître ici la toute-puissance du Seigneur, lequel « ne fait jamais mieux éclater sa gloire qu'en employant « les plus faibles moyens pour accomplir en son nom « des choses grandes et sublimes?... Mais le prodige le « plus remarquable fut d'appeler tant de vierges à en- « trer dans cette Compagnie, en un siècle si perverti, et « de les rendre victorieuses du monde et de l'enfer ».

Or, en la même année 1534, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, Ignace de Loyola réunissait près de Paris, dans l'église de Ste-Marie de Montmartre, ses six premiers compagnons et jetait avec eux les fondements de la Compagnie de Jésus. Le brillant chevalier espagnol, devenu l'ascète de Manrèse, avait rêvé lui aussi, comme la Vierge de Brescia qu'il ne connut jamais, d'opposer au formidable torrent de l'hérésie la digue d'un apostolat spécial. Cet apostolat comprendrait la prière, la science, la prédication, et s'attacherait surtout à l'éducation de la jeunesse. Pour Ignace,

ainsi que pour Angèle, l'école chrétienne était le contre-poison le plus sûr de l'hérésie envahissante. Par de nouvelles méthodes, avec des professeurs d'un dévouement et d'une intelligence hors ligne, il va organiser l'armée de défense qui luttera contre les doctrines perverses de l'esprit humain émancipé.

Compagnie de Jésus, gloire d'Ignace! *Compagnie de Sainte-Ursule*, honneur immortel d'Angèle Merici! « C'est à ces deux Ordres religieux, dit Charles Sainte-Foi, que l'Europe et la France en particulier, doivent en grande partie le bonheur d'avoir conservé la vraie doctrine. Ce que la Compagnie de Jésus fut pour les hommes, celle de Sainte-Ursule le fut pour les femmes; et ces deux illustres sociétés, s'emparant ainsi des deux moitiés de la famille, produisirent des fruits admirables de grâce et de vertus. Nées en même temps, produites par le même esprit, tendant au même but, fleuries en quelque sorte sur la même tige, il n'est pas étonnant qu'elles aient révélé dès l'origine les liens de fraternité qui les unissaient et que, marchant toujours côte à côte, comme deux sœurs, elles se soient toujours soutenues mutuellement ». [1]

Cette coïncidence n'était pas possible sans une particulière disposition de la Providence. D'autres similitudes se présentent encore à l'esprit. Saint Ignace, loin de donner son nom à la société qu'il institue, veut qu'elle ne soit connue dans le monde que sous le titre de Compagnie de Jésus; sainte Angèle fait de même: à cette

[1] Préface aux *Vies des premières Ursulines de France.*

appellation chevaleresque de *Compagnie,* qui répond à son plan, elle joint, au lieu du sien, le nom de la glorieuse vierge et martyre sainte Ursule, derrière laquelle sa modestie se cache. Ignace et Angèle, sentinelles avancées au sein des bataillons ennemis, arborent le même étendard, la Croix, et prennent tous deux la même devise: *A la plus grande gloire de Dieu!* [1]

Le premier, toutefois, mènera le combat ouvertement, fièrement, comme il convient à un homme. Notre Mère, plus timide, ainsi qu'il sied à une vierge, agira par persuasion: elle pénètrera dans les familles, abordera les travailleurs et les pauvres, catéchisera les enfants, et elle prouvera les vérités de la foi plus par sa bonté et sa patience que par une puissante dialectique.

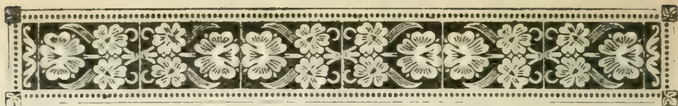
Notons en passant l'ingénieuse remarque consignée dans les *Chroniques Ursulines:* « C'était chose assez « convenable, dit l'annaliste, qu'un Ordre de filles qui « entreprenaient d'enseigner la jeunesse, ne parût point « qu'il n'y eût des religieux qui fussent institués pour « le même emploi ». La Bulle d'approbation de la Compagnie de Jésus précéda en effet de quatre ans celle qui fut donnée aux Ursulines, le 9 juin 1544.

[1] Un autre rapprochement, moins connu, ressort de l'histoire des deux saints. Avant d'entrer en lutte contre les ennemis de Dieu, avant de mettre la main à l'œuvre de sa vie, Ignace, âgé de trente-deux ans, entreprend le pèlerinage de la Terre Sainte. C'était en 1524; son voyage dura de juillet à novembre: ce saint fondateur de la Compagnie de Jésus se trouva donc à Jérusalem en même temps que sainte Angèle! Pour son retour, obligé de prendre à Chypre un autre navire, il choisit, entre les trois qui partaient pour l'Italie, une mauvaise barque, laquelle seule résista à une furieuse tempête. Notre sainte avait fait de même, ainsi que nous l'avons raconté au chap. V.

On raconte que, venant de signer cette dernière, le Pape Paul III dit à saint Ignace: *Je viens de vous donner des sœurs.* Réelle ou supposée, historique ou légendaire, cette parole exprime une vérité absolument exacte dans son fond: elle était une prophétie de l'avenir. Le dévouement des Jésuites à l'Ordre naissant, leur coopération constante à son développement, les soins spirituels dont ils l'ont toujours entouré, justifient la prédiction du point de départ.

Il est temps que nous marquions le jour et l'heure du baptême, et la raison d'être du patronage de l'Institut d'Angèle, et que nous pénétrions dans l'organisation de sa sainte milice.





CHAPITRE VIII.

La Compagnie de sainte Ursule: Pourquoi ce patronage. Rédaction et approbation de la Règle.

(1533-1537).

Tout était prêt pour la consécration des premières filles d'Angèle au Seigneur. Depuis deux ans et plus, elle cultivait ces jeunes plantes: il lui tardait de les présenter à l'autel. Le jour choisi fut le 25 novembre, fête de sainte Catherine vierge et martyre. La sainte Mère voulait ainsi assurer à son œuvre la protection de cette admirable vierge d'Alexandrie, martyrisée au commencement du IVe siècle et célèbre dans le monde entier par sa science miraculeuse, par son zèle à défendre la vérité chrétienne et par l'éclat de sa chasteté. Cette date du *25 novembre 1535* est demeurée chère aux Ursulines, aussi bien que le culte envers sainte Catherine: c'est un héritage de famille. En fêtant l'illustre martyre, elles se remémorent la touchante scène qui, à Brescia, marqua ce jour-là leur naissance authentique.

Ce fut dans l'église Sainte-Afre que les Sœurs, au nombre de vingt-sept, après s'être préparées par le recueillement et la prière à cette cérémonie, se réunirent

autour d'Angèle pour entendre la sainte messe et faire ensemble la sainte communion. Elles scellèrent, par le vœu simple de virginité, leur engagement de renoncer au monde et de choisir Jésus-Christ pour leur unique Epoux. La troupe angélique se rendit ensuite à l'oratoire privé de la place du Dôme, afin de recevoir, dans ce nouveau cénacle, les ordres du ciel, de la bouche de leur sainte fondatrice.

Comme elle dut tressaillir de joie, l'heureuse Mère, en se voyant entourée de ces élues de la première heure! Le chœur des vierges, entrevu dans sa vision prophétique, commençait à se former, et son regard, perçant l'avenir, entrevoyait au cours des siècles ces millions de religieuses, d'enfants, de jeunes filles qui, sous la même bannière, graviraient les degrés de la patrie céleste. La pensée dominante de sa vie était réalisée! L'Eglise comptait un Institut qui deviendrait un grand Ordre et donnerait l'impulsion à une foule de sociétés semblables. Rien de plus simple que la forme sous laquelle s'inaugurait cette œuvre de Dieu; mais l'âme d'une sainte rayonnait à travers. Il ne manquait à la fondation que la signature de l'autorité ecclésiastique qui lui sera bientôt accordée.

Dans cette mémorable réunion, notre Mère dut adresser aux sœurs, sinon textuellement, du moins quant au fond, les paroles que, peu de temps après, elle dictait en tête de sa Règle. Nous les citons; rien n'est bon comme de recueillir les propres expressions des saints:

Puisqu'il est arrivé, mes filles et sœurs bien-aimées, que Dieu vous a accordé la grâce de vous séparer des té-

nèbres de ce misérable monde et de vous réunir pour servir ensemble sa divine Majesté, vous avez à lui rendre d'infinies actions de grâces pour un don si spécial et si singulier. Combien de personnes du plus haut rang: impératrices, reines, duchesses et autres qui, dans le désir d'un plus grand bonheur et d'une plus grande gloire, envieront votre condition comme plus élevée et meilleure que la leur, et auront voulu avoir été vos servantes! C'est pourquoi, mes sœurs, je vous exhorte, ou plutôt je vous prie, puisque vous avez été élues pour vraies et chastes épouses du Fils de Dieu, de considérer avant tout l'importance et l'admirable dignité de ce choix; et ensuite, de vous efforcer de rester exactement dans l'esprit de votre vocation.

Embrassez d'un grand courage tous les moyens et voies nécessaires pour avancer et persévérer jusqu'à la fin; car un bon commencement ne suffit point sans la persévérance. [1]

Après ce préambule, la sainte précisa la tâche à remplir. Elle partagea ses filles entre les divers quartiers de la ville pour y exercer les actes de la charité la plus désintéressée: soulageant les pauvres, les malades, les infirmes, et surtout distribuant aux ignorants le pain de la doctrine chrétienne, instruisant les jeunes filles dans les travaux propres à leur condition, se faisant enfin, à l'exemple du bon Maître, les servantes de tous.

Il y eut en ce jour, pour la famille naissante, une sorte de Pentecôte. Remplies de l'esprit de leur Mère,

[1] *Règle de la Compagnie de Sainte-Ursule de Brescia.* Préface.

ces jeunes vierges se portèrent avec tant de ferveur et de dévouement au service du prochain, que la cité de Brescia en fut émue et se sentit elle-même renouvellée dans sa foi. C'était, disent les contemporains, comme un écoulement de la vie des premiers chrétiens et de la charité qui régnait parmi eux. On se demandait néanmoins si cette forme si nouvelle de vie religieuse se maintiendrait et si le contact du monde ne la ruinerait pas? Ce fut le contraire qui arriva: la contagion du bien gagna de nombreuses recrues. L'année 1535 n'était pas achevée que la jeune société comptait soixante membres.

On nommait cette virginale troupe *la sainte, la divine Compagnie*. Loin d'y apporter des entraves, l'Evêque et les magistrats favorisaient de tout leur pouvoir les réunions et les conférences qui, à certains jours, se tenaient dans l'oratoire. Des habitants de la ville, même de la plus haute condition, aimaient à s'y rendre: enfin, il n'y avait, pour les sœurs et pour leur Mère, que bénédictions dans Brescia.

« Une merveille digne de remarque, dit à ce sujet le P. Quarré, de l'Oratoire, c'est qu'Angèle entreprit sans conseils et sans appui humain la fondation d'un nouvel Ordre, en un siècle aussi perverti qu'était le sien. Dieu l'envoya, comme une autre Débora, pour rappeler son peuple au devoir. Il la prit par la main, lui donna son esprit pour la conseiller et la diriger en tout. Ainsi commença-t-elle à établir sa Compagnie en une manière convenable à son époque. Il fallait en effet, au milieu de l'ignorance et de la corruption universelles, aller chercher les pécheurs dans leur propre maison, les contrain-

dre d'ouvrir les yeux pour voir la lumière, et courir après eux pour les rappeler au chemin du salut.

« La sainte Mère s'accommoda à ces tristes nécessités ... Toutefois, par une prévoyance qui accompagne toujours la sagesse du ciel, et par un mouvement secret de l'Esprit de Dieu, elle ordonna que, selon l'exigence des temps, on pourrait changer la forme de vie qu'elle avait introduite, et voulut que cela fût dit et inséré dans les Règles et dans la première approbation de son nouvel Ordre. Car elle prévoyait que Dieu ordonnerait autrement de sa Compagnie de vierges et que, de cette première semence, il ferait croître des fruits plus parfaits et d'une plus abondante bénédiction ».

Ainsi se trouvait inaugurée la forme de vie religieuse adonnée au dévouement extérieur, forme que saint François de Sales voulut à son tour, cinquante années plus tard, réaliser dans son premier plan de la Visitation, et dont saint Vincent de Paul eut l'honneur de trouver la seule vraie formule, par la création de la *Sœur de Charité*.

Divin jeu de la Providence: au moment même où Luther et ses adeptes violaient les cloîtres et en faisaient sortir les vierges du Christ; au moment où le saint état de la virginité tombait sous le mépris; à l'heure enfin où beaucoup de ceux qui étaient engagés par des vœux ne les gardaient plus, la bienheureuse Angèle Merici imposait l'austère pratique des conseils évangéliques à des vierges que ne liaient même pas les vœux ordinaires de religion! En maintenant ses premières filles près de leurs parents, elle agissait sur la famille, germe cellu-

laire de la société humaine, et elle préparait pour sa part le grand travail de régénération qui préoccupait l'Eglise, et que le saint concile de Trente devait bientôt entreprendre magnifiquement. A la caricature d'une prétendue Réforme, elle opposait la sereine beauté d'un christianisme, réalisé dans la *vierge institutrice,* telle que sa règle la formerait.

Cette Règle, elle en avait conçu sous le regard de Dieu le plan et les détails: l'heure était venue de faire davantage. Dès les premiers mois de l'année 1536, elle appela près d'elle, comme secrétaire, *Gabriel Cozzano,* homme très pieux, docte et expérimenté, qui faisait partie de la curie épiscopale, le priant de mettre par écrit sous sa dictée, les documents qu'elle voulait laisser à sa famille spirituelle. En attendant que ce travail fût achevé, elle crut bon de révéler aux sœurs le touchant mystère du patronage de sainte Ursule que le ciel destinait à leur Société.

« Nous formerons, leur dit-elle, la COMPAGNIE DE « SAINTE-URSULE: cette vierge qui, par son zèle et ses « instructions en a sanctifié tant d'autres, sera votre Pa« tronne et la mienne. Nous travaillerons sous sa ban« nière à la propagation de la foi, à l'extinction du vice « et de l'erreur, nous instruirons dans la sainte doctrine « les personnes de notre sexe. Oui, mes chères filles, si « nous n'avons pas comme sainte Ursule le bonheur de « gagner le paradis par un glorieux martyre, nous y arri« verons au moins par l'imitation de ses vertus ».

Ce que la sainte Mère ne disait pas, c'est que de célestes visions l'avaient invitée à se mettre,

elle et son œuvre, sous la protection de l'admirable Ursule.

Qui était cette vierge tant renommée, derrière laquelle Angèle se dérobait en la constituant patronne du nouvel Institut?

Diverses légendes racontent la vie et le martyre d'Ursule, la princesse bretonne, immolée au milieu de ses nombreuses compagnes: ces récits varient dans les détails, n'ayant longtemps été transmis qu'oralement, mais le fond demeure certain et justifie le culte immémorial rendu dans toute la chrétienté à la célèbre martyre de Cologne. Ce ne sont que les faits vraiment extraordinaires et grandioses que l'imagination des peuples primitifs se plaît à orner des fleurs de sa poésie: la variété des légendes justifie donc ici la grandeur de l'événement.

Voici ce qui paraît le plus accrédité. - Vers l'an 380, l'empereur romain Gratien envoya dans la Grande-Bretagne un de ses lieutenants, Maxime, pour gouverner ce pays; mais celui-ci trahit son souverain et se fit lui-même proclamer empereur par ses soldats. Puis, jaloux d'étendre sa puissance, il passa la mer et vint dans l'Armorique ou petite Bretagne, s'empara de cette province, et la donna en récompense à Conan Mériadec qui l'avait aidé à la conquérir. Le nouveau maître, voulant repeupler son domaine que la guerre avait dévasté, envoya, sur les conseils de Maxime, en différents royaumes voisins demander des épouses pour ses soldats.

Quant à lui, il sollicita la main d'Ursule, fille d'un roi chrétien du nord le la Grande-Bretagne: cette prin-

cesse n'était pas moins célèbre par sa beauté que par ses rares vertus. Elevée dans la foi du Christ, elle avait consacré sa virginité à ce divin Epoux et elle était résolue à la conserver au péril de sa vie. Les parents d'Ursule hésitaient à donner leur fille à un prince païen; mais un songe miraculeux avertit la jeune vierge que cette alliance entrait dans les plans du ciel et la conduirait au terme de ses désirs.

Ursule fut donc promise à Conan, et l'on rassembla autour d'elle, pour les conduire également dans l'Armorique, une troupe considérable de jeune filles dont elle fut comme la gouvernante et la conductrice: la légende porte leur chiffre jusqu'à onze mille! Toutes s'embarquèrent au port de Londres. Mais à peine leurs vaisseaux eurent-ils gagné la haute mer, qu'une tempête les jeta sur la côte de la Germanie, à l'embouchure du Rhin, d'où la flotte navigua jusqu'à Cologne. Gagnées par l'exemple et par les exhortations de la généreuse princesse, ces nombreuses vierges, détournées du but de leur voyage, se donnèrent comme elle à Jésus-Christ et renoncèrent à toute alliance terrestre. Quelques-uns affirment que cette troupe virginale se rendit en pèlerinage jusqu'à Rome; le souvenir de leur passage est resté dans les traditions de Bâle, de Reinfeld, de Strasbourg et autres lieux, où l'on croit même que s'arrêtèrent plusieurs des compagnes d'Ursule.

Rencontrées au retour par une bande de Huns, détachés sans doute de la grande armée d'Attila, elles se voient enveloppées près de Cologne par ces hordes sauvages, et mises dans l'alternative de perdre la vie ou de

fouler aux pieds les promesses de leur baptême. Ursule est là: héroïque dans sa foi et dans son courage, soutenue par le divin Roi Jésus, elle anime ses sœurs à demeurer fermes et à joindre la palme du martyre à la gloire de la chasteté victorieuse. Toutes se montrent dignes d'un tel chef; toutes protestent que jamais elles n'abandonneront la loi de Dieu: aussi sont-elles massacrées sans pitié, sous les yeux d'Ursule qui tombe la dernière en suprême holocauste. L'endroit où on les enterra s'appelle encore le *Champ de sainte Ursule,* et la rue qui y conduit porte le nom de *Rue du Sang.* Une église a été bâtie sur le lieu même de leur martyre: c'est comme un immense ossuaire que la vénération des peuples n'a cessé d'entourer depuis quinze siècles.

« Sainte Ursule, disent les *Chroniques* des Ursulines, [1] joint à la virginité et au martyre la couronne des docteurs: éclairée de la science des saints, elle se trouva en peu de temps assez savante pour instruire onze mille vierges, et pour leur faire pratiquer le plus haut et le plus difficile de tous les points contenus dans la doctrine de Jésus-Christ ». C'est pourquoi les âges chrétiens l'avaient proclamée *Patronne des Ecoles,* plaçant sous sa bannière les plus illustres Universités de l'Europe: celles de Vienne et de Coïmbre, et surtout la Sorbonne, à Paris. Cette dernière se fit une gloire spéciale du culte

[1] Les *Chroniques de l'Ordre de sainte Ursule*, publiées en 1673 par les soins des Ursulines de Paris, exhalent un délicieux parfum monastique et reflètent en même temps le style du grand siècle, avec sa belle simplicité. Il en sera question dans la suite de cet ouvrage: *Histoire de l'Ordre des Ursulines.*

de sainte Ursule: son église lui était dédiée, et chaque année on y célébrait sa fête avec un éclat extraordinaire.

De nombreuses Confréries avaient aussi été établies en l'honneur de la grande martyre de Cologne, et l'on ne peut dire à quel point elles étaient populaires au sein de la chrétienté. Citons seulement celle du *Grand Navire de sainte Ursule,* fondée vers l'an 1480 dans cette même ville de Cologne. Elle portait pour emblème un vaisseau voguant sur l'océan, dont le mât était Jésus crucifié, la sainte Vierge se tenait au milieu, entourée de sainte Ursule et de ses compagnes; les douze Apôtres se partageaient à la proue et à la poupe. C'était à qui s'enrôlerait sous l'égide d'Ursule: rois et princesses, cardinaux, évêques, fidèles de tout rang et de tout sexe, voulaient s'assurer la protection de cette patronne spéciale de la bonne mort.

On ne peut douter que notre bienheureuse Mère, éprise dès l'enfance de la lecture de la Vie des Saints, n'ait été captivée par le récit du martyre de la généreuse princesse bretonne et de ses compagnes. De là, sans doute, entre Ursule et Angèle, une de ces mystérieuses attractions que Dieu forme et bénit, entre les âmes déjà glorifiées et celles qui cheminent encore dans la voie. Peut-être cette céleste amie conduisait-elle le groupe virginal, contemplé dans la vision de Brudazzo, faisant déjà pressentir à la jeune élue le rôle patronal qu'elle remplirait un jour près de ses filles? Ce que les historiens nous apprennent d'une manière plus explicite, ce sont diverses apparitions dont l'illustre martyre favo-

risa la Servante de Dieu durant les années plus proches de sa fondation: l'une à Crémone, avant la grave maladie qui la conduisit aux portes du tombeau; deux autres à Brescia: d'abord à la suite de la vision dans laquelle Notre-Seigneur reprenait Angèle de ses hésitations, puis avant la tenue du premier Chapitre de la Compagnie, ainsi que nous le dirons plus loin.

La gravure s'est inspirée de ces faits: on a représenté Angèle à genoux devant sa céleste protectrice qui, entourée d'une brillante phalange de vierges, lui remet une bannière marquée de la croix, comme pour l'instituer conductrice et maîtresse d'une troupe virginale qu'elle conduira au combat contre le démon, contre l'ignorance et le vice, ainsi qu'elle-même avait soutenu ses compagnes dans la mêlée où elles cueillirent la palme du martyre.

« Le spectacle de la vierge de Cologne, entourée de sa légion, a séduit, dit Dom Guéranger, le cœur d'Angèle Merici: il lui faut une armée de filles vaillantes. La noble princesse affronta les barbares: Angèle, nouvelle Ursule, livrera bataille au monde et à ses séductions redoutables pour des âmes encore neuves, et comme trophée de ses victoires, elle peut montrer les innombrales générations d'adolescentes que son Institut a sauvées depuis plus de trois siècles, en les initiant à la pratique et à l'amour des vertus chrétiennes ». [1]

Le patronage de sainte Ursule, préparé par Dieu même, nous initie encore à d'autres vues intimes de notre

[1] *Année liturgique:* sainte Angèle Merici, 31 mai.



Apparition de Ste Ursule à Ste Angèle,
(D'après une ancienne peinture).

sainte Mère. Ce n'est pas seulement la *virginité,* pas même seulement le *martyre* que cette désignation honore: c'est avant tout et surtout le *doctorat* de l'illustre maîtresse des onze mille vierges. A un Institut chargé éminemment d'enseigner la doctrine chrétienne, il fallait une inauguratrice couronnée du titre de docteur. Il est évident d'ailleurs que cet enseignement ne se donne qu'au prix de l'immolation: c'est pourquoi il aura des martyres pour patronnes, et ces martyres porteront la couronne de la virginité afin de servir de modèles à celles qui, mères véritables des âmes qu'elles font naître à la vie chrétienne, doivent, pour assurer à leurs œuvres la fécondité que donne l'Esprit-Saint, vivre séparées de tous les contacts humains, de toutes les alliances terrestres.

« L'Ordre de sainte Ursule, disent naïvement nos *Chroniques,* est beaucoup plus ancien que le vulgaire ne se l'imagine, puisque les fondements en furent jetés à la mort de ces saintes vierges, c'est-à-dire aux premiers siècles de l'Eglise. Dieu, en effet, pour les récompenser de leur double sacrifice, les destina à être mères et protectrices d'une multitude innombrable de filles qui seront à jamais leur joie et leur couronne ... Toutefois la sagesse divine ne jugea pas que les années les plus proches du martyre de ces vierges fussent propres à cet ouvrage, parce que les incursions des barbares empêchèrent que leur victoire n'eût d'abord tout son éclat.

« Le Seigneur avait promis dans l'Exode qu'*il verserait ses bénédictions après mille ans sur ceux qui l'auraient aimé et servi dans l'observation de ses saints com-*

mandements. Il est fidèle en ses promesses, et saint Augustin montre que Dieu a comblé de biens, en considération de David, quelques-uns de sa race, mille ans après son règne. Or, on ne peut croire que ce soit seulement pour les générations de père en fils qu'il se soit obligé à répandre ses bénédictions après dix siècles: il a sans doute étendu cette promesse aux générations spirituelles de ses fidèles serviteurs. Et c'est ainsi qu'il a béni notre bienheureuse Mère Angèle et ses filles, mille ans après l'entrée de sainte Ursule au ciel, en mémoire de ses vertus, surtout de son zèle à sauver le prochain, et de cet acte héroïque qu'elle et ses compagnes accomplirent en mourant pour Jésus-Christ.

« Enfin, la grandeur de cet Ordre demandait du temps pour le concerter, pour le former et pour en dresser comme le plan. Les grandes choses et les plus parfaites ne se font point à la hâte ni tout à coup, mais ont leur principe, leur progrès et leur accomplissement; et Dieu même n'agit pas selon tout son pouvoir quand il veut produire des ouvrages d'importance; car encore qu'il les puisse faire et perfectionner en un moment, il y emploie du temps. Combien a-t-il différé le chef-d'œuvre de la Rédemption? Et combien le Sauveur a-t-il travaillé longtemps pour l'exécuter? Il fallait, dit-on, que le monde connût ses maux et la nécessité du remède, afin d'en savoir ensuite plus de gré au souverain Médecin.

« De même, à proportion, l'Ordre de sainte Ursule a été réservé pour le temps auquel l'Eglise en aurait plus de besoin, que les fruits en seraient mieux goûtés, et que partant on en ferait plus d'estime. Il y a de

grosses rivières qui s'absorbent dès leur source; puis, après avoir roulé quatre ou cinq cents lieues sous terre, elles paraissent avec majesté et vont baigner les provinces étrangères et leur porter toutes sortes de biens. Ainsi après plus de mille ans passés depuis que sainte Ursule et ses compagnes ont fait un fleuve de leur sang, lequel a été si longtemps caché, il a paru à nos yeux pour fertiliser de plus en plus les campagnes de la chrétienté, et cela au temps le plus convenable ... ».

Ne nous privons pas de cette aimable conclusion de l'annaliste du XVIIe siècle: « Ce nouvel Ordre perpétue l'instruction que la princesse bretonne donna à ses compagnes, et la fait revivre ainsi que son angélique troupe dans une prodigieuse postérité ... Et ainsi Dieu se dégage du centuple qu'il leur avait promis, comme à ceux qui abandonnent tout pour lui; car il est probable que quiconque assemblerait toutes les filles enrôlées jusqu'ici sous le nom d'Ursulines, avec toutes les écolières qu'elles ont instruites et qu'elles instruisent sous la protection de sainte Ursule, trouverait un nombre approchant de *onze cent mille* qui est le centuple des *onze mille vierges!* ».

Voilà donc Angèle abritée et cachée sous les plis du manteau de son illustre Patronne, dont elle et son Ordre propageront à jamais la gloire. Le nom d'*Ursule* brillera; celui d'*Angèle* sera peu connu du grand nombre; beaucoup prendront la change, et croiront que les filles d'Angèle appartiennent à Ursule. Oui, en un sens, elles lui appartiennent comme une postérité d'adoption,

mais c'est Angèle qui la lui a donnée, ajoutant ainsi à son propre mérite celui d'un désintéressement qui achève de nous peindre notre Mère.

Cependant la rédaction des statuts de la Compagnie se poursuivait. C'était, nous l'avons dit, dans la prière et dans la souffrance que la bienheureuse mûrissait depuis longtemps cette sainte législation. D'enseignement humain, nulle trace! A l'heure voulue, elle produisit simplement l'œuvre divinement inspirée, tout ainsi que firent les apôtres lorsque Notre-Seigneur les choisit, sans lettres, sans culture, pour aller prêcher l'Evangile.

Au sortir de l'oraison, elle dictait ces précieux documents, ne voulant rien tirer de son propre fond, mais tout recevoir de l'Esprit de Dieu. Et bien qu'elle sentît en effet cette assistance d'en-haut, elle ne laissait pas de conférer sur chaque point avec son confesseur et avec des prêtres doctes et éclairés, parmi lesquels Paul de Crémone, chanoine de l'église Sante-Afre, et Dom Chrysanthe, attaché à une autre collégiale de Brescia. L'un et l'autre devaient être bientôt chargés de la direction spirituelle de la Compagnie. La prudence et l'humilité lui inspiraient ces sages précautions: à l'exemple de saint Jean-Baptiste, elle n'était à ses yeux qu'une *voix*, qu'un *son* rendant les oracles du Verbe éternel. Dans ce sentiment, elle obligea Gabriel Cozzano à taire son nom dans l'épître dédicatoire de sa Règle, comme pour attribuer cet écrit à celui qui y avait tenu la plume.

« Mais, déclare ce fidèle secrétaire dans le procès de béatification, j'atteste qu'Angèle, inspirée de Dieu, a été la vraie fondatrice et maîtresse de cet Institut, bien

que, par humilité, elle ait exigé que je taise son nom. Un jour, elle me dit que, seul avec elle, nous avions rédigé cette Règle; mais je puis affirmer qu'il ne s'y trouve rien de moi: je n'ai fait que reproduire, aussi fidèlement qu'il m'était possible, ce que me dictait la bienheureuse Mère. Seule, Angèle, soutenue de Dieu, a conçu cette grande œuvre. Elle-même protestait que tout y avait été ordonné par *Jésus de Nazareth* et par la *Vierge Marie:* d'où vient qu'elle l'appelait, non *sa Compagnie,* mais celle *de Jésus-Christ,* et elle lui donnait ses soins non comme maîtresse, mais comme servante. Le vif désir que le Saint-Esprit avait allumé dans le cœur d'Angèle par rapport à la Compagnie de sainte Ursule la faisait souvent s'écrier avec une très pure intention: *Plaise à Dieu que tout le monde vienne se ranger à l'ombre de cette Règle!*

« C'est ainsi, disait en s'adressant à des Ursulines un éminent Prélat, c'est ainsi qu'Angèle, *docteur* par formation toute divine, a donné à ses filles des Constitutions d'une inspiration si sage, si discrète, si parfaitement évangélique! ». [1] Nous en révèlerons au chapitre suivant les principaux points; ce document est le plus important écrit qu'ait laissé notre chère Mère: on y trouve la peinture de sa propre vie spirituelle.

Avant de le promulguer, Angèle le soumit au Cardinal François Cornaro, évêque de Brescia, tant pour faire acte de soumission à l'Eglise que pour procurer à

[1] Mgr DADOLLE, évêque de Dijon, *Panégyrique de sainte Angèle,* prononcé en la chapelle des Ursulines de Lyon, transférées à Superga, près Turin.

sa Règle elle-même la fermeté et l'autorité nécessaires. Le Pontife, alors absent, chargea son Vicaire général, Lorenzo Muzio, d'examiner cet écrit et de lui communiquer son rapport. Celui-ci, après une étude attentive, demeura convaincu que tout y était de Dieu, et, rempli de ce respect que méritent les paroles des saints, il n'eut pas la hardiesse d'y changer une syllabe. Le Cardinal donna donc, dans les termes les plus élogieux, le *Décret d'approbation,* daté du *8 août 1536*. Son Eminence, afin d'exciter le zèle et la fidélité des sœurs, accordait quarante jours d'indulgence quotidienne à celles qui observeraient extactement leurs règles.

C'était un premier pas, en attendant la ratification du Vicaire de Jésus-Christ: Angèle remercia Dieu et, de ce fait, reçut comme à nouveau le mandat d'inculquer à ses filles la lettre et l'esprit de la loi qui devait les régir. Le soir se faisait proche sur sa féconde existence: elle se hâtait de répandre à profusion la semence qui remplira les greniers du Père de famille.





CHAPITRE IX.

Angèle vivante dans sa Règle.

La Règle de la Compagnie de sainte Ursule, telle qu'elle nous est parvenue, a été éditée en 1673, par les soins du Père Cristoni, directeur spirituel des Ursulines de Brescia. Cet auteur affirme avoir reproduit avec soin le texte primitif, lequel avait subi, dans certaines copies antérieures, des changements non approuvés par l'Institut. « Or, dit-il dans sa Préface, la Compagnie ne veut d'autre Règle que celle qui lui a été donnée à l'origine, et qui est sortie du cœur de cette grande Servante de Dieu, la bienheureuse Angèle Merici qui avait l'Esprit de Dieu ...». Remarquons cependant que saint Charles Borromée, archevêque de Milan, propagateur ardent de la Compagnie, ajouta à ce premier texte, quarante ans environ après la mort de la sainte, quelques points secondaires qui ne modifiaient en rien le plan de la fondatrice.

Dans une *première partie*, comprenant dix chapitres, sainte Angèle s'adresse à *toutes les Sœurs*, et leur prescrit ce qu'elles doivent faire pour arriver à la perfection de leur état. - La *seconde partie* traite du *Gouvernement de l'Institut* et des devoirs spéciaux imposés à

celles qui remplissent les charges principales. Elle se divise en quinze chapitres.

De quelle autre Règle religieuse rapprocher celle-ci? Quel modèle a suivi notre Mère? Sans doute elle connaissait les Constitutions monastiques des saints fondateurs du XIIIe siècle, François d'Assise et Dominique de Gusman: peut-être serait-ce avec leur manière si simple et si large que l'œuvre d'Angèle, dans sa partie ascétique, présenterait le plus d'affinité. Mais c'est avant tout une conception toute personnelle, inspirée par les besoins de son époque, avec faculté d'adaptation aux siècles postérieurs. Ou mieux, en répétant les propres paroles de la sainte: *Cette règle*, dit-elle, *nous la tenons de Dieu.* [1]

Le fond de ses prescriptions tend à restituer à l'état religieux sa notion primitive, que l'hérésie, la Renaissance païenne, l'affaiblissement général de la foi avaient faussée un peu partout. On y mettait plus ou moins le privilège à la place du devoir, et l'on semblait oublier que la perfection se trouve dans l'accomplissement intégral de la loi de Dieu: les prétextes d'exception, appuyés sur une morale relâchée, ne comptent pas devant Celui qui a posé les préceptes essentiels aussi bien que les conseils évangéliques.

En recommandant à ses filles l'observation fidèle des Commandements de Dieu et de l'Eglise, l'assiduité à la paroisse, les vertus de la vie de famille, le respect des puissances établies, Angèle semblait, comme fondatrice

[1] *Questa santa Regola divinamente ordinata* (7e *Souvenir*).

d'un Institut, s'arrêter inutilement à des points déjà gravés dans les mémoires chrétiennes? Disons plutôt qu'elle faisait en cela acte de courage et de perspicacité: elle affirmait, contre les hérétiques et les chrétiens dégénérés, les droits imprescriptibles du souverain Maître, ceux de la famille, ceux de la hiérarchie ecclésiastique, et elle préparait à la Compagnie de sainte Ursule de judicieuses et parfaites éducatrices.

« Le style de la sainte Mère est clair, concis et d'une remarquable simplicité. A première vue ce modeste écrit pourrait être considéré comme chose de peu d'importance; mais si on l'étudie attentivement et dans le détail, on y trouve tout ce qui est nécessaire pour conduire une âme à la perfection des conseils évangéliques. Quelle prudence et quelle discrétion! quel bon sens et quelle profonde expérience se révèlent dans ce peu de paroles! La définition des vertus qui y sont recommandées est exacte, sage, opportune. Sainte Angèle a laissé sur l'obéissance, la pauvreté, la mortification des mots brefs et lumineux qui renferment comme l'essence de ce que les meilleurs auteurs ascétiques ont écrit sur ces vertus ». [1]

Essayons, en parcourant ces pages, de laisser notre Mère se peindre elle-même, c'est-à-dire son âme, sa physionomie spirituelle: rien de plus authentique, rien de plus édifiant. Certains traits, pris au vif, rappellent les mœurs de l'époque, et sont bien de leur date. Déjà, au

[1] Mme Girelli, *Vita di santa Angela Merici.*

cours de cette histoire, nous avons fait quelques emprunts à ce document; mais la mine est loin d'être épuisée.

Dédiant à ses chères filles la Règle qui doit les gouverner, Angèle les stimule à en chérir la pratique qui leur sera un gage de persévérance. *Car,* dit-elle, *il n'y a point de différence, ou il y en a bien peu, entre dire librement: Je ne veux plus servir Dieu! ou bien rejeter les observances et règles nécessaires pour se maintenir dans la vocation que l'on a embrassée. Il est donc d'autant plus urgent, mes sœurs, que nous soyons vigilantes selon que l'exige la dignité de l'état auquel nous avons été appelées: celui d'épouses, de filles de Dieu et de reines dans le ciel. Toute entreprise de haute valeur coûte de la peine et renferme de nombreux périls: il y faut apporter attention et prudence ... Embrassons donc toutes, d'une volonté unanime, cette sainte Règle qui nous vient de la grâce de Dieu, et conduisons-nous de telle façon que nous aussi, semblables à Judith coupant la tête d'Holopherne, nous tranchions les filets du démon afin de pouvoir monter glorieuses dans la patrie céleste, pour l'honneur du ciel lui-même et pour celui de la terre.*

La bienheureuse parle ensuite de l'*admission des postulantes,* qui doivent être vierges et avoir de dix-huit à vingt ans au moment de leur réception définitive dans la Compagnie. Riches et pauvres sont accueillies; la maîtresse et la servante se présenteront parfois ensemble: on ne fait fond que sur une vocation sérieuse et sur le désir sincère de se dévouer au prochain. Les sœurs ne devaient pas alors porter d'habit spécial; on

les obligeait seulement à une grande simplicité dans leur mise. Si la prudente Mère les laisse dans le siècle, de quelle haie protectrice ne les entoure-t-elle point?

On fuira, dit-elle, *les noces, bals, carrousels et autres distractions et plaisirs mondains. On évitera de se tenir aux balcons, ou sur le seuil de la maison, dans les rues, soit seule, soit en compagnie. On marchera d'un bon pas, les yeux baissés, sans s'arrêter ici et là pour satisfaire sa curiosité: car partout il y a des dangers, des pièges du démon, des embûches de diverse nature* (Chap. III).

Revenant, dans ses derniers *Souvenirs,* sur le même sujet, la sainte ajoutait, en s'adressant aux dames gouvernantes: *Pour ce qui est de vivre dans le monde, veillez à ne point vous familiariser avec des jeunes gens ou autres hommes, quelque amis qu'ils soient de la vertu, parce que, je vous le dis, les liaisons spirituelles aboutissent presque toujours à des affections d'autre nature. Evitez, pour vous-mêmes et pour vos filles, de fréquenter les femmes oisives qui fuient la retraite et placent leur bonheur dans les vaines conversations et dans les plaisirs du monde.*

Elle unit ensemble, comme moyens de monter à Dieu, le JEÛNE et la PRIÈRE. Cette amante passionnée des austérités de la pénitence se garde d'en accabler ses enfants spirituels. Aux jeûnes commandés par l'Eglise, elle en ajoute quelques autres, spécialement durant les dix jours qui séparent l'Ascension de la Pentecôte, *afin d'obtenir la venue du Saint-Esprit, selon la solennelle promesse de Jésus-Christ à ses élus et à ceux qui procu-*

rent sa gloire. Aucune sœur d'ailleurs ne doit observer ces jeûnes sans avoir consulté son père spirituel et ses supérieures; et ceux-ci réduisent, s'il est nécessaire, ces austérités selon les besoins particuliers.

La prière, dit notre Mère, *obtient de Dieu la grâce de la vraie vie spirituelle. N'est-il pas nécessaire de toujours prier d'esprit et de cœur, au milieu de tant de besoins que nous avons? Il faut prier sans cesse, dit Notre-Seigneur. Nous recommandons aussi la fréquente prière vocale qui, tenant les sens attentifs, dispose à l'oraison mentale. C'est pourquoi chaque sœur récitera tous les jours, au moins l'Office de la sainte Vierge et les sept Psaumes de la pénitence. Elle y apportera attention et dévotion, se souvenant que dans la prière c'est à Dieu que l'on parle. S'il en est quelqu'une qui ne sache point réciter l'Office, elle se le fera enseigner* (Chap. V).

Parlant de la sainte Messe: *C'est à l'autel du sacrifice,* remarque-t-elle, *que se retrouvent, d'une manière plus excellente qu'ailleurs, les mérites de la Passion de Notre-Seigneur: plus on y apporte d'attention, de foi, de regret de ses péchés, plus on y participe à ces mérites divins, plus on reçoit de consolation spirituelle.* - Et la vigilante Mère ajoute: *Que l'on ne s'arrête point trop longtemps à l'église; et si l'on a l'intention de prier longuement, que l'on se retire en sa chambre où, dans le silence et la solitude, on pourra mieux satisfaire sa dévotion ... Il ne convient pas que les sœurs soient trop vues au dehors; ces absences prolongées tournent au détriment des personnes restées à la maison.*

Elle exhorte ses filles à rechercher l'aliment spirituel de la parole de Dieu, « dont le peuple se montrait alors si peu avide qu'à peine les prédications de carême étaient-elles suivies ». [1] Avec plus d'insistance encore, elle les engage à la confession fréquente, *comme à une médication nécessaire dans les infirmités de l'âme.* Que *chacune donc se présente au prêtre, ainsi qu'elle le ferait à Dieu lui-même, qui doit nous juger, et que là, pénétrée de douleur, résolue sincèrement à ne plus pécher, elle avoue toutes ses fautes et en demande pardon. Son attitude dans cette démarche sera celle qui convient à la piété fervente* (Chap. VII).

« Les sœurs se réuniront *tous les premiers Vendredis du mois,* dans l'église de la Compagnie; elles y feront la *Communion générale,* dont on ne devra se dispenser que pour motif sérieux et en prévenant humblement ». - Le choix de ce jour, deux fois rappelé dans la Règle primitive de sainte Angèle, a toujours semblé providentiel aux Ursulines: le Cœur de Jésus dicta cet appel de leur Fondatrice, en attendant celui qu'il devait faire au siècle suivant à tout le peuple chrétien, par l'intermédiaire de sainte Marguerite-Marie.

Luther avait ouvert la porte à tous les excès de l'insubordination et de la révolte en posant sa doctrine *du libre examen.* Discuter avant d'obéir, soumettre au tribunal de sa raison, non seulement les autorités humaines légitimes, mais les ordres divins eux-mêmes; telle

[1] Père Lombardi, p. 95.

sera désormais l'attitude du grand nombre! Sans être protestant, on donnera dans ce piège, et il y aura entre les siècles chrétiens qui ont précédé Luther et ceux qui l'ont suivi cette différence, plus sensible aujourd'hui que jamais: il faut emporter d'assaut l'obéissance, même auprès de la jeunesse. Angèle, qui embrassait de si haut les intérêts religieux de son temps, met en plein relief les devoirs rigoureux et élémentaires de l'OBÉISSANCE:

Nous engageons, dit-elle, *les membres de la Compagnie à observer la sainte* OBÉISSANCE, « *parce qu'elle renferme seule le vrai renoncement à la volonté propre* ... ». *Chacune obéira d'abord à la loi divine, puis aux commandements de la sainte Eglise, aux pasteurs spirituels, aux autorités de la famille et de la cité; et, en général, après avis du confesseur, aux inspirations du Saint-Esprit dès qu'on les connaîtra ... L'obéissance, fondée sur la charité, est en nous comme une grande lumière qui rend bonnes et agréables à Dieu toutes nos actions* (Chap. VIII). Cette obéissance surnaturelle ne vacille pas selon les qualités ou les défauts des Supérieures. *Si vos Supérieures sont indulgentes et bonnes,* dit Angèle, *vous penserez en vous-mêmes que vous ne méritiez pas de les avoir telles, et si elles sont sévères, que vous avez mérité pis que cela.*

Une compagnie de vierges, demeurant au milieu du monde sans en prendre l'esprit, ainsi que le faisaient les vierges chrétiennes des premiers siècles: tel fut, nous l'avons dit, l'idéal réalisé d'abord par notre Mère. [1] La

[1] Sainte Angèle a eu, dans les temps modernes, l'initiative de cet enrôlement de vierges vivant au milieu du monde, sous une règle

VIRGINITÉ, dont le parfum avait embaumé sa vie entière, elle la comprend dans la plus large acception du mot. Tout dans ses filles sera imprégné de pureté: le corps et l'âme, les pensées, les affections:

Conservez à Dieu, leur dit-elle, *la sainte virginité qui fait de nous les sœurs des anges, qui triomphe de la vie sensuelle et qui est la reine des vertus. Evitons, seules, et plus encore devant le prochain, tout ce qui ne conviendrait point à une épouse de Jésus-Christ. Ayons toujours le cœur pur, la conscience éloignée de la moindre pensée mauvaise: de l'ombre même de la jalousie, de la malveillance, de la discorde, des soupçons et autres fruits de la volonté propre et de l'appétit inférieur.*

Au surplus, il faut de la joie dans le cœur! Que la conversation avec le prochain soit grave et modeste ... On ne fera point de serment, se contentant du « oui » et du « non » de l'Evangile. On ne répondra point avec hauteur, on n'apportera mauvaise grâce à rien; point d'emportements, de murmures, de médisances, de gestes offensants. Nous sommes les servantes de Jésus-Christ: c'est pourquoi toutes nos paroles, nos actions, nos mouvements seront tellement ordonnés qu'ils puissent édifier et instruire le prochain, grâce à la charité. - Plutôt la mort que de consentir à la moindre tache dans une telle couronne de gloire! (Chap. IX).

La PAUVRETÉ avait été l'amie constante de la sainte Mère, depuis surtout qu'elle était devenue la fille spiri-

approuvée et s'y dépensant dans les œuvres de zèle. Combien d'institutions analogues servent aujourd'hui l'Eglise, sous le couvert d'une vie que rien ne distingue au dehors des fidèles ordinaires.

tuelle du grand Pauvre d'Assise. Bien que la règle primitive de la Compagnie de sainte Ursule n'en impose pas le vœu, elle exhorte les sœurs *à faire choix de la sainte pauvreté; non seulement de celle qui consiste à ne se point attacher aux biens temporels, mais encore plus de celle du cœur et de la volonté, par laquelle on se dépouille de toute affection et de toute espérance terrestre, et de soi-même aussi ... Heureux les pauvres de bon gré, dit Notre-Seigneur, parce que le royaume du ciel est pour eux. Efforcez-vous donc de mettre votre bien, votre amour, votre bonheur, non dans les richesses, non dans les aliments qui flattent; non pas même dans la famille et en soi-même, dans sa propre valeur, dans son savoir propre, mais en Dieu seul, en sa bénigne et ineffable Providence. ... Notre divin Maître connaît nos nécessités: il peut et veut y pourvoir, sa bonté ne cherche qu'à nous traiter paternellement* (Chap. x).

Demeurez certaines, ajoute-t-elle ailleurs, *que Dieu ne manquera pas de fournir à vos besoins, tant que vous-mêmes ne manquerez point à vos obligations. C'est Lui qui a créé cette Compagnie: il ne l'abandonnera pas, puisqu'il est écrit: Jamais je n'ai vu le juste abandonné, ni ses descendants réduits à chercher leur pain.* [1]

Si notre bienheureuse fondatrice, en traitant des vertus religieuses, a pu s'inspirer des anciennes règles monastiques, il n'en est pas de même pour ce qui concerne la FORME et le GOUVERNEMENT donnés par elle

[1] 4 *Souvenir.*

à sa Compagnie: ici, tout est absolument neuf et personnel. Génie et sainteté s'y harmonisent merveilleusement.

Le même esprit qui venait d'inspirer à saint Ignace de Loyola l'admirable organisation de la Compagnie de Jésus, souffle à l'oreille d'Angèle Merici un plan analogue. On croirait à une imitation, et ce n'est à vrai dire qu'une coïncidence providentielle, puisqu'aucun rapport n'exista jamais entre la Vierge de Brescia et le saint fondateur des Jésuites.

C'est un *Généralat* qu'Angèle, comme Ignace, inaugure pour la congrégation de vierges dont elle a doté l'Eglise. Aucun Ordre de femmes n'était encore entré dans cette voie: leurs couvents ou monastères vivaient indépendants les uns des autres. Ne voulant pas, pour le moment, que ses filles fussent réunies en communautés, la sainte Mère se trouva amenée à leur donner, non seulement une Supérieure générale, mais une hiérarchie de pouvoirs qui assurerait le développement de cette œuvre, prête à déborder Brescia. Avec son esprit pratique, et surtout avec son sens religieux, elle voyait un immense avantage dans une autorité centrale, aidée et, au besoin, stimulée par des autorités secondaires convergeant toutes au même but et allégeant par leur concours mutuel la responsabilité de chacune.

L'*Evêque de Brescia* est désigné comme premier pasteur et Supérieur de la Compagnie de Sainte-Ursule, et il dèlégue un prêtre de son choix qui veille directement sur cette famille religieuse et en prend les intérêts au nom du Prélat (Chap. XI et XII).

La *Mère Générale* est élue à vie, en séance présidée par l'Evêque, ou, à son défaut, par le Père spirituel.

Avant tout, dit la bienheureuse, *on devra insister sur la nécessité de choisir comme première Mère une personne affermie dans toute espèce de vertu, afin qu'elle puisse avoir sur les sœurs l'autorité nécessaire pour conduire les âmes à la perfection que chacune désire et poursuit, ou pour y conserver tant de servantes et d'épouses de Notre-Seigneur* (Chap. XIV).

Aussitôt après l'élection de la Supérieure Générale, on doit élire une *Vicaire*, qui sera en même temps la première des quatre Assistantes et qui doit remplacer la première Mère, lorsque celle-ci est absente ou empêchée ... (Chap. XV).

« Il a été réglé, dit la sainte Fondatrice, qu'il n'y aura dans notre Compagnie qu'une seule Mère Générale, parce que la sagesse enseigne l'utilité du gouvernement d'un seul. Toutefois, en vue du service de tant de filles consacrées à Notre-Seigneur, de leurs besoins et nécessités de tout genre, pour l'âme et pour le corps, et parce que les forces d'une personne n'y suffiraient pas, il est indispensable de lui adjoindre quatre dames comme *Assistantes*. Avec elles, la Mère Générale confèrera de tout ce qui regarde l'Institut, soit dans ses intérêts généraux, soit dans les affaires particulières. Et cela, afin de procéder plus mûrement et avec plus de lumières dans les résolutions, ayant toujours pour but la gloire de Dieu, la paix et la prospérité de la Compagnie et l'avantage de ses membres. Il est certain, et nul n'en disconvient, que deux yeux voient mieux qu'un seul ....

« Ce qui a été dit de la Mère s'applique aux Assistantes et à toute sœur appelée dans le gouvernement de l'Institut: c'est le sujet doué de prudence, de charité et des autres vertus qui doit être préféré ... (Chap. XVI).

A cette autorité centrale, sainte Angèle joint le concours des dames *Gouvernantes*, au nombre de huit, élues comme les Assistantes et formant une sorte d'élite dans laquelle se recrutent les hautes charges. « Chacune des Gouvernantes, désignée pour un des quartiers de la ville, prend un soin vigilant des sœurs qui habitent sa région: elle doit connaître leurs noms, leur demeure, leur famille; savoir dans quelles conditions elles se trouvent, tant au dedans qu'au dehors ... ». Et bien que le soin principal doive porter sur l'âme, la charité oblige néanmoins de penser aussi aux choses de cette vie: comme par exemple, si une sœur était malade ou réduite par la pauvreté à des privations pénibles, privations qui seraient même un péril pour l'âme.

« Ce soin redoublera lorsque l'une des sœurs se trouvera en danger de mort. La Gouvernante veillera à ce que deux autres sœurs, de celles qui sont les plus capables d'aider une âme dans cette extrémité, soient placées près de la malade. Si la mort survient, la Gouvernante s'occupera des funérailles, après avoir prévenu le Père spirituel et la Supérieure générale qui, de leur côté, feront ce qui convient » (Chap. XVII).

Que les dames Gouvernantes aient avant tout, à l'égard de leurs subordonnées, cette vraie et tendre charité qu'elles doivent à de chères épouses et filles bien-aimées du Seigneur Jésus, se faisant leurs Mères, se gar-

dant bien de les mépriser, voyant en elles et servant dans leurs personnes le Dieu qui les leur a confiées (Chap. XVIII).

Ah! mes sœurs, si quelqu'une de nos filles venait à périr par votre négligence, il vous en serait demandé compte au jour du jugement. [1]

S'adressant, dans son *Testament* spirituel, aux Gouvernantes de la Compagnie, la vénérable Fondatrice revient, avec une insistance maternelle, sur ces vues de foi:

Je vous demande, leur dit-elle, *d'ouvrir l'œil de votre esprit sur la faveur et le bonheur qui vous sont départis lorsque Notre-Seigneur daigne remettre entre vos mains ses propres épouses et les confier à votre gouvernement. Oh! quel sujet de lui offrir des actions de grâces et de le prier en même temps, puisqu'il a daigné vous placer à la tête de ce généreux troupeau qui est le sien, qu'il daigne aussi vous donner la force et la sagesse de faire une œuvre agréable à ses yeux, afin que vous apportiez tout le zèle et le courage nécessaires à l'accomplissement de votre devoir ...*

Si l'on voit les mères terrestres s'appliquer avec tant de soin à parer et orner leurs filles pour les rendre agréables à ceux qui seront leurs époux, et cela d'autant plus attentivement que ces époux sont de plus noble condition, et toujours par l'endroit qu'elles savent leur être le plus sensible; s'il en est ainsi, et que ces mères se sentent heureuses d'avoir de telles enfants, qui assureront le filial attachement de leurs gendres, à combien plus forte raison devez-vous faire de même envers vos

[1] 4e *Souvenir.*

filles spirituelles, épouses non plus de créatures corruptibles, destinées à pourrir dans le tombeau, mais du Fils éternel de notre immortel Dieu! Quel honneur, quelle dignité admirable que d'être les Gouvernantes et les Mères des épouses du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs; de devenir en quelque sorte les belles-mères du Fils de Dieu et, par le moyen de vos filles, acquérir la grâce et l'amour du Très-Haut! [1]

Sous la direction des Gouvernantes, plusieurs *Maîtresses,* - huit au moment de la fondation - instruisent directement les Sœurs et celles qui aspirent à le devenir. On recevait des postulantes dès l'âge de douze ans. Les Maîtresses doivent étudier le caractère de ces jeunes filles, leurs inclinations, leurs habitudes dans la famille et au dehors: ce qui leur sera rendu facile au moyen de visites fréquentes, à l'heure où elles ne sont pas attendues. Leur action s'exercera premièrement par l'exemple, qui montrera en elles l'exact et vrai portrait des Sœurs, telles que les demande la Compagnie de Ste-Ursule.

« De plus, elles appelleront souvent auprès d'elles leurs subordonnées pour les exhorter, avec une tendre affection, à se rendre parfaites comme le veut leur vocation, à en prendre les moyens, à fuir les occasions qui les pourraient arrêter, et à garder strictement la Règle, selon la mesure de leurs forces ».

Dans ces réunions, dit ailleurs la Fondatrice, *nos filles auront l'avantage de se retrouver les unes les autres, comme des sœurs qui s'aiment, de s'entretenir de leurs*

[1] *Testament,* 4e Legs.

intérêts spirituels, de ce réjouir ensemble, de se consoler mutuellement: ce qui leur sera une douce joie. [1]

Les Maîtresses doivent porter les Sœurs, selon la décision du confesseur, à s'exercer dans une œuvre pie, particulièrement dans celle de l'*éducation chrétienne*, enseignant, en même temps que la doctrine, la bonne conduite dont elles seront les modèles vivants (Chap. XIX).

Sainte Angèle donne aux Maîtresses des aides dévouées, qu'elle nomme *Conseillères* ou *Avisatrices*, et qui, dans quelques éditions primitives, sont désignées sous le nom de *Colonnelles* ou chefs de colonnes. Ce nom ferait sourire aujourd'hui: il cadrait alors avec cette note toute martiale que notre Mère, émule sans le savoir de saint Ignace, imprimait à son Institut, afin d'en mieux marquer le but qui était de déclarer une guerre en règle à Satan et à ses suppôts.

Il y eut donc par quartier, dans l'organisation établie à Brescia, une Gouvernante, une Maîtresse et une Conseillère: « celle-ci, mûrie par l'âge autant que par la vertu, pouvait être choisie parmi les veuves aussi bien que parmi les vierges, bien que l'on préférât toujours les vierges » (Chap. XX).

On voit, par les détails donnés ensuite dans la Règle, quant aux différentes *réunions* à tenir, que les Conseillères sont, dans la pensée de sainte Angèle, les dévouées commissionnaires de chaque région. « Si les Sœurs de tel quartier doivent être assemblées pour un

[1] *Testament,* 8e Legs.

cas extraordinaire, c'est la Conseillère qui est chargée de notifier cet appel à qui de droit, d'en faire connaître le lieu et l'heure; avec ordre, de la part de la Mère Générale, de ne pas manquer de venir ».

En expliquant la manière de tenir les Congrégations ou Chapitres généraux, spécialement pour procéder à des élections, la sage Mère prévoit les grandes choses, sans négliger les petites: « *Entrant dans le lieu de l'assemblée,* dit-elle, *chacune s'agenouillera et priera quelques instants pour recommander à Dieu notre Seigneur l'objet de la réunion; puis saluera les personnes présentes et se rendra à la place que lui donne sa charge ou son ancienneté dans la Compagnie.... Celle qui aura réuni les Sœurs fera faire une lecture spirituelle par les premières arrivées, tant afin de ne point perdre de temps que pour ôter l'occasion au bavardage ou autres inconvénients pareils. Tout aura été préparé dans la salle afin qu'il n'y ait ni embarras, ni désordre.*

Et, s'il s'agit d'une élection à faire, toutes doivent savoir qu'elles ne peuvent ourdir, directement ou indirectement, pour elles-mêmes ou pour les autres, aucune intrigue dans le but de faire passer ou exclure un sujet. Losqu'on aura recommandé l'affaire à Dieu, qu'on laisse le Saint-Esprit souffler où il veut et désigner celle qui, par sa grâce, procurera le mieux la gloire divine et le bien de la Compagnie. Cela ne veut pas dire que, si l'on est consulté, on ne puisse répondre selon ce qu'on sait: ce qu'il faut craindre, c'est de dénaturer, en l'augmentant ou le diminuant, le mérite de quelqu'un » (Chap. XIX et suiv.).

« Pour les affaires temporelles, dit la judicieuse Fondatrice, il est des cas dans lesquels les Sœurs interviendraient difficilement elles-mêmes: d'où la nécessité de choisir trois hommes disposés à nous venir en aide en ces circonstances, soit pour les besoins généraux, soit dans des choses particulières. ... Et toujours sous la réserve de l'acceptation épiscopale (Chap. xxiv).

Tel est l'ensemble des Constitutions données par Angèle à ses premières filles. Cette Règle, dira-t-on peut-être, ne ressemble guère à celle qui régit actuellement les Ursulines? Oui et non, pouvons-nous répondre. Il est certain que l'évolution accomplie au cours des siècles dans l'Ordre de Ste-Ursule, évolution pressentie par la sainte Mère, a imprimé à l'Institut une forme différente. Nous donnerons l'histoire de ces développements successifs.

Signalons seulement ici deux points importants: 1) la Compagnie de vierges séculières, dites aujourd'hui *Angélines*, dont le centre principal est toujours à Brescia, conserve la première Règle de sainte Angèle; 2) l'Institut, après avoir été élevé, à partir de l'année 1612, à la dignité d'Ordre religieux, avec des monastères autonomes relevant uniquement des Evêques, a retrouvé, au commencement du xxe siècle, par l'inauguration de l'*Union Romaine*, le gouvernement avec *Généralat*, rappelant l'idéal primitif de la sainte Fondatrice, mais adapté à la législation qui régit les grands Ordres religieux. Nous dirons, à l'heure voulue, quelle est l'extension actuelle de cette *Union Romaine des Ursulines*.

CHAPITRE X.

Angèle est élue Supérieure Générale de la Compagnie de Sainte-Ursule. La Supérieure et la Mère dans la Sainte.

(1537).



APRÈS avoir obtenu l'approbation de sa Règle, Angèle continua quelque temps à instruire et à guider ses premières filles; mais enfin, jugeant le moment opportun, elle fixa au 18 mars 1537 la tenue du premier Chapitre de la Compagnie pour procéder à l'élection de la Supérieure générale.

C'est une tradition conservée parmi les Ursulines que, la veille de ce jour, après une oraison prolongée jusqu'au milieu de la nuit, la sainte, ravie en extase, fut favorisée d'une nouvelle apparition de sainte Ursule. Celle-ci lui annonça qu'elle prenait sous sa garde spéciale la fondation de la Compagnie, que Dieu l'avait pour agréable et qu'elle se perpétuerait de siècle en siècle jusqu'à la fin du monde. Qui pourrait exprimer la consolation que la Servante de Dieu reçut de cette visite et des promesses que le Ciel lui transmettait par sa céleste amie!

Un notaire public assista au Chapitre et en dressa l'acte afin que tout fût parfaitement authentique et que

plus tard aucune sorte de difficulté ne s'élevât sur les nominations qui allaient se faire. Cet acte existe encore, et l'on y voit que, y compris la Fondatrice, il se trouvait cinquante-neuf Sœurs présentes; dix-sept étaient absentes, ce qui porte à soixante-seize le nombre des membres formant alors l'Institut.

On commença par l'invocation du Saint-Esprit. Après quoi, Angèle exposa aux Sœurs le sujet important qui avait nécessité cette réunion, et elle les pria de s'expliquer alternativement, sans aucun égard à sa personne et uniquement dans les vues de Dieu. Les votes ayant été recueillis, la sainte Mère réunit les suffrages unanimes pour être, *sa vie durant, Mère Générale et perpétuelle de la Compagnie,* ainsi que le porte textuellement l'acte du Chapitre.

A cette annonce, l'humble Mère fut atterrée, et elle s'empressa de faire valoir les raisons qui lui semblaient justifier son refus d'être investie de cette charge: elle alléguait son âge avancé - soixante-quatre ans environ, - lequel ne lui permettait pas de procurer le bien et l'avancement de la Compagnie comme pourrait le faire une Sœur plus jeune; elle parlait de son ignorance et de ses péchés avec cette persuasion qui remplit l'âme des saints, et elle suppliait ses chères filles de la laisser achever sa vie dans les exercices de la pénitence, leur promettant de prier jour et nuit pour elles, et se soumettant à l'avance, de tout cœur, à la Mère qu'il leur plairait de choisir à sa place.

Mais de telles prières ne sont point exaucées. Toutes les vierges insistèrent pour conserver leur Mère, et

l'Evêque de Brescia, confirmant l'acte légal de l'élection, imposa à Angèle par obéissance cette charge de Supérieure générale qui, douce et légère à sa charité maternelle, n'était pesante qu'à son humilité. La sainte obtint seulement que, dans l'acte notarié, on ne lui donnerait point le titre de Fondatrice, qui cependant lui était dû.

En congédiant ses sœurs et ses filles spirituelles, notre Mère les embrassa les unes après les autres, et chacune profita de ce moment pour lui faire de nouvelles protestations de déférence et d'attachement en Notre-Seigneur, « véritable auteur de ce qui venait d'être fait », ainsi que le proclamait l'élue.

Rien ne manquait désormais à la nouvelle famille spirituelle de Brescia, sinon l'approbation du Saint-Siège qui lui permettrait de s'étendre dans les pays voisins. Angèle mit aussitôt la main à cette affaire et appela son secrétaire, le chargeant de rédiger la supplique qui serait transmise à Rome. « Cette pièce, déclare Cozzano, fut, il est vrai, tracée par ma plume, mais les pensées en furent dictées par le Saint-Esprit qui se servait de la bénie Mère pour me les faire entendre ». Par suite de la vacance du siège épiscopal de Brescia, ou pour quelque autre raison, la requête traîna en longueur, et Angèle, qui vécut trois ans encore, n'eut pas la consolation de voir la Compagnie de Ste Ursule canoniquement érigée par le Saint-Siège. L'approbation donnée par le Pape Paul III, le 9 juin de l'année 1544, est des plus élogieuses pour la Congrégation naissante. La sainte l'avait obtenue du haut du ciel, ainsi que les

surprenants progrès qui en devaient être la conséquence.

L'élection canonique venait donc d'investir Angèle de la charge de Supérieure. Tout dans sa longue existence l'avait préparée à cette maternité spirituelle dont elle disait dans sa Règle: *Avant tout, que celle qui sera élue ait réputation de charité et de bonté tendre envers les filles de notre Compagnie, afin qu'elle se montre dans les nécessités avec le cœur d'une mère pleine d'amour.*

Ce plan, elle le réalisait dans la perfection. Dieu, par des coups successifs qui cachaient des grâces de choix, s'était appliqué à creuser dans la Fondatrice un cœur de mère, tout en lui laissant l'exquise délicatesse de la vierge. Le double prestige de la science surnaturelle dont le Seigneur l'avait douée et de la bonté qui transpirait de toute sa personne la rendaient, au témoignage du même Cozzano, « comme un brillant soleil qui illuminait son bercail, comme un foyer où les âmes se réchauffaient et comme le trône du Saint-Esprit qui enseignait par elle les voies de la vertu ».

En aucune situation de sa vie, nous n'apprenons mieux à connaître sainte Angèle que dans la charge de Supérieure. Elle nous ouvre son âme quand, au soir de son pèlerinage, sous le reflet naissant des clartés éternelles, sortant de la réserve de sa modestie, elle expose avec la voix d'une maîtresse et l'onction d'une mère, comment l'exercice de l'autorité, à tous les degrés, devra être compris dans la Compagnie. On sent, à

n'en pas douter, que c'est son propre sentier qu'elle découvre à ses filles: il conduit par l'abaissement à l'élévation.

Nous n'avons qu'à puiser à la double source des derniers *Souvenirs (Ricordi)* et du *Testament spirituel*[1] de la sainte Mère pour goûter la suavité, la force, l'élévation d'esprit qui remplissaient à l'heure de sa consommation cette élue de Dieu. « On sent dans ces pages, dit le P. Lombardi, une âme qui n'est plus de la terre et qui plonge jusque dans l'avenir un regard illuminé. Angèle en effet était comme ravie hors d'elle-même durant ce travail de la dernière heure; elle oubliait toutes les choses d'ici-bas, et n'avait plus dans la mémoire que les divins secrets qui lui étaient révélés ».

Je vous conjure, dit-elle au début de ses *Souvenirs,* en s'adressant à ses filles présentes et futures, *je vous conjure, par la Passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et par les mérites de sa très sainte Mère, de recevoir avec soumission les avis que je vais vous donner, de les mettre en pratique, de ne vous en écarter jamais. C'est mon dévouement qui me les a inspirés, et ils seront après ma mort un témoignage inaltérable de ma tendre affection pour toute la Compagnie.*

Si Angèle parle d'elle-même, c'est avec cette humilité simple qui mérite le nom de vérité et qui est la racine de la vraie grandeur. Ecoutons-la s'adresser aux

[1] Nous donnons en Appendice, à la fin de ce volume, les derniers *Souvenirs (Ricordi)* et le *Testament spirituel* de sainte Angèle. Neuf *Souvenirs* ou Avis composent le premier écrit, et le *Testament* renferme onze *Legs.*

Gouvernantes de l'Institut, au moment où elle va les quitter:

Dieu ayant résolu dans son conseil éternel, chères Sœurs et vénérables Mères en Jésus-Christ, de tirer de la vanité du monde plusieurs dames, et spécialement les vierges de notre Compagnie, il a plu à sa bonté infinie de se servir de moi, sa très indigne et inutile servante, pour travailler à cette grande œuvre, et il m'a soutenue de cette même miséricorde pour gouverner la Compagnie selon sa volonté et pourvoir à ses besoins, particulièrement en ce qui regarde la direction et le maintien des vierges dans la vie à laquelle elles ont été appelées.

Et ailleurs: « Restez fidèlement soumises aux Supérieures, à celles qui me succèderont: c'est justice. Accomplissez vos devoirs dans cet esprit d'obéissance, et non parce qu'il vous plaît d'agir ainsi. *C'est à moi-même que vous obéirez alors: et en m'obéissant, vous obéirez à Jésus-Christ de qui la miséricordieuse bonté m'a choisie pour être, vivante ou morte, la Mère de cette Compagnie, encore que de moi-même j'en fusse très indigne.* Et non seulement il m'a élue pour cette œuvre, mais il m'a donné la grâce de l'accomplir et de gouverner selon sa sainte volonté ».

Le double sentiment qui l'anime comme Supérieure est le mépris de sa propre personne et l'estime des âmes confiées à ses soins. De même, elle demande à celles qui ont quelque part dans le gouvernement de ne pas se prévaloir de leur charge pour s'exempter facilement de

la Règle, mais plutôt de donner en tout l'exemple d'une vie pauvre et mortifiée. Ainsi fit-elle constamment. Devenue Supérieure Générale, elle continua d'habiter le pauvre et étroit local de Sainte-Afre, et, malgré son grand âge, ne changea rien à ses habitudes laborieuses et austères. Souvent, d'après les témoignages contemporains, on trouvait la bonne Mère occupée à d'humbles travaux domestiques avec sa fidèle Barbara Fontana et une autre pieuse vierge, Girolama Buschi, trop heureuses l'une et l'autre de partager les austérités de la sainte pour jouir de l'intimité d'une telle mère. Girolama, qui mourut la première de la Compagnie de Ste-Ursule après Angèle, a mérité l'éloge spécial du P. Zanchi, Augustinien, qui la met au nombre des bienheureuses. Il peint cette grande Ursuline « comme une dame de rare innocence, de grande piété et de zèle ardent pour les âmes ». Elle avait bu à sa source l'esprit de la Fondatrice.

Combien de fois, dans ses suprêmes recommandations, notre Mère revient-elle sur la nécessité de se maintenir humble, tout en étant aux yeux des hommes élevée en dignité:

« *Efforcez-vous, avec l'aide de Dieu, mes filles et sœurs très chères, d'imprimer en vous-mêmes cette idée juste et cet humble sentiment que vous n'êtes pas dignes d'être Supérieures ou Conseillères, mais regardez-vous comme aides et servantes de vos filles, pensant que vous avez plus besoin de les servir qu'elles n'ont besoin d'être servies par vous, et que Dieu pourrait prendre d'autres instruments meilleurs que vous...* Si vous par-

venez, sans les avoir brigués, à quelques emplois dans la Compagnie, songez à faire bon usage de votre autorité, et ne vous y distinguez que par de plus humbles sentiments de vous-mêmes, à l'exemple de Notre-Seigneur qui, Maître souverain de l'univers, disait néanmoins n'être pas venu pour commander, mais pour obéir. - Que votre seul principe dans le gouvernement de la Compagnie soit l'*amour de Dieu* et le *zèle du salut des âmes!* ».[1]

La Supérieure remplie de ces vues de foi et de cette vraie humilité conduit ses sœurs non seulement avec une affection maternelle, mais encore avec ce sentiment de respect qui est dû à des âmes favorisées d'une vocation de choix. « Je ne saurais trop vous exhorter, dit Angèle, de faire grande estime de vos filles; cette estime sera la mesure de l'amour qui vous unit à elles. Plus vous les considérerez, plus aussi vous les aimerez, et plus votre amour sera fort, plus vous vous appliquerez à conserver le trésor que le Seigneur commet à votre garde ».

Et ailleurs, développant sa pensée: « *Ayez exactement gravées dans votre cœur et dans votre âme toutes vos filles, chacune en particulier: leur nom, leur condition présente, leurs dispositions, tout leur être en un mot; ce qui ne vous sera pas difficile si c'est la vraie charité qui vous unit à elles.* Cela ne se voit-il pas chez les mères selon la nature? Eussent-elles mille enfants, elles les connaîtraient et les aimeraient tous comme si chacun

[1] *1ᵉʳ Souvenirs* et *1ᵉʳ Legs.*

d'eux était seul: tel est l'effet du véritable amour. Les mères spirituelles sont plus étroitement obligées à une conduite semblable, car l'amour spirituel est sans contredit plus puissant que l'amour charnel. Et ainsi, mes très chères Mères, si vous aimez de tendre et maternel amour ces filles qui sont nôtres, il ne se pourra que vous ne les ayez toutes, et chacune en particulier, imprimées dans la mémoire et dans le cœur ». [1]

La sainte Mère se peignait elle-même à son insu, en proposant aux Supérieures cette manière d'agir. « Elle ne savait, dit le P. Lombardi, qu'avertir amoureusement, que suggérer ce qui devait être fait. Jamais de commandement impérieux. Ses plus familières expressions, dans les écrits laissés à la Compagnie, témoignent d'une personne qui regarde les autres comme ses Supérieurs, et qui exhorte, conseille, prie, et demande que l'on veuille bien faire ceci ou cela ». [2]

« Cherchez, dit encore sainte Angèle à celles qui ont quelque part d'autorité, cherchez à attirer et à gouverner les Sœurs *avec l'amour,* d'une main *douce* et *suave,* et non impérieusement et avec âpreté. En toutes circonstances, montrez-vous bienveillantes, ayant les yeux fixés sur Jésus-Christ qui a dit de lui-même: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* C'est pourquoi vous vous efforcerez d'user de toute la douceur possible. *Gardez-vous de vouloir obtenir quoi que ce soit par la force. Dieu, mes sœurs, a donné à chacun son libre*

[1] *2e Legs.*
[2] *Vie,* p. 249.

arbitre; il ne contraint personne, se contentant d'éclairer, d'inviter, d'attirer, comme il le fait par la bouche de saint Jean: Je te conseille d'acheter de moi la couronne qui ne peut sè flétrir ».

« Je n'entends pas du reste que parfois on ne puisse user de quelque réprimande et sévérité, selon le temps et le lieu, et suivant le besoin et la condition des personnes; mais encore ne le faut-il faire que par un sentiment de charité et de zèle ». [1]

Revenant plus loin sur ce point délicat de la correction des fautes, la vigilante Mère prend le cœur du bon Pasteur à l'égard de la brebis égarée:

« Lorsque, dit-elle, vous aurez averti, par des paroles sorties du cœur, trois ou au plus quatre fois, quelque Sœur d'un manquement notable, et que vous vous serez assurées qu'elle ne veut point s'amender, laissez-la. N'envoyez plus auprès d'elle les Assistantes: car il peut arriver que cette pauvre enfant, se voyant ainsi mise de côté et abandonnée, se repente et sollicite en grâce de rester avec vous et de continuer à vivre dans la Compagnie. C'est ainsi que Dieu éloigna notre premier père du Paradis terrestre, afin qu'il rentrât en lui-même et fît pénitence... Si donc cette Sœur vient contrite auprès de vous, recevez-la, à la condition néanmoins qu'elle demande pardon à toutes, et particulièrement à la Gouvernante de qui elle dépend. - Pour pénitence, vous lui imposerez de jeûner un vendredi au pain et à l'eau ... [2]

[1] *3e Legs.*
[2] *5e Legs.*

Encore ce judicieux avis:

« Si vous rencontrez un cœur timide, porté à la défiance, relevez-le, donnez-lui du courage, faites-lui apprécier la divine miséricorde; élargissez-le pour y verser l'abondance des consolations. Aux présomptueuses au contraire, à celles qui n'ont pas assez de défiance d'elles-mêmes ni de crainte de la justice de Dieu, rappelez les enseignements austères de la foi, l'horreur du péché et la facilité avec laquelle il se glisse dans nos actions, puisque nous vivons au milieu de pièges et de périls ». [1]

La sainte ne craint pas d'entrer dans les détails en ce qui regarde la formation des jeunes sujets: et combien sont utilisables en tout temps ces conseils de son expérience!

« Lorsque vous voyez quelqu'une de vos filles attachée à l'élégance de sa coiffure, ou autres vanités de ce genre, lesquelles d'ailleurs ont par elles-mêmes peu d'importance, jugez qu'elle n'a guère de vocation, et probablement ne persévèrera pas dans la Règle: car si elle refuse de sacrifier ce qui est minime, encore moins s'assujettira-t-elle aux obligations plus graves. Ici pourtant, il faut une grande prudence; peut-être que cette Sœur surmontera à la fin le penchant qui la portait à ces misères, et si une fois elle parvient à se vaincre de ce côté, elle trouvera plus facile de se surmonter pour tout le reste ». [2]

[1] *2e Souvenir.*
[2] *7e Legs.*

Les nécessités matérielles de la vie n'échappent pas aux sollicitudes de la bonne Mère:

« Vous serez, dit-elle aux Conseillères, vigilantes et attentives sur la conduite de vos filles, et au courant de tous leurs besoins spirituels et temporels. Privez-vous plutôt vous-mêmes que de les laisser manquer. Si vous n'avez pas de quoi les soulager, ayez recours à vos protectrices et mères temporelles (les Gouvernantes). Exposez-leur avec ingénuité votre indigence et ne craignez point de leur être importunes; car je connais leur bon cœur, leur générosité. Agissez auprès d'elles en mon nom ». [1]

Et un peu plus loin:

« Proposez-vous, quand vous en aurez le temps et la commodité, particulièrement les jours de fête, de visiter vos filles qui sont aussi vos chères sœurs, leur faisant amitié, vous informant comment elles vont, les consolant, les animant à persévérer dans les voies où elles sont entrées ... Dites-leur bien qu'elles doivent se conduire chez elles en toute régularité, prudence, modestie, sobriété.

« Qu'elles prennent leur nourriture parce que cela est nécessaire et que Dieu le veut, et non pour satisfaire l'appétit naturel. Qu'elles soient réservées jusque dans le sommeil, n'en prenant que ce qui est indispensable à la santé; réservées dans le rire même, dans la conversation, qui ne doit couler que sur ce qui est licite et honnête. Que leurs paroles soient sages et de bonne édu-

[1] *4e Souvenir.*

cation; jamais dures ni désagréables, mais toujours suaves et portant à la concorde et à la charité.

« Dites-leur de ma part de donner le bon exemple partout où elles se trouveront, d'être soumises aux Supérieures et de chercher à maintenir la paix. Que toutes leurs actions, paroles et démarches soient empreintes de charité et de patience: car c'est spécialement avec ces deux vertus *que l'on casse la tête au diable* ». [1]

Pourquoi ces soins et cette continuelle vigilance? La sainte aime à le redire à celles qui veillent sur le bercail:

Ayez un ardent désir pour l'avancement de vos filles dans la vertu et la sainteté, afin qu'elles puissent plaire à leur céleste Epoux! Elle eût pu ajouter avec le grand Apôtre: *J'ai pour ces âmes un amour de jalousie qui vient de Dieu, les ayant fiancées à Jésus-Christ*, et je souhaite que cette consécration les élève au-dessus des vaines consolations de la terre.

Qu'elles placent leur confiance et leur amour en Dieu, et non en aucune créature. Réconfortez-les, excitez-les à une sainte joie; donnez-leur cette bonne nouvelle que je vous annonce à vous-mêmes de la part de Jésus-Christ et de la divine Mère: qu'il nous faut tressaillir d'allégresse, parce que dans le ciel, à chacune de nos Sœurs, est préparée une couronne spéciale de bonheur et de gloire, à la condition qu'elles demeurent fermes dans leurs résolutions et fidèles à la Règle... Qu'elles n'aient point de doute là-dessus, malgré les peines et les ennuis

[1] *5e Souvenir.* - L'édition italienne porte textuellement: *Con quali vere virtù specialmente si rompe la testa al diavolo.*

qui surviendront: ennuis et peines ne sont que d'un moment et se changeront en joie...

Le moyen suprême qu'elle rappelle avec force à sa bien-aimée famille, pour posséder ici-bas les prémices de cette félicité, c'est l'union des cœurs dans la pureté de la foi:

« Eloignez de votre cher troupeau, dit-elle, toute zizanie, toute discorde, tout scandale, tout danger de se souiller de quelque opinion hérétique, empoisonnée, dans ces temps de contagion ... Tenez-vous donc sur vos gardes, et ayez soin que vos filles soient unies dans une même volonté, ainsi qu'il est dit des Apôtres et des premiers chrétiens: *Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.* Plus il y aura entre vous d'union, plus sûrement Notre-Seigneur sera au milieu de vous en bon Pasteur et en Père ».

Pour connaître si la Compagnie est dans la grâce de Dieu, vous n'aurez d'autre moyen que de voir si la charité règne entre les Sœurs; Jésus ayant dit formellement: C'est à cela que le monde connaîtra que vous m'appartenez, si vous vous aimez les uns les autres. S'aimer mutuellement, marcher de bon accord est la marque certaine qu'on avance dans la voie droite et agréable à Dieu.

Dans le *9e Souvenir*, montrant aux Ursulines quelques-uns des fruits de la *charité* dont elle veut faire la note caractéristique de sa Compagnie:

Dieu, remarque-t-elle, *a ainsi disposé les choses de toute éternité que ceux qui, par amour pour Lui, s'accordent pour faire le bien, voient venir à eux la prospé-*

rité et que tout concourt à les favoriser. C'est pourquoi, chères filles et chères sœurs, voyez combien il importe d'entretenir cette concorde et cette union! Désirez-la, cherchez-la, aimez-la, retenez-la de toutes vos forces. Je vous le dis: en vous tenant ainsi unies de cœur, vous serez comme un roc imprenable contre toute adversité, toute persécution, toute séduction de l'enfer...

Et, renchérissant encore sur la promesse déjà faite à ses enfants *d'être toujours, morte ou vivante, leur véritable Mère:* « Je vous affirme, conclut-elle, que quelque grâce que vous demandiez à Dieu, elle vous sera infailliblement accordée, et que *je serai toujours au milieu de vous, unissant mes prières aux vôtres. Animez donc nos sœurs à poursuivre généreusement l'entreprise qu'elles ont commencée, et goûtez ensemble une sainte joie, parce que les choses que je vous prédis arriveront assurément. Outre la grande et inestimable grâce que mon divin Epoux, qui est aussi le vôtre, vous accordera au moment de la mort, car c'est à l'heure de la nécessité que se connaît le véritable amour, croyez bien qu'alors aussi vous verrez si j'ai été votre amie fidèle et vraie* ... ».

Ainsi parlait la Servante de Dieu, comme Supérieure et comme Mère, s'inspirant du Cœur divin qui a imprégné de sa tendresse pour les âmes les pages évangéliques du Discours après la Cène: n'avons-nous pas ici quelque écho de ces effusions de la charité infinie?

Nous voyons en cette sainte fondatrice la femme forte et en même temps la mère incomparable, embrassant dans son immense sollicitude, avec les membres de

sa famille naissante, toutes ses futures filles qu'une lumière prophétique semble déjà lui montrer.

Guidée par le Saint-Esprit, sans études ni recherches savantes, elle affirme dans sa direction spirituelle les principes immuables que Luther, Calvin et leurs adeptes ébranlaient, rejetaient ou défiguraient à l'envi. Ils niaient le libre arbitre et ravalaient l'homme à la condition d'un être fatalement poussé au bien ou au mal; Angèle relève la grandeur de la liberté humaine: on a le devoir de la respecter en l'éclairant et en la déterminant à embrasser la vertu. Elle met ses filles en garde contre ce rigorisme orgueilleux, père du jansénisme, qui, dans la doctrine protestante, montre Dieu comme un tyran que nul ne peut contenter. La sainte Mère crie à toutes les âmes de bonne volonté qu'elles se doivent dilater dans la confiance, que les lois imprescriptibles du christianisme suffisent à tout, si on les pratique sincèrement, et que la réforme de la société comme celle des individus n'a d'autre base que l'obéissance droite et simple aux enseignements de la Sainte Eglise.

Ce sont ces larges vues qui font de la Fondatrice des Ursulines une éminente éducatrice, dans le sens le plus général, mais aussi le plus profond que l'on puisse donner à ce titre.





CHAPITRE XI.

Sainte Angèle éducatrice.



C'ÉTAIT chose toute simple, dira-t-on volontiers aujourd'hui, de donner des institutrices religieuses à la jeunesse féminine! Il est vrai que, pour nos sociétés modernes, c'est un fait accompli: nous rencontrons partout des Sœurs enseignantes et nous trouvons que cela doit être ainsi. Mais au temps de sainte Angèle, cette conception dut paraître inouïe: il y avait là une nouveauté, ou plutôt une création de génie. Dieu, d'ailleurs, en fut le seul inspirateur.

Déjà, dans les diverses étapes de sa vie, à Desenzano, à Salò, puis à Brescia, la chère Mère avait aimé à s'entourer d'enfants qu'elle instruisait de la sainte doctrine. Lorsque le Ciel lui eut révélé sa mission définitive, elle ne crut pas que ce fût trop de donner à la petite fille, à la future mère de famille, des vierges consacrées qui la formeraient à la vie chrétienne et aux devoirs de son sexe.

C'est, semble-t-il, dans ce dessein que la Providence avait laissé son élue au milieu du monde, à Brescia. Elle voyait par elle-même la foi se refroidir, sinon s'éteindre au foyer de la famille, qui devrait être la première école de la jeune fille. Une immense pitié rem-

plissait son cœur à la vue d'un tel danger. *Les petits enfants ont demandé du pain,* disait-elle avec le prophète, *et il n'y avait personne pour leur en donner.* [1] C'est donc aussi, et d'abord jusque dans la famille, riche ou pauvre, qu'elle enverra les premières vierges de Ste-Ursule, afin d'arrêter le danger dans sa source... Puis l'institution suivra son cours et l'enseignement populaire pour les filles sera fondé.

« Sans doute, ainsi que le remarque Montalembert, les écoles ne manquèrent pas au moyen-âge. Derrière les épaisses murailles de leurs monastères crénelés, les vierges celtiques d'Iona, les religieuses anglo-saxonnes de la Grande-Bretagne, les filles de saint Benoît sur le continent européen, avaient enseigné les lettres et la piété ». [2] Toutefois, dans leur vie claustrale, cet enseignement n'occupait que la seconde place et ne s'adressait qu'à un nombre restreint d'enfants sortis des rangs de l'aristocratie.

Mais voici que la Renaissance a mis les masses en mouvement: l'orgueil de la science envahit toutes les classes de la société. On veut de l'instruction: les disciples de Luther la versent empoisonnée à la jeunesse des deux sexes. L'enseignement chrétien doit donc être mis à la portée de tous, afin de mieux parer au danger de l'hérésie et de la fausse science.

A ce moment précis, marqué par l'éternelle Sagesse, les fils d'Ignace, maîtres éminents, et les Vierges institu-

[1] JÉRÉMIE, *Lament.*. IV.
[2] *Les Moines d'Occident*, t. V.

trices, dont sainte Angèle est l'initiatrice, offrent à la Sainte Eglise le secours opportun. C'est ce qu'affirmait, au siècle dernier, le Pape Pie IX, dans le Décret du 11 juin 1861, étendant à l'Eglise universelle la fête de la fondatrice des Ursulines:

« Angèle Merici, dit-il, se sentait envoyée de Dieu « pour fonder un nouvel Institut appliqué à l'éducation « des jeunes filles, devinant avec une rare sagacité que, « exposées désormais aux séductions perfides et honteu- « ses de l'hérésie de Luther et de Calvin, qui se répan- « dait partout, et obligées de cheminer à travers les ron- « ces qui couvraient le monde, elles étaient en péril de « perdre la fleur de leur virginale innocence ».

Le Cardinal Pie, dans un discours adressé à des Religieuses enseignantes que menaçait la persécution, rendait le même hommage au génie initiateur de notre sainte Mère:

« On a dénoncé vos admirables associations, leur di- « sait-il, comme étant des nouveautés dans l'Eglise, en « même temps que des superfluités dans la société. Ces « essaims de vierges consacrées, jetées dans tous les « bourgs et dans tous les villages, cela ne se vit pas, j'en « conviens, dans la primitive Eglise. S'il en fallait recher- « cher la première origine et les premiers exemples, je « remonterais à la bienheureuse Fondatrice des Filles « de Ste-Ursule ... Toutes nos pieuses Communautés de « Vierges institutrices de l'enfance sont autant de bran- « ches, autant de rameaux de la fondation de sainte An- « gèle Merici: c'est son œuvre s'étendant, se propa- « geant, se perpétuant par des surgeons multipliés; c'est

« un provignement de sa plantation qui a étendu ses « ceps et poussé ses surgeons au loin... ».[1]

Si telle a été la portée de cette intuition, de cette *grâce première*, c'est que la Servante de Dieu ne s'attacha qu'aux grands principes d'éducation, vrais à toutes les époques, et s'adaptant à tous les besoins. Former des éducatrices lui parut plus sage que de s'occuper prématurément d'organisation scolaire et de plans d'études. Elle n'a pas ouvert d'écoles, mais elle a préparé ses filles à en ouvrir. Les maîtresses qu'elle voulait donner à l'enfance, elle les a jetées dans un moule qui n'est autre que celui de la perfection évangélique: en se sanctifiant soi-même, on se dispose efficacement à sanctifier les autres.

Combien de fois, depuis les premières heures de la fondation de son Institut jusqu'à sa bienheureuse mort, la Servante de Dieu eut-elle à instruire, à encourager, à redresser les Sœurs qui débutaient dans leurs essais d'apostolat! Nous trouvons dans ses écrits quelques traces de cet enseignement maternel, de cette pédagogie chrétienne, marquée au coin de la simplicité et du bon sens:

Croyez bien, leur disait-elle, *que la bonté vous fera plus obtenir que les réprimandes aigres et sévères, quand il ne sera pas indispensable de recourir à celles-ci, ce qui doit arriver rarement, et non point avec tout le monde. C'est la charité qui dirige tout vers l'honneur de Dieu et l'avantage des âmes; c'est elle qui vous enseignera la discrétion et le discernement; d'elle seule on*

[1] *Œuvres*, t. V, p. 370.

apprend à être tantôt indulgent, tantôt sévère, selon les circonstances. [1]

Déjà, dans sa Règle, Angèle avait énoncé les mêmes vérités d'expérience, tant elle tenait à les inculquer à ses filles:

« Il importe d'avoir égard au caractère et à la condition des personnes et d'éviter l'aigreur dans les reproches; car la dureté peut conduire les coupables à faire pis encore. Toutefois, il ne faut pas non plus parler avec une faiblesse qui rende insolent et fasse mépriser les règlements et l'autorité de la Compagnie. Il est des manquements qui doivent être repris publiquement, aussi bien pour l'exemple que dans l'intérêt même de celle qui a failli; il y en a d'autres au contraire qui réclament une correction secrète. C'est ici l'œuvre du discernement, où les lumières du Saint-Esprit et les inspirations de la charité guideront les Mères. Veillons, avant toutes choses, à procurer la gloire de Dieu et le salut de celles qui nous sont confiées par la Providence ».

Que les Maîtresses prennent garde d'ailleurs à ne pas céder à des vues naturelles en prodiguant leurs préférences à telles ou telles de ces jeunes filles:

« Aimez-les toutes également, dit la prudente Mère; n'ayez point d'affection plus marquée pour l'une que pour l'autre, puisque toutes sont les créatures de Dieu, et que vous ignorez ses desseins sur elles. N'oubliez pas que celle qui semblera de moindre génie et de moindre poids peut devenir la plus généreuse, la plus agréable à

[1] *2e Souvenir.*

la divine Majesté. Qui jugera les cœurs? Qui scrutera les pensées? Chérissez-les donc et les supportez toutes au même degré, parce qu'il ne vous appartient point de juger les servantes de Dieu. Leur Maître céleste sait bien à quoi il les a destinées et, ainsi qu'il le dit dans l'Evangile, il peut faire sortir, des pierres mêmes, des enfants célestes ... Accomplissez votre devoir, corrigeant avec amour et charité celles que vous verrez faillir par fragilité ». [1]

Puis la sainte Mère insiste près des Gouvernantes afin *qu'elles exhortent les Sœurs à se dévouer à l'enseignement de la Doctrine chrétienne, où toutes doivent souhaiter de faire du fruit.*

Les Constitutions des Ursulines de Paris ont précisé plus tard cette note maternelle que la Fondatrice a voulu imprimer à l'éducation de la jeunesse, en disant que les Filles de Ste-Ursule ont le devoir d'élever les petites filles *comme vrayes et charitables Mères.* C'est là leur trait distinctif.

Angèle n'ignore pas les difficultés de cette tâche: elle sait qu'il faut s'y porter avec cœur, sans retour sur soi, voyant dans ces âmes d'enfants l'image de Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ. L'Ursuline demeurera ferme, quelques ennuis qui surviennent:

Ne vous découragez pas quand même vous croiriez ne point posséder toutes les qualités nécessaires à vos emplois. Celui qui vous y a appelées ne saurait vous abandonner, et, dans vos besoins, il daignera vous ten-

[1] *8e Souvenir.*

dre une main secourable. Faites seulement ce que vous pourrez, et priez Dieu de suppléer par sa bonté à tout ce qui paraîtra vous manquer. [1]

Et comme l'exemple a plus de prise sur la jeunesse que toutes les paroles:

« Vivez et comportez-vous de telle sorte, ajoute-t-elle, que vous soyez le miroir de vos filles, et ce que vous désirez qu'elles fassent, faites-le les premières. Et comment pourriez-vous les avertir, les reprendre d'un défaut qu'elles verraient en vous? Comment les exhorter à une vertu que vous n'auriez point, ou que vous ne vous mettriez pas en peine d'acquérir en même temps qu'elles? C'est pourquoi, veillez à ce que votre exemple les détermine et les excite à une vie vertueuse ... [2]

« Devenez, s'il se peut, des copies vivantes de Jésus-Christ. Or, parmi les vertus qui ont brillé en Notre-Seigneur, on voit au premier rang la *charité,* l'*humilité,* la *patience,* la *bienveillance:* les Maîtresses s'appliqueront donc à être envers tout le monde remplies de charité, de patience, de bienveillance et d'humilité ... Elles imiteront les vierges sages, tenant à la main la lampe allumée des bonnes œuvres, afin d'en éclairer ceux qui les voient, c'est-à-dire de les édifier. Ainsi se garderont-elles de donner mauvais exemple; ce qui arriverait si on les entendait parler beaucoup, et de choses inutiles et mondaines, et plus encore si elles s'abandonnaient à la médisance ou la souffraient devant elles » ... [3]

[1] Préambule des *Souvenirs.*
[2] 6e *Souvenir.*
[3] Règle, chap. XIX.

« D'ailleurs, remarque ingénieusement la sainte, on peut trouver partout des stimulants pour sa propre conduite: imitez donc vous-mêmes celles qui vous sont soumises dans tout ce qui en elles est édifiant et louable, particulièrement en ce qui concerne la bonne tenue, la fréquentation des sacrements et autres choses semblables ».

Le regard pénétrant de la Fondatrice découvre les perfides ennemis de l'enseignement chrétien et de la formation religieuse, non seulement dans le présent, mais dans les siècles qui suivront le sien:

« Sachez, dit-elle, que vous aurez à défendre votre petit troupeau contre les loups et les voleurs, deux sortes de pestes que je vous signale: je veux dire l'*esprit mondain* et les *hérétiques*... Evitez, pour vous-mêmes et pour vos filles, de fréquenter les femmes oisives qui fuient la retraite et placent leur bonheur dans les vaines conversations et dans les plaisirs du monde. - Pour ce qui est des hérétiques et de leurs opinions dangereuses, dès que vous entendrez dire d'un prédicateur, ou de tout autre, qu'il est suspect de partager ces erreurs et d'admettre des nouveautés contraires à l'enseignement et pratique de l'Eglise, ou bien aux principes que vous avez reçus de nous, éloignez immédiatement vos filles. Souvent on jette dans une âme, en bien peu de temps, une mauvaise semence qu'ensuite on ne pourra plus arracher. Evitez donc toute relation avec ces fauteurs ou ces victimes de l'hérésie. Ne pensez mal de personne, mais soyez les enfants de la prudence lorsqu'il s'agit de telles matières où il y va du salut. *Il vaut mieux suivre ce qui*

est certain, sans aucun danger, que ce qui l'est moins et met en péril ».[1]

Règle infiniment sage, qui s'applique aux novateurs de tous les temps: protestants ou modernistes!

Si l'on cherche le caractère distinctif du mode d'éducation conçu par sainte Angèle, on verra qu'elle s'attache avant tout à la *culture de la volonté. Rien par force,* dit-elle, *car Dieu même ne contraint personne.* Il faut apprendre à l'enfant à *vouloir* et, pour cela, mettre sa volonté naissante aux prises avec les prescriptions du devoir, tout en soutenant et encourageant ses efforts. C'est ce qu'expriment, de diverses manières, les règlements des Ursulines, pleins de l'esprit de la sainte Fondatrice: *Accoutumez vos élèves,* y est-il dit, *par de petits sacrifices insinués avec douceur, à faire à Dieu dans le monde les sacrifices plus pénibles que demandent la conscience et le soin du salut.* Ce n'est pas ce que *fait* la maîtresse qui est un gain réel: c'est ce qu'elle *fait faire,* ce qu'elle obtient de la volonté libre de l'enfant.

La sainte Mère possède tous les secrets de cette influence éducatrice qu'elle veut léguer à ses filles. Elle leur enseigne à savoir attendre et patienter avec les esprits rebelles; à glisser sur les fautes sans portée, à s'attacher à l'essentiel au lieu de se perdre dans les détails. Son œuvre primitive est une semence qui renferme en elle la force d'expansion: Angèle y a donc amassé, ou plutôt l'Esprit divin lui a inspiré d'y mettre

[1] *7e Souvenir.*

ce qui devait suffire à tous les développements des temps et des lieux.

Les saints sont les grands civilisateurs; mais ils le sont à la manière de Dieu: c'est par le *dedans* qu'ils commencent afin d'arriver au *dehors*. Notre Mère n'a pas fait autre chose, nous venons de le voir, que de travailler à la formation intérieure et générale des premières vierges de Ste-Ursule vouées à l'enseignement. Elle eut conscience de son rôle et le remplit parfaitement sans le dépasser, se contentant de faire le travail de sa journée. Mais combien fécond ce labeur préparatoire!

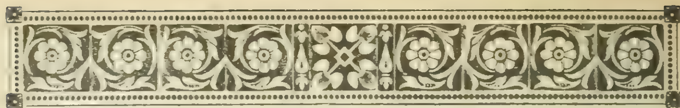
Le champ des travaux assignés aux vierges consacrées allait désormais s'étendre dans un sens encore inconnu. A côté des asiles où l'on recueillait pour les soulager toutes les misères corporelles, on allait voir s'élever de toutes parts ces écoles populaires où les petites filles, jusque-là laissées dans une honteuse ignorance, apprendraient, avec la science du salut, à réaliser l'idéal de la femme chrétienne, espoir des foyers et de la société.

La Fondatrice des Ursulines a prévu, dans son *Testament*, qu'il y aurait lieu, selon les besoins des diverses époques, de modifier la forme primitive qu'elle avait assignée à son œuvre. Mais cette prévision elle-même montre qu'elle avait trop de largeur d'esprit pour chercher à restreindre des développements inhérents à ce qui tient à l'éducation. La sagesse surnaturelle qui la conduisait en tout lui faisait distinguer avec sûreté le principal et l'accessoire, le fond immuable et les modifications du dehors.

Cette femme sans lettres, cette sublime ignorante douée de dons supérieurs à toutes les connaissances humaines, aura des filles qui devront d'office se livrer aux hautes études afin de répandre les bienfaits de l'éducation chrétienne parmi la jeunesse de la société, dans les pensionnats qu'elles dirigeront. Là même, elle leur servira de guide, parce que toujours, aussi bien en enseignant le syllabaire qu'en inculquant la littérature ou les sciences, il faudra, pour faire besogne salutaire, se maintenir dans les principes fondamentaux vulgarisés par la sainte et prudente éducatrice Angèle Merici.

Mais voici l'heure où cet astre bienfaisant va disparaître à nos yeux pour aller briller au céleste séjour. Recueillons religieusement les derniers et plus vifs rayons qu'il va répandre à ce moment suprême.





CHAPITRE XII.

L'Appel de l'Epoux. - Angèle quitte ses filles.

(1540).



La voix du ciel, dans la mémorable vision de sa jeunesse, avait dit à Angèle: *Avant de mourir, tu établiras à Brescia une société de vierges semblables à celles qui te sont montrées.* L'oracle se trouvait accompli: depuis trois ans environ, la Compagnie de Ste-Ursule était canoniquement érigée, et notre chère sainte, ayant rempli, en ce qui la concernait, sa mission de Fondatrice, n'attendait plus que l'heureux moment de son passage du temps à l'éternité. La plupart des historiens regardent comme chose certaine qu'elle en connut par révélation le jour et l'heure, bien que, par humilité autant que pour ne pas attrister ses filles, elle en ait gardé le secret.

Dieu sans doute eût pu prolonger encore l'existence de la sainte Mère, et la rendre témoin de l'extension rapide de son Institut en dehors de Brescia; mais il se contenta de lui en découvrir dans une lumière prophétique les merveilleux progrès: de même qu'autrefois il montra de loin à Moïse, sans lui permettre d'y entrer, la terre de promission, héritage d'Israël.

Vers le printemps de 1539, Angèle se sentit très affaiblie; ses dernières forces s'épuisaient peu à peu. Encore quelques mois, et elle irait consommer au ciel ses noces éternelles avec l'Epoux divin. Une voix intérieure murmurait à son oreille le doux appel: *Veni, sponsa Christi,* auquel répondait son propre *Veni* adressé à Jésus, ainsi qu'il est dit dans l'Apocalypse. [1] Sa vie entière n'avait été qu'une ascension ininterrompue vers ce terme désiré; maintenant qu'il lui fallait franchir le dernier pas, elle ressentait, comme le Sauveur à l'heure des adieux du cénacle, un redoublement de tendresse et de sollicitudes pour le troupeau dont la mort allait la séparer. Malgré son état d'infirmité, elle multipliait en sa faveur et ses longues prières et ses mortifications sans merci.

Pauvre des biens de ce monde, elle voulait, à défaut d'héritage terrestre, laisser à ses filles présentes et futures un mémorial de son amour maternel. Elle appela donc une fois encore son fidèle secrétaire et lui dicta, sous l'impression d'une grâce supérieure, ce *Testament* et ces derniers *Souvenirs* dont nous avons déjà exploité les richesses. Lorsque ce travail fut achevé, elle convoqua dans sa pauvre demeure de Sainte-Afre les dames gouvernantes et autres dignitaires de la Compagnie: on était à la fin de décembre 1539 ou au commencement de janvier 1540. La chère sainte, que la fièvre ne quittait plus, avait dû s'aliter. Jusque-là, nous le savons, une simple natte ou une chaise lui servait de lit, et ce n'était

[1] *Apocal.*, XX, 21.

sans doute que par condescendance au désir de ses filles qu'elle avait consenti à user d'une couche moins austère.

Bien que le danger ne semblât pas imminent, Angèle parla à ses dévouées auxiliaires de son prochain départ comme d'une chose certaine, et les pria d'agréer que la comtesse Lucrèce Lodroné, déjà Vicaire de la Compagnie, en prît sur l'heure le gouvernement et qu'elle lui succédât après sa mort. Cette disposition fut unanimement accueillie. La vénérée malade remit alors à dame Lucrèce le *Testament* destiné à toutes et exprima le désir qu'il fût lu dans l'assemblée générale qui suivrait son décès.

Comment peindre la tristesse de ces premières filles d'Angèle sur le point de perdre leur Fondatrice, dont elles sentaient encore un tel besoin pour l'avenir de leur jeune Société! La ville entière connut bientôt l'état alarmant où se trouvait la *bénie Mère.* Ce fut aussitôt, de la part de tous les bons Bressans, un concours de prières dans les églises, afin d'obtenir sa guérison. Chacun eût voulu la revoir encore, se recommander à son intercession et recueillir quelques-unes de ses saintes paroles. La bienheureuse se prêta charitablement à ces visites et laissa à tous ceux qui la visitèrent des avis spirituels appropriés à leurs besoins.

A plusieurs, d'après les récits contemporains, elle redit cette parole qui lui était familière, et que l'approche de son dernier jour rendait plus frappante sur ses lèvres: *Ce que vous voudriez avoir fait au moment de la mort, faites-le pendant votre vie.* On se répéta de

bouche en bouche cette sentence, non qu'elle eût rien de nouveau, mais parce qu'elle était le dernier conseil de la Servante de Dieu, si respectée, si aimée de chacun. Cinquante ans après, le peuple de Brescia répétait encore, comme le tenant d'Angèle, ce salutaire avertissement, et c'est sans doute en y faisant allusion qu'on inscrivit, en 1590, sur le tombeau de la sainte, ce distique latin:

Vous qui connaissez ma vie, formez-y la vôtre:
Et ainsi la mort ne vous sera plus mort, mais vie éternelle.

Nostram qui vitam nostis, sic vivite; sic mors,
Non mors, sed vita perennis erit.

Non contente de revoir isolément les vierges de Ste-Ursule et de les encourager dans leur sainte vocation, Angèle voulut, peu avant sa mort, les réunir autour d'elle aussi nombreuses que possible. Là, dans une scène vraiment sublime, elle leur adressa ses suprêmes recommandations, faisant lire par son secrétaire Cozzano les pieux *Souvenirs* qu'elle semblait déjà leur envoyer du ciel.

« Le style prophétique de ce document, dit Mme Girelli, fut probablement la raison qui porta les premiers éditeurs à y faire de notables altérations. Ils craignaient sans doute, en publiant ces révélations extraordinaires, de prévenir le jugement de la Ste Eglise qui n'avait pas encore prononcé sur la sainteté de la fondatrice des Ursulines ». Le manuscrit primitif avait été heureusement conservé, et le texte intact en a été reproduit dans le procès de Canonisation.

La dédicace est celle-ci:

Angèle, indigne servante de Jésus-Christ, à ses très chères filles et sœurs, assistantes et directrices de la Compagnie de Ste-Ursule.

Que la grâce et la vertu du Saint-Esprit soient avec vous, afin que vous puissiez soutenir avec courage le poids de vos charges, vous acquitter fidèlement des devoirs qu'elles vous imposent, et mériter les grandes récompenses que le Seigneur destine à celles qui lui seront fidèles...

Nous avons déjà, par de nombreux extraits, montré que ces pages, ainsi que celles du *Testament* de notre sainte Mère, renferment la moelle de ses enseignements, et qu'elle y a fait passer tout son grand cœur. Mais nous avons réservé, pour les mettre ici à leur vraie place, les paroles d'adieu qui, dans cette chambre de Sainte-Afre, résonnèrent alors comme un écho de la patrie: un bienheureux, du sein de la gloire, n'eût pas tenu un autre langage:

Dites à toutes nos Sœurs que je suis plus vivante parmi elles que lorsqu'elles me voyaient des yeux du corps; que je les vois et les connais mieux, et que je veux et puis mieux les secourir. Je suis continuellement avec elles en compagnie de mon divin Epoux, ou plutôt de notre Epoux à toutes: qu'elles ne perdent donc jamais confiance! ...

Elargissez la mesure des promesses: elles ne seront point démenties par les faits. Attachez-vous à soutenir celles de notre Société que vous verrez tristes, inquiètes, tourmentées, hésitantes ... Dites enfin à toutes qu'elles

ne désirent point me voir sur cette terre, mais au ciel: au ciel où est notre amour, Jésus! Qu'elles dirigent de ce côté leurs espérances et s'élèvent au-dessus de ce siècle visible. Que Jésus leur soit l'unique trésor, l'unique Ami! Jésus, qu'il ne faut point chercher ici-bas, mais dans les hauteurs du ciel, à la droite du Père, ainsi que l'exprime l'Apôtre: « Si vous êtes ressuscités avec Jésus, cherchez et goûtez les choses du ciel, non celles de la terre ».

Quelques auteurs nous peignent l'émotion de l'assemblée à la lecture de ce *5e Souvenir*, si plein de magnifiques et fermes assurances. La suavité du paradis remplissait l'humble cellule, malgré les larmes qui coulaient de tous les yeux. Mais qui épuisera jamais une âme pleine de Dieu? Le *9e Souvenir* est une prière, non pas la seule, mais la plus touchante, adressée par Angèle à ses filles sur le point de la charité fraternelle qui lui tient tant au cœur:

Mon dernier mot, je le répéterai, et je vous l'adresse comme une prière que je tracerais de mon sang, [1] *c'est que vous gardiez entre vous une étroite concorde et union, que vous ayez toutes un même cœur, une même volonté. Restez attachées l'une à l'autre par le lien de la charité, vous estimant mutuellement, vous secourant, vous supportant en Jésus-Christ. Si vous vous efforcez d'atteindre cette paix, le Seigneur, sans aucun doute, sera au milieu de vous. Vous aurez pour vous la Très Sainte Vierge, les Apôtres, tous les saints et les saintes, les an-*

[1] Il y a, dans le texte italien, une expression intraduisible: *Col sangue vi prego!* (*Je vous prie avec le sang!*).

ges, les bienheureux de la cour céleste; même toutes les créatures de la terre...

Enfin, soulevant plus largement le voile de l'avenir, la sainte Fondatrice laisse à ses filles cette prophétis que l'Eglise a insérée dans la bulle de Canonisation et dans l'office de la bienheureuse, prophétie qui demeure le trésor et l'inépuisable encouragement de la famille Ursuline:

Votre principal recours sera toujours aux pieds de Jésus-Christ dans une commune oraison. Soyez assurées que notre Compagnie est l'œuvre de sa main et qu'il ne l'abandonnera jamais tant que durera le monde. Si c'est lui qui l'a établie, qui donc pourra la détruire? Croyez-le bien, ayez ferme foi et confiance que les choses seront ainsi. Je sais ce que je dis ...

Si vous êtes fidèles, réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse; car votre récompense sera prête, et là où seront les filles, là aussi seront les mères. Courage donc; et ne doutez pas que vous vous trouverez toutes réunies dans le ciel, comme le désire et le veut notre commun Epoux, de qui rien ne saurait renverser les desseins. Sa lumière, sa splendeur opulente de vérité vous environnera au moment de la mort et vous délivrera des mains de l'ennemi. Persévérez donc fidèlement et joyeusement dans l'œuvre entreprise. Défiez-vous du refroidissement. La promesse que je vous fais se réalisera, et bien au-delà.

Et maintenant, pour ce qui est de moi, je m'en vais. Vous, continuez vos bonnes œuvres. Je vous embrasse; à toutes je donne le baiser de la paix, priant Dieu de vous bénir, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. [1]

[1] *11e Legs.*

Toute l'assistance était tombée à genoux. On se serait cru dans un sanctuaire, tant le divin se manifestait près de cette couche funèbre. Les Sœurs demeuraient en silence, repassant en elles-mêmes les paroles embrasées qu'elles venaient d'entendre. Leur Mère d'ailleurs montrait un visage si riant et parlait d'une voix si assurée, qu'elles se rattachèrent à l'espoir de la conserver quelque temps encore.

« Je vous demande, reprit Angèle en s'adressant aux Assistantes, de veiller à ce que nos filles n'interrompent en rien, à cause de moi, l'exercice de leurs fonctions. Agréez pareillement que dame Catherine Meia se joigne à vous dès aujourd'hui pour maintenir le bon ordre: c'est elle que j'ai choisie pour remplacer dame Lucrèce Lodroné dans l'office de Gouvernante. Vous connaissez sa piété, et je ne doute pas du soin qu'elle prendra avec vous de la Compagnie ».

Ce jour même, ou le lendemain, la sainte Mère exécuta le projet qu'elle avait formé, touchant les soins qu'il faudrait lui rendre après sa mort. D'une part, elle respectait son corps comme le temple de Dieu et voulait que sa dépouille mortelle portât l'empreinte de la pureté; d'autre part, il répugnait à sa modestie virginale d'être touchée et lavée par des mains étrangères. Ayant donc envoyé au sermon les personnes qui la gardaient, elle se leva, presque mourante, avec un courage qu'on peut à peine comprendre, et se rendit à elle-même ce service anticipé.

Or, il arriva que le prédicateur, à la cathédrale, recommandait au même moment, du haut de la chaire, la

Mère Angèle Merici. comme étant à la dernière extrémité. Bon nombre des auditeurs sortirent aussitôt, se hâtant d'aller chez la Servante de Dieu pour la revoir encore une fois. L'un de ses neveux qui se trouvait à ce sermon arriva le premier et. entrant discrètement dans la chambre de la malade, fut surpris de la trouver debout, occupée à reprendre ses habits et à se laver le visage. « Dieu soit loué! ma chère tante, lui dit-il: vous ne me paraissez pas si mal que le prédicateur vient de nous le faire entendre. - *Mon neveu*, répondit Angèle, *le prédicateur n'a rien exagéré: je compte bien aller cette nuit à la rencontre de Jésus-Christ, et je m'y prépare*. Plusieurs dames arrivaient en même temps; la bonne Mère fut remise au lit. L'acte qu'elle venait d'accomplir, et que son humilité eût voulu tenir secret, ne manqua pas d'être divulgué.

Le médecin Gardoni. qui lui était tout dévoué, se présenta bientôt; il trouva la malade d'une faiblesse extraordinaire et, jugeant son état sans espérance, il crut devoir le lui déclarer clairement. « Je vous avais bien dit, répondit la douce mourante, que cette infirmité tournerait à la mort. Ah! combien je vous suis obligé de vous exprimer à présent sans détour ». Déjà notre Mère avait demandé le saint Viatique et l'Extrême-Onction. « Elle reçut ces divins sacrements, dit Faïno, avec une angélique dévotion, et passa ensuite un long temps à épancher son âme en doux colloques, serrant sur son cœur l'image de Jèsus crucifié. Voyant près de son lit les dames Assistantes et plusieurs des Sœurs, elle leur redit encore, avec une céleste éloquence,

ce qui lui tenait tant au cœur, touchant l'humilité, l'obéissance, l'observance de la règle et la garde de la virginité. Enfin, comme la mère la plus aimante, elle leur donna de nouveau sa bénédiction.

Ce fut son *Consummatum est*. Elle ne parla plus ensuite que pour demander d'être revêtue de l'habit du Tiers-Ordre de St-François, avec lequel on la devait ensevelir. Puis, se faisant étendre à terre, sur la natte qui avait été sa couche la plus ordinaire, elle ne détourna plus ses regards du ciel, tandis que ses filles l'entouraient en priant.

Un antique tableau, conservé dans l'église de la Compagnie de Sainte-Ursule, à Brescia, rappelle au vif cette admirable scène. La sainte Mère y est représentée, le visage enflammé, les yeux brillant d'un reflet extatique. C'est qu'en effet, d'après les récits contemporains, Angèle, ravie à elle-même durant les dernières heures de sa vie, semblait déjà entrée dans la jouissance béatifique; elle ne voyait ni n'entendait plus rien de la terre. Un rayonnement céleste se répandait sur ses traits comme pour rendre sensible aux heureux témoins de son trépas la parole de nos saints Livres: *Ceux qui en auront instruit plusieurs, brilleront comme des étoiles dans les siècles éternels.* [1]

Quelques soupirs et le nom de Jésus s'échappaient parfois de ses lèvres. Enfin, sortant pour ainsi dire de ce sommeil extatique, elle prononça d'une voix claire la parole du Sauveur mourant: *In manus tuas, Domine,*

[1] Daniel, XII, 13.

commendo spiritum meum, et rendit son âme à Dieu, comme un enfant qui s'endort sur le sein maternel. C'était le mardi 27 janvier 1540, à neuf heures et demie du soir; la sainte Mère avait près de soixante-sept ans. Elle entrait au festin des noces éternelles parée de tout ce qui peut plaire à l'Époux des vierges, riche de mérites et laissant après elle des œuvres impérissables. Plusieurs savants auteurs ont émis l'opinion que la charité divine, dont son cœur était enflammé, avait fini par briser son enveloppe mortelle, et qu'elle était morte d'amour: *Martyr amoris,* ainsi que l'invoquaient d'anciennes litanies composées en son honneur. Nous n'avons point à décider cette question, mais seulement à nous édifier de son bienheureux trépas et des merveilles qui le suivirent.

La cité entière de Brescia s'émut de la mort d'Angèle: c'était un deuil public. Les vierges ses filles, plus directement atteintes, pleuraient cette Mère qui les avait groupées et formées, avec tant de charité; les personnes du monde voyaient disparaître leur ange consolateur et leur sûre conseillère; les pauvres surtout, dont elle était la providence, se trouvaient comme orphelins. Il se fit autour de ses restes mortels un immense concours. Chacun voulait contempler une fois encore la *Vierge de Jésus, la sainte,* comme se plaisaient à la nommer les pieux Bressans et les habitants d'alentour.

Ayant vécu pauvre, l'ayant été par état et par choix, « la Servante de Dieu eut cependant, dit un témoin oculaire, Pandolfe Nassino, les funérailles d'une grande dame, tant la pompe y fut magnifique et la foule consi-

dérable. Outre l'assistance d'un nombreux clergé, on y voyait les membres de la Compagnie de Sainte-Ursule, alors au nombre de cent cinquante, beaucoup de pieuses matrones et autres personnes considérables de la cité. Sur le passage du cortège, les pleurs se mêlaient aux louanges de la défunte, que beaucoup acclamaient et invoquaient (*Beata*) en louant ses vertus ».[1] Après la cérémonie des obsèques, le cercueil, toujours découvert, fut porté de l'église supérieure de Sainte-Afre à la crypte ou église souterraine, près des reliques des saints martyrs qui reposent en ce lieu.

Mais une contestation inattendue obligea de surseoir à la sépulture. Les chanoines de la cathédrale ou Dôme, considérant Angèle comme fondatrice d'un Institut, alléguaient que l'oratoire où elle tenait ses réunions, et qui était comme le siège de sa Compagnie, se trouvant dans leur circonscription, ils avaient droit de réclamer le corps de la sainte Mère. Les desservants de l'église Ste-Afre, chanoines de Saint Jean de Latran, soutenaient que le domicile réel est là où l'on demeure, et qu'en conséquence ils ne cèderaient pas à d'autres la possession du précieux dépôt. Les Pères Franciscains eux-mêmes, en vertu des Constitutions de leur Ordre, et parce qu'Angèle était Tertiaire, demandaient que leur église fût choisie pour sa sépulture.

Cette dispute, bien qu'assez vive, était tout à l'honneur de chacun des partis, et rendait le plus illustre témoignage à celle qui en était l'objet. Comme le litige ne

[1] Madame GIRELLI, pag. 170.

put être tranché sur le champ, l'official rendit un jugement provisoire portant que le corps de la Mère Angèle demeurerait dans la crypte de Sainte-Afre sans être définitivement enseveli. Trente jours s'écoulèrent ainsi, après lesquels, interprétant un Bref du Pape Clément VII, du 2 novembre 1531, qui accordait à Angèle la faculté de choisir sa sépulture à Sainte-Afre ou en tout autre endroit qu'elle désignerait, les juges conclurent de sa spéciale dévotion envers les saints martyrs ensevelis dans ce lieu, qu'il était juste d'y placer sa tombe. Ainsi se termina le débat.

Mais déjà, durant ces trente jours, le Ciel avait hautement manifesté la gloire de l'humble Angèle. Outre que toute la population de Brescia connut, par ce long retard, en quelle estime les ministres du Seigneur tenaient ses vénérables restes, la série des prodiges commença à accréditer son culte, comme il arrive près des tombeaux des saints. Augustin Gallo, le fidèle ami de la bienheureuse, a déposé comme chose connue de tous ses concitoyens, que le corps de la servante de Dieu, découvert pendant un mois entier, loin de donner aucun signe de corruption, répandait une odeur suave, et demeurait souple, flexible, dans l'attitude d'un doux sommeil, sans que les traits du visage eussent subi la moindre altération.

Cette merveille fournit le moyen de prendre le portrait de la sainte Mère, chose qu'elle n'eût jamais permise de son vivant. Deux célèbres peintres de ce temps, *Moretto* et *Romanino*, se chargèrent de ce travail, à la grande satisfaction des nombreux dévôts d'Angèle, et



Portrait de Ste Angèle, attribué au « Moretto », peintre de Brescia, son contemporain, vénéré dans l'église de Desenzano.

spécialement des vierges de sa Compagnie. On eut soin en même temps de mouler un plâtre sur sa figure, et cette effigie a été souvent reproduite.

Ce qui ne contribua pas moins à attester la glorification au ciel de la Servante de Dieu, ce fut l'apparition d'une sorte d'étoile, de forme et de splendeur insolites, qui commença à briller le soir du 28 janvier, après les funérailles, au-dessus de l'église de Sainte-Afre, répandant pendant trois nuits consécutives des rayons perpendiculaires qui correspondaient à l'endroit où reposait le saint corps. Ce phénomène extraordinaire fut aperçu de loin, en sorte que beaucoup de personnes des environs, attirées par ce prodige, vinrent à la ville pour en connaître la cause, et se mêlèrent à la foule des visiteurs qui se portait à Sainte-Afre pour y implorer la protection de la sainte. On dit que l'affluence y fut si grande durant ces jours, que jamais, ni avant, ni depuis, on ne vit chose semblable à Brescia. Ainsi le Seigneur exaltait celle qui s'était constamment oubliée elle-même, qui avait fui les honneurs, et qui s'était constituée l'humble servante de tous.

Le corps de la sainte Mère fut enfin déposé, après ce retard providentiel, dans le tombeau que ses filles lui avaient fait préparer à la droite de l'autel de la crypte. Nous dirons bientôt quel miracle prolongé de conservation Dieu opéra en faveur de cette insigne dépouille.

Cependant le petit troupeau de Sainte-Ursule se trouvait forcément dispersé depuis la mort de la fondatrice; les Sœurs avaient interrompu leurs fonctions et ne se

rendaient plus à l'oratoire commun. La sage comtesse Lodroné n'attendait que la conclusion du débat relatif à la sépulture pour commencer à remplir la charge dont Angèle l'avait investie. Elle invita donc, après le mois écoulé, tous les membres de la Compagnie à se réunir au lieu ordinaire, afin de remplir les intentions de celle qui venait de les quitter.

Dame Lucrèce Lodroné, disent les témoignages du temps, joignait à une piété éminente un air plein de dignité et cependant affable, un esprit distingué, un talent plus qu'ordinaire pour le gouvernement. Surtout, elle s'était identifiée avec la Mère fondatrice, et partageait son dévouement pour l'œuvre naissante.

Dans cette première assemblée des Sœurs, elle leur rappella avec émotion les derniers jours de la Fondatrice et les *Souvenirs* si maternels dont la lecture leur avait été faite près de son lit de mort. Un autre document restait à divulguer: c'était le *Testament spirituel* de la mère à ses enfants, testament qu'Angèle avait confié à sa remplaçante pour être lu après son décès. La comtesse tint à charger de cette lecture le secrétaire Cozzano, qui lui-même avait tracé ces pages sous la dictée de la Servante de Dieu. Celle-ci, comme présente encore au milieu de ses filles, semblait leur parler directement. Elle débutait ainsi:

« Moi, Sœur Angèle, indigne servante de Jésus-Christ, à la comtesse Lodroné, principale Mère de la Compagnie de sainte Ursule, et aux autres Gouvernantes et Mères, les nobles dames *Geneviève Luzzago, Marie Avogadro, Véronique Buzzi, Ursule Gavardo, Jeanne Monti,*

Elisabeth Prato, Lionelle Pédézocca, Catherine Méia; que l'éternelle bénédiction vous soit donnée à toutes par le Dieu tout-puissant, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit ...

« *Je m'en vais maintenant de ce monde et vous laisse à ma place; ces avis seront un héritage où vous trouverez ma dernière volonté: vous l'exécuterez fidèlement ...* ».

Nous savons déjà quelles étaient les maternelles recommandations, les encouragements, les assurances prophétiques que cette voix d'outre-tombe apportait à la famille orpheline: en les recueillant, les Sœurs se sentaient plus que jamais sous l'égide d'une sainte. La solennelle promesse de leur fondatrice: *Dieu n'abandonnera jamais cette Compagnie tant que durera le monde,* allait être leur réconfort et celui de toutes les Ursulines à travers les siècles futurs. Ni peines, ni orages, ni persécutions, ni ruines momentanées, n'enlèveront aux filles d'Angèle la confiance que leur met au cœur cette prophétie de leur bienheureuse Mère.

Aussi bien, en leur laissant ces gages d'espérance, elle voulait, et elle veut encore, les faire héritières de son esprit, qui doit continuer de les animer jusqu'à la fin des temps. Cet esprit *principal* ou premier: *Spiritu principali,* est la source d'où l'œuvre a jailli. Remonter à cette source sera toujours le plus sûr moyen de maintenir la pureté et l'abondance des eaux qui en découlent.

Essayons donc de grouper les traits principaux qui caractérisent l'esprit de la sainte Fondatrice des Ursulines.



CHAPITRE XIII.

L'Esprit de sainte Angèle.

Tous les Bienheureux ont pour trait commun la ressemblance avec le modèle de toute sainteté, Jésus, dont ils se sont appliqués à prendre l'esprit pour en imprégner leur conduite. Mais cette unité de fond n'empêche pas la merveilleuse diversité qui se remarque entre les élus de Dieu: diversité à laquelle concourent la nature et la grâce et qui n'est pas la moindre révélation de l'inépuisable opulence divine!

Quel est donc le caractère propre de sainte Angèle? Quel est l'esprit qui l'a spécialement animée et qu'elle a légué en héritage à ses filles? L'ensemble de sa vie, que nous venons de parcourir, ses paroles pieusement recueillies, ont déjà répondu en partie à cette question, née d'une filiale curiosité et du légitime désir de ne rien ignorer de ce qui touche à une telle Mère. N'est-elle pas pour jamais la forme et le modèle de son troupeau: *forma gregis*, ainsi que l'apôtre saint Pierre, dans sa 1re Epître, le demande aux pasteurs des âmes?

Nous avons dans cette admirable sainte, une *personnalité* très marquée, bien que son existence ait été enveloppée de réserve et de modestie, et qu'elle n'ait cher-

ché qu'à se faire oublier. En précisant sa physionomie morale, peut-être rendrons-nous plus vivante encore l'image que déjà nous nous en sommes formée.

C'était une âme d'une candeur angélique, dans laquelle le Seigneur put verser sans mesure les dons qui accompagnent la pureté virginale. Tout allait droit en elle, et l'on peut dire que la *simplicité,* marque suprême de Dieu et de ce qui approche de Dieu, fut le cachet d'Angèle. Rien de compliqué dans ses voies; jamais d'habilité politique. Le *oui* et le *non* de l'Evangile, qu'elle recommande aux Sœurs dans les Statuts de la Compagnie, étaient sa règle de conduite. Peu de paroles aux hommes, beaucoup à Dieu, dans les oraisons prolongées où elle puisait toutes ses lumières.

Cet *esprit de prière* l'anima constamment. Elle ne se lassait pas de s'entretenir avec son divin Epoux, de le contempler dans ses souffrances, de répandre son âme au pied du Tabernacle. Notre Mère fut une *grande priante,* et c'est dans l'attitude de la prière qu'on se plaît à la représenter. Elle a laissé à sa postérité spirituelle cette leçon fondamentale que les œuvres d'apostolat vivent de la prière, et sans elle demeurent stériles.

Le savant Newton avait coutume de répondre à ceux qui lui demandaient comment il était parvenu à découvrir et à formuler les lois de la gravitation: *En y pensant toujours.* Notre sainte Mère eût pu expliquer de même la fondation de son œuvre séculaire: elle y pensa toujours, pendant trente et même quarante ans, depuis la vision de Brudazzo. Mais elle y pensa en priant; ce fut là son étude et sa science.

Angèle posséda d'ailleurs à un haut degré le don de s'assimiler tout ce qui, dans sa vie extérieure, pouvait concourir à réaliser les desseins de la Providence. « Ses voyages sur terre et sur mer, dit Mgr Dadole, [1] son pèlerinage en Terre Sainte, celui de Rome, lui donnèrent comme la sensation des espaces, et de cette vaste humanité qui devrait être le royaume de Jésus-Christ ». Son zèle pour le salut des âmes en devint plus ardent, plus universel: il prenait toutes les formes, et s'exerçait surtout en faveur de l'œuvre capitale de sa vie. Lorsqu'elle conduisait, et par deux fois, ses premières filles au mont Varallo pour leur inculquer l'amour de la croix, pourquoi ne penserions-nous pas qu'en face des pieuses et très artistiques représentations des scènes de la Passion qu'on y vénérait, Notre Mère, tout en excitant la ferveur de leur dévotion, ne leur ait fait admirer les chefs-d'œuvre qu'elles avaient sous les yeux, afin de cultiver en elles le goût du beau, précieux élément de la formation de la jeunesse?

L'esprit d'*humilité* fut l'atmosphère propre d'Angèle: à l'exemple de la divine Marie, elle ne sortit jamais du double sentiment de sa bassesse et de la grandeur de Dieu. Humilité et simplicité la tenaient si loin d'elle-même et de ses propres intérêts, que la contradiction, surtout celle des gens de bien, à laquelle les personnes les plus sages et les plus habiles ne peuvent presque pas échapper, ne semble pas l'avoir atteinte. On n'en trouve pas de traces dans le récit de sa vie. Ne serait-ce pas

[1] *Panégyrique de sainte Angèle,* déjà cité.

plutôt qu'elle déconcertait par sa simplicité ceux qui s'opposaient à ses desseins, et que d'autre part, si cette croix l'effleurait, elle en gardait pour elle seule le secret?

La sainte Mère voyait de trop haut les choses d'ici-bas pour les isoler de Dieu et en compter les épines.

Toujours surnaturelle, elle nous apparaît *grande* dans ses conceptions, et marchant au but avec une *fermeté* et une *prudence* bien rares chez une femme. Rien de hâté ni d'excessif dans l'œuvre si personnelle, si nouvelle, dont elle posa les fondements; rien qui s'y ressente des agitations et des controverses qui troublaient alors la société chrétienne. Angèle s'adapte simplement, mais avec une singulière clairvoyance, aux besoins de son époque, à son propre milieu, à la nécessité de l'heure présente: cette intelligente *adaptation* est le caractère particulier de son institution. La Sainte Eglise a toujours fait ainsi à travers les siècles, et notre sainte était si vraiment fille de l'Eglise!

D'ailleurs, les vierges institutrices, dont elle inaugure les fonctions, devront à leur tour se plier, s'ajuster à tous pays, à tous usages; tourner les obstacles en moyens pour exercer l'apostolat de l'éducation religieuse, qui est leur raison d'être. Telle a été la pensée de la fondatrice, clairement exposée dans son Testament. Son humilité ne lui permet pas d'empiéter sur les dispositions futures de la Providence, mais elle n'arrête pas non plus sur ses lèvres l'affirmation prophétique de ce que le Seigneur fera dans la suite pour assortir la Compagnie de Sainte-Ursule à d'autres temps et à d'autres besoins.

Cette simplicité et cette rectitude d'esprit étaient accompagnées chez notre Mère d'un remarquable *bon sens pratique*, que nous avons déjà admiré dans ses écrits. Elle est ennemie des vaines spéculations et des paroles qui ne produisent rien. *Agissez, remuez-vous,* dit-elle à ses filles dans ses derniers *Souvenirs; ayez confiance, faites des efforts, criez vers Dieu du fond de votre cœur, et sans doute vous verrez des choses admirables, toutes dirigées à la louange de sa divine Majesté et au plus grand bien des âmes.* [1] C'est du pratique qu'il lui faut: les Sœurs connaîtront à fond ce qui concerne celles dont elles sont chargées: nom, condition, état, tempérament, afin d'agir à leur égard en sûreté, et surtout en charité.

Une telle *unité de vues* l'a rendue très *forte*. Nous l'avons admirée dans sa jeunesse, dominant jusqu'à l'héroïsme la vie des sens, et soutenant avec la constance que donne l'amour les épreuves réitérées qui broyaient son cœur. C'est que, en vérité, si Angèle a reçu le don d'un esprit supérieur, orné par Dieu de lumières surnaturelles, il y a en elle quelque chose qui nous la rend plus accessible encore, et par là même plus imitable: c'est la surabondance de sa charité. Le divin Artiste avait peu à peu façonné ce cœur de mère dont nous avons entendu les suprêmes battements. Il lui avait communiqué cette force d'expansion qui lui permit d'atteindre ici-bas toutes les misères humaines, et qui, à travers les siècles, nous la rend encore présente et

[1] Introduction.

vivante, selon la promesse qu'elle a faite à ses filles, promesse amplement vérifiée: *Je suis plus vivante parmi vous que lorsque vous me voyiez des yeux du corps; je vous vois et vous connais mieux; je veux et puis mieux vous secourir ...*

Un même mouvement la portait vers les hauteurs de la contemplation, et l'inclinait ensuite aux besoins du prochain: tout ainsi que dans les incomparables paysages de sa patrie, sur les bords du lac de Garde par exemple, on voit les hauts sommets des Alpes descendre doucement et s'étendre pour ainsi dire, en formant les vastes plaines de cette fertile région.

Angèle est du ciel et de la terre. Dieu, Jésus, l'Eucharistie: voilà son centre. *Chacune de ses communions,* dit un de ses historiens, *lui était comme une prise de possession de la patrie céleste.* Et ce qu'elle rapportait de ce contact d'en-haut, c'était un redoublement d'amour pour le prochain. Avant même d'avoir fondé la Compagnie de Sainte-Ursule, elle était pour les habitants de Brescia et pour tous ceux qui l'approchaient, la *bénie Mère* qui rayonnait de bonté, de charité, de dévouement: les cœurs purs ne sont-ils pas les plus aimants, les plus forts? Elle se donnait aux grands comme aux petits, traitait avec les princes, chérissait les pauvres, s'intéressant à tout, ne s'étonnant de rien: le Dieu de son cœur avait, comme il est dit de l'Epouse des Cantiques, *ordonné en elle la charité.* Tout y était à sa place, parce que tout y dominait l'humain.

Aucune attache naturelle n'empêchait le don de Dieu de s'écouler par ce grand cœur. A quoi notre sainte

Mère aurait-elle tenu ici-bas? Privée de sa famille dès l'aube de la vie, elle ne possédait ni fortune, ni aucun domaine propre. Telle était son espérance pour l'héritage éternel, qu'elle ne fit jamais aucun cas des biens de la terre. Logée par charité ici et là, elle n'eut point de *chez elle* dans cette cité de Brescia dont elle demeure la plus pure gloire, se contentant d'une chambre d'emprunt, d'abord chez Augustin Gallo, puis à Saint-Barnabé et à Sainte-Afre. Sa pauvreté, voulue, aimée et soutenue jusqu'à la fin de sa vie, l'a laissée absolument dégagée et libre. Son Institut est né dans le dénuement et dans le seul appui de la Providence: ainsi sainte Angèle apprend-elle aux Ursulines à vivre sur le même fond, prêtes à aller où Dieu veut les envoyer, à se plier à tout emploi, à tout apostolat, présent ou lointain, élevé ou répugnant.

Nous trouvons dans notre sainte Mère le type accompli de cette *vocation mixte* qui joint ensemble l'*action* et la *contemplation*, et qui se rapproche excellemment de celle du Sauveur durant sa vie apostolique. C'est celle qu'elle a voulue pour la Compagnie de Sainte-Ursule. Les filles d'Angèle, tantôt s'élevant à Dieu, priant, psalmodiant ou chantant ses louanges, tantôt s'abaissant vers la terre en vaquant à l'éducation chrétienne de la jeunesse, réalisent à travers les siècles la vision de l'échelle mystérieuse entrevue par leur Fondatrice. Elles puisent dans leurs saintes ascensions les grâces nécessaires pour remplir leur laborieuse tâche et pour faire monter avec elles vers le ciel les enfants dont elles se font les anges gardiens.

Dans le service du prochain, Angèle vise avant tout les âmes, et elle les manie avec une science psychologique que l'Esprit-Saint lui a révélée. Elle ne veut rien obtenir par violence, mais elle prend son temps pour amener suavement les volontés à se ranger au devoir. Elle a le secret de donner la paix ou de la rétablir, parce qu'elle ne cherche sincèrement que les intérêts d'autrui et non les siens. La bonté et la tendresse s'unissent dans son cœur à une invincible fermeté quand il s'agit des droits de Dieu et de sa loi sainte.

Soyez mères avant tout, dit-elle à celles de ses filles qui ont charge d'âmes, et à celles qui instruisent l'enfance. *Ayez de la bonté afin d'éloigner la créature du mal et de la porter à la vertu, ou bien à un plus grand état spirituel. De cette manière, vous attirez les âmes et les obligez à faire ce que vous désirez d'elles.*

Cette *note maternelle,* héritage de famille, est demeurée le caractère distinctif de l'éducation donnée par les Ursulines, en tous pays, sous tous climats: elles sont appelées *mères* par leurs élèves et réalisent, comme par tradition, sous l'égide de leur *première Mère,* ce que comporte ce nom sacré.

Quant à l'aumône corporelle, la sainte veut qu'en l'exerçant on envisage toujours le profit spirituel du prochain, et qu'ainsi on se l'attache pour le conduire ou le ramener à Dieu. « Quand une jeune fille, dit-elle, accepte d'une personne du monde quelque présent, elle reste comme astreinte à lui complaire, et semble ne plus pouvoir dire non à sa bienfaitrice: de même, par le moyen de l'aumône, on attire à la vertu, en sorte que

celui qui l'a reçue est comme enchaîné à l'obligation de bien faire ».

L'enseignement des enfants pauvres est la première aumône que devront pratiquer ses filles, puisque cet apostolat fut le premier qu'envisagea leur Fondatrice. Elles n'y ont jamais manqué, depuis bientôt quatre siècles; toujours, près de leurs pensionnats, elles ont ménagé les classes gratuites, l'école paroissiale, et les ont entourées de leur maternelle sollicitude.

La vie enseignante réclame une généreuse activité. Sainte Angèle, ici comme partout, sert de modèle à son Institut. Elle a uni, nous venons de le dire, la vocation de Marthe à celle de Marie. Son existence fut en même temps humble et laborieuse; les plus grossiers travaux ne la rebutaient point. La perte du temps lui était insupportable, et nous avons remarqué que, dans sa Règle, elle entre dans ce détail qui nous la peint au naturel: « Lorsque les Sœurs, dit-elle, auront été convoquées pour quelque réunion générale, celle qui préside fera faire une lecture spirituelle par les premières arrivées, tant *afin de ne pas perdre le temps*, que pour ôter l'occasion du bavardage et autres inconvénients pareils ». On aime à voir le sens pratique toujours en éveil chez la grande contemplative que fut sainte Angèle.

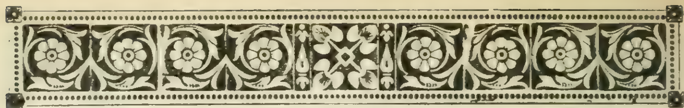
Ne peut-on pas dire d'un seul mot qu'elle a vécu de l'*esprit de l'Evangile,* qu'elle est comme un Evangile vivant dans lequel se mêlent, avec une parfaite harmonie, le simple et le sublime, en sorte que ses enseignements et ses exemples s'adaptent, ainsi que le fait le Livre divin,

à tous les besoins et à la diversité des époques. Une telle sève ne s'épuise pas.

Après avoir vivifié tant de générations, depuis bientôt quatre siècles, elle est riche encore de bienfaits pour notre société contemporaine. Aujourd'hui, comme au temps d'Angèle, il y a des ruines à relever, il y a un renouveau de catholicisme à souffler partout. Une guerre sans exemple dans les fastes de l'humanité a laissé après elle de grands maux à guérir; l'excès des calamités rend plus urgente que jamais la nécessité de préparer par une éducation fortement chrétienne cette jeunesse qui refera l'avenir.

Sainte Angèle a tracé à l'avance et pour toujours la part de labeur que ses filles devront assumer. Ce qu'elle leur demande, elle l'a pratiqué la première, et leur a mérité la grâce de l'accomplir à leur tour. Le Père Quarré, de l'Oratoire, a résumé dans une brève sentence l'idéal proposé aux Ursulines: *La charité est l'esprit de leur Ordre, l'oraison en est l'aliment, le salut du prochain la fin de tous les exercices qui leur sont demandés.*





CHAPITRE XIV.

Culte spontané rendu á la bienheureuse Angèle. Sa béatification.

(1540-1768).

La mort des saints, en même temps qu'elle inaugure leur triomphe au ciel, ouvre pour eux ici-bas une nouvelle et glorieuse carrière. Souvent ignorés jusqu'à cette heure qui termine leur existence humaine, ils se révèlent tout à coup par la renommée de leurs vertus et par le mystérieux attrait qui porte les fidèles à les honorer et à se recommander à leur protection. Dieu de son côté, après avoir caché ses bien-aimés « dans le secret de sa face », les fait resplendir par les miracles dus à leur intercession.

En ce qui concerne sainte Angèle Merici, on peut dire que son bienheureux trépas inaugure en sa faveur deux voies magnifiques: l'une marquée par les diverses étapes de sa glorification sur la terre; l'autre, parcourue par la société de vierges dont elle a jeté les fondements. Suivons ici l'une et l'autre: la première nous conduira à la solennelle confirmation par le Saint-Siège du culte spontané rendu à notre Mère dès le moment de sa pré-

cieuse mort; l'autre se déroulera dans toute la suite de cet ouvrage.

Nous avons parlé des merveilles qui accompagnèrent la sépulture de la Servante de Dieu à l'église Sainte-Afre. L'élan était donné, et de toutes parts, non seulement à Brescia, mais dans toute l'Italie et au delà, le nom d'Angèle vola de bouche en bouche. Divine reprise de la Bonté infinie, qui n'a laissé ignorer tant d'actions de sa vie terrestre que pour lui ménager en quelque sorte une seconde vie à travers les siècles, par le culte d'amour que ses filles lui ont rendu et fait rendre en tous lieux! Son tombeau, encore caché dans la crypte, était sans cesse visité par de pieux pèlerins. On y lisait diverses inscriptions en vers latins, gravées au moment même de son inhumation sur la table de marbre qui le recouvrait; toutes proclamaient à l'envi sa sainteté. L'une de *Dom Valeriani*, chanoine de Ste-Afre, disait:

Martyre de désir, vierge d'action, apôtre de la parole: cette triple auréole, Angèle, *fut ton trésor. O* Angèle! *naguère encore tu nous enseignais le bien, tu nous montrais les règles de la vie: maintenant, viens à nous comme la protectrice, comme la défense de la patrie!* [1]

Une autre avait été composée par le docteur *Zanetti:*

Je m'appelais Angèle *pendant ma vie; maintenant on dit de moi que je suis* Angèle la défunte: *cependant me voici, ange, unie aux chœurs angéliques. Vous qui m'a-*

[1] *Proposito martyr, virgo actibus, ore magistra:*
Sic tribus aureolis, Angela, *dives eras.*
Angela, *nuper eras morum vitaeque magistra:*
Nunc patriae tutrix praesidiumque veni.

vez connue, vivez selon les exemples que je vous ai laissés; et ainsi mon tombeau vous enseignera comme le fit ma voix. [1]

Citons encore celle-ci, de *Gabriel Cozzano*, le secrétaire de la sainte:

Angèle, couronnée de nombreuses vertus, repose ici jusqu'à la résurrection du dernier jour. Son âme ardente a pénétré dans les célestes tabernacles, où elle jouit de la présence du Dieu suprême. Elle est la vierge bénie qui, règle vivante des mœurs, a fondé l'illustre Société de vierges. Brescia, crois-moi: vénère ce tombeau sacré. La Vierge, près de Dieu, peut t'obtenir tout bien! [2]

Ces témoignages de vénération provoquèrent un fait que tous les historiens de la sainte ont raconté, et qui témoigne hautement combien la gloire de la Vierge de Brescia est chère au Seigneur. C'était environ trente ans après la mort de la bienheureuse: un jeune clerc, de race patricienne, vint, en compagnie d'un prêtre de sa famille, visiter la chapelle souterraine de Sainte-Afre. Malgré les marques de piété qu'il voyait éclater parmi

[1] Angela *viva fuit, nunc* Angela *mortua dicor:*
Sum tamen angelicis Angela *iuncta choris.*
Vos qui me nostis, exemplo vivite nostro:
Sic facite ut docui; mortua adhuc doceo.

[2] *Angela, virtutum varia redimita corona,*
Hic iacet extremo restituenda die.
Spiritus aethereas penetravit fervidus arces,
Et summo ingenuus constitit ille Deo.
Illa est haec virgo quae, morum regula viva,
Illustrem erexit virginitate chorum.
Brixia, crede mihi, sacrum venerare sepulchrum.
Nil non fausta Deo proxima virgo potest.

les assistants, il regardait le monument d'un œil de simple curiosité, comme si c'eût été quelque chose de profane. Ayant lu les inscriptions gravées sur le marbre:

— Dieu sait, dit-il dédaigneusement à celui qui l'avait amené, si ces pompeux éloges sont mérités?

A peine achevait-il ces mots irrespectueux que, du fond du tombeau, retentissent deux coups si terribles qu'il semblait que le marbre allait voler en éclats. Au bruit qui remplit le lieu saint, un chanoine accourt de l'église supérieure pour s'informer de ce qui arrive, tandis que dans la crypte tous les assistants sont saisis d'effroi. Par bonheur le jeune imprudent comprit l'avertissement céleste et, se mettant humblement à genoux devant la foule, il demanda pardon à Dieu et à la sainte, protestant qu'il croyait aux héroïques vertus et à la gloire d'Angèle.

Le saint corps demeura durant quarante années dans le monument que nous venons de décrire. En 1580, les chanoines de Sainte-Afre ayant fait d'importantes réparations dans l'église souterraine, le tombeau de la bienheureuse dut être déplacé. On songea à en élever un plus somptueux, et les précieux restes furent provisoirement déposés avec les autres reliques des saints martyrs vénérés en ce lieu, comme si déjà l'Eglise eût prononcé sur la sainteté d'Angèle. Des documents authentiques rapportent que les fidèles de Brescia contribuèrent par leurs aumônes à l'érection du monument projeté; la Compagnie de Sainte-Ursule offrit pour sa part la somme de cent livres, ce qui était beaucoup pour le temps et pour le pays.

La nouvelle tombe fut ménagée dans la muraille latérale, du côté de l'évangile, près de la chapelle dédiée à saint Calocer, martyr de Brescia. Elle était en marbre blanc, élégamment ornée de sculptures et de dorures. Deux anges, peints au-dessus, le visage incliné vers le sépulcre dans l'attitude de la vénération, soutenaient une banderole portant l'inscription suivante:

Conditur hoc vere tumulo Angela corpore: quidni?
Terram terra tegit: spiritus astra tenet.

Angèle est ici ensevelie: la terre couvre la terre, mais l'âme s'est envolée au ciel.

La bière étant enfermée dans le mur, il fallait pour faire vénérer le corps aux pèlerins, en retirer une grande caisse de bois dont on levait le couvercle, et alors apparaissait le cercueil fermé lui-même par un cristal qui permettait de voir la relique sans la toucher. Angèle était, et est encore, revêtue de l'habit du tiers-ordre franciscain; à la main droite, elle tient la partie inférieure du long bourdon de pèlerin que l'on a tenu à lui laisser, comme pour perpétuer le souvenir de ses dévôts pèlerinages. N'a-t-elle pas été d'ailleurs, par son universel détachement, le type achevé de l'âme qui réalise en ce monde l'esprit du christianisme dépeint par l'Apôtre lorsqu'il dit: *Nous n'avons pas ici de demeure permanente, mais nous en cherchons une où nous habiterons un jour.* [1]

[1] *Ep. aux Hébreux,* chap. XIII.

Quant à la conservation miraculeuse de son corps, tous les témoins entendus dans le procès de sa canonisation en disent des merveilles. En 1672, d'après la déposition de Faïno, qui parlait *de visu,* la sainte dépouille n'avait subi aucune altération. Boniface Bagata affirmait la même chose huit ans après: les membres demeuraient souples et le visage comme vivant; il sortait du cercueil un parfum extraordinaire. Or, il y avait cent trente-deux ans qu'Angèle avait quitté cette vie: Dieu permettait que sa chair, si généreusement domptée et mortifiée, participât à la gloire dont son âme jouissait au ciel.

En même temps, et à mesure que s'étendait la Compagnie de Sainte-Ursule, la dévotion à la bienheureuse Fondatrice prenait un développement inouï. Le décret du Pape Urbain VIII interdisant tout acte de culte public envers les serviteurs de Dieu non inscrits encore au catalogue des saints ou des bienheureux, n'avait pas paru: il est de l'année 1625. Notre sainte Mère fut donc favorisée d'une sorte de béatification anticipée et vraiment universelle. La foule qui accourait près de ses reliques n'était pas trompée dans son attente: des guérisons sans nombre et des grâces de tout genre étaient obtenues par son intercession. Un livre entier ne suffirait pas, dit le Père Lombardi, pour contenir le récit de tous ces miracles. Les ex-voto se multipliaient sur les murs de la crypte. « A certains jours, lisons-nous dans le procès de canonisation, on ne voyait autour du cercueil d'Angèle que cierges ou lampes allumées, et tant de personnes agenouillées qu'il était impossible de circuler. Riches et pauvres, ecclésiastiques, personnes religieuses,

tous les rangs se mêlaient dans cette foule: on du parfois fermer la porte de l'église pour éviter la confusion ».

La ville de Desenzano, patrie de la Bienheureuse, fut la première à se signaler par un culte formel. Dès l'année qui suivit sa mort, Angèle fut choisie par le Conseil de la cité comme avocate et protectrice spéciale, et son image prit place dans le lieu saint parmi celles des patrons reconnus. Un peu plus tard, en 1608, la reconnaissance des habitants croissant avec les grâces obtenues, ils furent autorisés à consacrer dans l'église principale une chapelle en l'honneur de leur illustre concitoyenne; un sacristain et un chapelain particulier en avaient la garde, et l'on y fonda une messe journalière à perpétuité.

Plusieurs historiens écrivirent la vie de la Servante de Dieu; son portrait et diverses scènes de son existence furent reproduits par la peinture et par la sculpture. La chambre de Sainte-Afre, où elle était morte, transformée en oratoire, devint un lieu de pèlerinage. On composa des prières en son honneur: rien enfin de ce que la vénération publique peut décerner d'hommages aux serviteurs de Dieu regardés comme bienheureux ne manqua à la Fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule, au cours des deux siècles et plus qui s'écoulèrent jusqu'à sa béatification.

Mais il est aisé de comprendre que ses filles eurent ici le premier rang. N'avaient-elles pas en main les maternelles promesses qu'Angèle leur avait laissées avant de quitter ce monde: *Tenez pour certain que je serai toujours au milieu de vous, unissant mes prières aux vô-*

tres ... Vivante ou morte, je suis mère de cette Compagnie ... Sur cette assurance, les Ursulines, bientôt répandues dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique, entourèrent d'un culte d'honneur, d'amour et de confiance cette Mère qu'elles tenaient pour sainte: elles y étaient d'ailleurs encouragées par leurs supérieurs ecclésiastiques, c'est-à-dire par leurs Evêques. De bonne heure elles solennisèrent la fête de leur fondatrice, soit le 21 mars, jour de sa naissance, soit le 27 janvier qui rappelle son bienheureux trépas. Cette fête était précédée d'un jeûne de règle; on y cessait le travail des classes: un office régulier, avec des hymnes et des antiennes propres, se récitait dans plusieurs monastères de l'Ordre.

Les anciennes Chroniques rapportent que les Ursulines de Dijon, prenant possession, l'an 1612, du monastère qu'elles avaient fait ériger dans cette ville, « s'y « acheminèrent par une belle procession où parurent « d'abord cent petites filles, prises dans leurs classes, « vêtues de blanc, marchant deux à deux, un cierge à « la main, et chantant les litanies de la sainte Vierge. « Elles étaient suivies de trois autres un peu plus gran- « des et plus richement parées, dont la première repré- « sentait *la Bienheureuse Mère Angèle* et les deux autres « sainte Marthe et sainte Magdeleine, pour signifier que « les Sœurs de cet Ordre devaient joindre l'action à la « contemplation ». [1]

Ainsi rendait-on la même vénération à la *Mère Angèle* qu'aux saints canonisés. Le Père Lombardi a re-

[1] Cette fête se trouve plus amplement décrite dans la seconde partie de cet ouvrage: Chap. VIII. *Fondation du monastère de Dijon.*

cueilli plusieurs oraisons fort dévotes qui étaient en usage dans divers couvents d'Ursulines dès le commencement du XVIIe siècle. A Saulieu, en Bourgogne, la jeune postulante, au moment d'entrer au noviciat, s'adressant à la fondatrice de Sainte-Ursule, lui disait:

O bienheureuse Angèle, ma puissante Avocate, enrichie de tant de grâces en vue de l'Ordre de Sainte-Ursule auquel Dieu a daigné m'appeler, je vous supplie, humblement prosternée à vos pieds, de vouloir bien me recevoir et me mettre au nombre de vos filles. J'espère, quoique très indigne, obtenir cette faveur de votre maternelle bonté, et mon esprit exulte de joie parce que j'abandonne le monde pour être toute à Dieu. Daignez m'accueillir bénignement sous votre manteau virginal; dirigez-moi, afin qu'instruite par vous et conduite par votre main dans les voies du Seigneur, je sois fidèle à observer la règle qui vous a été divinement inspirée ... Cette offrande, j'ai l'intention de la renouveler de cœur chaque fois que je répèterai l'invocation: BEATA MATER ANGELA, ORA PRO NOBIS.

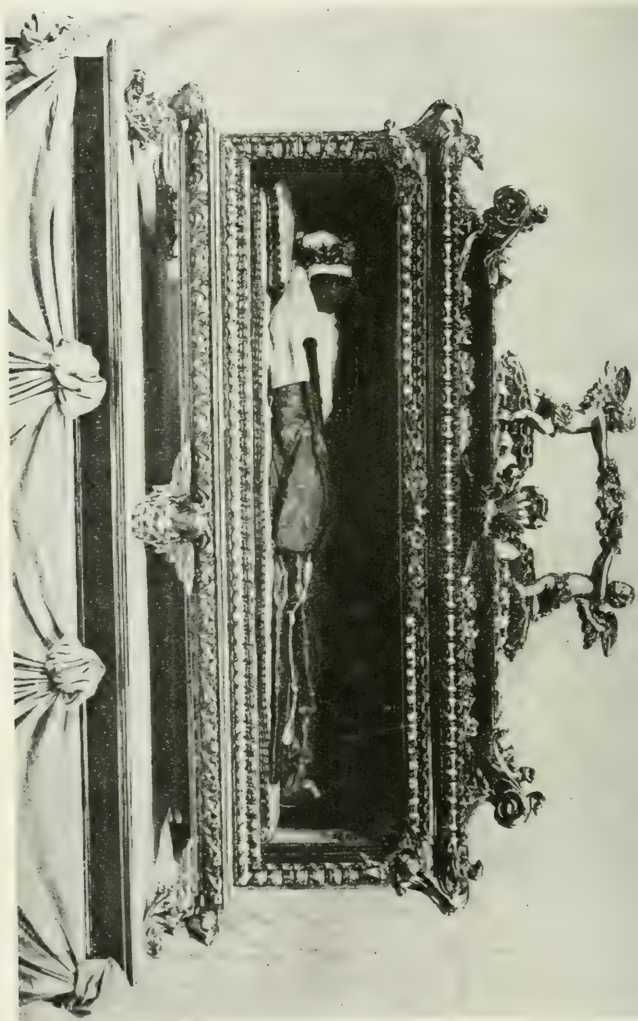
En l'année 1636, on avait imprimé à Paris un petit office de sainte Ursule, dont il est parlé dans le procès canonique: le nom d'Angèle, invoquée comme bienheureuse, y est toujours joint à celui de la sainte Martyre. Voici l'oraison de Laudes: [1] .

[1] « Deus, qui in Ecclesia tua devotam sanctae Ursulae Virginis et « Martyris tuae Societatem in teneris iuvenculis tibi maxime placen- « tibus, per Beatam ancillam tuam Angelam clementer et mirabiliter « suscitasti: praesta, quaesumus, ut quarum solidas virtutes imitari « conamur in terris, etiam harum precibus in felici aeternae gloriae « consortio tua beatifica visione gaudere mereamur in caelis ...



EFFIGIE DE LA R. M. MARIE-LOUISE DE ST-JOSEPH.

(D'après une peinture conservée à l'ancien couvent de la Via Vittoria, et que possèdent actuellement les Ursulines de Rome, Via Nomentana).



O Dieu qui, par votre bienheureuse servante Angèle, avez en votre clémence et sagesse suscité dans votre Eglise la première Société de sainte Ursule Vierge et Martyre, et y avez appelé des vierges dignes de vos complaisances, accordez-nous, nous vous en conjurons, que, après avoir imité en terre les solides vertus de ces deux saintes, nous soyons trouvés dignes, par leur intercession, de partager au ciel leur gloire éternelle en votre vision béatifique ...

Dans un opuscule, publié en 1708, les Ursulines de Linz avaient assigné, pour chaque jour de la semaine, une dévote prière implorant la protection de leur Mère et Fondatrice:

O chaste Abeille, dit l'oraison du mercredi, *bienheureuse Angèle, ma Mère, combien bon et doux est le miel que vous avez formé de l'essence de la vie contemplative, en la ruche de votre solitude! Combien utilement vous vous êtes ensuite livrée à la vie active! O chère Mère! daignez aussi prier pour moi, afin que je sache être constamment recueillie en Dieu et m'appliquer soigneusement aux devoirs de ma charge. Ainsi soit-il.* [1]

Et pour le jeudi: *Innocente Colombe, bienheureuse Mère Angèle, qui vous êtes envolée de l'arche du Christ à un moment où le monde était infecté de folles hérésies*

[1] « O casta Apis, beata Angela Mater, quam dulce, ac tenerum mel « virtutum ex liquore vitae contemplativae in alveari tuae solitudinis « collegisti! Quanta cum utilitate postmodum vitae activae operam « dedisti! Ah, carissima Mater, etiam pro me roga, ut continuo cum « Deo conversari, et sollicite meis operationibus intenta esse valeam. « Amen ».

et souillé de tant de péchés et de crimes, de sorte que vous n'avez trouvé aucun lieu où reposer votre pureté et votre innocence, mais avez été contrainte de rentrer dans l'arche des mérites de Jésus votre Sauveur: vous avez offert ces mérites au Père éternel, vous y avez puisé la force et le courage pour ramener les âmes du chemin de l'erreur à Dieu, et vous avez tendu à ces âmes le rameau d'olivier de votre doctrine, toute enflammée par l'amour de Dieu. Faites-moi part de ces grâces, afin que je sois prête à mourir plutôt que d'offenser Dieu et ma conscience. Ainsi soit-il. [1]

Divers actes des Souverains Pontifes avaient déjà légitimé ce culte anticipé rendu à la Servante de Dieu. Le Pape Paul V, dans la Bulle accordée aux Ursulines de Bordeaux, 14 février 1618, approuvait leur Règle et en recommandait l'exacte observance: or, cette Règle prescrivait aux Ursulines de se préparer par un jeûne à la fête de la *bienheureuse Angèle*, et assignait ce jour comme Communion générale.

Même remarque au sujet de la Bulle accordée, en 1621, par le Pape Grégoire XV aux Ursulines de Tulle, dont les Règles recommandent aux religieuses

[1] « O innocens Columba, beata Mater Angela, quae ex arca Christi « evolasti eo tempore, quo mundus vanis haeresibus infectus et pec- « catis, sceleribusque illaqueatus erat, atque ideo nullum locum in- « venisti, quo puritas et innocentia tua requiescere potuisset, sed ite- « rum in arcam meritorum Salvatoris nostri Iesu Christi rediisti: « haec praesentabas aeterno Patri, per haec accipiebas vigorem et ro- « bur animas ab errorum via ad Deum convertendi, et iis olivam tuae « a spiritu Dei inflamatae doctrinae communicabas. Fac et me illa- « rum participem, ut prius mori, quam Deum meamque conscientiam « offendere, paratam me ostendam. Amen ».

« de professer une dévotion particulière pour saint Augustin, sainte Ursule et la bienheureuse Angèle ».

Il faudrait encore rappeler des approbations analogues des Souverains Pontifes Urbain VIII, Clément IX, Innocent XI. Chose digne de remarque, le Pape Clément XI daigna venir en personne au monastère de Rome, à l'occasion des fêtes solennelles qui y furent célébrées, au mois de février 1718, pour commémorer le premier centenaire de la Bulle de Paul V, élevant les Ursulines de Bordeaux (dont le couvent de Rome était issu indirectement) à l'état d'Ordre religieux. Sa Sainteté visita l'église et y vénéra l'image de la bienheureuse Angèle, placée au-dessus du maître-autel, portant au front l'auréole des saints.

Ce culte spontané allait enfin recevoir du Saint-Siège sa consécration canonique. Dès l'année 1560, vingt ans après la mort de notre sainte Mère, l'administration municipale de Brescia avait commencé à rassembler les pièces utiles au procès de sa Béatification. Le notaire, *Jean-Baptiste Nazari*, avec l'autorisation de l'Evêque diocésain, reçut les dépositions juridiques de quatre témoins qui avaient parfaitement connu Angèle. *Marc-Antoine Romano* et *Augustin Gallo*, compagnons de ses pèlerinages, *Bertolino Boscolo, Jacques Chizzola,* tous citoyens ou nobles de la cité. Ces dépositions furent scellées, et Nazari en tira la première Vie de la Servante de Dieu que nous connaissions.

Le grand archevêque de Milan, saint Charles Borromée, étant venu à Brescia, l'an 1581, les vierges de

Sainte-Ursule, dont il possédait déjà un groupe important dans son diocèse, le prièrent, par l'intermédiaire de l'archiprêtre de la cathédrale, de s'occuper de l'introduction de la Cause de leur vénérée Fondatrice. Saint Charles le promit volontiers, disant que cette demande était parfaitement juste. Mais comme ce sont affaires longues à traiter et que le pieux Cardinal mourut trois ans après, les choses restèrent au point où elles étaient. Ce n'est qu'en 1674 que nous trouvons les Ursulines de Dijon envoyant à Rome des députés pour obtenir sentence du Siège Apostolique. Ce même monastère renouvela ses démarches en différentes occasions, mais sans succès, par suite de l'inaptitude ou du manque de zèle des personnes qui devaient agir.

L'honneur de réussir dans cette sainte entreprise était réservé aux Ursulines de Rome: la Providence y employa un instrument de son choix. Ce vénérable couvent avait reçu comme postulante, vers l'année 1736, une jeune Vénitienne, Mlle NATHALIE SCHANTARELLI, qui échangea son nom contre celui de MARIE-LOUISE DE ST JOSEPH. Aimable et distinguée, excellemment douée pour les affaires, la jeune sœur, très appliquée à sa formation religieuse, laissa de bonne heure pressentir aux anciennes Mères qu'elle serait un jour le soutien du monastère, tant au point de vue temporel qu'à celui de l'observance régulière. Maîtresse générale du pensionnat, puis Supérieure pendant de longues années, la Mère Marie-Louise réalisa et dépassa dans l'exercice de ces charges les affectueuses prévisions de la communauté.

Sa vie eût été assez remplie au milieu de tels soins. Une autre tâche cependant lui incomba: celle de travailler, comme Postulatrice, au nom de tout l'Ordre, à la cause de Béatification de la Fondatrice de la Compagnie de Ste-Ursule. Il n'y a sans doute pas d'autre exemple d'une femme honorée de ce titre; et ce qui doit surtout lui attirer pour jamais la reconnaissance des Ursulines du monde entier, c'est le zèle, le courage et la persévérance dont elle fit preuve dans cette besogne ardue. Toute jeune, elle commença, par obéissance, à s'initier aux multiples connaissances qu'exige la marche d'un procès de Béatification. De sa petite cellule du monastère de Via Vittoria, la Mère Marie-Louise correspondait non seulement avec les Congrégations romaines, avec les maisons de l'Ordre qu'elle intéressait à cette Cause, mais elle dirigeait encore à Brescia et à Vérone les travaux nécessaires à la compilation des dossiers à présenter à la S. Congrégation des Rites.

Le 13 août 1763, le Pape Clément XIII reconnut la *légitimité du culte* rendu à la *Bienheureuse Angèle Merici,* depuis le moment de sa mort jusqu'à cette heure. Puis arriva enfin, de la part du même Pontife, le décret du 30 avril 1768, approuvant solennellement et confirmant à la Fondatrice des Ursulines le titre de BIENHEUREUSE.

La nouvelle de cette Béatification apporta une joie immense au sein de la famille d'Angèle qui, dans ses différentes branches, comptait alors environ dix mille membres! Le monastère de Rome célébra un solennel triduum, suivi de cinq autres jours de fête, avec offices

majeurs, décoration de l'église, panégyriques et sermons, du 9 au 16 juillet. Peu après, sur les instances nouvelles de l'infatigable Postulatrice, la Congrégation des Rites autorisait un office propre en l'honneur de la sainte, pour la ville, le diocèse de Brescia et les monastères des Ursulines. Le texte de cet office avait été présenté par la Mère Marie-Louise. Le jour de la fête fut fixé au 31 mai, avec Indulgence Plénière à gagner en ce jour dans toutes le maisons de Ste-Ursule.

A Brescia, les filles d'Angèle, se considérant à juste titre comme les aînées de la famille, voulurent à cette occasion rendre toutes sortes d'honneurs aux vénérables restes de leur Fondatrice. Une urne plus riche, en bois doré et sculpté, fut préparée par leurs soins: l'autorité ecclésiastique permit d'y placer la précieuse dépouille. C'était en 1774, près de deux siècles et demi après la mort de la sainte: on trouva son corps exempt de corruption. La tête était couverte de sa peau comme pendant la vie; les cheveux, *blonds et lustrés,* dit le Procès, étaient intacts, aussi bien que le globe de l'œil droit, dont la pupille était noire et les paupières ouvertes, mais un peu desséchées. La jambe gauche était aussi, du haut en bas, revêtue de sa peau, ainsi que plusieurs parties de la poitrine. A l'un de ses doigts, notre Mère portait un anneau de plomb, avec l'inscription sculptée: *Jesus Christus.* Ces saintes reliques, revêtues d'un nouvel habit de tertiaire, en soie, de même forme et de même couleur que l'ancien, furent placées dans l'urne préparée à ce dessein, et c'est de cette façon qu'elles sont

encore vénérées aujourd'hui, non plus toutefois dans la crypte de Ste-Afre, mais dans l'église supérieure.

Ce transfert de l'une à l'autre église, sollicité par les pieux Bressans et particulièrement par les Ursulines, obtint l'approbation du Saint-Siège. On prépara donc, au-dessus de l'autel de saint Latinus, et immédiatement sous le tableau du saint, une tombe de marbre blanc, décorée de bronzes dorés. Le 4 avril 1777, Mgr Jean Nani, évêque de Brescia, suivi de plusieurs témoins désignés par lui, se rendit du premier tombeau, dans la crypte, d'où le saint corps fut extrait: on le porta près du lieu où il devait être déposé, sur une table décemment ornée. Durant cet intervalle, un médecin fut chargé de reconnaître les ossements, en présence des témoins qui signèrent l'acte. Cependant la cérémonie solennelle de cette translation se préparait pour le 8 avril. Le P. Lombardi, qui écrivait en ce temps la *Vie de la bienheureuse Angèle,* s'est plu à décrire, dans le dernier chapitre de cet ouvrage, les fêtes magnifiques qui réjouirent alors la cité de Brescia.

« Partout où la procession devait passer, dit-il, on avait mis des gardes, et les portes de l'église étaient soigneusement fermées. Toutefois, avec une condescendance dont la bienheureuse Mère dut sourire au ciel, la défense fut levée en faveur des infirmes qui, d'eux-mêmes ou amenés par de charitables conducteurs, furent groupés dans une des nefs latérales: la foule en était si grande que cela parut merveilleux. Vers les neuf heures du matin, le cortège épiscopal, précédé des Ursulines, se déroula au chant des psaumes et des

hymnes; quatre prêtres portant le saint corps le déposèrent dans la niche de marbre, près des restes vénérés des martyrs devant lesquels Angèle avait si souvent prié de son vivant.

« A ce moment les portes de Ste-Afre furent ouvertes, les cloches sonnèrent à toute volée, et une multitude innombrable envahit le lieu saint: les chants d'action de grâces retentirent sous les voûtes sacrées. La fête religieuse eut son complément dans les réjouissances publiques qui se prolongèrent tout le jour et jusqu'à trois heures de la nuit: illuminations, feux d'artifice, jets d'eau, détonations joyeuses, rien ne fut épargné pour témoigner de l'allégresse générale de la cité ».

Durant le triduum qui suivit ce transfert, le saint corps fut constamment visité; les fidèles ne pouvaient se lasser de le contempler et de lui rendre leurs hommages. « On ne saurait dire, continue le narrateur, combien d'images, combien d'abrégés de la Vie de la bienheureuse ou de compositions poétiques en son honneur furent alors distribués! ». Mais ce qui relève plus encore la gloire d'Angèle, ce sont les grâces obtenues en ces saints jours, surtout en faveur des infirmes qui venaient implorer leur guérison. Voici trois des miracles relatés dans le procès de canonisation.

Angela Filippini, mariée à Pierre Ravelli, notaire à Brescia, souffrait depuis environ vingt ans d'une affection scorbutique, accompagnée de vives douleurs et de fièvres fréquentes. Plusieurs plaies s'étaient formées sur diverses parties du corps; les médecins avaient

employé tous les remèdes possibles sans la soulager. Ayant atteint l'âge de soixante-sept ans, elle ne quittait plus sa maison, où elle se traînait à grand'peine, lorsqu'elle n'était pas obligée de garder le lit. On était au mois d'avril 1777: le mal s'aggravait; la pauvre infirme entendit parler du triduum qui allait se célébrer en l'honneur de la bienheureuse Angèle et se résolut d'aller elle-même, sans retard, se prosterner devant les saintes reliques. Des dames, ses parentes, qui étaient venues la visiter, voulaient la dissuader de cette sortie qu'elles regardaient comme impossible. Mais la malade tint ferme, et le matin du 15 avril, elle se fit porter à Ste-Afre. On la dépose près de l'autel; elle s'agenouille malgré les douleurs qu'elle ressent, se tient ainsi pendant l'espace de trois messes qui se célèbrent tour à tour: et voici qu'une certaine vigueur se répand dans tout son être, l'avertissant que ses prières sont exaucées. Elle se lève sans l'aide de personne, et, d'un pas assuré, traverse l'église et retourne à sa maison. Toutes ses plaies étaient cicatrisées; aucune trace de mal ne lui restait. Dès lors, par un sentiment de profonde reconnaissance, elle ne cessa de proclamer la puissance et la bonté de son incomparable bienfaitrice.

Un enfant de trois ans, *Joseph Bennati,* également de Brescia, fut atteint, au mois de novembre 1776, de convulsions des plus alarmantes qui lui causaient une fièvre continue. Des plaies de mauvaise nature, et enfin une paralysie complète réduisirent ce pauvre petit être à n'avoir plus que l'apparence d'un cadavre. Les mé-

decins déclaraient ce cas incurable, disant que si Joseph survivait à un tel mal il resterait infirme toute sa vie: pour ne pas désespérer les parents, ils donnaient néanmoins quelques remèdes, mais ceux-ci n'y comptaient plus. Instruits des merveilles qui se passaient à Ste-Afre, ils recommandèrent leur enfant à la bienheureuse Angèle, et la réponse de celle-ci ne tarda pas: Joseph s'endormit d'un paisible sommeil qui se prolongea pendant deux heures.

A son réveil, sa mère anxieuse lui demande comment il est? s'il veut manger? Le petit tout joyeux répond qu'il a faim, et tandis qu'elle va chercher des aliments, l'enfant se dresse de lui-même sur son lit: il ne se ressent plus ni de sa paralysie, ni des plaies qui lui dévoraient les pieds. Il est guéri, il marche, aucun mouvement ne le gêne. Les médecins attestent le miracle dont le bruit se répand de tous côtés: tant de personnes avaient vu le petit Joseph presque mort, et maintenant il débordait de vie et de santé! La mère, ne pouvant contenir son allégresse, ne cessait de louer Dieu et la bienheureuse Angèle: elle conduisit l'enfant à la tombe de sa protectrice, afin qu'il y déposât lui-même son ex-voto.

Dans ce même temps vivait à Brescia une pieuse veuve, *Catherine Tallarini*, ornée de toutes les vertus qui rendent une femme digne de louanges et de respect; mais elle était extrêmement pauvre et, de ses trois enfants, deux se trouvaient infirmes. Le petit Jérôme avait, dès l'âge de quatorze mois, perdu l'usage de ses

jambes, en sorte qu'il se traînait misérablement au lieu de marcher. Plus tard, il parvint à se soutenir au moyen d'un bâton, et s'il lui fallait descendre un escalier, on devait le porter ou faire rouler son pauvre corps. L'une des filles de Catherine était également estropiée. Ayant vainement essayé de placer Jérôme à l'hospice dit des Incurables, la mère, à bout de ressources, résolut de se confier uniquement dans le secours de la bienheureuse Angèle dont le culte était si répandu à Brescia.

Après avoir, trois dimanches de suite, fait la sainte communion en son honneur, elle s'achemina, dans le cours du mois de mai 1777, vers l'église Ste-Afre portant dans ses bras sa petite fille âgée de quatre ans, tandis que Jérôme, qui en avait déjà huit, se soutenait avec peine sur son bâton, moyennant l'appui de sa sœur aînée et de sa mère. Lorsque ce triste cortège entra dans l'église, le sacristain et tous les assistants furent émus de compassion, voyant le petit infirme tout courbé et ne marchant qu'au prix des plus grands efforts. Catherine, sans s'arrêter à aucun propos, va se prosterner devant la bienheureuse et allume le modeste cierge qu'elle avait apporté; puis, faisant asseoir son fils près d'elle, le visage tourné vers les saintes reliques, elle commença à prier avec une ferveur extrême, suppliant la bonne Mère de rendre à son enfant la santé et l'usage de ses jambes.

Au bout de quelque temps, s'adressant à celui-ci:

— Va, dit-elle, porte ton petit bâton à la bienheureuse, et donne-le-lui.

— Je ne peux pas, répond le pauvret; la jambe me fait trop mal.

Alors, reprenant sa prière, et y mettant plus de confiance encore, la mère supplie sa protectrice de la consoler enfin. Puis elle répète le même commandement à Jérôme.

— Comment ferai-je, répond l'infirme, pour retourner à la maison, si je laisse mon bâton à la bienheureuse?

Catherine, en vraie chrétienne, ne perd pas courage: toujours plus ferme au contraire dans son invincible espérance, elle poursuit son ardente supplication, puis invite encore une fois l'enfant à déposer son bâton. Mais le petit, sentant son impuissance à obéir, se met à pleurer, et du milieu de ses larmes:

— Je ne puis pas! Je ne puis pas! répète-t-il à sa mère.

Celle-ci alors, avec l'audace que donne la foi lorsqu'elle dépasse la mesure ordinaire, s'adresse à la bienheureuse Angèle:

— Non, dit-elle, je ne sortirai pas de cette église, je laisserai fermer les portes, et y resterai toute la nuit s'il le faut, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé la grâce pour laquelle je vous prie.

Le jour tombait en effet, et la mère priait toujours; mais tout à coup, regardant son fils, elle le voit sourire au milieu de ses larmes et ne doute pas que la bienheureuse n'ait enfin condescendu à sa demande. Elle ne se trompait pas: en un clin d'œil, Jérôme se lève de lui-même, s'agenouille au pied de la balustrade, devant la sainte relique et fait rouler son bâton le plus loin qu'il

peut jusqu'auprès de l'autel. Puis il se met à courir, sort de l'église et descend les degrés qui conduisent sur la place publique: sa mère peut à peine le suivre. Tous les passants, qui connaissaient l'infirme, sont stupéfaits de sa merveilleuse guérison.

Comment peindre la joie de la pauvre veuve? Elle se fit désormais la panégyriste de la « sainte de Brescia », et Jérôme garda le même souvenir reconnaissant à sa bienfaitrice. Ses jambes ne furent pas tout-à-fait redressées, comme pour rappeler sans doute l'état d'infirmité dont un miracle l'avait tiré; mais il n'en ressentit plus jamais de douleurs, et sa santé se maintint parfaite.

Angèle ne bornait pas à sa chère ville de Brescia les largesses de son cœur maternel. De beaucoup de maisons d'Ursulines, en Italie, en France et en d'autres pays, on recueillit à cette époque les témoignages de faveurs miraculeuses dues à son intercession. A Salò, où elle avait passé plusieurs années de sa jeunesse, les habitants l'invoquèrent solennellement dans une sécheresse extrême qui désolait toute la région. Sa relique fut exposée dans l'église des Pères Capucins: or, tandis que le peuple priait, les nuages s'amoncellent, et une pluie abondante vient sauver les récoltes et fait bénir le nom d'Angèle.

Il n'était pas possible que la Bienheureuse ne continuât après sa mort ce qu'elle avait constamment poursuivi pendant sa vie: donner ou rendre les âmes à Dieu. On en cite un exemple frappant.

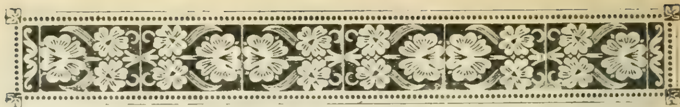
François Gallerani, originaire de Bologne, mais qui avait longtemps habité Venise, arriva à Brescia en 1780 pour y diriger la musique du théâtre. Gravement atteint de la poitrine, il exerçait à grand' peine sa profession. Des personnes pieuses et charitables l'exhortaient à penser à sa conscience et à régler ses affaires avec Dieu; mais il se moquait de leurs avis, disant qu'il devait avant tout songer à se guérir. Une pieuse dame, émue de ce dangereux aveuglement, va visiter le malade et, après d'inutiles exhortations, finit par lui recommander de prier de temps en temps la bienheureuse Angèle dont les miracles faisaient alors beaucoup de bruit.

Touché de cette démarche et de l'intérêt qu'on lui portait, Gallerani envoie deux cierges au tombeau de la sainte, demande qu'on offre pour lui le saint sacrifice, et fait cette prière: *Bienheureuse Angèle, si vraiment vous êtes une aussi grande sainte qu'on le dit, obtenez-moi en huit jours une bonne guérison, ou celle du corps ou celle de l'âme.* On allume les deux cierges, on célèbre la messe; comme on la terminait, le malade croit sentir une main qui se pose sur son cœur. Le voilà tout changé: une immense contrition de sa vie passée s'empare de son âme, en même temps que lui apparaît éclatante la vérité des dogmes catholiques. Dès le lendemain, il envoie deux nouveaux cierges et fait dire une seconde messe en action de grâces. Puis il appelle le curé de la paroisse, fait une sincère confession, déclare que sainte Angèle l'a touché jusqu'au fond de son être et que désormais il commence une nouvelle vie. Ses larmes

coulaient, son visage était enflammé, ses paroles pleines d'amour pour Dieu.

Il demanda la sainte communion et la grâce de l'extrême-onction, qu'il reçut de manière à remplir d'émotion les assistants. Une troisième fois, il fit mettre des cierges au vénéré sépulcre et dire la sainte messe, en vue de sa persévérance. Il vécut encore cinq jours et fit la mort la plus édifiante, bénissant Notre-Seigneur qui l'avait ramené à lui, et la bienheureuse Mère Angèle, instrument de cette miséricorde.





CHAPITRE XV.

Canonisation de sainte Angèle.

(1807).

Le décret de Béatification de la sainte Mère ne fit qu'exciter ses filles à lui obtenir les honneurs de la Canonisation solennelle. La zélée Postulatrice, Mère Marie-Louise, parfaitement instruite de la marche à suivre pour atteindre ce résultat, s'y employa avec une intelligence supérieure. Un incendie avait détruit, depuis quelques années, les archives de la ville de Brescia où l'on conservait les documents relatifs au culte de la bienheureuse Angèle; mais, grâce à ses recherches et à son active correspondance avec les autres couvents de l'Ordre, elle parvint à réunir les documents nécessaires à la Cause. Il lui fallait des fonds considérables: son principal recours fut de s'adresser aux communautés Ursulines, disséminées au nombre de plus de trois cents dans les diverses contrées de l'Europe et en Amérique.

Le premier résultat de ses travaux fut l'obtention de la Bulle du 16 juillet 1777, proclamant l'*héroïcité des vertus* pratiquées par la Mère Angèle Merici. Restait l'examen des miracles: un grand nombre de faveurs signalées avaient été obtenues depuis plus de deux siè-

cles par l'intercession de la Vierge de Brescia; mais comme les documents qui les relataient ne s'appuyaient pas sur des pièces suffisamment authentiques aux yeux de la sévère Congrégation des Rites, il fallut surseoir. Dieu, dans sa bonté, et pour la gloire de sa Servante, daigna en opérer de nouveaux, éclatants et indéniables. Trois furent présentés et agréés: régulièrement il en aurait fallu quatre; mais, d'après un usage constant, la fondation d'un Institut religieux est assimilée à un miracle, et dans le cas, l'Ordre des Ursulines avec sa diffusion dans le monde chrétien, le bien qu'il faisait par l'éducation des jeunes filles, se trouvait amplement dans les conditions requises pour le remplacer.

Le premier de ces miracles, que nous avons cité plus haut, concernait *Angela Filippini*. Le second est celui de la guérison de *Maria Acquafredda*, jeune fille appartenant à la communauté qui desservait le grand hôpital de Brescia. Frappée d'une attaque d'apoplexie, le 20 février 1779, elle demeura paralysée du côté droit, et les dents tellement serrées qu'à peine pouvait-on faire passer dans sa bouche une petite quantité d'aliments liquides. Après huit jours d'une médication énergique, la sensibilité revint quelque peu, mais sans l'usage de la parole. Trois mois se passèrent ainsi. Maria Acquafredda avait reçu les derniers sacrements, lorsque la fête de la bienheureuse Angèle arriva: la malade manifesta le désir d'avoir recours à son intercession.

On l'encourage dans cette pensée et, en son nom, de l'huile est envoyée à Ste-Afre pour brûler au tom-

beau de la sainte, en même temps qu'on rapporte un peu de celle qui se consumait dans la lampe. L'infirmière prend une plume et oint avec cette huile les dents de la malade, puis sa langue et tout le côté paralysé. C'en fut assez: au premier contact les dents se desserrent, la langue se meut et tous les organes reprennent vie: La jeune fille se lève, s'habille et se promène, disant: *Je suis guérie!* Nul n'en pouvait croire ses propres yeux, et pourtant le fait était palpable. Le lendemain, Maria reprenait ses exercices accoutumés et s'acquittait de ses devoirs avec une parfaite santé.

Le troisième miracle, mentionné dans la Bulle de Canonisation, est celui de la *Sœur Marie Angèle Comini*, professe au monastère de St-Jean l'Evangéliste, à Vérone. Vers l'âge de vingt-quatre ans, elle avait été atteinte d'une hémiplégie complète, à laquelle se joignit une fièvre incessante qui ne dura pas moins de neuf mois. Le médecin pratiqua trente-cinq fois la saignée durant cet espace de temps; tous les remèdes semblaient inutiles: la malade ne se soutenait qu'avec un peu de bouillon, et l'on ne pouvait comprendre comment elle résistait à un état si violent.

La sœur s'était disposée à mourir, lorsque le 13 juillet 1778, l'une des religieuses se sentit portée à lui recommander la confiance envers sainte Angèle, dont elle lui procura une relique. On commence une neuvaine: or, dès le premier jour, une amélioration se produit; elle augmente les jours suivants. Animée d'une foi vive et simple, Marie-Angèle supplie sa protectrice de ne pas la faire attendre, mais de la guérir complè-

tement en un jour, afin que personne ne puisse douter du miracle, et que Dieu en soit honoré davantage. Moins de vingt-quatre heures après, toute trace de maladie et d'infirmité avait disparu: l'infirme de la veille n'était plus reconnaissable, et désormais elle put se livrer à tous les travaux de la maison.

Le décret solennel portant la Confirmation des miracles que nous venons de citer parut enfin: il est daté du 27 janvier 1790. Par une condescendance vraiment touchante, le Souverain Pontife Pie VI vint en personne au couvent des Ursulines promulguer cet acte que les filles d'Angèle attendaient avec tant d'impatience. Sa Sainteté choisit pour cet effet le propre jour anniversaire de la mort de la bienheureuse. Nous lisons dans les Annales inédites du monastère de Rome:

« Le matin du 27 janvier 1790, le Saint-Père arriva « dans notre église, et après avoir prié devant l'autel « de la sainte, célébra la Messe à l'autel majeur. Puis, « traversant la sacristie, le Pape s'arrêta dans le chœur « des religieuses, où se réunirent avec l'Eminentissime « Cardinal Préfet et le Secrétaire de la Congrégation « des Rites, le Ponent de la Cause ainsi que le Promo- « teur de la Foi. Le Saint-Père admit plusieurs dames « à cette séance, et en général toutes les personnes qui « avaient assisté à l'auguste sacrifice. Le Décret ayant « été lu, les religieuses d'abord, puis les séculiers s'avan- « cèrent près du trône pour le baisement des pieds. Le « Pape s'entretint avec la Mère Supérieure et l'Assis- « tante, Mère Marie-Louise, Postulatrice de la Cause.

« qui se tenaient à ses côtés. Se retirant ensuite, en « passant par le réfectoire et les cloîtres, Pie VI laissa « la communauté exultante de joie, tant pour la publi- « cation du décret que pour la bonté qu'il avait témoi- « gnée aux Ursulines ».

L'acte pontifical concluait ainsi, après l'énumération des miracles reconnus:

Le Souverain Pontife n'a pas voulu laisser s'écouler ce jour anniversaire de la mort de la bienheureuse Angèle sans porter le Décret tant désiré, afin que les Religieuses de l'Institut qu'elle a fondé, encouragées par la déclaration certaine des prodiges célestes, pussent célébrer avec plus de piété et de joie sa mort précieuse devant Dieu. C'est pourquoi Il daigna se rendre dans leur église, dédiée à Dieu en l'honneur de saint Joseph, et y offrit avec une très grande piété la divine Victime au Père éternel; puis Il entra dans la clôture, et en présence de Son Eminence le Cardinal Archinto, Préfet de la S. C. des Rites et Relateur de la Cause, du R. P. Erskine, Promoteur de la Foi et du soussigné Secrétaire, Il prononça dûment qu'il conste des trois miracles opérés par Dieu, sur l'intercession de la bienheureuse Angèle Merici, miracles appartenant à la troisième catégorie; et Il ordonna que le Décret, après avoir été dûment promulgué, serait placé dans les Actes de la Sacrée Congrégation.

Le sixième des Calendes de Février, de l'an 1790.

J. Card. ARCHINTO, *Préfet.*

D. Coppola, *Secrét.*

Le 21 avril suivant, le Décret final *de Tuto* déclarait que l'on pouvait procéder en toute sécurité à la Canonisation de la bienheureuse Angèle dans la Basilique Vaticane. Hélas! les malheurs des temps retardèrent de beaucoup cette solennité que l'Ordre de Saint-Ursule appelait de tous ses vœux. La Révolution française ébranlait l'Europe; les Etats pontificaux ne devaient pas être épargnés par les armées du Directoire. Pie VI, dépossédé d'une partie de ses domaines, commença sa douloureuse passion: traîné de ville en ville, d'abord en Italie, puis en France, il succomba à Valence, le 29 août 1799, à l'âge de quatre-vingt-un ans. « C'en est fait de la papauté, proclamaient bien haut les ennemis de la religion: Pie VI n'aura pas de successeur! ». Mais la Providence qui se plaît à confondre l'impiété, fit élire, le 14 mars 1800, le Cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, qui revait tant illustrer le nom de Pie VII.

C'est sous son Pontificat que notre bienheureuse Mère reçut enfin les honneurs suprêmes que l'Eglise rend à la sainteté. Tout semblait prêt, dès l'avénement du nouveau Pape, pour l'auguste cérémonie. La Mère Marie-Louise de Saint-Joseph, bien qu'octogénaire, avait préparé les tableaux, dessins, étendards qui, à cette occasion, orneraient la Basilique de Saint-Pierre. Mais il manquait encore les fonds nécessaires pour couvrir les frais immenses d'une Canonisation: où les trouver, en ces temps calamiteux, alors que l'Italie venait d'être ravagée par de si longues guerres? L'active Postulatrice forma le projet de mettre en commun les sommes desti-

nées à la canonisation de quatre autres bienheureux, ce qui allégerait d'autant les dépenses particulières à chacun. Ses démarches près des Postulateurs intéressés aboutirent heureusement. Grâce à l'énergie et à la vertu de notre Ursuline, on vit réunis dans l'imposante solennité du 24 mai 1807, fête de la Sainte Trinité, avec la *bienheureuse Angèle Merici*, les bienheureux *François Caracciolo*, fondateur des Clercs Mineurs, *Benoît de saint Philadelphe*, frère Mineur de Sicile, *Colette de Picardie*, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire et *Hyacinthe Mariscotti*, Clarisse: tous inscrits en ce pour au catalogue des saints.

Il plut au Seigneur de retirer de ce monde, avant cette heure du triomphe, l'humble et dévouée ouvrière qui l'avait préparé au prix de tant de sacrifices. La Mère Marie-Louise s'était endormie du sommeil des justes, le 26 janvier 1802, à l'âge de quatre-vingt quatre ans, au milieu des larmes de cette florissante communauté de Rome qui lui garde un impérissable souvenir.

Un trait qui la caractérise a été conservé parmi les Ursulines, et doit trouver place ici. Son savoir-faire et sa parole persuasive la rendaient pour ainsi dire invincible dans ce qu'elle entreprenait pour la gloire de Dieu. Le Pape Pie VI laissa un jour percer cette appréciation qui était la sienne. Ayant reçu de la Mère Marie-Louise une lettre relative à certaines affaires financières intéressant le couvent des Ursulines, et sur lesquelles les avis étaient partagés, le Saint-Père la lut, et se tournant vers les prélats et seigneurs qui l'entouraient: *Observez, je vous prie*, leur dit-il, *la manière d'écrire de cette*

femme, et puis refusez-lui ce qu'elle vous demande si vous en avez le courage! Le différend était tranché.

Des voix autorisées se sont plu à relever l'heureux à-propos de la date assignée par la Providence pour la canonisation de sainte Angèle.

« Comme il y a, disait le Cardinal Pie dans un discours adressé à des religieuses victimes de la persécution, « comme il y a de merveilleuses et providen-
« tielles coïncidences dans l'histoire des saints, la cano-
« nisation de cette Mère et Fondatrice commune de
« toutes les Institutions vouées à l'éducation de l'en-
« fance, a été accomplie en 1807 par le Chef de l'Eglise
« dans une heure mémorable. Le premier Consul, devenu
« bientôt l'Empereur, avait résolu l'extinction de tous
« les Ordres religieux. Cependant, mieux inspiré après
« mûr examen, il consentit à l'existence des Instituts de
« femmes chargées d'instruire la jeunesse, et c'est au
« moment où la question de vie ou de mort s'agitait, où
« le travail de leur reconnaissance légale s'exécutait à
« Paris; au moment où la mère de l'empereur était pro-
« clamée la protectrice générale de ces établissements,
« que Rome inscrivait le nom d'*Angèle Merici* au cata-
« logue des Saints! ... ». [1]

Mgr Dadole, évêque de Dijon, lors du Centenaire de cette même canonisation, rendait un témoignage analogue:

« En 1807, il y a cent ans, disait-il, c'était pour l'E-
« glise une heure de répit entre la tourmente révolution-

[1] Cardinal Pie, *Œuvres,* tome V, p. 370.

« naire qui avait effroyablement secoué toutes les ruches
« Ursulines et la série d'attentats que lui-même, Napo-
« léon, le dompteur de cette Révolution, s'apprêtait à
« commettre contre la personne du Vicaire de Dieu.
« L'Eglise respire: son court loisir, elle l'emploie à re-
« passer la vie de la Vierge de Desenzano et de Brescia,
« à recueillir les bruits qui parlent de son éminente vertu
« et de sa puissance d'intercession. Et elle conclut le
« procès et l'enquête en déclarant que l'étoile qui se
« leva jadis sur les bords du lac de Garde, l'étoile qui,
« depuis près de trois siècles, brillait fixée au ciel, devait
« aussi désormais répandre son rayonnement à partir
« des autels catholiques »:

Ecoutons maintenant la voix qui domine toutes les autres, celle du Chef de l'Eglise, dans la Bulle de Canonisation de la Servante de Dieu.

« Il est juste, y lisons-nous, de rendre honneur à la
« bienheureuse Angèle Merici qu'une vocation céleste a
« destinée à procurer le salut du prochain, par des
« moyens multiples et admirables, et qui pour une si
« grande œuvre a été enrichie des dons divins. Dieu
« en effet l'a d'abord excitée à ménager aux petites
« filles une éducation pieuse et chrétienne, et à la pro-
« pager par une compagnie de Vierges, sous le nom et
« le patronage de sainte Ursule: compagnie qui, sem-
« blable à la rose aux jours de printemps, remplit
« l'Eglise de la suave odeur des vertus; compagnie qui,
« aujourd'hui encore, mérite beaucoup dans l'œuvre de
« l'éducation, et continuera de mériter par la grâce
« de Dieu ...

« Nous rappellerons dans une courte exposition, con-
« tinue le Souverain Pontife, sa conduite admirable et « la sainteté de sa vie, afin que tous les chrétiens s'ex-« citent à imiter ses vertus, et que spécialement les « dignes filles d'une telle mère, et les enfants qu'elles « élèvent, la suivent courageusement comme leur guide « et leur maîtresse: de sorte que, plus on voit croître « la malice du siècle, plus deviennent abondants les se-« cours pour la piété, surtout dans le jeune âge ... ».

Suit le récit de la vie d'Angèle, puis l'histoire de sa fondation: « Ornée comme elle l'était de sublimes ver-« tus, comblée de dons surnaturels, surtout de sagesse, « d'esprit de prophétie et de discernement des âmes, « n'envisageant que la gloire de Dieu et le salut du pro-« chain, Angèle institua enfin cette Société si belle dont « l'objet est de protéger l'innocence des filles qui, ne « se sentant point appelées à la vie du cloître, désirent « néanmoins la perfection; et aussi de s'opposer aux « erreurs et aux vices du siècle. Avec l'approbation et « sur le conseil d'hommes graves et sages, elle réunit « donc chez elle des jeunes filles d'une piété éprouvée « et autres femmes des plus estimables et, les formant « par ses instructions assidues, les prépara à se dévouer « à une vie nouvelle et plus sainte. ...

« Angèle, en qui l'humilité était profonde, ne voulut « point que son nom parût dans cette fondation: elle « lui donna celui de sainte Ursule, et s'appuyant avec « confiance sur un tel patronage, elle prédit au lit de « la mort *que sa Congrégation durerait jusqu'à la fin « du monde ...* ».

On ne peut dire la joie des Ursulines à la nouvelle de la canonisation de leur sainte Fondatrice! C'était le moment où, de toutes parts, se relevaient les ruines de leurs monastères, détruits, diminués ou confisqués par la Révolution française et par la guerre européenne. Malgré l'état précaire où beaucoup de maisons se trouvaient encore, il y eut partout d'imposantes solennités avec octave, qui popularisèrent d'une manière remarquable le culte de sainte Angèle.

A Rome, les Ursulines se firent représenter à la grande fonction du 24 mai 1807 par plusieurs prélats et prêtres dévoués à leur monastère, lesquels offrirent de leur part au Saint-Père les dons usités en pareil cas. Tout le couvent et ses abords furent illuminés, et le lendemain, profitant d'une autorisation bénignement accordée par le Pape, les religieuses se rendirent à la Basilique Vaticane pour y vénérer l'image de leur sainte Mère. Elles purent admirer la superbe ornementation de ce lieu vénérable; ce leur fut une immense consolation de voir quels honneurs insignes Dieu accorde à ses saints, même ici-bas.

Le 11 juillet 1861, un décret du Pape Pie IX étendait à l'Eglise universelle l'office et la fête de sainte Angèle, élevé au rite double. Cette faveur avait été sollicitée à Rome par les soins de M. le chanoine Richaudeau, aumônier des Ursulines de Blois, qui recueillit dans ce but les vœux et les désirs de toutes les maisons de l'Ordre, désirs appuyés par les Evêques. Pie IX professait d'ailleurs une particulière dévotion envers la Vierge de Brescia. *J'aime sainte Angèle Merici!* avait-il

répondu un jour à un prélat qui le consultait sur le choix d'un Institut pour un groupe de jeunes filles qui désiraient se donner à Dieu, et il l'avait engagé à en faire des Ursulines. [1]

« Sainte Angèle, dit ce document, a mené sur la terre « une vie angélique, et, semblable au lis parmi les épi- « nes, a répandu de toutes parts un admirable parfum « de suavité. ...

« A la triste époque où nous vivons, des hommes « pervers et coupables s'élevant contre l'Eglise catho- « lique et contre la société pour les détruire également, « ont jugé utile à leurs vues mauvaises de corrompre « les mœurs des femmes, des plus jeunes surtout, afin « que de leur âme pervertie coulât plus profondément « le poison dans le cœur des enfants.

« En présence de ces efforts, plusieurs Cardinaux de « la sainte Eglise Romaine, un grand nombre d'Evêques « de toutes les parties du monde, ont demandé avec « instance à Notre Saint-Père le Pape Pie IX que l'of- « fice et la messe de sainte Angèle Merici, institutrice « de la Société de Sainte-Ursule, soient étendus à l'E- « glise entière, afin que, par les mérites et grâce au « secours de la sainte, le Seigneur daigne préserver le « sexe de toute souillure et erreur, et que l'Eglise, pro- « tégée contre les embûches de ses ennemis, jouisse « d'une paix durable ... ».

Le dévoué aumônier du monastère de Blois et la digne supérieure, Mère Sainte-Claire, conçurent la

[1] Il s'agit de la communauté de *Mantoue,* en Italie (voir tome II).

pensée de répondre à cette attention du Pape Pie IX par un acte éclatant et par un monument durable qui affirmerait à perpétuité la reconnaissance des Ursulines. La Basilique de saint Pierre de Rome qui, sous ses voûtes, abrite tant de grands souvenirs, contient un certain nombre de statues des fondateurs d'Ordres. Par une sage prévoyance, plusieurs niches ont été laissées vides et semblent attendre les saints de l'avenir. On ambitionna pour sainte Angèle la gloire de prendre place parmi ce magnifique cortège que font au Prince des apôtres ces initiateurs des sociétés religieuses.

Les Ursulines du monde entier concoururent à réunir la somme nécessaire à l'exécution de la colossale statue. Le monastère de Rome s'occupa plus directement du travail; Son Em. le Cardinal Patrizi, Protecteur de ce couvent, donna son avis, encouragea et guida le sculpteur, et enfin, du ciseau habile de l'artiste, sortit sainte Angèle, aimable et douce comme la pureté, montrant à lire avec une dignité maternelle à une petite fille qui est vivante. La statue, en marbre de Carrare, est dressée au dessous de la coupole de saint Pierre, et bien qu'elle mesure six mètres de hauteur, elle ne paraît que de grandeur naturelle.

C'est dans le même temps, et toujours par les soins du dévoué chanoine Richaudeau, que fut érigée au monastère des Ursulines de Blois l'*Archiconfrérie de sainte Angèle Merici, protectrice des jeunes filles et des mères chrétiennes*. Toutes les maisons de l'Ordre, ainsi que leurs élèves, s'y enrôlèrent avec bonheur, et l'on ne peut assez dire les fruits de grâce qui n'ont cessé



STATUE DE STE ANGÈLE, ÉLEVÉE DANS LA BASILIQUE VATICANE, PARMI CELLES DES FONDATEURS D'ORDRES.

de découler depuis lors de cette institution pleine de sève et de vie. On compta, en moins de deux années, près de trente mille adhésions, non seulement dans les maisons de l'Ordre, mais parmi les pieux fidèles; des paroisses entières s'agrégèrent à l'Archiconfrérie de Blois, et le culte de la sainte Fondatrice y devint populaire. [1]

La cité de Brescia, si justement fière de posséder le saint corps de la bienheureuse Mère Angèle, donna l'élan, il y a quelques années, pour célébrer avec magnificence le premier centenaire de sa canonisation: 24 mai 1907. L'Ordre entier participa à ce pieux mouvement; mais il est juste de dire que rien n'égala nulle part les fêtes données dans ce berceau de la Société de Sainte-Ursule. Pendant toute l'année qui précéda cet anniversaire, le 24 de chaque mois, une messe solennelle fut chantée à l'église Ste-Afre, en l'honneur de la sainte, devant ses reliques. On réédita sa Vie, et l'on s'efforça par tous les moyens de raviver la dévotion envers elle et le désir d'imiter ses vertus.

Un triduum solennel fut célébré, les 7, 8 et 9 juin; on ne saurait dire avec quel goût et quelle somptuosité l'église Ste-Afre avait été ornée pour cette circonstance, ni quelle fut la beauté des cérémonies et la perfection des chants liturgiques. La sainte châsse fut portée processionnellement au Dôme ou cathédrale pour y séjourner pendant un jour, et reportée ensuite à

[1] On peut toujours s'affilier à l'Archiconfrérie de Sainte-Angèle en s'adressant à Monsieur l'Aumônier du Pensionnat Ste-Geneviève à Blois.

Ste-Afre. Toute la ville était en mouvement; jamais pareil concours ne s'y était vu pour une fête religieuse. La Compagnie de Sainte-Ursule, celle dont les membres vivent dans le siècle sous la règle primitive d'Angèle, tenait le premier rang dans ces pieux cortèges, ayant été aussi la première initiatrice de la solennité.

A Rome, cette date du 24 mai 1907, coïncidait avec la tenue du second Chapitre général de l'Union Romaine des Ursulines. Les Mères capitulantes, au nombre de quarante-cinq, représentant les couvents unis, se rendirent en ce jour à l'audience qui leur avait été paternellement accordée par S. S. Pie X. Mais tout d'abord, elles eurent le bonheur d'assister à la messe et de faire la sainte communion à l'autel de la Chaire de St-Pierre, dans l'insigne Basilique. Ensemble, elles s'agenouillèrent aux pieds de la splendide statue de leur sainte Fondatrice.

Quel émouvant spectacle, et que de rapprochements surgissaient dans leurs âmes tandis qu'elles priaient et qu'elles se rémémoraient la fête qui, un siècle plus tôt, illustrait les mêmes lieux! L'Eglise de la terre avait, le 24 mai 1807, couronné de l'auréole des saints la Vierge de Brescia, suscitée de Dieu au XVIe siècle pour sauver par l'éducation chrétienne la jeunesse de son sexe. En retour de ce suprême hommage, la sainte Fondatrice souffla, au début du XIXe siècle, un renouveau de vie au sein de sa famille religieuse, alors décimée par les révolutions politiques. Aujourd'hui, nouveau déchaînement des puissances de l'enfer, nouvelles tempêtes contre la sublime vocation des Ursulines; mais Angèle leur

Mère est là, « toujours présente au milieu d'elles », ainsi qu'elle le leur a promis sur son lit de mort.

Quatre siècles bientôt écoulés justifient cet oracle. Il nous reste maintenant à surprendre, pour ainsi dire, l'histoire en main, l'action bienfaisante de la fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule durant cette longue période, en exposant le développement, les œuvres, les joies, les souffrances de son Institut. Ce sera tout à la gloire de Jésus, dont Angèle a été la fidèle et féconde épouse!



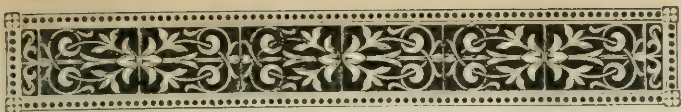
DEUXIÈME PARTIE

LA COMPAGNIE DE SAINTE-URSULE

JUSQU'À SON ÉLÉVATION

À L'ÉTAT D'ORDRE RELIGIEUX

(1540-1619)



CHAPITRE I.

Epreuves, développements et état définitif de la Compagnie de Sainte-Ursule à Brescia.

HÉRITIÈRE des pensées et des desseins de la bienheureuse Mère Angèle, la Comtesse Lodroné n'eut rien tant à cœur, en recueillant la charge de Supérieure générale, que de hâter les démarches poursuivies à Rome pour l'approbation canonique de la Compagnie de Sainte-Ursule. Elle renouvela près du Saint-Siège la supplique déjà présentée du vivant de la fondatrice. Mais tandis qu'elle vaquait à ce soin et qu'elle soutenait les jeunes vierges dans la reprise de leurs saintes œuvres, l'ennemi de tout bien souleva un orage inattendu.

Personne, du vivant d'Angèle, n'eût osé blâmer le genre particulier de vie religieuse qu'elle avait adopté pour elle et pour ses filles. Mais à peine eut-elle disparu que plusieurs personnages, doctes d'ailleurs et animés de bonnes intentions, se prirent à condamner ouvertement l'Institut sous sa forme actuelle. Il ne convenait point, disaient-ils, que des filles décidées à garder la virginité vécussent au milieu du monde, dans la maison paternelle: les monastères et couvents sont faits préci-

sément pour ce genre de personnes, et l'Eglise les a approuvés dans ce but.

De telles raisons avaient du vrai; mais ces adversaires de la première heure obéissaient plutôt à l'influence de certaines familles riches et en vue, lesquelles ne se faisaient pas à l'idée de garder au foyer paternel des jeunes filles non mariées dont la responsabilité présente leur pesait et qui envisageaient l'avenir avec plus de crainte encore, lorsque les parents seraient morts.

Angèle savait tout cela: guidée par le Saint-Esprit, elle avait néanmoins donné à son œuvre ce caractère initial. Elle voulait que la Compagnie de Sainte-Ursule commençât par arborer au sein de la société et jusque dans l'intérieur des familles l'étendard de la virginité: ainsi serait vengé ce saint état que les hérétiques couvraient d'insultes. Aller dès l'abord contre ces vues de la sainte Mère, c'était donc dénaturer son institution; Dieu ne permit pas que l'opposition triomphât. Il suscita à ses servantes des défenseurs zélés qui, par la plume et par la parole, maintinrent l'intégrité de la règle sur ce point essentiel. Aussi bien, la meilleure réponse, celle qui finit par réduire les adversaires au silence, ce fut l'humilité et la patience des Sœurs, lesquelles « vivaient dans le monde comme n'étant pas du monde », se dévouant sans réserve au bien du prochain.

Un témoin oculaire, le *chanoine Tribesco,* de Brescia, touché de la vertu des vierges de Sainte-Ursule, écrivait en ce temps:

« La perfection évangélique, qui semblait être l'ex-
« clusif partage des Ordres cloîtrés, est devenue com-

« mune dans le siècle même, grâce à la création de la « bienheureuse Angèle. De tous côtés, on voit des jeu- « nes filles délicates se faire, en vertu de leur règle, les « imitatrices des anges, et poser le pied sur la fange de « ce monde sans y contracter de souillure. On pourrait « dire plutôt que, par un étonnant miracle, placées dans « la fournaise de Babylone, elles n'en souffrent point et « travaillent à l'œuvre de leur perfectionnement spiri- « tuel avec le même soin qu'elles le feraient dans une « profonde retraite. Quelle consolation de voir si sou- « vent dans le lieu saint ces colombes célestes se rassem- « bler autour des sources du Sauveur pour purifier leurs « ailes des taches les plus légères, se nourrir du froment « des élus, s'abreuver du vin qui fait germer les vierges: « puis, quand elles sont sorties du temple, rentrer dans « leurs maisons, l'esprit et le cœur incessamment fixés « au ciel, là où est leur Epoux, là où est leur bonheur. ... « Dans chacune de nos églises, dans chaque rue de la « cité, on trouve quelque fille de ce pieux Institut, « répandant la bonne odeur de Jésus-Christ, à la suite « de la bienheureuse Angèle qui a montré en quoi con- « siste la véritable vie d'une vierge, et comment on s'y « doit comporter dans la perfection ».

Ainsi se révélait l'esprit de prière, déjà fortement implanté dans la Société. Notre Mère avait dressé ce plan divin: *l'Ursuline prie afin de pouvoir travailler, et elle travaille avec fruit parce que, dans la prière, elle a puisé la force.* Ce trait marque toutes les vraies filles d'Angèle, et l'on en trouve dans les Chroniques de l'Ordre des preuves qui touchent au merveilleux.

Ce qui avait ému le public en face de la nouvelle institution, n'était pas de voir au milieu du monde des personnes qui, ne pouvant ou ne voulant embrasser ni la vie du cloître, ni l'état du mariage, y faisaient profession de virginité: ce fait s'impose, il a toujours existé dans l'Eglise. Mais Angèle était allée plus loin. Laissant à sa postérité spirituelle le soin de ménager à la Compagnie de Sainte-Ursule une forme plus complète de vie religieuse, elle avait inauguré, en faveur de ses premières filles, ce mode de consécration virginale qui n'exige pas la séparation de la famille, et qui répond d'ailleurs à un besoin réel. En cela, la sainte devançait son temps: avait-elle le pressentiment de cette floraison actuelle, non seulement de sa propre création, mais de tant d'autres œuvres similaires qui sèment les lis et multiplient les dévouements à travers nos villes, recrutant leurs ouvrières dans les châteaux comme dans les chaumières?

Une autre cause de dissension survint presque en même temps que celle dont nous venons de parler. Angèle n'avait point prescrit aux vierges de Sainte-Ursule d'habit particulier, se contentant de leur recommander la modestie et le retranchement des ornements superflus. Quelques personnes, des ecclésiastiques particulièrement, crurent bien faire en suggérant de changer ce point de la règle et d'adopter un costume uniforme. Les Pères Augustins invitaient la Supérieure générale et les Sœurs à prendre la ceinture de cuir qui distinguait leur Ordre. La plupart des dames gouvernantes tenaient pour l'ancien état de choses; mais les avis étaient partagés.

La discussion s'échauffait, et l'on pouvait craindre un schisme au sein de la petite famille.

La bienheureuse avait prévu ces ébranlements qui, tôt ou tard, atteignent les œuvres de Dieu: *Veillez,* avait-elle dit dans son Testament, *veillez aux pièges que vous tendra le démon sous couleur d'un plus grand bien.* Sa prière sans doute obtint, en ce temps même, la plus salutaire diversion à ce fâcheux litige.

Le Pape Paul III, sous la date du 9 juin 1544, venait de faire expédier à Brescia la Bulle de confirmation de la Compagnie de Sainte-Ursule. Sa Sainteté montrait assez, par les louanges données au nouvel Institut et par les privilèges accordés à ses membres, combien Rome appréciait cette fondation.

Relevons seulement, dans ce document, la faveur suivante concédée à perpétuité: « A chacune des jeunes « filles et vierges de Sainte-Ursule, dit le Souverain Pon- « tife, nous accordons pieusement dans le Seigneur, le « jour de leur entrée dans la Compagnie et le jour de « leur mort, une Indulgence plénière et rémission de « tous leurs péchés: laquelle indulgence nous déclarons « devoir être toujours exceptée de toutes révoca- « tions, etc. ... ».[1]

Deux ans plus tard, l'Evêque de Brescia lui-même termina le différend relatif à l'habit en prescrivant aux

[1] La même Bulle disait encore: « Nous accordons à la même So- « ciété, ses Supérieurs et Directrices, le pouvoir de faire tout autre « statut et règlement, honnête et licite, tant par rapport au gouver- « nement et à la bonne administration de la Compagnie des dites vier- « ges qu'au nombre, conditions, âge et le reste: de telle sorte que les

Ursulines un costume distinctif: il se composait d'une robe de serge noire, serrée à la taille par une ceinture de cuir portant boucle de fer, et pendant jusqu'en bas; sur la tête, un voile de lin blanc avec bandeau et guimpe de même étoffe. « Ainsi, concluait l'ordonnance épisco« pale, les filles de sainte Ursule seront distinguées des « femmes ordinaires, tant par la coiffure que par les « autres vêtements extérieurs; mais elles s'appliqueront « encore plus à s'en distinguer par leur piété, leur sa« gesse, leur pureté virginale, comme membres d'une « Compagnie qui a la Mère Angèle pour fondatrice et « les Anges pour témoins ».

La vertueuse Comtesse Lodroné vécut encore une dizaine d'années. Elle venait d'acquérir pour ses filles l'église de Sainte Brigitte, où elles tiendraient désormais leurs assemblées, lorsque la mort vint la réunir à sa chère Mère fondatrice. *Blanche Porcellaga,* qui lui succéda, dans le gouvernement de la Compagnie, obtint pour sa famille spirituelle un Supérieur éminent, dans la personne du *Père François Cabrini,* fondateur des Pères de la Paix, rattachés plus tard à l'Institut de saint Philippe de Neri. Les Sœurs étaient alors au nombre de cent vingt; ce digne prêtre se donna tout entier à leur

« statuts et règlements anciens puissent être modifiés, changés, renou« velés: changements, modifications, renouvellement, qui seront et de« vront être tenus pour confirmés par l'autorité apostolique, par cela « seul qu'ils auront été établis ... ».

Ainsi se trouve authentiquement ratifiée la parole de sainte Angèle, dans son *Testament spirituel: La Compagnie se pliera aux besoins des temps et à leurs nécessités.*

direction, aidé par le *Père Landini,* qui le secondait en tout. On a conservé, de ce dernier, une lettre adressée à saint Charles Borromée, archevêque de Milan, lequel avait sollicité quelques renseignements sur la Compagnie de Sainte-Ursule.

« Cette Compagnie, dit Landini, a donné des Sœurs « à tous les hôpitaux de Brescia. Elle dirige les écoles « des petites filles à qui elle distribue l'instruction chré- « tienne. Dieu se sert d'elle pour la conversion des âmes, « et pour attirer au service de sa divine majesté beau- « coup de familles au milieu desquelles vivent ces « Sœurs. Il est difficile de dire et de faire comprendre « tous les biens que le Seigneur tire de cette sainte Com- « pagnie pour toutes sortes d'œuvres de piété et de mi- « séricorde. Elle fréquente les sacrements, cultive l'orai- « son, étend le culte sacré. On y voit briller les vertus « évangéliques de pauvreté et d'obéissance. C'est vrai- « ment une merveille de la puissance et de la bonté di- « vines que le spectacle de ces jeunes filles délicates « qui, renouvelant les exemples des Agnès et des Agathe, « demeurent intactes parmi les périls et les scandales ».

Les mémoires de ce temps ont conservé le souvenir de quelques-unes de ces pieuses vierges. Nommons seulement deux martyres de la charité, lesquelles tombèrent victimes de leur dévouement durant la peste qui ravageait alors l'Italie.

La *Sœur Julie* se distinguait par son courage à opposer aux tentations du démon les austérités de la pénitence. Chaque matin, en toute saison, elle entendait

plusieurs messes, toujours à genoux; et bien que ses parents fussent pauvres, nul dans sa famille ne pouvait se plaindre des longues heures qu'elle passait ainsi à l'église, car par son ardeur au travail, Julie suffisait à toutes les tâches domestiques. Lorsque la peste porta ses ravages dans Brescia, notre Sœur se consacra à l'assistance des malades, regrettant « de ne pouvoir aussi être prêtre afin de porter les secours spirituels en même temps qu'elle soignait les corps ». Un matin elle s'approcha de la sainte communion avec le pressentiment de sa mort prochaine; et en effet, ce jour-là même, atteinte de la contagion au milieu de laquelle sa charité la retenait, la pieuse Ursuline succomba en quelques heures, ayant immolé sa vie pour ses frères.

La *Sœur Barbe* fut son émule dans le soin des pestiférés. Toute enfant, elle se distinguait déjà par une rare piété. Un jour que ses parents la reprenaient pour s'être arrêtée trop longtemps dans l'église voisine: *Est-ce que nous n'avons pas été créés pour louer et adorer le Seigneur comme font les Anges?* leur répondit-elle doucement. Enrôlée parmi les vierges de Sainte-Ursule, Barbe avait toujours chéri la retraite et l'oraison. Elle avait coutume de jeûner la veille de la fête des saints protecteurs de Brescia, Faustin et Jovite, qu'elle appelait *ses bons frères*. Victime de son zèle près des pestiférés, elle devait être enterrée dans le cimetière qui leur était destiné; mais, racontent des témoins sérieux, il arriva que le char portant le corps de la vierge s'arrêta à la porte de l'église des saints Faustin et Jovite, sans qu'on pût faire avancer les chevaux. Plusieurs des assis-

tants en conclurent que le Seigneur ne voulait point que la dépouille de cette fidèle amie des martyrs fût confondue dans la sépulture commune, et qu'il convenait de l'inhumer dans l'église même de ses bien-aimés protecteurs: ce qui fut fait.

Les fruits de la direction du P. Cabrini se faisaient ainsi sentir: Angèle revivait vraiment dans ses filles. Tel fut alors l'accroissement du nombre des Sœurs qu'un nouveau local devint encore indispensable; on transporta donc les réunions dans l'église de Sainte Marie-de-la-Paix, et l'on y établit le caveau destiné à la sépulture des vierges de sainte Ursule.

Desenzano, patrie de la sainte Mère, *Salò* et autres lieux voisins de Brescia reçurent de bonne heure des groupes d'Ursulines. La ville de *Crémone* ne fut pas oubliée; des liens particuliers l'unissaient à Angèle qui s'y était réfugiée lors des guerres du Milanais, et qui y avait été miraculeusement guérie d'une maladie mortelle. Son nom y demeurait populaire. Dès l'année 1565, un religieux somasque, le P. Jean Scotti, de Brescia, apporta à Crémone la règle de la bienheureuse fondatrice, avec l'approbation de l'évêque Nicolas Sfondrati, plus tard élevé au souverain Pontificat sous le nom de Grégoire XIV. On a conservé des premiers temps de cette fondation le souvenir de la *Sœur Elisabeth,* qui moissonna promptement sa couronne.

Elle vivait près de ses parents dans les labeurs domestiques, trouvant moyen néanmoins de vaquer aux pieux exercices de sa règle. Souvent elle laissait à dessein des livres spirituels en divers endroits de la maison

afin d'en recueillir quelques passages au milieu de son travail. Et comme sa mère la reprenait de ce que ce n'était ni le temps, ni le lieu propres pour cette sorte de lecture: *Hé, ma chère mère,* répondait Elisabeth, *notre Dieu n'est-il pas partout?* Durant la nuit, lorsque tout le monde reposait à la maison, elle se levait sans bruit et s'en allait au jardin ou en quelque cour écartée pour méditer sur le mystère de l'agonie de Jésus, qui occupait presque constamment ses pensées. Au cours d'une longue maladie qui lui survint, un ange, accompagné de sainte Ursule, lui apparut et lui annonça qu'elle sortirait de ce monde dans trente jours, avant le carême, et « qu'elle irait faire carnaval avec les élus du ciel ». Ce qui arriva en effet: Sœur Elisabeth s'endormit de la mort des saints le premier jour de ces réjouissances mondaines qui étaient pour les vierges de Sainte-Ursule des jours de prière et de réparation.

L'heure était venue pour le nouvel Institut de travailler sur un plus vaste théâtre. Un an après la fondation de Crémone, l'illustre cardinal de Milan, *saint Charles Borromée* appelait les filles d'Angèle dans sa ville archiépiscopale. Ce fait devait avoir d'immenses résultats pour la Compagnie de Sainte-Ursule: elle allait recevoir du successeur d'Ambroise, si zélé lui-même pour les vierges de son temps, une forme nouvelle. L'histoire de cette fondation nous occupera bientôt. Mentionnons seulement ici la lettre que le saint Cardinal adressa, le 28 octobre 1581, comme Visiteur apostolique, à la Compagnie de Sainte-Ursule de Brescia, lettre accompa-

gnant le Décret qu'il avait promulgué à la suite de sa visite.

Charles, cardinal de Sainte-Praxède, archevêque de Milan, à la Mère, aux Gouvernantes et aux Sœurs de la Compagnie de Sainte-Ursule.

« Parmi les nombreuses consolations et joies spiri- « tuelles qu'il a plu à Dieu Notre-Seigneur de nous « réserver pendant cette visite, l'une des moindres n'a « pas été celle que nous avons reçue, nos Filles très chè- « res en Jésus-Christ, en trouvant en votre association « tant de progrès dans les voies du Seigneur, tant de « vivants exemples du désir sincère d'imiter la bienheu- « reuse vierge et martyre sainte Ursule, ainsi que ses « Compagnes, sous la protection desquelles vous êtes ré- « solues à servir Dieu. C'est pourquoi, malgré tant d'au- « tres occupations qui remplissent notre visite, nous « n'avons point hésité à examiner, renouveler et approu- « ver vos règles et Constitutions, afin de répondre à « votre attente, et de vous ménager l'appui que nous « pouvons dans le chemin où vous marchez généreuse- « ment vers la perfection et la patrie céleste, désireuses « de triompher à la fin avec les autres vierges. C'est là « que votre divin Epoux, les mains pleines de précieuses « couronnes, vous attend pour les placer sur vos têtes.

« Et maintenant, comme notre volonté de vous être « utile n'est pas moindre que la vôtre de nous trouver « disposé à le faire, nous ne doutons guère que, par la « prompte et diligente exécution et observation de ces « règles, vous vous mettrez en état d'en retirer un fruit « abondant, recevant avec reconnaissance de la main

« très libérale de Dieu la direction qu'il imprime à votre « vie. Nous espérons aussi que, vous souvenant quel- « quefois de notre sollicitude et de notre paternel amour « dans cette occasion, vous ne manquerez pas de prier « pour nous, en vos fréquentes et pieuses oraisons. De « notre côté, nous vous recommandons à Dieu Notre- « Seigneur, afin qu'il vous bénisse, vous donne chaque « jour de nouvelles sœurs, et vous fasse croître dans « la vertu, pour votre salut et pour la gloire de sa divine « Majesté.

« Donné au Monastère de Saint-Dominique, à Bre- « scia, le 28e jour d'octorbe 1581 ».

Durant son séjour dans cette ville, le saint Prélat voulut bien célébrer la messe devant toutes les Sœurs, alors au nombre de quatre cents, et leur distribuer de sa main le Pain eucharistique. Il reçut avec grande solennité la profession de vingt-trois vierges Ursulines dans l'église cathédrale. C'est en cette circonstance que l'archiprêtre du diocèse, *Marc-Antoine Grillo,* protecteur de la Compagnie, présenta à saint Charles une supplique, à l'effet d'obtenir, pour la vénérable Mère Angèle Merici, les honneurs des autels. Le Cardinal répondit qu'il trouvait ce souhait parfaitement juste, et qu'il ferait près du Saint-Siège les démarches nécessaires. La mort ne lui en laissa pas le temps.

De retour à Milan, le saint aimait à s'entretenir de la pieuse Compagnie de Brescia, qu'il avait coutume d'appeler *Mère de la sienne*. On lit dans ses *Homélies* qu'un jour, s'adressant aux religieuses de saint-Paul, il leur disait: « Certes, mes très chères Sœurs, ce doit être

« pour nous une belle confusion de voir certaines âmes « - et j'en ai vu de celles-là - telles que les Sœurs de « Sainte-Ursule, si pieuses et remplies du goût des choses « de Dieu, si ferventes dans la communion, si éloignées « de tous les plaisirs mondains, retirées en elles-mêmes, « mortifiées, humbles, petites; et avec cela, toujours « contentes et résignées à la volonté divine. Si elles vi- « vent dans le siècle, elles y montrent assez de vertus « pour être les modèles des religieuses cloîtrées ».

En ce même temps, la Compagnie fut mise sous la main paternelle du *P. Jean-Paul Usupini,* héritier de l'esprit et de la sainteté du P. Cabrini. Il gouverna les Sœurs pendant quarante années. Souvent, durant sa longue vieillesse, il sollicita l'autorisation de se retirer, mais sans pouvoir l'obtenir de ses supérieurs, qui voyaient les précieux résultats de sa direction. Ce père vigilant eut à défendre ses filles contre des tentatives habilement menées dans le but de changer la règle de l'Institut: on avait écrit à Rome, à l'insu de la Supérieure générale et des Gouvernantes, demandant que les Ursulines de Brescia fussent obligées à la vie commune, comme cela se pratiquait à Milan. Mais le dessein de la Providence était de laisser dans le berceau de l'Ordre le type intact de la fondation première d'Angèle. Ces menées indiscrètes furent déjouées, grâce à d'intelligents protecteurs que le P. Usupini suscita à Rome.

Il soutint également les vierges de Sainte-Ursule durant le douloureux interdit qui, en 1605, frappa l'Etat de Venise dont Brescia dépendait. Beaucoup de prêtres s'étaient éloignés pour échapper à ce triste état de

choses. Le bon Père, resté à son poste, exhortait les Sœurs à suppléer aux exercices du culte et à leurs réunions rendues impossibles par de ferventes oraisons et par une plus fidèle observance de leurs devoirs. Lorsque ce temps de privations eut pris fin, avec quel contentement ce dévoué pasteur leur distribuait-il souvent de ses propres mains la divine Eucharistie, comme pour réparer la disette passée!

Quelque vingt ans plus tard, sous le gouvernement de *Dom Vincent Porcellaga,* les Sœurs commencèrent à faire construire une église dédiée à sainte Ursule, sur l'emplacement de plusieurs maisons appartenant à la Compagnie. Ce terrain ne suffisant pas, la *Mère Irène Asti,* Supérieure générale, fit don de sa propre demeure ainsi que du jardin qui y était contigu. D'autre part, les deux sœurs *Camille* et *Octavie Rodengo* laissèrent à l'Institut un immeuble voisin destiné aux membres de la Compagnie qui, par pauvreté, infirmité ou autre raison domestique demeuraient sans asile. L'église fut construite sur un plan élégant, d'ordre corinthien, et en 1628 elle était solennellement consacrée par Vincent Bucchia, évêque de Cattaro et grand-vicaire de l'évêque de Brescia, assisté du P. Vincent Porcellaga. Les assemblées des Sœurs aux jours de fête, et surtout la communion générale du premier vendredi du mois, avaient pour rendez-vous cette église de Sainte-Ursule.

Sous les guerres de la Révolution et de l'Empire, la Compagnie de Brescia sembla destinée à périr. Elle vit ses biens confisqués, ses réunions interdites et l'on sup-

prima l'habit religieux, mais les Sœurs maintinrent fidèlement l'esprit de la règle. Elles persévérèrent à instruire la jeunesse, œuvre sacrée dans laquelle se distinguèrent spécialement les deux sœurs *Mazza,* dont le nom resté populaire a depuis été donné à l'une des rues de la cité (*Contrada delle due Mazze*). La paix revenue, les filles d'Angèle songèrent à se constituer de nouveau, sous la direction d'une Supérieure générale. Mais Mgr Nava, alors évêque de Brescia, témoin de la ruine de tant de monastères de son diocèse, invita celles des Sœurs qui voudraient y consentir à adopter la vie cloîtrée, selon la forme de l'Ordre érigée en France, et il leur assigna, en 1827, le couvent des *Anges* dont nous parlerons plus tard.

Le nombre des Ursulines séculières ne cessa dès lors de diminuer, au point que leur œuvre semblait devoir disparaître. Une parole du saint Pape Pie IX vint lui rendre la vie. C'était en 1861: le Pontife, étendant à l'univers entier le culte public de sainte Angèle, parla de la fondation primitive de Sainte-Ursule de Brescia comme d'un remède efficace aux maux sous lesquels gémissaient l'Eglise et la société. Cette parole fut comme l'étincelle qui alluma en plus d'une âme le désir d'un genre de vie béni par le Vicaire de Jésus-Christ. Brescia surtout s'émut: tous les souvenirs des siècles écoulés depuis la fondation d'Angèle s'y réveillèrent. Deux nobles dames, la Comtesse Elisabeth Girelli [1] et sa

[1] La comtesse Elisabeth Girelli, morte le 21 janvier 1919, a composé une série de pieux ouvrages, soit pour la Compagnie de Sainte-

sœur Madeleine, se sentirent inspirées de travailler à la restauration du plan primitif de leur sainte concitoyenne. Douze compagnes leur vinrent d'abord, et le 4 avril 1864, elles tinrent ensemble, selon les formes autrefois consacrées, leur première réunion.

L'évêque, Mgr Verzeri, se réjouit de la détermination des deux restauratrices, et les engagea à maintenir fermement l'esprit et les règlements de la bienheureuse Mère Angèle, dont une expérience séculaire montrait la merveilleuse efficacité. Le 29 juillet 1866, l'érection canonique de la Compagnie de Sainte-Ursule à Brescia fut marquée par la profession de plusieurs Sœurs. Or, il se trouva que, ce jour-là même, on élevait à sa place d'honneur, dans la Basilique de Saint-Pierre de Rome, la colossale statue de sainte Angèle, parmi celles des fondateurs des grands Ordres religieux. Cette coïncidence parut d'un heureux augure à l'œuvre renaissante.

Depuis lors, la Compagnie n'a cessé de progresser, parallèlement à tant de créations similaires qui favorisent la vie religieuse au milieu du monde. Notre-Seigneur veut pour ainsi dire prodiguer, en ces temps d'universelle corruption, la fleur de la virginité, non seulement dans les cloîtres, mais parmi le tumulte des cités, au sein des familles. Ces âmes, libres des liens

Ursule : *Vie de sainte Angèle, Exposition pratique de le Règle de sainte Angèle;* soit pour les pieux fidèles : l'*Ecole de Jésus-Christ* (3 vol.), *Etude pratique pour aimer et imiter Marie*, etc. - Tous les talents et toutes les vertus étaient couronnés en elle par la plus ravissante modestie.

terrestres, prêchent par leur exemple, et sont au bon Maître des auxiliaires prêtes à tous les dévouements. Nos Ursulines séculières portent le nom de *Filles de Sainte Angèle;* le peuple les appelle plus simplement *Angélines*. Elles n'ont, selon les vues primitives de leur Fondatrice, aucun costume distinctif.

Leur providentielle extension et les fruits de leur apostolat étaient naguère mentionnés avec éloge par le Souverain Pontife Léon XIII, dans un Bref adressé aux Supérieures de la Compagnie, le 12 juillet 1901. « Cette « institution, dit le grand Pape, s'est étendue de Brescia « à Milan, à Bologne, à Gênes, dans notre cité mère de « Rome, et jusque dans les régions de l'Afrique et de « l'Amérique. Partout les filles de Sainte Angèle s'ap- « pliquent à enseigner la doctrine chrétienne, à préparer « les enfants à la première communion; elles dirigent « les Congrégations d'Enfants de Marie, les écoles, les « asiles, les sociétés de secours mutuels entre les ouvriè- « res; on les trouve près du lit des infirmes; elles tra- « vaillent à pourvoir d'ornements les églises pauvres, et « s'emploient à la diffusion des bons livres parmi le « peuple. Enfin, par la prière et par l'exemple d'une « vie irréprochable, elles ramènent souvent les égarés « dans la bonne voie et gagnent au Christ des âmes sans « nombre ».

Brescia demeure, pour les Ursulines répandues dans les diverses parties du monde, *la sainte source* d'où se sont épanchés sur tout l'Ordre et sur la catholicité entière les trésors partant du cœur et de l'âme de leur

sainte Fondatrice. Que de pieux pèlerinages ne font-elles pas en esprit près de ces restes vénérés, à l'église Sainte-Afre, et dans la modeste chambre d'où leur Mère s'envola au ciel!

Nous avons vu les premiers écoulements de cette source bienfaisante, ouverte dans cette cité privilégiée de Brescia. Suivons-en maintenant les effusions de plus en plus abondantes.





CHAPITRE II.

Saint Charles Borromée et les Ursulines de Milan.

(1566).



La Compagnie de Sainte-Ursule avait, semble-t-il, un titre particulier pour s'établir un jour parmi les Milanais; ceux-ci ne pouvaient oublier que leur dernier duc, François Sforza, s'était fait autrefois un honneur de devenir le fils spirituel de la bienheureuse Angèle. On savait que ce prince lui avait offert, dans la capitale de son duché, les ressources nécessaires pour y jeter les fondements de sa Société: si la mort n'était venue le frapper inopinément, nul doute qu'il n'eût introduit le nouvel institut dans ses Etats.

La Providence réservait cette gloire à *saint Charles Borromée*. En nommant cet incomparable Prélat, nous faisons entrer dans l'histoire de l'Ordre une auguste personnalité, qui fait battre chaque cœur d'Ursuline d'amour filial et de reconnaissance.

Après avoir obtenu l'heureuse conclusion du Concile de Trente, saint Charles, déjà archevêque de Milan, voulut venir par lui-même gouverner son diocèse. Visitant les paroisses, tenant des synodes et des conciles

provinciaux, le saint Cardinal entendit parler de la fondation d'Angèle; il désira la mieux connaître et prit des informations à Brescia. La correspondance qui s'en suivit dura deux années; elle rend encore aujourd'hui témoignage du soin avec lequel le saint étudia l'œuvre naissante.

Nous avons cité le touchant compte-rendu du P. Landini, directeur spirituel de la Compagnie, sur la vie que menaient les Sœurs. Quand le saint archevêque reçut ces détails, il remercia Dieu qui emploie les faibles à de si grandes choses, et avec un regard prophétique sur l'avenir, il prononça ces paroles, pieusement recueillies: *Ce nouvel Institut est un arbre de vie, que Dieu a planté au milieu du jardin de son Eglise et qui est destiné à étendre ses rameaux dans le monde entier.* Sur son appel, douze Sœurs de Sainte-Ursule furent cédées à Milan par l'évêque de Brescia; le Cardinal les logea dans une grande maison qu'il leur avait fait préparer, et exprima en termes émus le bonheur qu'il ressentait d'avoir auprès de lui des cœurs si bien ouverts au zèle apostolique dont il était dévoré.

A peine installées (1568), les filles d'Angèle commencèrent publiquement l'exercice de leurs saintes fonctions. Elles se distribuaient dans les différents quartiers de la ville pour y recueillir de petites écolières, et tenaient des conférences ouvertes à toutes les personnes de leur sexe. Milan et la province appartenaient alors à l'Espagne; bien qu'étrangères à la cité, nos humbles Ursulines se firent aimer de tout le monde, Italiens et Espagnols, pauvres et riches, à cause de leur dévoue-

ment simple et sans restriction, de leur piété solide et de l'excellence de leurs méthodes.

Ce fut bientôt, parmi les jeunes Milanaises une telle émulation pour entrer dans la Compagnie, que l'on aurait pu croire qu'Ambroise était venu à nouveau célébrer, avec son irrésistible éloquence, les gloires de la virginité. Elles se présentaient en foule pour se ranger sous la bannière d'Ursule, entraînées cette fois, non par la puissance de la parole, mais par celle de l'exemple. Le diocèse de Milan ne tarda pas à compter dix-huit maisons et six cents Ursulines. Saint Charles était infatigablement occupé au développement de l'Institut. Il estimait si haut l'œuvre modeste des filles d'Angèle que, au quatrième concile provincial de Milan, il recommanda fortement à ses suffragants d'introduire dans tous les groupes populeux de leurs diocèses la Compagnie de Sainte-Ursule, comme le plus efficace moyen d'amélioration qu'il pût leur proposer.

Durant les premières années, les Sœurs de Milan, comme celles de Brescia, demeuraient dans leur famille et ne se rassemblaient qu'à certains jours autour de leur Mère et Supérieure. L'archevêque aimait à se rendre au milieu d'elles dans ces réunions intimes; il leur parlait de ce qui remplissait ses pensées: l'Eglise et les âmes, et excitait leur ardeur. Elles, de leur côté, reconnaissaient de plus en plus le don que Dieu leur avait fait en leur donnant ce pieux Cardinal, non seulement comme protecteur, mais comme père.

Un jour que les vierges de Sainte-Ursule l'entouraient ainsi, il leur manifesta son désir de les voir de-

meurer ensemble, pratiquer entre elles certaines observances uniformes, faire les trois vœux simples en y ajoutant celui de stabilité, et les prononcer dans la chapelle commune afin de les rendre plus authentiques. C'était une transformation notable de ce qui se pratiquait à Brescia. Néanmoins la grande affection et vénération que les Ursulines professaient envers le saint Prélat leur fit voir un dessein divin dans cette proposition, et elles se déclarèrent prêtes à y souscrire. Saint Charles obtint dans ce sens une Bulle du Pape Grégoire XIII (1572), approuvant de nouveau l'Institut de sainte Angèle, et autorisant ses filles à vivre en communauté et à former de pareils établissements partout où elles seraient demandées.

Ce fut un événement de haute portée pour la Compagnie; elle entra par là dans une nouvelle phase de son évolution progressive et se rapprocha du but suprême auquel Dieu l'avait destinée: fleurir un jour dans l'Eglise en qualité d'Ordre religieux. L'appel des Ursulines à Milan n'est donc que la moindre partie des services rendus par le Cardinal Borromée à la Compagnie: il eut manifestement la mission de la conduire plus haut que ne le faisait pressentir son point de départ. Tout en songeant à son développement, Charles poursuivait un autre but. Les écrivains les plus véridiques rapportent qu'il voulait, par cette Congrégation, faire revivre parmi le peuple l'estime pour les institutions claustrales; le respect et la confiance que recueillaient en tous lieux les filles d'Angèle

restituaient à la vie religieuse l'auréole qu'elle avait perdue.

On peut à peine aujourd'hui se faire une idée du mépris encouru au sein des masses par ce saint état, à cause du relâchement de la plupart des monastères. A Milan, le scandale était monté à son comble lorsqu'un moine infidèle avait attenté à la vie du saint archevêque. Quel contre-poids meilleur pouvait-on opposer à un tel mal que le spectacle d'une vraie vie parfaite, offert par des âmes consacrées à Dieu? Qu'un homme tel que saint Charles Borromée ait vu dans la Compagnie de Sainte-Ursule un moyen d'arriver à ce résultat, c'est un fait qui est et qui demeure l'une des plus précieuses distinctions de l'Institut. Les Sœurs répondirent parfaitement aux vues du Cardinal. Elles ne firent plus de classes que dans la maison commune; là elles vivaient comme dans une clôture mitigée, ne sortant qu'avec permission et prenant même le titre de religieuses qu'on ne leur accordait point auparavant.

Bientôt la ville entière allait pouvoir apprécier l'esprit d'immolation et de charité qui les animait. La peste de 1576, la plus terrible que l'Italie eût jamais vue, promenait ses ravages à travers cette riche contrée. Elle avait commencé à Rome l'année précédente, au moment du jubilé, et avait gagné le Milanais, dont la capitale fut promptement décimée par le fléau. C'était à qui s'éloignerait de cette ville infortunée pour aller respirer ailleurs un air moins dangereux; la désolation régnait à chaque foyer. On conseillait à saint Charles de fuir, afin, disait-on, qu'il se conservât pour son trou-

peau; mais ce noble cœur ne put dissimuler la peine que lui causait un tel avis: *On reconnaît le bon Pasteur,* répondit-il, *en ce qu'il donne sa vie pour ses brebis.* Sans crainte, il visitait les hôpitaux, soignait les malades, faisait lui-même leur lit, ensevelissait les morts et présidait à leur sépulture.

Les Ursulines se montrèrent dignes de leur Père; elle l'accompagnaient avec un courage héroïque près des pestiférés: la mort lugubre avait perdu ses terreurs devant ces faibles vierges qui triomphaient d'elle par l'amour! Une personne qui habitait le palais archiépiscopal vit un jour, de ses fenêtres, dans une maison située en face, les cadavres de deux jeunes garçons, entre lesquels gisait une petite fille d'une dizaine d'années, encore vivante, mais qui se tordait dans les horribles souffrances de la peste. La mère, accroupie en un coin de la chambre, immobilisée par la peur, n'osait approcher de ses enfants. Le Cardinal, instruit de ce qui se passait, se hâta et vit de ses propres yeux comment la crainte de la mort triomphait de l'instinct maternel. Il envoya aussitôt chez les Ursulines, demanda une Sœur et la pria de se rendre dans cette malheureuse famille. La religieuse, pleine de courage devant le danger, accourut, et l'on put voir combien l'amour surnaturel est plus fort que l'amour naturel, fût-ce celui d'une mère. Sans crainte, elle s'approcha du lit des enfants, prit la petite mourante entre ses bras, la lava et lui donna tous les secours possibles.

Bien que la fillette parût d'abord reprendre vie, son état, dès le lendemain, s'aggrava sensiblement. Sa nou-

velle mère spirituelle ne s'éloigna pas de son poste de dévouement et prépara la petite à une mort bienheureuse. Le Cardinal ayant su que celle-ci désirait recevoir sa bénédiction, apparut à une fenêtre de son palais, et tandis que l'héroïque fille d'Angèle présentait au saint, de la fenêtre opposée, l'enfant mourante, ce bon Père la bénit. Les anges sans doute regardèrent avec admiration cette scène ravissante, et le Roi des anges fit voir par un miracle combien il l'agréait, car dès ce moment la malade fut guérie.

Il n'y eut sorte de bonnes œuvres que les Ursulines ne pratiquassent au milieu de ces calamités; mais elles expérimentèrent aussi la protection de Dieu: aucune ne tomba victime de la terrible épidémie. La reconnaissance publique s'attacha à ces bonnes Sœurs; le peuple les bénissait à haute voix. Les novices accoururent en plus grand nombre, les écoles se remplirent, et les aumônes arrivèrent abondantes pour l'entretien de leurs œuvres.

Jusque-là l'Institut naissant n'avait pas eu de Visiteur apostolique, comme cela se pratiquait à l'égard de plusieurs autres communautés de femmes. Le progrès merveilleux de cette famille religieuse, sa noble conduite durant la peste, engagèrent saint Charles à solliciter pour elle cet avantage, et lui-même fut désigné par le Pape Grégoire XIII pour remplir la fonction de *Visiteur des Ursulines*. Il se rendit donc à Brescia, berceau de la Compagnie: grande fut la joie des filles d'Angèle! Elles reçurent avec une vénération sans bornes ce Prince de l'Eglise qui les venait visiter au nom du Sou-

verain Pontife. Le Cardinal examina soigneusement tout ce qui concernait l'Institut; lorsqu'il eut appris à en bien connaître les règles, il modifia quelques points peu importants et en ajouta deux de conséquence. Le premier confirmait le costume adopté, et en rendait le port obligatoire pour toutes les Sœurs; le second plaçait les Ursulines sous la juridiction immédiate des évêques. Nous avons cité, dans le chapitre précédent, avec la lettre de saint Charles aux Sœurs de Sainte-Ursule de Brescia, les bienveillants témoignages qu'il se plaisait à leur rendre depuis cette providentielle rencontre.

Le point de la dépendance immédiate des évêques, imposé par le saint, souleva à Milan quelque opposition. Les Ursulines, d'ailleurs pleines de confiance envers leur archevêque, cherchaient à se rattacher à l'idée de leur sainte Fondatrice, laquelle voulait que leur Société fût toujours placée sous la conduite d'une Mère et Supérieure commune; elles craignaient, non sans motif, qu'un manque d'unité dans la direction de l'Institut n'altérât aussi l'unité de sa forme. Des amis influents défendirent la cause des Sœurs avec énergie; ils la portèrent même à Rome devant le tribunal de la sainte Eglise. Mais là triomphèrent les vues du cardinal Charles Borromée, en si haute réputation devant la Cour romaine: le Pape ratifia ce qu'il avait réglé. Les Ursulines, instruites par leur sainte Mère sur le filial dévouement et l'obéissance entière dus au Vicaire de Jésus-Christ, se conformèrent sans réserve à la décision du Souverain Pontife.

Cette modification apportée par saint Charles au plan primitif de la Compagnie de Sainte-Ursule a quelquefois, de nos jours, soulevé certains regrets: mais il suffit de se reporter au temps où vivait le saint pour justifier sa manière d'agir. Ce zélé Cardinal ne voyait d'autre moyen pour tirer la sainte Eglise de la triste situation où elle se trouvait que l'application intégrale des décrets du saint Concile de Trente. Or cette vénérable assemblée avait pris, au sujet des couvents de femmes et de leurs rapports avec les évêques, les dispositions les plus précises: leur exécution devait avoir pour la fondation d'Angèle les suites que nous venons de mentionner. De plus, Charles, éclairé de la lumière d'en-haut, pressentait que la mission des Ursulines s'étendrait au monde entier. Que l'on pense maintenant, abstraction faite d'autres obstacles, aux grandes difficultés que présentaient à cette époque les longs voyages, et l'on comprendra que le saint Prélat ait dû incliner vers la juridiction immédiate des évêques, isolant ainsi les maisons Ursulines les unes des autres et évitant aux religieuses d'onéreux déplacements. Ne peut-on pas ajouter qu'il considérait comme peu séantes pour des personnes consacrées à Dieu certaines aventures inévitables dans les voyages d'alors, en char ou à cheval?

Qui n'admirerait ici comment la Providence conduit tout « avec nombre, poids et mesure »! Elle a marqué, pour les communautés de Sainte-Ursule, l'heure et la durée de cette manière de vivre alors nécessaire, chacune en son lieu, sous la dépendance immédiate des

Ordinaires; puis, les conditions de temps et de relations étant absolument changées, elle a jeté au sein de cet Institut la semence de l'*Union des Ursulines,* selon l'idée primitive de sainte Angèle.

La soumission des Sœurs de Milan fut complète et satisfit à tel point le saint Prélat qu'il ne cessa, en toute circonstance, de leur donner des preuves de sa haute faveur et de sa paternelle bienveillance. Souvent il célébrait les saints mystères au milieu des nombreuses Ursulines enrôlées dans la cité, et leur distribuait la sainte Communion. La mort, hélas! frappa prématurément ce grand ouvrier évangélique, six ans environ après l'établissement de la Compagnie à Milan; il n'était âgé que de quarante-sept ans. Son grand cœur s'était incliné vers l'humble famille d'Angèle dont il se montra constamment le bienfaiteur et le père. Il nommait les Ursulines *ses chères filles en Jésus-Christ* et s'occupait de leurs besoins *malgré la mer de ses affaires diocésaines,* comme s'il n'avait été là que pour elles. Il écrivit de sa propre main leur *Cérémonial de Vêtures et de Professions.* Sainte Angèle avait dit: *La Compagnie durera jusqu'à la fin des temps.* Saint Charles continue la prophétie: *Et elle se répandra,* dit-il, *par toute la terre.* A peine en ce temps était-elle connue dans une petite partie de l'Italie: nous voyons aujourd'hui l'accomplissement de cet oracle.

On s'est quelquefois mépris en disant que saint Charles avait donné la clôture aux Ursulines: non, c'est en France seulement qu'elle fut inaugurée au

siècle suivant. Le pieux Cardinal mit les Ursulines en communauté, à la manière si fréquente aujourd'hui des Congrégations diocésaines. L'Ordre lui doit, au moins indirectement, sa rapide propagation en France. Partout, mais surtout dans ce pays, les évêques désireux de renouveler dans leurs diocèses la discipline ecclésiastique, prenaient pour modèle ce Prélat que l'Eglise éleva sur les autels vingt ans seulement après sa mort. Ils protégeaient toutes les œuvres qu'il avait lui-même soutenues; et certes, l'Institut des Ursulines n'occupait pas le dernier rang. C'est en visitant son tombeau, en l'année 1606, que le Cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, fut miraculeusement inspiré de fonder dans son diocèse une société de vierges Ursulines, semblables à celles de Brescia et de Milan.

De ces deux centres sortirent, dès le XVI[e] siècle, de nombreuses fondations: les unes adoptant les modifications de saint Charles, les autres s'en tenant à la règle primitive d'Angèle. *Bologne, Modène, Parme, Ferrare, Venise* et presque toutes les grandes villes d'Italie eurent des Ursulines. Les Annales de l'Ordre et quelques biographies particulières permettent de conjecturer quelles vertus brillaient dans ces généreuses vierges qui buvaient à sa source l'esprit de leur Fondatrice.

A *Foligno,* dans l'Ombrie, la vénérable *Mère Paola* mena une vie si sainte que des démarches furent faites après sa mort pour introduire sa cause de Béatification. C'était une âme que Dieu avait marquée dès l'enfance pour y verser ses grâces de choix. A l'âge de huit ans,

lisons-nous dans sa Vie, comme elle priait dans l'église de sainte Marie-Madeleine, devant l'image du Crucifix, fixant ses regards sur les plaies du Sauveur, elle entendit une voix intérieure: *Paule,* lui disait le bon Maître, *entre dans la blessure de mon côté.* Et l'enfant de répondre avec ingénuité: *Comment voulez-vous, ô mon Jésus, que j'entre là, puisque la blessure est toute petite et que je suis grande?* Mais au même instant, il lui sembla que son cœur, par un mouvement impétueux de l'Esprit-Saint, était emporté jusque dans le côté ouvert du Sauveur où elle goûta de grandes délices. Revenue chez elle et interrogée par sa mère qui la voyait comme hors d'elle-même, Paule essaya vainement de raconter ce qui lui était arrivé: la parole expirait sur ses lèvres, si bien que son secret lui demeura pour le moment; Dieu le voulant ainsi.

Plus tard, elle s'adonna à l'instruction des petites filles, dans le couvent qu'elle avait fondé, où elle réunit un grand nombre de compagnes sous la règle de sainte Angèle. Un jour qu'elle s'arrêtait à penser avec complaisance à plusieurs personnes dont elle avait reçu de signalés bienfaits, Notre-Seigneur, afin de lui montrer à quelle pureté d'amour il désirait l'élever, lui dit intérieurement: *Paule, je veux que, par amour pour moi, tu laisses toute créature, comme moi-même j'ai fait pour ton amour, vivant dans la pauvreté de toutes choses et te demeurant fidèle sur la croix jusqu'à ma mort.* Et comme elle répondait à Jésus qu'elle ne s'attachait à ces personnes qu'à cause du secours qu'elle espérait tirer de leurs prières: *Tu ne peux avoir de secours,* reprit le Sau-

veur, *que celui que je voudrai te donner; garde-toi donc à l'avenir de t'appuyer sur l'amour d'aucune créature.*

Cette vertueuse Ursuline soutint jusqu'à l'âge de soixante-seize ans sa vie de travail et de prière. Elle avait fondé deux autres maisons, dont l'une à *Pergola,* dans le duché d'Urbino.

La ville de *Rome* ne posséda que vers l'an 1600 des filles d'Angèle, et voici comment. *Françoise de Monjoux,* noble jeune fille de Paris, avait voué à Dieu sa virginité. Ses parents voulant l'engager dans le mariage, elle quitta secrètement la maison paternelle et, sous un habit de Clarisse, vint en pèlerinage à Rome. Présentée à saint Philippe de Neri, puis au Pape Clément VIII, elle reçut de Sa Sainteté le conseil de rester à Rome et de s'y occuper de bonnes œuvres. S'étant jointe à une jeune veuve flamande, Françoise de Gourcy, toutes deux s'établirent au-delà du Tibre, près de l'antique église des *saintes Rufine et Seconde,* qui leur fut donnée par le Pape Paul V. Sous la règle de sainte Angèle, elles s'adonnèrent à l'instruction des petites files dans le pauvre quartier du Transtevère.

Ces Ursulines, qui ne furent jamais érigées en monastère, se maintinrent pendant deux siècles. Elles n'étaient plus qu'en nombre fort restreint lorsqu'en 1832 la bienheureuse Mère Barat, fondatrice du Sacré-Cœur, fut invitée à acheter ce couvent de Sainte-Rufine pour y établir son noviciat italien. Elle traita avec égards, jusqu'à leur mort, les quelques Ursulines qui avaient survécu à la ruine de leur maison.

Le monastère cloîtré de Rome, fondé par celui de Mons en Belgique, ne date que de 1688; nous en raconterons l'histoire. Et nous dirons de même comment la plupart des maisons d'Italie, de fondation ancienne ou récente, adoptèrent la forme monastique. Toutefois la règle des *Ursulines de saint Charles de Milan,* en communautés non cloîtrées, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Nous trouvons leur institution encore florissante au XVIIIe siècle, sous la protection du cardinal-archevêque Odescalchi, émule de son saint prédécesseur dans le soin dont il entoura les maisons religieuses. Atteinte au siècle suivant par les troubles politiques et par les lois de suppression, la famille Ursuline de Milan allait disparaître lorsque le *cardinal Gaisruck,* son archevêque, la revivifia.

Un groupe de Tertiaires franciscaines s'adonnait dans cette ville à l'éducation des enfants. Le Prélat, en l'année 1844, mit ces Sœurs en possession de l'ancien couvent cistercien situé *Via Lanzone* et les érigea en Congrégation, sous la règle des Ursulines de saint Charles. Ce centre est devenu une maison-mère d'où sont sorties d'autres maisons dépendantes d'elle, et qui opèrent un grand bien pour l'éducation de la jeunesse, dans la Lombardie et au-delà.

Nous allons voir maintenant la Compagnie de Sainte-Ursule s'établir en France, sous la forme primitive dont nous venons de retracer l'histoire. Là, elle deviendra un Ordre religieux et prendra un immense développement. - Retenons, des récits précédents, que les *Filles de*

sainte Angèle ou *Angélines de Brescia,* perpétuent, non seulement en Italie, mais à l'étranger, la conception première de leur Fondatrice, et qu'à *Milan,* les *Ursulines de saint Charles* pratiquent, légèrement modifiée selon le besoin des temps, la vie d'Ursuline telle que le saint Cardinal l'avait accommodée pour ses premières filles.

C'est à Milan, dans un discours familier adressé aux Ursulines séculières, que S. Em. le cardinal Ferrari disait naguère: [1] « Vous n'avez, chères filles, aucun des « signes distinctifs qui marquent les Ordres religieux; on « vous ignore, et vous faites le bien sans bruit. Lorsque, « dans mes visites pastorales, on me présente les asso- « ciations et congrégations des paroisses, je n'y vois pas « figurer les Ursulines; mais je les connais, et je sais le « bien qu'elles font, spécialement aux petits enfants et « aux jeunes filles. Les curés me parlent d'elles: Qui « donc, me disent-ils, fréquente avec une admirable « piété les sacrements? - L'Ursuline ... - Qui encore trouve « toujours le temps de visiter Jésus au saint Taberna- « cle? - L'Ursuline ... - Qui prie avec un tel recueillement « qu'on la devine toujours pleine de ferveur? - L'Ursu- « line ... - S'il y a dans le pays un malade à visiter, c'est « elle qui va le voir. Elle vit inconnue du monde, fai- « sant du bien à tous, semant la paix: les pasteurs des « âmes trouvent en elle un précieux appui et me disent « que les Ursulines sont leurs coadjutrices ».

[1] Le 31 décembre 1897. Ce discours a été publié par les Ursulines de Milan, lors du Centenaire de la Canonisation de sainte Angèle.



CHAPITRE III.

Les Ursulines congrégées d'Italie s'implantent en France. Débuts de la Mère Françoise de Bermond.

(1594-1606).

OIXANTE années déjà s'étaient écoulées depuis ce 25 novembre 1535, où sainte Angèle avait inauguré les fonctions de la Compagnie de Sainte-Ursule. L'Institut florissait dans l'Italie, son pays natal, et paraissait y avoir atteint les développements dont il était susceptible. Etait-ce à cette seule contrée qu'il était destiné? Nul ne le savait encore, sinon le divin Jardinier qui sème et qui transplante ses arbres de choix selon qu'il lui plaît.

On était, en France, au plus fort des guerres de religion lorsque, en l'année 1572, naquit à Avignon, ville alors soumise aux Pontifes de Rome, une enfant destinée à être *la seconde Angèle* de l'Ordre, la fondatrice des premières Ursulines françaises et, indirectement, des autres Ursulines de l'Europe, moins l'Italie. Elle se nommait FRANÇOISE DE BERMOND. Issue d'une famille où brillaient toutes les gloires, celle surtout d'un attachement inviolable à la foi catholique, elle fut dès le

berceau prédestinée à une haute vocation. A peine sut-elle parler, que sa pieuse mère lui demandant: « Ne veux-tu pas être la *Servante de la sainte Vierge? - Oh! oui* », répondit-elle avec ardeur. Peu après, sous l'impression sans doute de cette promesse, Françoise crut voir la Mère de Dieu logeant près de la maison de son père: lorsqu'elle s'éveilla, ce lui fut une vraie peine de penser que la chose n'était pas véritable, et qu'elle ne devait chercher qu'au ciel la présence corporelle de sa divine Mère.

Préludant sans le savoir à ses fonctions d'Ursuline, elle aimait à enseigner autour d'elle ce qu'on lui avait appris de la doctrine chrétienne. Lorsque son frère et ses sœurs (elle en avait sept) ne se prêtaient pas assez à son ardeur juvénile, elle était attristée, mais ne se décourageait pas. Comme ces saints qui prêchaient aux oiseaux et aux êtres inférieurs de la création, elle allait trouver les hôtes de la basse-cour, les réunissait et leur récitait le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, en y ajoutant quelques instructions. Puis, l'aimable enfant récompensait son petit auditoire, donnant plus ou moins libéralement des grains à picoter, selon le plus ou moins d'attention des humbles volatiles.

Elle rêvait d'aller convertir les Turcs et, pour se préparer à cette mission, elle avait imaginé ceci: lorsqu'elle sortait avec son jeune frère Pierre, celui-ci portait un vase d'eau caché sous son manteau; elle, munie d'un aspersoir, aspergeait, - à défaut de Turcs - les Juifs qu'elle rencontrait, prononçant secrètement les paroles du baptême, avec l'intention d'en faire de vrais chré-

tiens ... Sa mère, avertie, lui fit avouer ce pieux stratagème, et interdit désormais un tel apostolat!

Douée d'une incroyable facilité pour l'étude, Françoise reçut une instruction qui dépassait le niveau de celle qu'on donnait aux jeunes filles de son rang. Mr. et Mme de Bermond secondaient à leur insu les desseins de Dieu sur celle qui devait introduire en France le premier Institut enseignant. Il lui firent même étudier la langue latine, et il fallut peu d'années à Françoise pour l'entendre et la parler. On voit que, dès ce temps, la culture intellectuelle de la femme n'était pas chose aussi inconnue que certains se plaisent trop souvent à le dire de nos jours. Notre jeune avignonnaise ne progressait pas moins dans la piété et dans la mortification. Son cœur pur savait lire le nom de Dieu dans les beautés de la création dont la vue lui était une oraison. Souvent elle s'échappait jusqu'au haut d'une tour de la demeure paternelle afin de contempler à l'aise le magnifique panorama dont on jouissait en ce lieu. Une dame la surprit un jour dans cette méditation solitaire et ne trouva rien de mieux que de l'appeler rêveuse:

— « Rêveuse? répondit Françoise. Est-ce que saint « Paul ne nous dit pas que les mystères cachés de la « divinité se découvrent par les choses qui sont exposées « à nos yeux? ».

Montrant alors du doigt cette ligne accidentée des montagnes du Comtat qui vont s'échelonnant jusqu'à la croupe neigeuse du mont Ventoux, le géant de la chaîne:

— « Voilà, ajouta-t-elle, ce qui me donne une idée de

« la grandeur de Dieu, et de l'âpreté du chemin de la « perfection où je dois arriver pour le posséder ».

Et, continuant à lire dans le livre admirable de la nature:

— « La vue de ce précipice sert à me tenir dans l'hu- « milité, car il me représente la profondeur des juge- « ments de Dieu, et m'avertit de prendre garde à ne « pas tomber dans le péché ... En suivant des yeux le « cours sinueux du Rhône, je songe avec reconnais- « sance au cours des grâces de mon Dieu qui ne cessent « jamais de couler sur mon âme. La sécheresse de ce « roc me montre le besoin qu'elle a de ces influences « du ciel ...

« Enfin, Madame, n'avouez-vous pas qu'il faut avoir « quelques livres pour s'instruire? Or, tout ce que vous « voyez me sert de livre, et cette immense étendue est « ma meilleure bibliothèque ».

La jeune de Bermond goûtait de plus intimes délices encore lorsque, à genoux dans un modeste oratoire ou prosternée devant le Tabernacle, en un contact plus intime avec son Créateur, elle méditait les vérités éternelles, la vie et la mort du Christ! Elle consacrait un temps considérable à ce pieux exercice. Un jour même, elle passa quatorze heures dans ces secrètes communications de son âme avec Dieu. La douceur qu'elle y goûta fut si grande qu'elle crut ne pas y avoir employé une heure entière.

Vers l'âge de quatorze ans cependant, Françoise se ralentit dans sa ferveur. Elle commença à se complaire aux lectures profanes: romanciers et poètes la charmè-

rent si bien, qu'elle-même voulut faire briller son esprit et composa des vers de galanterie qui, dit-on, furent imprimés. C'est sans doute au temps de ses succès mondains que le cardinal-archevêque d'Avignon, Mgr Taurassin, la rencontrant dans une société qui la comblait d'hommages, arrêta sur elle un regard de saint et laissa échapper cette parole prophétique: « Dieu a destiné « cette enfant à de grandes choses ».

L'écart n'avait pas été long, et le triomphe de la grâce fut sans déclin. Le séjour de Mlle de Bermond chez une pieuse tante adonnée aux œuvres de miséricorde, seconda l'œuvre divine; la prière redevint l'aliment de son âme. Déjà engagée à Notre-Seigneur par le vœu de virginité, elle cherchait sa voie. Un jour, priant aux pieds d'un crucifix, elle vit le Sauveur détacher sa main de la croix et la bénir en lui disant: *Persévère, ma fille, je bénirai ton Ordre.* Que signifiait cette parole? La jeune élue n'en savait rien encore; elle attendit, confiante en la Providence, la révélation des desseins de Dieu.

Dans cette même ville d'Avignon vivait alors un saint prêtre, CÉSAR DE BUS, fondateur des *Pères de la Doctrine chrétienne,* lesquels se dévouaient à enseigner en toute humilité et simplicité les vérités de la foi. Cet apostolat ne suffisait pas à son zèle. Ayant lu la vie de saint Charles Borromée, il se proposa de fonder, sur le modèle des Ursulines de Milan, des religieuses catéchistes pour la jeunesse des deux sexes. La première Sœur « de la Doctrine chrétienne » - c'est le nom qu'on

leur donna au début - fut *Cassandre de Bus,* nièce du vénérable serviteur de Dieu. Avec les trois filles d'un médecin, *Madeleine, Marguerite* et *Catherine Planchier,* Cassandre commença en 1592 ses modestes fonctions, non pas à Avignon, mais à six lieues de là dans la gracieuse petite ville de l'*Isle-sur-Sorgue,* ou l'Isle-de-Venise, qui semble surgir de la poétique rivière de la Sorgue, comme la grande cité italienne du sein de l'Adriatique. CÉSAR DE BUS, déjà très souffrant et devenu presque aveugle par suite de l'austérité de sa vie, remit la direction de cette société naissante à son disciple et ami, le P. JEAN-BAPTISTE ROMILLON. Retenons ces deux noms: ils rappellent aux Ursulines les *premiers instituteurs de leur Ordre en France.*

Or, c'était précisément au P. Romillon que Françoise de Bermond, depuis sa conversion, avait confié le soin de son âme. Il reconnut bientôt, dans cette chère fille spirituelle, tous les dons nécessaires pour en faire l'une des colonnes fondamentales de l'œuvre nouvelle du P. de Bus. Par son conseil et sous sa direction, Françoise, aidée de quelques amies, se livra dans sa ville natale à l'enseignement de la doctrine chrétienne, ainsi que le faisait déjà le pieux groupe de l'Isle-sur-Sorgue. Ce n'étaient pas encore des Ursulines; aucun lien ne les rattachait à la famille d'Angèle: la semence cependant était jetée. Au bout de deux ans, Mlle de Bermond se voyait entourée d'une vingtaine de compagnes; il fallait organiser l'œuvre. La chose était d'autant plus urgente que des esprits malveillants s'élevaient contre elle, prétendant y voir quelque chose de *luthérien,* attendu que

le chef de la Réforme avait lancé cet oracle: *Il nous faut des écoles pour les filles aussi bien que pour les garçons.* D'où l'on tirait la folle conséquence que le Père de Bus et les Sœurs de la Doctrine travaillaient en faveur du protestantisme!

Soudain un secours inespéré arriva aux deux fondateurs. Au moment où les contradictions étaient le plus violentes, le P. Romillon fut appelé au château de Mazan, non loin d'Avignon. Là résidait une de ses pénitentes, *Sibylle de Mazan,* fille unique du baron de Vaucluse. Belle et riche, elle passait pour le plus brillant parti de tout le Comtat. Décidée à n'appartenir qu'à Jésus-Christ « et ne voulant pas néanmoins se rendre religieuse », la jeune baronne n'avait trouvé d'autre moyen, pour mettre fin aux obsessions d'une foule de prétendants et aux instances de sa famille, que de vouer solennellement à Dieu sa virginité entre les mains de l'évêque de Carpentras. Lorsque le P. Romillon arriva à Mazan, il la trouva l'esprit tout occupé d'un livre encore inconnu en France et dont son évêque, qui l'avait apporté de Ferrare, venait de lui faire présent: c'étaient les *Constitutions de la Bienheureuse Angèle Merici à l'usage des Ursulines de Milan.*

A peine le Rév. Père y eut-il jeté les yeux, qu'il en fut encore plus transporté que n'avait pu l'être Mlle de Mazan: il y voyait une intervention sensible de la Providence en faveur de l'œuvre si décriée des Sœurs catéchistes. La fondation du P. de Bus n'était donc pas une chose nouvelle, elle existait déjà: saint Charles en avait reconnu l'utilité, même la nécessité; il avait introduit

dans son diocèse une Congrégation de femmes dont le but n'était autre que l'éducation et l'instruction des jeunes filles. Quelle éclatante justification en face des attaques et des soupçons qu'avait soulevés cette œuvre! La joie du P. Romillon était si vive, qu'il dépêcha sur le champ un courrier à César de Bus pour la lui faire partager. Celui-ci bénit Dieu comme le savent faire les saints et conseilla à son confrère de ne rien céler de leur dessein à Mlle de Mazan, laquelle se montra ravie et promit d'aider la fondation des premières filles d'Angèle Merici en France.

Françoise de Bermond et ses compagnes se déclarèrent unanimement prêtes à s'enrôler sous la bannière de sainte Ursule. Toutefois la surexcitation des esprits était encore trop grande à Avignon pour qu'on pût les y établir en sécurité. C'est pourquoi la baronne de Vaucluse leur procura une maison toute meublée à l'Isle-sur-Sorgue, où déjà Cassandre de Bus avec sa petite troupe se préparait sans le savoir à devenir Ursuline. Lorsque tout fut prêt, Françoise, sa sœur Catherine et plus de vingt autres jeunes filles vinrent se joindre à Mlle de Bus, et posèrent ainsi le fondament de la première communauté ursuline de France. On était en 1596: date mémorable pour l'Institut, en même temps que pour la cause de l'éducation chrétienne!

Nous l'avons dit, en parlant de la première initiative de sainte Angèle à Brescia, l'éducation des filles, à part celles de la haute société, était fort négligée au XVIe siècle. « Dans la plupart des villes de France, dit

« un auteur bien informé, [1] quelques maîtresses séculiè-« res, souvent revêches, n'épargnant pas le fouet à leurs « écolières, tenaient de petites écoles où les enfants appre-« naient le strict nécessaire. Lire, écrire pour signer son « nom, coudre, tricoter, raccommoder le linge, était le *nec* « *plus ultra* de l'instruction des femmes du peuple et de « la petite bourgeoisie. On rendait généralement les peti-« tes filles à leur famille à l'âge de neuf ans, pour éviter « à ces enfants les dangers d'une école mixte qu'elles « auraient dû suivre ensuite ». Il y avait donc beaucoup à faire pour les Sœurs de Sainte-Ursule qui, au pays avignonnais, ouvraient la voie à tant d'autres Congrégations enseignantes, nées depuis sur le sol de France!

Mlle de Bermond, qui n'avait que vingt-quatre ans, devint supérieure du couvent de l'Isle. Son premier acte fut celui d'une humble et obéissante fille de la sainte Eglise: elle écrivit au nom de ses compagnes au Pape Clément VIII, lui demandant la permission d'enseigner publiquement la doctrine chrétienne, base de l'instruction que donneraient les Sœurs. Sa Sainteté se montra réjouie, exauça la demande, bénit l'œuvre, qui n'était qu'une extension de celle de Milan, et accorda une indulgence aux Ursulines. Les Pères de la Compagnie de Jésus, de la maison professe d'Avignon, partagèrent avec le dévoué P. Romillon, devenu Oratorien, le soin spirituel et temporel de l'Institut naissant. N'était-il pas naturel que les enfants de saint Ignace se sentissent atti-

[1] L'abbé J. MOREY, chanoine honoraire de Besançon, dans son intéressant ouvrage: *Anne de Xaintonge et les Ursulines au comté de Bourgogne* (2 vol., Paris, Bloud et Barral).

rés vers la première Congrégation de femmes fondée en vue de l'instruction des petites filles, eux que leur saint fondateur avait avant tout chargés de l'œuvre de l'éducation? L'histoire de l'Ordre les montre à chaque page soutenant les Ursulines dans leur sublime vocation.

Le petit couvent de l'Isle-sur-Sorgue était, selon l'expression d'un ancien écrivain, une ruche destinée à envoyer de tous côtés ses ouvrières. La Provence et les régions voisines se couvrirent bientôt de couvents de Sainte-Ursule: *Aix, Marseille, Avignon, Valence, Pont-St-Esprit, Arles, Salon,* et beaucoup d'autres lieux eurent les leurs. La Mère de Bermond prenait une part plus ou moins directe à toutes ces fondations. Il nous paraît intéressant de nous arrêter quelque peu à celles d'*Aix* et de *Marseille.*

Le célèbre Père *Coton,* [1] jésuite, confesseur du roi Henri IV, prêchant, en 1598, le carême à Aix, parla en faveur des Ursulines qu'il avait vues à l'œuvre dans le Comtat Venaissin, et engagea *Mme de Forbin de la Fare,* l'une des grandes chrétiennes de la cité aixoise, à faire les démarches nécessaires pour obtenir quelques Sœurs du couvent de l'Isle. Le P. Romillon, informé de cette demande, députa Françoise de Bermond elle-

[1] Le Père Pierre Coton (1564-1626), confesseur et ami du roi Henri IV, demeura toujours humble et désintéressé au milieu des faveurs de la cour. L'influence dont il y jouissait faisait dire malignement aux protestants et aux parlementaires: « Le roi a du Coton « dans les oreilles ». A quoi le Navarrais ne craignait pas de répondre: « Oui, j'en ai ». Disgrâcié par Richelieu, il fut d'abord Recteur au Collège de Bordeaux, puis Provincial à Paris. Il prit large part à la fondation du grand couvent des Ursulines dans la capitale.

même avec sa sœur Catherine; mais il voulut que l'œuvre nouvelle fût établie sur l'abnégation et la pauvreté. Le 17 mars 1600, par un froid extrêmement rigoureux, les deux Ursulines arrivaient à Aix, à pied, conduites par un guide, et n'ayant qu'un âne pour porter leur modeste bagage. Il y a bien des indices que Cassandre de Bus était avec elles.

Cette antique cité où les sœurs de Bermond entraient si humblement, groupait dans sa fraîche enceinte de jardins et de verdure, une riche et savante aristocratie. Son Parlement et son Université lui donnaient un grand éclat: c'était l'*Athènes du Midi*. Evangélisée par les amis et les disciples du Sauveur, elle avait su se préserver de l'hérésie protestante; les habitants ne pouvaient qu'accueillir favorablement un Institut destiné à donner à leurs filles une solide éducation chrétienne. Les fondatrices y furent en effet accueillies avec toutes sortes de démonstrations de joie. Il faut avouer pourtant, d'après les mémoires contemporains, que Mme de la Fare, bienfaitrice des Ursulines, ne put cacher son mécontentement en voyant en quel misérable accoutrement les Mères de Bermond avaient fait leur entrée dans la ville. Profitant de la première occasion, elle s'en ouvrit à son austère directeur, le P. Romillon, coupable à ses yeux de ce méfait.

« Il me semble, mon Père, lui dit-elle, que vous avez « trop écouté votre amour pour la simplicité et l'humi- « lité en refusant mon carrosse et en faisant venir nos « saintes Mères dans un tel équipage. Vous n'avez pas « pensé au mauvais état des chemins et au froid rigou-

« reux ... Tout le monde en est étonné et affligé: le « blâme retombe sur moi. On trouve que j'ai usé bien « mal à propos d'une épargne sordide, dans une circons- « tance où il y allait de la gloire de Dieu et du bien « des âmes. Cela refroidira les bienfaiteurs de cette œu- « vre et découragera les jeunes filles nobles qui se pro- « posaient d'entrer chez les Ursulines ».

« Eh quoi! répondit en souriant le saint prêtre, en « êtes-vous là, ma fille? Prétendez-vous que le monde, « qui a toujours haï Jésus-Christ, commence aujourd'hui « à approuver ce qui se fait par son ordre et d'après les « maximes de son Evangile? Voulez-vous que son esprit « de victime vive en vous, ou voulez-vous vivre vous- « même selon l'esprit du monde?... Anéantissez toutes « ces vues humaines ».

Touchée de ces paroles, Mme de la Fare demeura confuse. Elle ne voulut plus désormais fonder les œuvres de piété et de charité que sur l'abnégation et la croix de Jésus-Christ, et elle les conduisit toutes avec le moins d'éclat possible.

Une demeure parfaitement convenable fut mise par elle à la disposition des Ursulines, avec de vastes salles pour les élèves, pensionnaires et externes. Tout ce que la ville d'Aix renfermait de personnes de qualité vint tour à tour se recommander aux prières des religieuses, leur offrir toutes sortes de secours, et goûter la douceur et la sainteté de leurs entretiens spirituels. Lorsque la Mère Françoise parlait, on croyait, disent les anciennes Chroniques « entendre un ange venu du ciel ». L'une des premières conquêtes de cette *seconde Angèle*,

dans le nouveau champ ouvert à son zèle, fut celle de la jeune Catherine de Gaumer, dite aussi *Catherine de France.*

Cette jeune fille, fort mondaine, accompagnait un jour au parloir de Sainte-Ursule la comtesse de Sault dont elle était extrêmement aimée. Tandis que celle-ci s'entretenait avec la Mère de Bermond, Catherine se sentit inspirée de demander à être reçue dans la nouvelle Congrégation. Mais elle éprouvait une telle répugnance pour le genre de vie des Ursulines que, suivant son impétuosité naturelle, elle dit à Notre-Seigneur: *Je n'en ferai rien; je n'y saurais demeurer!* Et, résistant à l'appel du Maître, elle partit pour Avignon avec la comtesse, tâchant de se distraire de ses pensées. Mais le céleste vainqueur des âmes la poursuivit de si près, même parmi les divertissements les plus agréables, qu'elle fut doucement contrainte de se rendre.

Revenue à Aix, elle se présente à la Mère de Bermond pour être admise dans sa communauté; mais en y mettant une condition: « Je désire, dit-elle, n'être « point employée aux classes, car je suis incapable d'en- « seigner les petites filles ». « Ne l'appréhendez pas, mon « enfant », répondit la prudente Mère qui reconnaissait dans Catherine une vraie vocation. La sœur ne répliqua rien, et commença son noviciat. Bientôt il lui fut enjoint, par un ordre formel, d'aller instruire la jeunesse. Son obéissance fut largement récompensée: pendant longtemps, chaque fois qu'elle se rendait en classe, elle voyait le divin Enfant Jésus y entrer avant elle et l'encourager par sa présence.

Ce fut cette sœur de Gaumer que la vénérée Mère Françoise prit avec elle pour aller, dès l'année 1602, établir des Urṣulines à Marseille, la riche cité du Midi, reine de la Méditerranée par son commerce universel. Les dissensions religieuses allumées par le protestantisme y avaient causé de grands maux, jusqu'à ce que l'abjuration du roi Henri IV eût enfin ramené le calme dans le royaume. Le P. Coton et quelques autres jésuites venaient d'y prêcher avec succès une importante mission dont il fallait assurer les fruits: c'est dans ce dessein que l'on appela les Sœurs de Sainte-Ursule. Un vaste couvent leur fut procuré, sur la paroisse même de la cathédrale. La première postulante n'arriva qu'après une année écoulée; c'était Mlle Désirée d'Anthoine dont la vertu a jeté un grand éclat parmi les premières Ursulines congrégées. Elle n'avait que dix-huit ans, et le monde lui souriait. Lorsqu'elle franchit d'un pas ferme et d'un visage réjoui le seuil de la communauté, son cœur brisé par l'adieu à ses parents bien-aimés était en proie à une douleur semblable à celle qu'éprouva sainte Thérèse en se séparant de son père. Ce fut la première preuve du courage viril qui devait la distinguer pendant toute sa carrière religieuse.

La maison de Marseille ne tarda pas à être ébranlée par un terrible orage que souleva l'ennemi de tout bien. Déjà à Aix, la Mère de Bermond avait été préparée à cette lutte de l'enfer contre sa chère Congrégation. S'étant un jour rencontrée avec une possédée, le démon lui cria: *Eloigne-toi de moi, tu me brûles!...* Et, grinçant des dents, la malheureuse, ou plutôt celui qui

habitait en elle, continua: *Je combattrai contre toi et tes filles plus que contre tous les autres Ordres. - Pourquoi, misérable? - Parce que, par l'instruction que vous donnez aux enfants, vous êtes cause que je ne gagne presque plus rien. Tout ce que ma haine peut me suggérer, je le mettrai en œuvre pour empêcher les jeunes filles d'entrer chez vous.* [1]

Un autre avertissement de la lutte prochaine fut encore donné aux Ursulines. Un pieux Oratorien de l'Isle-sur-Sorgue, le P. Planchier, étant sur le point de mourir, demeura comme ravi en esprit pendant cinq à six heures. Revenu à lui, il raconta au P. Romillon qu'un grand combat, auquel il se trouvait présent, avait eu lieu entre les anges et les démons au sujet du nouvel Institut de Sainte-Ursule. Les démons se plaignaient amèrement que ces religieuses, par leurs instructions, leur enlevaient les âmes des enfants *au sortir du maillot*. « Elles peuvent, continua le pieux mourant, se pré« parer à un grand combat ».

[1] « Courage, mes filles, disait un jour Mgr Berteaud, dans une « allocution aux Ursulines de Clermont-Ferrand: courage! Satan, qui « aurait voulu étouffer votre Ordre dans ses prémices, Satan qui sa« vait que par vous le bien allait s'opérer et qui voyait que vous « iriez écrire en lettres d'or le saint nom de Jésus sur les pages blan« ches de l'esprit des enfants, Satan voulait vous perdre; mais les « Anges prirent votre cause en main et, comme au commencement, « il y eut pour vous au ciel un grand combat. Satan fut vaincu, mais « il n'a pas cessé avec ses légions noires de vous dresser des pièges ... « Soutenez la lutte; vous avez pour vous la protection de Dieu: « comment n'aurait-il pas soin de celles qui sont les fleurs embau« mées de son mystique jardin? » (*Annales de sainte Ursule,* tome III, p. 613).

La sœur Catherine de Gaumer, nommée Supérieure du couvent de Marseille, vivait dans une intime union avec Dieu; son zèle pour les âmes, l'austérité de sa pénitence et surtout son esprit de prière touchaient au merveilleux. « Une nuit de Noël, disent les Chroniques ursulines, elle vit le saint Enfant Jésus dans la forme qu'il naquit. Lors, toute abîmée de respect, elle le prit dans sa robe, n'osant pas le toucher. Il lui fut impossible d'exprimer ce qui se passa dans cette vision entre son Bien-Aimé et elle ... ». Sa vie d'ailleurs ne fut qu'une continuelle langueur d'amour divin. On comprend qu'une âme si chérie de Dieu ne craignait pas le démon, mais qu'au contraire elle en était crainte: c'est pourquoi, comme toujours, Satan usa de ruse.

Mr de la Palud, homme de grande réputation dans toute la province, avait une fille, nommée Madeleine, qui était la pénitente d'un curé de la ville, l'abbé Geoffroy. Ce prêtre jouissait de la confiance générale; on le vénérait comme un saint et beaucoup de dames distinguées se plaçaient sous sa conduite. A peine les Ursulines furent-elles arrivées à Marseille, qu'il s'intéressa vivement à elles et fût volontiers entré en rapports plus directs avec la communauté. Mais le regard éclairé de Catherine de Gaumer reconnut le loup ravissant sous la peau de la brebis et tint, autant qu'elle put, ses sœurs éloignées de lui. Cela n'échappa pas à l'intrigant: il fut exaspéré contre les Ursulines et chercha à se venger de la sœur de Gaumer et de son couvent. Pour arriver à ce but, il décida Madeleine de la Palud à demander son admission chez les Ursulines. La Mère de Bermond elle-

même la reçut et la mit au nombre des novices de Marseille.

Après peu de temps se montrèrent en cette postulante des phénomènes si étranges que la supérieure commença à craindre une imposture. Ordinairement, elle entrait publiquement en extase, et criait dans l'église ou sur la rue, demandant miséricorde. Un jour, dans un de ces prétendus ravissements, elle se déclara coupable d'avoir communié indignement et répéta de toutes ses forces: *Miséricorde! miséricorde!* Et comme d'autre part sa vie semblait très austère, les Sœurs furent tellement impressionnées de cet aveu que beaucoup ne voulaient plus communier qu'à Pâques: c'était déjà un immense gain pour le malin esprit. Madeleine devenait de jour en jour plus singulière et la Mère de Gaumer l'aurait volontiers congédiée; mais son père, qui avait versé sa dot, ne voulait plus la reprendre, et le Curé insistait aussi pour qu'elle demeurât en religion. Comme il n'y avait pas encore de clôture, on l'envoya d'un couvent à l'autre; partout sa présence apporta le trouble et le désordre. Elle revint à Marseille, et là on se convainquit qu'un esprit mauvais avait pris possession d'elle.

En ce temps-là, les procès contre les sorcières étaient poursuivis avec grand zèle, notamment en France. Tout phénomène extraordinaire suffisait pour surexciter le peuple qui flairait partout la sorcellerie. On peut facilement se figurer quelle impression l'état de Madeleine et les excentricités qui l'accompagnaient faisaient sur

l'esprit du public. Toutefois, elle ne fut pas accusée; le rusé Geoffroy sut tout faire tourner de telle sorte, qu'il déclara que cette fille était une sainte et que les Ursulines étaient des sorcières de la pire espèce. Le peuple versatile, qui naguère admirait les vertus des Sœurs, ne vit plus dans leurs succès qu'un effet de leurs enchantements. Au couvent, le trouble augmentait à mesure que la possession de Madeleine se faisait voir plus clairement. La Supérieure, ainsi que la vertueuse Sœur Désirée d'Anthoine, ne mettaient plus en doute que cette novice ne fût une fourbe dont Geoffroy se servait pour arriver à ses indignes desseins. Trois années se passèrent ainsi.

On ne peut exprimer ce que Catherine de Gaumer offrit à Dieu pendant ce temps de prières et de pénitences. Mais le ciel avait permis à Satan d'éprouver la jeune Société, comme autrefois il avait éprouvé son serviteur Job; c'est pourquoi tout semblait inutile. Les novices quittaient l'une après l'autre la Compagnie; de tous côtés, les calomnies les plus affreuses étaient lancées contre les maisons des Ursulines. Quand les Sœurs sortaient, les enfants criaient après elles et les appelaient sorcières: la populace était bien près d'assaillir leurs couvents et de les traîner elles-mêmes sur le bûcher. Louis Geoffroy avait si bien gagné l'évêque qu'on osait, dans son palais, émettre la proposition de détruire toutes les communautés de Sainte-Ursule, nommément celle de Marseille, et d'emprisonner leurs habitantes.

Quand on sut ce que Catherine de Gaumer pensait du malheureux prêtre, la fureur ne connut plus de bor-

nes: elle fut injuriée publiquement, et Geoffroy, comme un innocent persécuté, conduit en triomphe à l'évêque de Marseille. « Mais, racontait plus tard cette digne « Supérieure, je n'ai jamais vu chez nous tant de prati- « ques de vertu qu'en ce temps-là. Les consolations di- « vines étaient si abondantes que les confusions et les « supplices attendus ne paraissaient rien aux Sœurs. « Elles étaient affamées de mortifications ».

Dans un si grand besoin, la Mère Catherine, accompagnée d'une sœur d'Aix, conduisit Madeleine de la Palud à la Ste-Baume, au tombeau de sainte Madeleine. L'inquisiteur de la foi, le P. Michel, s'y trouvait providentiellement. Il examina les deux Ursulines aussi bien que la novice et, juge impartial, découvrit bientôt la vérité. Il employa les exorcismes; le démon, forcé par la puissance de l'Eglise, avoua que Dieu lui avait permis de prendre possession du corps de Madeleine, pour empêcher de plus grands maux que les fourberies de Geoffroy et de cette fille auraient attirés sur le couvent. Lorsque le P. Michel prêcha ensuite le carême à Aix, il raconta au premier président du Parlement ses expériences de la Ste-Baume. Celui-ci appela la Mère de Gaumer et Madeleine à Aix: là, cette dernière fut soumise à un interrogatoire sévère qui dura sept heures, et dans lequel elle finit par avouer ses agissements coupables et la part que Geoffroy y avait prise. La justice séculière se vit alors forcée d'intervenir. Le procès du prêtre indigne se termina, d'après la législation de l'époque, par la condamnation au bûcher, et il mourut impénitent. Madeleine de la Palud trouva grâce devant Dieu

et devant les hommes. Elle aussi aurait dû mourir de la même mort; mais à la demande du P. Michel, Marie de Médicis, alors régente, révoqua la sentence. Toutefois, elle dut, pendant quelque temps, se tenir cachée: autrement le peuple furieux l'aurait mise en pièces. Naturellement, elle fut exclue de la Compagnie, ce qui d'ailleurs fut d'autant plus facile qu'elle n'avait jamais fait profession.

En ce terrible combat, qui causa un si grand bruit dans toute la Provence, la Mère Catherine, dénuée de tout secours humain, trouva un puissant soutien dans la *Sœur Désirée d'Anthoine:* celle-ci l'accompagna chez les évêques, les juges, les magistrats; mais elle fut aussi sa fidèle compagne dans la prière et la pénitence. Dieu exauça avec munificence leurs supplications. Les deux maisons d'Aix et de Marseille, qui avaient le plus souffert, furent bientôt les plus renommées et les plus influentes de la Compagnie, et les Sœurs qui avaient dû endurer tant d'outrages et de mépris se virent appelées de tous côtés, car partout on désirait des religieuses qui s'entendaient si bien à combattre l'enfer. La seule maison d'Aix fournit, en l'espace de trente ans, dix-sept fondations.

Catherine de Gaumer acheva sa couronne au couvent de Marseille par une longue et douloureuse maladie; la communion quotidienne fut pendant ce temps sa consolation et sa force. Lorsque l'agonie commença, le P. Estienne de l'Oratoire, qui l'assistait, lui dit: « Vous voudriez bien mourir, ma bonne Mère; mais je

« vous commande de demeurer jusqu'à ce que le P. Ro-« millon et la Sœur Anne de Luynes, attendus à tout « instant, soient arrivés ». Celle-ci, dont nous parlerons bientôt, était la supérieure du couvent du Pont-St-Esprit. Il était midi quand cet ordre fut donné. La malade, selon l'expression du biographe, se maintint « comme sans vie et cependant pas mourante » jusque vers huit heures du soir: le P. Romillon et la Sœur Anne arrivèrent; ils s'étaient hâtés pour revoir une fois encore cette bonne sœur.

La visiteuse s'agenouilla devant le lit de la malade, et là commença une sainte lutte entre ces deux nobles femmes: chacune voulant être bénie par l'autre. Ensuite elles s'entretinrent pendant trois heures d'importantes affaires de la Compagnie. « Maintenant, ma « bonne Mère, dit alors le P. Estienne, en s'adressant à « la Sœur de Gaumer, vous pouvez mourir quand vous « voudrez ». Celle-ci, ayant remarqué qu'il était déjà onze heures, fit usage de la permission et demanda à Dieu de prolonger sa vie jusqu'après minuit afin qu'elle pût encore une fois recevoir son Sauveur. « J'ai faim! », murmura-t-elle alors d'un ton plaintif. La sœur qui l'assistait comprit son langage et lui fit apporter la sainte Communion. Peu après elle dit à son confesseur que la Sœur Catherine de Bermond, décédée depuis peu, venait selon sa promesse pour la chercher et la conduire en paradis. *Je vous remercie, ma sœur, je viens aussitôt,* répondit la pieuse agonisante; et elle expira doucement.



CHAPITRE IV.

Quelques souvenirs biographiques des premières Ursulines de France, dites Congrégées.

AVANT de suivre la vénérable Mère de Bermond sur un plus vaste théâtre où la Providence l'appellera bientôt, arrêtons-nous quelque peu à considérer la moisson déjà levée durant les premières années de cet apostolat nouveau dont l'initiative lui revient en France. Les *Ursulines congrégées*, répandues dans le Midi, et même jusqu'au pays bordelais et en Bourgogne, étaient, quant au fond, ce que sont aujourd'hui les nombreuses Congrégations dévouées à toutes sortes d'œuvres. Elles vivaient en communauté, sans clôture, et conservaient leur nom séculier. L'esprit de sainte Angèle était d'ailleurs passé en elles, avec la Règle dictée par cette sage Fondatrice. Les Chroniques de l'Institut montrent quelle intensité de vie surnaturelle animait ces jeunes fondations qui, sans le savoir, se préparaient à embrasser un jour la vie religieuse complète.

Nous avons déjà nommé quelques-unes des compagnes de Françoise de Bermond; d'autres encore méritent d'être citées. Et d'abord, ses deux sœurs, Catherine et Perrette, qui lui furent de dignes auxiliaires.

Catherine de Bermond était l'aînée de la famille, *la grande sœur,* qui seconda Mme de Bermond dans l'éducation des plus jeunes. Malgré ce rôle qu'elle avait parfaitement rempli, Catherine se rangea sous l'obéissance de Françoise, embrassant à son exemple la vie ursuline et contribuant avec elle à la fondation d'Aix, ainsi que de plusieurs autres maisons. « Son naturel était fort doux, disent les Mémoires contemporains; jamais on ne la vit en colère: lorsqu'elle était obligée de reprendre quelqu'un, elle le faisait si tendrement qu'elle en avait les larmes aux yeux ». [1] Etant Supérieure, soit à Aix, soit au Pont-St-Esprit ou à Cavaillon, sa charité la portait volontiers à remplacer les Sœurs dans les classes afin de les envoyer se reposer. Elle demandait souvent à Dieu la grâce de remplir les fonctions d'Ursuline jusqu'à la mort: ce vœu fut exaucé. La fièvre la saisit au couvent de Cavaillon tandis qu'elle faisait le catéchisme; quelques jours après, comme elle regardait le ciel, on la vit sourire, et aussitôt elle rendit l'esprit.

Au moment où elle expirait, son frère, le P. de Bermond, oratorien, passant devant une église, entendit une musique très mélodieuse. Il crut à quelque cérémonie publique et entra pour y prendre part; n'ayant trouvé personne, il demeura très étonné, jusqu'à ce que, poursuivant son chemin, la nouvelle lui arriva que sa sœur Catherine avait rendu son âme à Dieu à l'heure où il avait ouï cette harmonie céleste (1621).

[1] Pitton, *Annales de la sainte Eglise d'Aix.*

Perrette de Bermond, un peu plus jeune que Françoise, se fit catéchiste avec celle-ci, lors des premiers débuts de la Congrégation à Avignon, puis à l'Isle. Ce ne fut pas sans combats qu'elle quitta sa ville natale pour embrasser les humbles travaux des filles de Sainte-Ursule. *Perrette! Perrette!* lui cria un jour le démon par la bouche d'une possédée, *retourne à Avignon porter les vanités avec tes sœurs, qui restent au monde.* - « Si j'eusse suivi les mouvements que je sentais alors, « disait-elle plus tard, j'aurais été une des plus mon- « daines de mon temps ».

On la trouve occupée dans la suite aux fondations de St-Chamond et de Moulins. « Dans cette dernière ville, « disent les Chroniques, le Mère Perrette de Bermond « enseignait la doctrine chrétienne avec tant de profit et « d'ardeur que chacun s'empressait d'aller dans la cha- « pelle des Ursulines, les dimanches et les fêtes, afin d'en- « tendre ses instructions. Les plus notables de la cité y « arrivaient en foule, si bien qu'il fallait *garder la porte,* « *et l'on y retenait ses places à l'avance, comme pour* « *le sermon* ». - « Cela, ajoute l'annaliste, dura jus- « qu'en 1623: les supérieurs, avec juste raison pour une « chose si inusitée, défendirent que les Sœurs enseignas- « sent désormais dans l'église ».

Cette digne fille de sainte Angèle était si enflammée de l'amour divin qu'il en jaillissait des reflets dans toute sa personne et dans ses actions. « Quand elle allait au « parloir, sa première parole était le plus souvent: *Com-* « *ment va l'amour de Dieu?* Lorsqu'elle lisait ou enten- « dait lire la vie des saints, et surtout celle du Saint des

« saints, Notre-Seigneur, des larmes de tendresse cou-
« laient en abondance sur ses joues, et son visage était
« comme illuminé. La vue du crucifix lui inspirait ce cri
« d'amour: *O Jésus! ô mon Sauveur! soyez connu, aimé,*
« *honoré et servi comme vous le méritez!* Ses visites au
« divin Prisonnier du tabernacle étaient aussi fréquentes
« que ses occupations le lui permettaient; allant et ve-
« nant par la maison, elle baisait les murailles proches
« du lieu où il reposait ».

Une des Sœurs congrégées d'Aix, ANNE DE BEAUMONT, remplissait avec tant de ferveur les fonctions de l'Institut que, remplies d'admiration, ses compagnes l'épiaient à son insu afin de copier sa manière de faire. Lorsqu'elle était seule, on l'entendait parfois se dire à elle-même: *Anne, prends garde à toi! Ta vocation à la Compagnie de Sainte-Ursule est le fruit du sang de Jésus-Christ répandu sur la croix. Oh! que le fruit d'un tel arbre est de grand prix!* - « Si je travaillais toute seule,
« avouait-elle au milieu de la détresse des établissements
« naissants, je cesserais, de peur de perdre mon temps et
« ma peine; mais puisque Dieu travaille avec nous, assu-
« rément nous réussirons ». Elle atteignit l'âge de quatre-vingt deux ans, et expira en prononçant ces amoureuses paroles: *Jésus, je meurs pour vous!*

La Sœur DÉSIRÉE D'ANTHOINE, que nous avons vue si vaillante au cours des épreuves de la communauté de Marseille, fut envoyée depuis à *Pézenas* où elle établit les Sœurs, sans autre secours que la divine Providence.

Elle était savante dans l'art de faire valoir ce trésor, et son courage égalait sa confiance. Ses compagnes, aussi bien que les gens du monde, ne revenaient pas de leur étonnement en la voyant acheter une maison, bâtir une église, malgré l'extrême pauvreté de la petite colonie. *Je reçois toujours le secours de Dieu à proportion de ma confiance,* répondait l'intrépide Ursuline. - *Toujours aimer, toujours souffrir et toujours bien faire,* était une de ses maximes favorites. A la nouvelle de sa mort, (7 mars 1633), le peuple de Pézenas accourut à l'église des Ursulines, disant: *Allons voir la sainte!* A peine put-on l'enterrer, et empêcher qu'on ne la dépouillât pour avoir de ses reliques.

La Sœur Anne Carrelasse, Supérieure de la maison de Marseille, exhortait ordinairement ses filles à s'appliquer à la présence de Dieu, qu'elle-même ne perdait pour ainsi dire jamais de vue. Son zèle à l'égard des pensionnaires la portait à leur insinuer la piété jusque dans leurs divertissements; lorsqu'elle les voyait prendre leur réfection: *Mes filles,* avait-elle coutume de leur dire, *cette viande ou ce pain vous disent à chacune: Prends, rends et crains!* Et elle leur expliquait ces trois mots, selon leur âge et leur portée. Son directeur a témoigné d'elle après sa mort que, au milieu des sécheresses, des délaissements et des désolations, elle était arrivée à une incomparable pureté et à un parfait détachement. L'une de ses pratiques consistait à soigner chacune de ses actions comme si toute la gloire de Dieu en eût dépendu. Fort dévote au mystère de la Sainte Tri-

nité, elle aimait à réciter le *Gloria Patri* en traçant du pouce le signe de la croix sur son cœur. Dieu fit connaître combien il avait eu cette pratique pour agréable: son corps ayant été réduit en poussière, on vit avec admiration le pouce de la main droite en entier et sans aucune corruption.

Nous trouvons dans la maison d'Avignon la Sœur DELPHINE LANFRÈZE, avec deux de ses filles, CATHERINE et JEANNE, qui, comme leur mère, avaient embrassé la vie ursuline, tandis que son fils Antoine servait pieusement le Seigneur dans le sacerdoce. De son heureuse union avec Mr Nicolas Rampalle, elle avait eu six enfants. Les deux époux s'aimaient intimement, mais ils aimaient plus encore le bon Dieu et aspiraient en commun à une perfection conforme à leur état. Quand ils eurent satisfait à tout ce que demandait l'éducation de leurs enfants, ils réalisèrent ce plan de perfection: Nicolas se fit jésuite, et Delphine embrassa la règle de sainte Angèle. D'Avignon elle fut envoyée, avec ses deux filles et ses deux nièces, également Ursulines, à *Arles* pour y fonder une nouvelle maison. Elle en fut Supérieure jusqu'à sa mort, et s'y montra si parfaite religieuse qu'on eût pu croire qu'elle avait été dès son enfance familiarisée avec les exercices de la religion. Son lit était le plus pauvre; elle était la dernière à se coucher et la première levée. Souvent elle veillait toute la nuit pour prier ou pour écrire.

ANNE D'ALBERT DE LUYNES, sœur du connétable de Luynes, favori de Louis XIII, et de Mme du Vernet,

dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, se fit gloire d'embrasser l'humble condition de fille de Sainte-Ursule. Tandis que les délices de la cour s'offraient à sa jeunesse, elle avait pu voir de près les Ursulines du Pont-St-Esprit: leur modeste couvent lui parut préférable au palais du Louvre, et elle fit choix de cette vocation. Bientôt on apprit dans la capitale que Mademoiselle de Luynes, méprisant la pompe royale, s'était revêtue d'un modeste habit religieux; que celle qui autrefois n'apparaissait qu'entourée de nombreux serviteurs, servait elle-même avec joie les servantes de Dieu. Les critiques allèrent leur train; mais la nouvelle élue de Sainte-Ursule, que les travaux apostoliques et l'humilité de la Compagnie avaient gagnée, ne se laissa point ébranler.

La lutte, du côté de sa famille, fut plus difficile à vaincre. Celle-ci ne pouvait se faire à la pensée de voir une jeune fille de si haut rang dans un Institut encore méprisé, dont les maisons étaient pauvres et dont les membres se consacraient aux services les plus bas: si elle voulait absolument se consacrer à Dieu, elle devait entrer dans un Ordre qui eût de la considération, même aux yeux du monde; sa naissance, ses relations avec la cour auraient pu facilement lui obtenir une crosse d'Abbesse. On sait que cette dignité, en beaucoup d'anciennes abbayes, était accordée par le roi, qui en pourvoyait des filles nobles, souvent dès le berceau. Il eût donc été facile au duc de Luynes d'obtenir une telle faveur pour sa sœur. Ainsi raisonnaient parents et amis.

Un ordre du roi appelant Anne à Paris troubla le tranquille bonheur dont elle commençait à jouir au

Pont-St-Esprit; ses supérieurs lui enjoignirent de se rendre à cet appel et lui donnèrent pour compagnes deux Sœurs, dont l'une était sa propre nièce de Bonneval de Combalet. Le duc de Luynes reçut notre Ursuline avec des honneurs princiers; dès qu'il l'eut saluée, il lui présenta une ordonnance royale qui l'investissait du gouvernement de l'abbaye de Maubuisson. [1] Anne se sentit douloureusement émue. - *Jamais! jamais!* répondit-elle à son frère d'un ton résolu. *Je veux vivre et mourir dans les humbles travaux de notre Compagnie qui se voue au salut des âmes.* En vain des seigneurs de la cour et des dignitaires ecclésiastiques vinrent l'engager au nom du roi à accepter cette dignité: Sœur Anne refusa constamment.

Le roi ne lui enleva pas néanmoins sa bienveillance; plusieurs fois il la conduisit dans son appartement privé pour s'entretenir familièrement avec elle. Ses compagnes, présentes à ces entretiens, racontent comment elle en profitait pour montrer au monarque, avec une liberté tout apostolique, l'importance des biens éternels et la fragilité de toutes les grandeurs terrestres. Louis XIII en fut tellement frappé qu'il avoua lui-même que jamais prédication ne lui avait fait plus forte impression. Sœur Anne usa de son crédit pour obtenir des Lettres patentes en faveur de la communauté du Pont-St-Esprit. Le

[1] Cette abbaye, fondée par la reine Blanche de Castille, était située à trois kilomètres de Pontoise. Jacqueline Arnauld, plus tard la célèbre Mère Angélique, y avait passé quelque temps vers l'âge de dix ans, près de l'Abbesse Angélique d'Estrées, avant de devenir elle-même Abbesse de Port-Royal.

roi les lui fit expédier et, outre cela, accorda au couvent et à tous ceux qui en sortiraient les privilèges des fondations royales. C'est ainsi que cette maison, si modeste dans ses commencements, puisqu'elle avait été établie par une pauvre servante, s'éleva rapidement à une grande renommée; tous les regards se tournaient vers elle. La Sœur de Luynes quitta Paris, victorieuse du monde et de ses pompeuses séductions.

Sans doute, il se trouva des personnes, même parmi les mieux intentionnées, qui regrettèrent que Maubuisson n'eût pu obtenir une semblable Supérieure; on sait en effet combien les abbayes de ce temps avaient perdu de leur ancienne ferveur, et combien elles auraient eu besoin d'une Abbesse comme Anne de Luynes! Si la crosse abbatiale était passée dans ses mains, la réforme spirituelle aurait certainement été toute autre que celle qui se fit peu après à Port-Royal, par la trop célèbre Abbesse, la Mère Angélique Arnauld. Et cependant, dans le constant et énergique refus d'Anne, nous ne pouvons méconnaître la conduite de la Providence. La vocation apostolique de la Compagnie de Sainte-Ursule demandait absolument cette manière de vie simple, humble, qui a de tout temps distingué les vrais ouvriers évangéliques. Une Ursuline aurait-elle procuré la gloire de Dieu en échangeant sa modeste maison pour l'éclat d'une antique Abbaye?

L'histoire de l'Ordre nous montre comment des offres semblables furent faites souvent à des membres de la Compagnie: que serait-elle devenue, si elle s'était laissé enlever de cette manière ses plus excellents sujets?

Mais nous pouvons le dire à leur louange: nulle ne succomba à la tentation; toutes préférèrent le modeste apostolat de l'Ursuline à l'œuvre éclatante d'une réforme abbatiale. Finalement, la Compagnie elle-même chercha à écarter un tel danger pour l'avenir, en insérant dans ses règles qu'aucun de ses membres ne pouvait accepter en dehors de l'Ordre ni charge, ni dignité. [1] Sœur Anne de Luynes fut suscitée de Dieu pour donner la première cet exemple, pour se rendre caution par cet acte de l'humilité de l'Institut de sainte Angèle, et pour obtenir ainsi que cette précieuse vertu y demeure en son entier et puisse être transmise à la postérité.

Rentrée au Pont-St-Esprit, la Sœur de Luynes vit son gouvernement comme Supérieure abondamment béni de Dieu. Modèle des vertus religieuses, elle était austère pour elle-même, pleine de douceur pour les autres. Ayant héroïquement méprisé le siècle, elle ne pouvait en supporter l'esprit et veillait avec un soin jaloux pour qu'aucune habitude mondaine ne pénétrât parmi les épouses de Jésus. Elle visitait et instruisait les élèves des classes et les mettait en garde contre les vanités, dont elle s'était si bien déprise, qu'ayant apporté plusieurs raretés de la cour, elle avait tout donné à la sacristie, ne voulant plus y regarder. Presque tous les couvents de la Provence sollicitèrent sa présence: elle les visita l'un après l'autre. Vers la fin de sa vie, elle demanda avec instance qu'on la déchargeât de la supériorité; ce qui lui ayant été accordé, elle se démit entre les mains

[1] Constitutions de la Congrégation de Paris.

de la Supérieure du peu de vêtements et d'objets à son usage, ne gardant qu'une petite image, qu'elle demanda permission d'envoyer à l'une de ses parentes.

« Les Ursulines du Pont-St-Esprit, disent les Chroni-« ques de l'Ordre pour excuser la brièveté de cette bio-« graphie, *se sont plus appliquées à suivre les belles « actions de la Mère de Luynes qu'à les décrire* ».

C'est ce parfum de vertu qui, au début du XVIIe siècle, étendit de proche en proche la Compagnie de Sainte-Ursule. Dès l'an 1604, deux vertueuses veuves de *Grenoble*, GENEVIÈVE DE VALEMBERT et CHRISTINE PIÉRON, inauguraient dans cette ville la mission des filles d'Angèle, non sans avoir à essuyer de pénibles traverses. Mal comprises dans leur dessein, elles étaient publiquement maltraitées et injuriées. Un fameux prédicateur déclama contre elles en pleine chaire, les montrant du doigt et les désignant par leur nom. Mais tout cela n'amortissait point leur zèle, ni ne les empêchait de faire le catéchisme et d'aller consoler et soigner les malades.

La Sœur Christine survécut à sa compagne : elle possédait éminemment l'esprit de son Institut, lequel n'est autre qu'un pur zèle de la gloire de Dieu et du salut du prochain. Quelquefois elle sortait de la maison, pleine de ce feu divin, disant à celle qui l'accompagnait : *Allons, ma sœur, faire la charité où Dieu nous conduira;* et, rencontrant en son chemin quelque enfant, elle s'adressait à lui pour savoir où elle devait aller? Alors la divine Providence lui enseignait par cet

enfant les lieux où se trouvaient des personnes affligées ou des pauvres à secourir.

A *Romans,* en Dauphiné, elle aida les deux sœurs, JEANNE et ANGÈLE MICHEL, saintement éprises de la vocation enseignante, et qui furent les premières Ursulines de cette ville. L'aînée, avant même de se consacrer au service de Dieu, pratiquait les plus difficiles vertus. Son confesseur, pour favoriser l'action de la grâce, l'humiliait d'autant plus qu'il connaissait le courage et les sincères désirs de cette bonne âme. Un jour qu'elle venait de lui avouer son extrême répugnance à se voir suivre dans les rues par les enfants, il lui ordonna d'assembler tous les petits pauvres qu'elle pourrait, et d'aller avec eux balayer la grande église, lui envoyant de son côté ceux de l'hôpital dont il était directeur. Jamais il ne la défendait lorsqu'on lui disait des injures en sa présence, ce qui arrivait souvent, depuis surtout qu'elle eut établi la Compagnie de Sainte-Ursule à Romans.

Mais rien ne fut capable d'ébranler la résolution de Jeanne parce que, dit la Chronique, « elle avait l'esprit « attentif à la vie de Jésus-Christ, se proposant d'heure « en heure, par ordre, chacun de ses mystères, qui l'occu« paient bien davantage que les faits extérieurs ou les en« nuis la concernant elle-même ».

Ce fut sur les conseils du célèbre théologien Suarez, de la Compagnie de Jésus, que cette sainte fille se fit Ursuline. « Après avoir pesé la chose devant Dieu du« rant huit jours entiers, l'illustre religieux lui conseilla,

« ainsi qu'à sa sœur, de suivre l'inspiration du ciel, ajou-
« tant ces consolantes paroles: *Mes filles, vos noms sont*
« *écrits au Livre de Vie* ».

A *Dijon,* Mlle Françoise de Xaintonge établit en 1605 des Sœurs de Sainte-Ursule, sous la forme primitive. Nous raconterons bientôt l'histoire de cette maison, devenue le centre de nombreux monastères de l'Ordre; mais nous ne pouvons omettre le nom d'une des plus méritantes ouvrières du début: Sœur Anne de la Véfure, qui se sanctifia et mourut dans l'état de simple congrégée.

Les Carmélites de sainte Thérèse, établies récemment à Dijon, eussent volontiers ouvert leur cloître à Mlle de la Véfure; mais Dieu fit connaître à celle-ci qu'il la destinait aux Ursulines, et qu'elle trouverait chez elles la croix dont son cœur était épris, parce que leur pauvreté était extrême et que les fondations reposent sur la souffrance. Ainsi en fut-il: cette âme généreuse embrassa, comme vraie fille de la bienheureuse Angèle, toutes les œuvres de charité près des malades, des prisonniers et surtout des ignorants.

On la voyait, les dimanches et les fêtes, recevoir dans les classes de Sainte-Ursule un grand nombre de personnes, hommes et femmes, qui voulaient être instruits des mystères de la foi. Souvent les exhortations de Sœur Anne les faisaient fondre en larmes et ils venaient, après le catéchisme, supplier cette bonne maîtresse de les aider à préparer leur confession générale. Les classes se trouvant trop étroites, on transporta ces

réunions dans une vaste grange, où la foule devint bientôt si compacte qu'à peine y pouvait-on remuer. Ces braves gens s'imaginèrent un jour de sonner la grosse cloche de la paroisse pour assembler le peuple en ce lieu, et ils eussent continué de faire ainsi sans l'opposition formelle de la Sœur. Les dames les plus qualifiées de Dijon recherchaient d'ailleurs ses avis pour régler leur conduite.

Cette digne fille de sainte Angèle se distingua surtout dans le gouvernement des classes où se pressaient des jeunes filles de toutes conditions. « La plupart, « disent les souvenirs contemporains, étaient d'âge à « comprendre ses pieux enseignements, et ce fut avec « elles que notre Ursuline fit connaître son talent pour « ce séraphique emploi. Elle gagnait, par sa douceur et « sa modestie, les cœurs de toutes les écolières et prenait « sur elles un heureux empire, corrigeant leurs imper- « fections et les formant à la vertu, selon leur capacité. « Les plus jeunes mêmes n'eussent osé manquer au moin- « dre devoir devant la Sœur Anne. Elle les accoutumait « à rompre leur volonté et à pardonner facilement les « petits mécontentements qu'elles recevaient les unes des « autres ». Précieux programme de suave et forte éducation! Les Chroniques ajoutent que les élèves ainsi formées, une fois établies dans le monde, s'y firent toujours remarquer par leurs sérieuses qualités; et que d'autre part, les communautés de divers Ordres - outre les Ursulines, - qui en admirent plusieurs, se plaisaient à témoigner du contentement qu'elles en recevaient, disant qu'elles n'avaient presque rien à faire pour la direction

des jeunes aspirantes qui avaient reçu l'instruction à Sainte-Ursule.

La Sœur de la Véfure eut l'avantage de conférer plusieurs fois de son intérieur avec saint François de Sales, lors des séjours de ce prélat à Dijon. Elle s'y porta avec d'autant plus d'ouverture de cœur que le saint, éclairé de Dieu sur l'état de cette âme, lui voua une sincère affection. Il encouragea également les autres Sœurs à la persévérance, ne trouvant pas toutefois à propos qu'elles embrassassent de suite la vie monastique, comme elles en témoignaient le désir. Son avis était qu'en ces commencements, les Ursulines devaient converser avec le monde, exerçant la charité même corporelle afin d'attirer plus facilement les âmes à Jésus-Christ. « Autrement, disait-il, les Sœurs ne viendront « pas à bout de leur dessein, parce que la dévotion est « aujourd'hui si délaissée, l'ignorance si répandue par- « tout, que la plupart des personnes qui viennent à ces « dévotes filles ne connaissent pas les obligations de leur « baptême, ni même les commandements de Dieu ».

Cependant, d'après le conseil de ce saint directeur, la Sœur de la Véfure renonça au service des hôpitaux et à la visite des prisonniers, voyant que ces sorties apportaient beaucoup d'empêchements à la vie recueillie des Sœurs; d'autant qu'il y avait dès lors des Congrégations religieuses instituées à cette fin, tandis que le but des Ursulines est l'instruction de la jeunesse et non les œuvres extérieures de miséricorde.

Nous avons tenu à reproduire ces judicieuses réflexions du saint évêque de Genève, si rempli de l'esprit de

Dieu. Il marchait au pas de la Providence, quant à ce qui concernait la transformation future de la Compagnie de Sainte-Ursule en Ordre religieux. Lui-même l'avait établie, en sa première forme, dans la capitale de la Savoie. - *Ce serait un très grand bien*, avait-il dit un jour, *qu'il y eût des Ursulines à Chambéry, et je voudrais bien y être pour quelque chose. Il ne faudrait après tout que trois ou quatre filles de bonne volonté pour commencer* ... On les trouva, et d'autres encore, pour différentes villes de la Savoie.

Recueillons, dans une lettre du saint prélat, du 16 octobre 1614, cet éloge discret adressé à l'une de ses filles spirituelles: « Je suis bien ayse que vous logiez « aux Ursulines; c'est une des Congrégations que mon « esprit ayme ». Le saint put voir avant sa mort, arrivée en 1622, la merveilleuse extension de cette famille religieuse, dont il avait encouragé les débuts et pressenti l'élévation future.

Rien n'est intéressant comme de suivre avec l'œil de la foi le mystérieux travail du divin Ouvrier dans ses œuvres choisies. Tantôt il les crée immédiatement d'une manière définitive; tantôt il les fait passer par des phases qui se succèdent et qui mettent en plus belle lumière le terme final. Nous touchons, en ce qui concerne l'Ordre de sainte Ursule, à cette suprême manifestation des desseins du ciel. C'est dans la capitale du royaume que va s'ouvrir cette féconde période, et la vénérable Mère Françoise de Bermond y aura sa part providentielle.

CHAPITRE V.

Fondation du couvent de Paris. - Mme de Sainte-Beuve. Elévation des Ursulines à l'état d'Ordre religieux.

(1608-1612).

On était au début du XVIe siècle; un magnifique renouveau chrétien se faisait sentir en France, et spécialement à Paris. Les guerres de la Ligue avaient pris fin, et Dieu suscitait au sein de la capitale nombre de saints personnages pour affermir, par leur parole et par leurs œuvres, la foi des fidèles et la sainteté de l'état religieux.

C'est parmi cette élite que nous trouvons les promoteurs de l'établissement des Ursulines à Paris: il suffit de nommer, avec saint Vincent de Paul, Mr de Bérulle, depuis cardinal, les Pères Gontery et Coton, jésuites, et le pieux chancelier Michel de Marillac. [1] MME ACARIE, l'introductrice des Carmélites de sainte Thérèse en France, que l'Eglise a depuis placée sur les autels sous

[1] *Michel de Marillac,* garde des sceaux sous Louis XIII, fut le conseiller et l'appui de toutes les bonnes œuvres de son temps. Il avait une piété aussi éclairée qu'ardente, avec une puissance de travail qui faisait dire à ses amis que, « pour lui les jours avaient plus de vingt-quatre heures ». Sa nièce, la Bienheureuse Louise de Marillac, fut la fondatrice des Sœurs de saint Vincent de Paul.

le nom de « Marie de l'Incarnation », fut dans les vues de la Providence l'ouvrière de la première heure pour cette sainte entreprise. Son hôtel, situé rue des Juifs, était le rendez-vous préféré de ces âmes apostoliques. Mais sa visiteuse la plus zélée, et en même temps celle qui intéresse davantage notre récit, était « sa chère cousine », Mme de Sainte-Beuve: apprenons à la connaître.

Issue d'une des plus nobles et anciennes familles de la capitale, Madeleine Lhuillier avait épousé, à l'âge de dix-neuf ans, un membre du Parlement de Paris, Claude le Roux, sieur de Sainte-Beuve. Ce fut un heureux mariage; la jeune dame, richement ornée de tous les dons du corps et de l'esprit, à côté d'un mari en tous points digne d'elle, passait pour la personne la plus heureuse de la société distinguée du Paris d'alors. Mais à peine avait-elle eu le temps de cueillir quelques roses de ce bonheur terrestre, qu'il fut coupé dans sa racine: son époux la laissa veuve en 1584; elle n'avait que vingt-deux ans. Devant ce cercueil prématurément ouvert, Madeleine prit la résolution inviolable de donner désormais tout son amour à Celui qu'aucune disgrâce, ni même la mort, ne pourrait lui enlever. Sur le conseil de son directeur, le P. Gontery, elle se retira pour quelque temps dans l'abbaye de Chelles, puis dans celle de St-Pierre à Reims. Là, dans une prière fervente, elle chercha la volonté de Dieu, et s'arrêta au choix d'une vie ordonnée selon les maximes de l'Evangile, au milieu même du grand monde, se promettant de consacrer au soutien des œuvres religieuses son immense fortune.

Elle rentra donc dans son palais à Paris. La ville ne l'avait pas oubliée et le roi Henri IV se souvenait fort bien de la jeune dame, ligueuse enthousiaste, qui avait été si longtemps son adversaire déclarée. Son esprit et sa beauté l'attiraient, mais son caractère viril et sa vertu le forçaient à une certaine admiration: quand il rencontrait son équipage, il faisait écarter le sien et la saluait. Le prince ne croyait pas déroger à sa dignité royale en honorant celle dont le peuple disait qu'il suffisait de changer une lettre à son nom pour exprimer sa louange: la *sainte Veuve*.

Mais si les équipages de la cour et les carrosses des prélats et des grands seigneurs s'arrêtaient devant sa demeure, on y voyait aussi entrer beaucoup de pauvres et de malheureux, dont elle soulageait discrètement la misère. Partout, à la cour comme dans les abris de l'indigence, elle se servait du crédit que lui donnait sa situation pour avancer les intérêts de Jésus-Christ et de son Eglise. Bon nombre d'hérétiques lui durent la connaissance de la vérité. Elle avait le secret des réponses convaincantes et pleines d'à propos:

« — Les exercices de la piété vous conviennent, lui disait un jour Henri IV, à vous qui êtes née dans le catholicisme et qui avez été nourrie dès le berceau des principes religieux; mais moi qui suis né soldat et calviniste et qui suis instruit depuis peu de la vérité, d'où prendrais-je les sentiments de la piété?

« — Sire, répondit gracieusement Mme de Sainte-Beuve, si Votre Majesté ne goûte pas les douceurs de la piété, elle peut en posséder la force, dans laquelle il

y a plus de vertu et qui est de beaucoup la plus méritoire ».

Dans une autre circonstance le roi lui témoigna publiquement une confiance « à la bonne Gauloise », qui rend au naturel le caractère du Béarnais. Le P. Gontery, prêchant à l'église St-Gervais, interpella le monarque, présent avec sa cour, et lui dit ses vérités avec une franchise apostolique. Au sortir du sermon, tandis que les courtisans murmuraient tout bas le nom de la Bastille contre le hardi Jésuite, Henri IV, apercevant dans la foule Mme de Sainte-Beuve, s'approcha d'elle et, lui mettant la main sur l'épaule:

« — Sainte-Beuve, lui dit-il assez haut pour être entendu de tous, dis à ton confesseur que je le prie de m'aimer et de m'épargner un peu, et que, lorsqu'il aura quelque réprimande à me faire, il me vienne parler à l'oreille ».

La commission royale fut, on le pense bien, transmise sans retard au P. Gontery. En la recevant, le bon Père, toujours soucieux de former sa pénitente aux solides vertus, lui demanda « si elle n'avait pas ressenti « quelque gloire d'avoir reçu en public un témoignage « de la faveur et de l'estime du roi? Cette question la « rendit toute confuse, car elle fut contrainte d'avouer « que son cœur en avait, à la vérité, *conçu un peu de « satisfaction*. De quoy il la blasma et lui dit des pa- « roles humiliantes, qu'elle écouta avec sa soumission et « son respect accoutumés ». [1]

[1] *Mémoires de Sully:* passage cité dans les Chroniques de l'Ordre.

Cependant Mme Acarie avait réuni, dans une maison située près de l'église Ste-Geneviève, quelques jeunes filles qu'elle croyait aptes à la vie du Carmel et qu'elle destinait aux Carmélites espagnoles, attendues dans la capitale vers la fin de l'année 1604. Lorsque celles-ci arrivèrent, plusieurs de ces postulantes, quoique bien douées et solidement vertueuses, ne se sentirent pas de vocation pour la solitude complète du Carmel; on les laissa à Ste-Geneviève. « Faudra-t-il, se demandait la pieuse dame, renvoyer dans le monde ces âmes altérées de perfection? ... Quelle vie devra-t-on leur y assigner? ». Pendant qu'elle délibérait à ce sujet avec ses amis, le Ciel envoya une lumière inattendue.

Au cours de l'hiver de 1606, la baronne Forbin de la Fare, dont nous avons parlé lors de la fondation d'Aix, vint à Paris pour y faire la connaissance de Mme Acarie et des nouvelles Carmélites. On lui ménagea à l'hôtel de la rue des Juifs un accueil enthousiaste, et, tandis qu'elle ne se lassait pas d'entendre parler des Filles de sainte Thérèse, les habitués du salon la pressaient à l'envi de satisfaire leur curiosité relativement aux Ursulines provençales. Tout ce que Mme de la Fare raconta de leur vie, de leurs œuvres et surtout le portrait qu'elle fit de la Mère Françoise de Bermond, ravit ses auditeurs. Ce fut pour Mr de Bérulle et pour Mme Acarie une sorte de lumière d'en-haut qui leur montra à quoi Dieu destinait les postulantes de Ste-Geneviève, non entrées au Carmel.

Fonder un couvent d'Ursulines à Paris, n'était-ce pas répondre à un besoin pressant du temps et complé-

ter l'œuvre de sainte Thérèse? Ses filles prieraient sur les hauteurs de la montagne, tandis que les filles de sainte Angèle combattraient et travailleraient dans la plaine. Comme d'ailleurs les postulantes montrèrent avoir de l'attrait et aussi de la capacité pour le travail apostolique du nouvel Institut, on ne tarda pas à prier la baronne de la Fare d'obtenir, des Ursulines de Provence, l'envoi de quelques Sœurs pour Paris. Celle-ci, très réjouie d'une telle commission, promit de faire tout son possible afin que la Mère de Bermond elle-même amenât les sujets désirés. Ceci réglé, elle se remit en route pour le sud de la France.

Quand la première ardeur de l'enthousiasme se fut un peu refroidie, on dut bien s'avouer, rue des Juifs, qu'on n'avait pas encore pensé à tout: les postulantes se trouvaient prêtes, mais point de maison pour commencer l'œuvre, moins encore de capital. Cependant on reconnaissait qu'établir un couvent comme celui que l'on projetait demandait davantage en ce sens qu'un pauvre petit monastère de sainte Thérèse.

Tandis que Mme Acarie s'occupait de pourvoir à la partie matérielle de la fondation, ses amis, notamment Mr de Bérulle et Mr de Marillac, avaient de tout autres pensées. Bien que remplis d'une haute vénération pour Mme Acarie, ils se demandaient si cette femme, qui s'entendait si bien à former des solitaires, serait également propre à prendre la direction spirituelle de Religieuses éducatrices? Les conseils évangéliques formaient la base de ses principes pédagogiques; elle

élevait ses enfants pour l'état de perfection, et elle y réussit si bien que toutes ses filles devinrent Carmélites, et que l'une d'elles, étant religieuse, put dire qu'elle n'avait rien trouvé au Carmel qu'elle n'eût déjà pratiqué avec ses sœurs dans la maison paternelle. Mais ce n'était pas là l'idéal d'éducation que sainte Angèle avait eu devant les yeux en fondant sa Compagnie, et de cette façon il serait impossible d'atteindre le but ambitionné: la régénération de la famille chrétienne et de la société.

Les amis de Mme Acarie convinrent donc de chercher une personne qui, à la vertu, joignît les qualités que la femme chrétienne doit posséder pour satisfaire aux devoirs de la vie de famille et à sa position sociale. Cette dame devrait être maîtresse de son temps et de ses biens pour que, Fondatrice, il lui fût possible de diriger en complète indépendance la construction du nouveau couvent, et ainsi d'acquérir sur la communauté projetée une influence qui lui permettrait de sauvegarder vis-à-vis de Mme Acarie l'esprit primitif de l'Institut. Voilà ce que projetaient les amis de la « Bienheureuse ». Celle-ci n'avait aucun pressentiment ni de leurs craintes, ni de leur plan, et cependant elle fut l'instrument choisi de Dieu pour l'exécuter. Au-dessus de la prudence humaine, elle possédait le don éminent de la conduite particulière du Saint-Esprit, qu'elle suivait toujours. C'est donc d'en-haut que lui vint l'heureuse initiative de désigner, entre plusieurs autres personnes fort vertueuses, sa « chère cousine », Mme de Sainte-Beuve, pour être fondatrice des Ursulines de Paris.

Celle-ci, alors absente de la capitale, avait perdu de vue les projets de fondation, naguère agités par ses pieux amis, lorsque, s'entretenant avec le P. Lancelot Marin, jésuite, elle lui parla du vif désir qui la pressait depuis longtemps de procurer d'une manière particulière la gloire de Dieu, et de contribuer au renouvellement de l'esprit chrétien par quelque moyen adapté au temps.

« — Madame, répliqua le Père, je vous veux dire, en me servant d'une naïve comparaison, ce que je pense à ce sujet. Représentez-vous une pomme belle, mais gâtée: vous ne pouvez la rendre saine. Mais si vous tirez ses pépins et les déposez en une excellente terre, ils produiront des arbres, lesquels porteront d'aussi belles pommes que celle dont ils sont provenus. De même, pour renouveler notre temps si corrompu, il faut commencer par la jeunesse, non encore gâtée. C'est pourquoi notre saint Père Ignace a prescrit à notre Compagnie l'instruction des jeunes gens; combien ne serait-il pas à désirer que Paris eût un Institut semblable pour les jeunes filles! Celles qui y auraient été élevées rapporteraient à leur foyer la vertu et la piété: ainsi les familles, et par elles la société, se renouvelleraient ».

Deux jours après cette entrevue qui ne cessait d'occuper son esprit, la noble dame se rendit à l'hôtel Acarie pour en causer dans l'intimité avec sa sainte parente et lui demander conseil. Quel ne fut pas son étonnement lorsque Mme Acarie, sans lui laisser le temps de parler, commença à l'entretenir du même sujet, et termina en lui proposant de prendre sur elle la fondation du couvent des Ursulines de Paris. Mme de Sainte-Beuve

se taisait, profondément émue et comme accablée. Mais sa pieuse amie ne se laissa par démonter; elle lui peignit sous les couleurs les plus vives l'œuvre bénie des Ursulines provençales, et lui rappela les périls que le manque d'éducation religieuse causait aux jeunes filles dans toutes les situations de la vie.

« — Vois donc, lui dit-elle, tu es veuve sans enfants, maîtresse de ta fortune; quel meilleur emploi pourrais-tu en faire que de la consacrer, en partie du moins, à une telle œuvre? ».

Jamais la « Bienheureuse » ne s'était montrée si éloquente; elle ne put cependant obtenir le consentement de sa visiteuse: celle-ci sentait le besoin de peser la chose devant Dieu et de consulter son directeur, le P. Gontery. Ce religieux avait dès longtemps reconnu que Mme de Sainte-Beuve était capable de s'élever à l'héroïsme des vertus, et que Dieu attendait de grandes choses d'elle; songeant à l'avenir, il avait pris soin de l'exercer à la prière mentale et à tous les genres de mortifications et de renoncements. Il approuva donc en son entier le plan de Mme Acarie, et entra même avec sa fille spirituelle dans des détails pratiques, qui furent de la plus grande importance pour la Compagnie de Sainte-Ursule.

Il expliqua à Mme de Sainte-Beuve la différence entre les Congrégations et les Ordres religieux, et lui montra aussi comment un Ordre, reconnu par l'Eglise et par l'Etat, se développerait sur une base incomparablement plus solide et présenterait de plus fortes garanties pour l'avenir. Elle devait donc mettre à la fon-

dation la condition que la Congrégation demanderait à Rome d'être élevée à l'état d'Ordre religieux, et qu'elle accepterait en même temps les obligations qui y sont attachées, et nommément la clôture.[1]

Ce ne fut pas au Père chose difficile de faire entrer Mme de Sainte-Beuve dans ces vues: mais les amis de la rue des Juifs, et, ce qui est plus surprenant, Mme Acarie, élevèrent la plus grande opposition. Tous craignaient que cette modification n'attaquât l'essence même de l'Institut, son caractère universel, et cet esprit si large, en même temps que si simple de sainte Angèle qui le mettait à part des autres fondations religieuses. Après que le projet eut été plusieurs fois discuté sans que l'on tombât d'accord, Mme Acarie mit fin aux pourparlers: « Bâtissons, dit-elle, et puis nous examinerons comment nous couronnerons l'édifice ». Tous se rangèrent à cet avis de laisser pour le moment reposer l'affaire, et Mme de Sainte-Beuve promit même de n'en rien dire aux Ursulines provençales à leur arrivée.

Celles-ci ne vinrent pas aussi promptement qu'on l'espérait. La baronne de la Fare n'avait pas trouvé à Aix la Mère de Bermond, laquelle était à Marseille pour une fondation. Jugeant d'ailleurs qu'aucune autre que cette vénérée Mère ne devait être chargée de Pa-

[1] Les Fondatrices séculières, telle que Madame de Sainte-Beuve, jouissaient dans le couvent qu'elles avaient fourni, en tout ou en partie, des ressources matérielles, de certains droits reconnus par les Evêques: entrée dans la clôture, participation à quelques exercices monastiques. Plusieurs ne les revendiquaient pas; Madame de Sainte-Beuve, qui ne fut jamais religieuse, en usa discrètement et avec beaucoup d'édification pour les Ursulines de Paris.

ris, elle donna à ses amis le conseil d'attendre quelques mois. En même temps, elle leur envoya la Règle de sainte Angèle avec les Constitutions de Milan et une méthode pour l'enseignement du Catéchisme, afin que, aidés de ces livres, ils pussent préparer les postulantes à leur future vocation. Les « Sœurs de Ste-Geneviève » ayant jusque-là vécu en complète clôture, sous la conduite de Mme Acarie, « avaient mieux appris à se taire qu'à parler ». Il fallait changer leur genre de vie. La plupart d'entre elles auraient pu, grâce à leur éducation, trouver place dans la bonne société; mais autre chose était cette éducation mondaine, superficielle, alors à la mode, et la solide formation d'esprit d'une femme destinée à instruire et à former les autres.

Mr de Marillac ne considéra pas au-dessous de sa dignité de donner des leçons à ces futures Ursulines, et nous lisons qu'il les instruisit aussi dans le Droit ecclésiastique et civil, afin qu'elles fussent capables, dans les charges monastiques, d'administration personnelle. Pour les former à la manière d'enseigner les jeunes enfants, on fit venir de Pontoise une institutrice expérimentée, *Nicole Pelletier,* qui plus tard devint Ursuline. Les zélés fondateurs firent ainsi tout ce qu'ils purent pour préparer, avant l'arrivée de la Mère de Bermond, des postulantes bien formées. Mme de Sainte-Beuve loua même, dans le faubourg St-Jacques, une grande maison, l'hôtel St-André, où se transporta la petite société, avec l'école et le pensionnat naissant. Il y avait en effet des écolières, et leur assiduité stimulait les maîtresses; le peuple témoignait par son empressement agréer cette

institution, et les bonnes familles de Paris exprimaient déjà tout haut le désir de confier leurs filles à des institutrices si bien préparées. Mr de Marillac leur conduisit lui-même sa propre fille, *Valence de Marillac,* enfant précoce et charmante, dont le nom, inscrit en tête du registre des pensionnaires, devait en quelque sorte porter bonheur à la fondation.

Enfin, en mars 1608, arrivèrent les Ursulines tant désirées. Elles n'étaient que deux: Mère Françoise de Bermond et Mère Lucrèce de Montez; mais leur petit nombre était compensé par leur mérite personnel. La communauté de St-André les reçut comme des anges envoyés de Dieu. Mmes Acarie et de Sainte-Beuve reconnurent dès la première entrevue le haut mérite de la Mère Françoise, et Mr de Marillac se hâta de former avec elle une sainte alliance d'amitié. Tout Paris d'ailleurs s'entretenait « des illustres religieuses provençales », et les visites vinrent aussitôt les assaillir au faubourg St-Jacques. Mme de Bermond, religieuse, n'avait rien perdu de l'air grand et noble qui la distinguait dans le monde. Son esprit avait conservé sa même vivacité, sa même originalité: mais la simplicité et l'humilité religieuse ajoutaient un nouveau charme à la grâce de sa personne; c'est pourquoi le courant qui se porta vers elle, non seulement ne diminua pas pendant les deux années qu'elle passa à Paris, mais alla toujours grandissant.

En vraie Ursuline, elle commença aussitôt l'explication du catéchisme pour le peuple et les enfants. Dans ce modeste auditoire se mêlèrent souvent des per-

sonnes de condition, des dames de la ville et de la cour, qui ne négligeaient pas, après l'instruction donnée en général, d'en réclamer encore une particulière pour elles-mêmes. La reine Marie de Médicis, désireuse de connaître le couvent, visita les Ursulines et fut charmée de la Mère Françoise: elle l'embrassa comme sa chère sœur et amie, et ne pouvait se lasser de son entretien. Plusieurs fois le Dauphin fut conduit à la vénérable Mère, assista à ses catéchismes, et joua ensuite à la boule dans l'enclos du futur monastère. Ces jours-là, l'enfant royal ne montrait rien de sa taciturnité accoutumée: impression favorable dont le P. Coton se souvint lorsque, chargé par le roi de l'instruction religieuse du jeune prince, il vint en conférer avec la Mère de Bermond et lui emprunter ses livres et sa méthode pour mettre la doctrine à la portée de son royal élève.

Pendant que la Mère Françoise travaillait à pénétrer les Sœurs de l'esprit de l'Institut, qu'elle avait puisé à la source même, Mme de Sainte-Beuve portait sa sollicitude sur le temporel. Elle acheta les bâtiments attenant à St-André et y fit ajouter deux grandes constructions: l'une pour les religieuses, l'autre pour les pensionnaires. Elle pourvut richement la chapelle de tout ce qui était nécessaire au service divin, et le 29 septembre 1610, en la fête de saint Michel, le saint Sacrifice de la Messe y fut offert pour la première fois.

Le moment semblait venu de décider définitivement si l'Institut de Paris continuerait d'être simple Congré-

gation ou s'il serait transformé en Ordre religieux? Pendant les deux années qui s'étaient écoulées depuis l'arrivée des Ursulines de Provence, cette question avait été souvent et sérieusement examinée. Peu à peu, tous les amis de la société acquéraient la conviction que son élévation au rang d'Ordre religieux, non seulement ornerait d'une couronne d'honneur l'œuvre de l'humble vierge de Brescia, mais lui imprimerait aussi le sceau de la perfection, puisque c'était le seul moyen de se conformer plus parfaitement aux instructions du saint concile de Trente.

Mme de Sainte-Beuve réunit donc les Ursulines et leur exposa la situation. Celles-ci n'étaient pas sans la connaître, et sans doute savaient depuis longtemps à quoi elles se décideraient. Le très court rapport de la Chronique, au sujet de cette importante décision du Chapitre, dit ceci: « Les Sœurs, qui avaient été bien « préparées à ce Conseil par les Pères de la Tour, Co- « ton et Gontery, se déclarèrent pour l'introduction de « la clôture. Cette détermination, si pleine de graves « conséquences, fut, il est vrai, accompagnée de protes- « tations et de réserves qui tendaient à conserver intacts « à l'Institut l'esprit de la Bse Angèle et son but apos- « tolique relativement à l'instruction de la jeunesse ». Nous dirons bientôt comment la Ste Eglise eut égard aux désirs et aux demandes de la Compagnie, et avec quelle sagesse elle modifia en sa faveur certaines prescriptions du Droit canonique.

En cette même année, 1610, Mme de Sainte-Beuve chargea Mr de Soulfour, alors attaché à l'ambassade

de Rome et plus tard Oratorien, de traiter de cette affaire avec le Saint-Siège et d'obtenir des Bulles du Pape Paul V. Près de deux années s'écoulèrent avant que l'on se montrât disposé à Rome à s'occuper des Ursulines de Paris. De fait, vu les nombreux désordres qui se produisaient à cette époque dans certains couvents dégénérés, on eût plus volontiers supprimé quelques Ordres que d'en confirmer de nouveaux. De plus, la demande d'élever au rang des Ordres religieux une Congrégation de femmes dont l'organisation différait si fort de celle des Ordres établis jusque-là, ne manquait pas de soulever beaucoup d'hésitations. Par bonheur, Mr de Soulfour possédait toutes les qualités voulues pour gagner la cause qui lui avait été confiée. Il ne se laissa décourager par aucune difficulté, répondit à toutes les objections, montra combien le nouvel Ordre s'adaptait aux besoins du temps, et parvint enfin avec sa supplique jusqu'aux degrés du trône papal.

Tandis que ce dévoué ami travaillait ainsi en faveur des Ursulines, une grande épreuve les atteignait à Paris. Leurs Sœurs de Provence avaient appris les démarches qui se faisaient pour transformer la fondation de la capitale en un vrai monastère. Au premier moment, elles ne purent se rendre compte comment ce projet pourrait s'accorder avec le plan de sainte Angèle? Elles craignirent de perdre entièrement la Mère de Bermond si celle-ci se retirait derrière les grilles impénétrables de la clôture. Immédiatement les Supérieurs envoyèrent à la digne Mère l'ordre de rentrer à Marseille avec sa compagne, Mère Lucrèce de Montez. Quel coup pour ses

filles de Paris! Elle avait, pendant deux ans, gouverné leur maison et s'y voyait entourée d'un nombreux noviciat; chaque jour, on attendait les Bulles de Rome qui devaient élever la Congrégation au rang d'Ordre religieux: cette décision du Saint-Siège était l'objet de son ardent désir. Tout le Paris religieux tournait ses regards vers la nouvelle communauté; les familles les plus distinguées conduisaient leurs filles au pensionnat: une riche moisson s'offrait à la vaillante Mère, et en même temps la perfection de la vie religieuse lui apparaissait dans la nouvelle forme de l'Institut.

L'ordre de partir la trouva à la hauteur du sacrifice exigé; son obéissance héroïque ne se permit pas une objection: elle se mit en route pour la Provence. N'était-ce pas là abandonner l'œuvre de Dieu? - Non! Les saints marchent dans les voies divines dont il est dit: « Mes voies ne sont pas vos voies ». Le départ de la Mère de Bermond devait non seulement la conduire à un degré peu ordinaire de perfection, mais encore c'était le moyen par lequel Dieu voulait amener les Ursulines congrégées du sud de la France à embrasser la vie claustrale.

Son séjour de deux années à Paris laissa un profond sillon dans l'œuvre naissante du faubourg St-Jacques. On ne peut douter de la part qu'elle prit à la rédaction des Constitutions, attribuées surtout aux Rév. Pères Jésuites. Elle apparut toujours aux Sœurs comme l'idéal de la parfaite religieuse, toute à Dieu et aux âmes. Quelques-unes de ses élèves furent depuis l'honneur du Carmel aussi bien que de la famille d'An-

gèle. Citons seulement les deux nièces du P. Coton: *Marie Coton de Chenevoux* et *Catherine de Grésolles,* ainsi que leur amie, *Marie de Champgrand.* Ces trois jeunes filles passèrent du pensionnat au noviciat de Ste-Ursule, trois ans après le départ de la bonne Mère de Bermond qui les avait initiées à la piété.

La Bulle pontificale fut enfin obtenue. Cette Bulle répondait aux désirs des religieuses; une clause toutefois leur donna de l'étonnement: « Avant que les Ursu-« lines soient admises à la Profession solennelle, y « était-il dit, elles devront faire l'année canonique du « Noviciat sous la conduite de religieuses déjà liées par « les Vœux solennels; et, s'il en était besoin, en appeler « d'un Ordre ayant quelque parenté avec leur Institut ». Comment répondre à un appel aussi inattendu? N'allait-on pas, par une ingérence étrangère, altérer, sinon détruire l'œuvre heureusement commencée? Déjà l'on se demandait s'il ne vaudrait pas mieux s'en tenir à la forme primitive de simple Congrégation? Ce fut Mme Acarie qui de nouveau donna le conseil opportun.

Son zèle pieux s'était aussi étendu à la réforme de plusieurs anciennes abbayes et, avec son secours, cette réforme s'était faite. A la tête d'un de ces monastères, celui de St-Etienne de Soissons, se trouvait *Mme Anna de Roussy,* femme de grand cœur, à l'esprit large, au coup d'œil pénétrant. Elle ne s'était pas contentée d'être des premières à établir la réforme conventuelle prescrite par le concile de Trente, mais, avec le concours de sa distinguée Prieure, *Mme de Villers-St-Paul,* elle avait réor-

ganisé l'enseignement de telle sorte « que dans tout le « royaume, on eût en vain cherché une maison dans la- « quelle les jeunes filles de haute condition fussent « mieux et plus chrétiennement instruites de toutes les « connaissances requises qu'à St-Etienne de Soissons ».

C'est à ce monastère que s'adressa Mme de Sainte-Beuve pour obtenir quelques religieuses qui conduisissent pendant un an le Noviciat des Ursulines. Mme de Roussy, entrevoyant aussitôt de quel important travail et de quelle lourde responsabilité il s'agissait, se rendit elle-même à Paris, accompagnée de sa Prieure. Elle y accomplit son épineuse mission à la satisfaction générale. Parfaitement formée à la vie monastique, riche d'expérience acquise, humble et désintéressée comme toutes les âmes vraiment grandes, elle sut conserver dans son intégrité l'esprit de la jeune fondation, se contentant de remplir son rôle qui était d'y implanter l'observance monastique.

La noble abbesse donna, durant son court séjour à Paris, l'exemple d'une rare humilité; souvent elle se mêlait parmi les sœurs converses et partageait leurs travaux à la cuisine. Les religieuses enseignantes avaient aussi la joie de la voir régulièrement prendre sa part du labeur des classes près des enfants. Quant à Madame de Villers-St-Paul, elle conserva jusqu'en 1616 le gouvernement de la famille naissante, puis retourna à l'abbaye de St-Etienne.

Le Bulle papale *Inter universa,* datée du 13 juin 1612, étant arrivée le 25 septembre suivant, « elle fut reçue

« au monastère avec autant de réjouissances que si c'eût « été *une lettre du Ciel* ». Le jour fixé pour sa publication (11 novembre) vit aussi la cérémonie de Vêture des douze premières prétendantes Ursulines.[1] Le Cardinal de Retz, Archevêque de Paris, se rendit dès le matin au couvent, accompagné de son oncle, le Cardinal de Gondi; plusieurs princesses et dames de haute considération tinrent à honneur de conduire les jeunes Sœurs à l'autel, et le R. P. Gontery donna le sermon. Mme de Sainte-Beuve, triomphante de joie, régala ensuite magnifiquement l'abbesse, les religieuses, les nouvelles novices et toutes les dames.

Dans l'après-midi, Son Eminence, ayant promulgué la Bulle, déposa le Saint-Sacrement dans le tabernacle de la chapelle, et la clôture fut établie. Les seigneurs et dames qui avaient été admis à visiter la maison durent quitter la partie claustrale: le Cardinal en ferma la porte avec deux clefs qu'il remit à la Supérieure. Une foule considérable s'était amassée près du monastère pour être témoin de cet acte. Alors se fit entendre le chant d'un *Te Deum* plein d'allégresse, lequel, passant par la grille du nouveau jardin fermé de l'Epoux cé-

[1] Les Ursulines de Paris adoptèrent et donnèrent à leurs fondations un habit qui tenait le milieu entre celui des Carmélites et celui des Religieuses de Saint-Etienne, lesquelles étaient Chanoinesses de Saint Augustin: habit de dessous gris et grossier, robe noire, manteau d'église également noir, sans manches, ceinture de cuir des Ermites de Saint Augustin. Pour la coiffure, les religieuses de Saint-Etienne donnèrent la leur, qui était en usage dans la plupart des abbayes de France » (*Chroniques,* I, pag. 132).

leste, eut son écho dans les groupes enthousiastes qui stationnaient aux abords.

Le monde du XVIIe siècle possédait encore l'intelligence de pareils sacrifices; il admirait les vierges qui, se faisant volontairement prisonnières de l'amour du Christ, passaient leur vie dans la solitude du sanctuaire, à l'ombre du Tabernacle. Ne peut-on pas penser que sainte Angèle, dans son étroite réclusion de Ste-Afre, avait obtenu à ses filles de participer un jour aux grâces attachées à la vie claustrale?

La Bulle d'approbation, qui venait de sceller la fondation, portait que le monastère serait érigé sous le titre de Sainte Ursule et la Règle de Saint Augustin, que les Sœurs ajouteraient aux trois vœux de religion celui de vaquer à l'instruction des petites filles, et qu'à la récitation du Bréviaire elles substitueraient habituellement la psalmodie de l'Office ordinaire de la Sainte Vierge. Cette dernière restriction montrait comment la Ste Eglise, comprenant le but du nouvel Ordre religieux, ménageait aux Ursulines le temps de vaquer à leurs occupations scolaires, tout en faisant large part dans leurs journées à la vie contemplative.

Le 21 novembre 1614, les quatre premières novices de Paris, Cécile de Belloy, dite de Ste Croix, Barbe Bernard de St François, Marie Béron de Ste Madeleine et Claude de la Haye de St Benoît, furent admises à la Profession solennelle. Pour les disposer à ce grand acte, le *P. Charles de la Tour,* jésuite, alors Recteur du Collège de Clermont, composa des *Exercices préparatoires* et une *Retraite*, si sagement et si pieuse-

ment ordonnés, qu'ils entrèrent depuis dans le *Directoire des Novices,* lequel n'a jamais cessé d'être pratiqué dans l'Institut. « Ce bon Père, disent les Chroni« ques, fit désormais son affaire de cette maison de « Sainte-Ursule, et en prit quasi autant de soins que de « la sienne propre ». L'année suivante, les professes de chœur atteignaient le nombre de douze et le noviciat se peuplait de jour en jour: la Providence préparait les importantes fondations qui allaient sortir de cette ruche féconde.

Mme de Sainte-Beuve recueillait avec joie les fruits de son généreux labeur. Elle se plaisait à aider les religieuses dans l'exercice de l'enseignement, donnant des leçons aux pensionnaires et ne négligeant pas les externes des classes pauvres. Considérant les Ursulines comme les Epouses de Jésus-Christ, elle les vénérait grandement et ne pouvait, sans une impression dont elle-même s'étonnait, parler à la communauté réunie pour quelque affaire à traiter. « Je suis libre avec « chacune de vous en particulier et je vous regarde tou« tes comme mes filles, leur disait-elle; mais quand je « vous vois assemblées, il me semble que je suis en pré« sence des anges, et je tremble plus pour vous dire un « mot que je n'ai jamais fait devant les plus grands du « monde. Oui, je parlerais avec plus d'assurance au « corps du Parlement qu'au vôtre! ».

La pieuse Fondatrice soutint sa mission jusqu'en l'année 1630 où elle s'endormit du sommeil des justes, le 29 du mois d'août, tandis que le P. Jérôme Lallemant qui l'assistait récitait le psaume *Laetatus sum in*

his quae dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus. Déjà près de trente monastères d'Ursulines étaient, à cette date, sortis de celui de Paris.

L'*Histoire de l'Ordre* continuera, dans un second volume, le récit de la merveilleuse diffusion de tout l'Institut. Nous ne faisons ici que signaler le passage de l'état primitif de la Compagnie de Sainte-Ursule à celui d'Ordre religieux: les maisons de *Lyon,* de *Toulouse,* de *Bordeaux,* de *Dijon,* autres centres d'éclosion non moins féconds que le monastère de Paris, vont nous offrir, dans des circonstances qui varient selon les lieux, un travail analogue de transformation.





CHAPITRE VI.

Fondation du couvent de Lyon. - Dernières années de la Mère Françoise de Bermond. - Monastère de Toulouse.

(1610-1628).

En quittant Paris, au mois de septembre 1610, pour rentrer dans son couvent d'Aix, la Mère de Bermond s'arrêta à *Lyon* avec sa compagne pour y prendre deux ou trois jours de repos. La Providence avait d'autres vues dans cette halte, et la servante de Dieu ne tarda pas à en être instruite. Il y avait alors dans la cité lyonnaise un riche marchand, nommé Jean Ranquet, père de nombreux enfants, qu'il élevait dans la piété. Dieu, par diverses épreuves, l'avait détaché de la terre; on le voyait souvent dans les églises, et il pratiquait d'abondantes charités. Françoise étant allée faire visite aux Rév. Pères Jésuites afin de leur donner des nouvelles de leurs confrères de Paris, ceux-ci, avertis sans doute du mérite de « la bonne Provençale », résolurent de tout tenter pour la retenir à Lyon et pour procurer par elle à la ville un établissement d'Ursulines.

Ils parlèrent de ce projet à quelques gens de bien, entre autres à l'excellent M. Ranquet, lequel fit entrer dans ses vues M. Faure, comme lui homme de grande piété: tous deux résolurent de ne point perdre de temps et d'aller conférer de cette affaire avec la Mère de Bermond avant qu'elle poursuivît son voyage. Ils la trouvèrent sur le quai du Temple, prête à s'embarquer pour descendre le Rhône, et lui exposant avec l'éloquence de la charité leur proposition, ils obtinrent sa propre adhésion. Toutefois elle se réserva de demander l'autorisation des supérieurs d'Aix: ceux-ci voulurent bien la lui donner.

Après avoir cédé aux Ursulines, pour commencer leur œuvre, sa propre demeure, Jean Ranquet acheta de ses deniers deux maisons avec leurs jardins, situées dans la rue Besson ou de la Vieille-Monnaie, paroisse St-Saturnin. Lorsqu'il vit les religieuses installées, ce généreux ami tâcha de leur procurer des élèves, et leur confia tout d'abord ses trois filles: Clémence, Catherine et Marie, afin qu'elles retirassent les premiers fruits de la charité des Sœurs. C'était comme *congrégées* que les filles d'Angèle, professes de la maison d'Aix, s'établissaient à Lyon.

La croix devait venir fortifier ces faciles débuts. Peu connues dans la grande ville, les Ursulines, lorsqu'elles sortaient pour aller à l'église, étaient insultées par le peuple: les uns les prenaient pour des veuves, les autres pour des filles repenties ou pire encore; car à cette époque, on n'avait pas l'idée de religieuses vivant hors du cloître. Une personne, visitant un jour la Mère de Ber-

mond: « Je remercie Dieu, lui dit-elle, de vous avoir retirée du péché ». Et comme celle-ci ne répondait pas un seul mot: « Cela n'est-il pas véritable, reprit l'interlocutrice, votre époux n'a-t-il pas été pendu à Avignon? ».

— *Il est vrai,* dit en souriant Françoise, *que mon cher Epoux a été pendu sur la croix pour mes péchés!*

Cette femme demeura confuse, en même temps qu'édifiée d'une telle vertu.

Voulant assurer l'avenir de la nouvelle communauté, la sage Mère avait sollicité l'autorisation du roi. La reine régente, Marie de Médicis, pour qui elle n'était pas une inconnue, lui fit aussitôt expédier des lettres patentes fort élogieuses, non seulement pour son établissement de Lyon, mais pour Orléans, Troyes, Pontoise, Compiègne, au cas où elle enverrait des Ursulines dans ces villes. L'approbation de l'archevêque, Mgr Denis de Marquemont, se fit attendre près de quatre années; sans doute le prélat voulait expérimenter l'œuvre et voir quels fruits on en pouvait attendre.

Elle se développait merveilleusement. Le P. Romillon, appelé dans la capitale en 1612 par Mr de Bérulle, au sujet de la fondation de l'Oratoire, revit avec bonheur en passant à Lyon sa chère fille d'Aix, la Mère Françoise. Celle-ci usa de l'intermédiaire de ce bon Père pour obtenir, des Ursulines de Paris, une jeune sœur de trente ans, la Mère Renée Thomas, *son amie solide,* comme disent les Chroniques, afin d'aider la fondation. On ne put, au faubourg St-Jacques, lui refuser ce bon service. Mme Acarie avait été l'ange conducteur

de la Sœur Renée, qui lui garda toute sa vie une filiale reconnaissance. La contemplation presque continuelle dans laquelle vivait la Mère de Bermond ne lui laissait guère la faculté de vaquer comme elle l'aurait voulu au soin domestique de la maison: elle s'en déchargea sur la Mère Renée, qu'elle nomma Assistante et Maîtresse des novices.

On ne peut assez dire combien cette fidèle disciple possédait l'esprit de sa vénérée Mère. Comme celle-ci, elle prenait un singulier plaisir à entretenir les élèves pensionnaires et externes, sachant avec une exquise prudence s'accommoder à la capacité de chacune, chérissant les plus petites, à l'exemple de Jésus qui appelait à lui les petits enfants. *Les Ursulines,* disait-elle souvent, *devraient, selon l'esprit de leur Institut, être toutes des voix comme saint Jean Baptiste pour prêcher Jésus-Christ et préparer sa venue dans les cœurs!*

Le moment était arrivé de procurer à la fervente communauté de Lyon l'état plus parfait de la vie monastique, ainsi que l'avaient déjà obtenu les couvents de Paris et de Bordeaux. [1] La Mère de Bermond s'ouvrit de ce désir à son archevêque, qui entra pleinement dans ses vues. Nouvel émoi pour les Ursulines de Provence, lesquelles, informées du projet, craignirent de perdre leur bonne et sainte Mère: elles essayèrent par

[1] Le couvent de *Bordeaux* fut érigé en monastère, par Bulle pontificale, un peu avant celui de *Lyon:* si nous racontons tout d'abord la fondation de celui-ci, c'est qu'elle s'enchaîne à celle du couvent de Paris, et que la Mère Françoise de Bermond prend part à l'une et à l'autre.

tous les moyens de la dissuader et l'engagèrent à revenir vers elles. Mais quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de contrister ses premières et bien-aimées filles, Françoise demeura ferme dans le désir d'une consécration plus totale au Seigneur, et sa fermeté arracha enfin à Aix l'autorisation désirée.

Mgr de Marquemont, nommé ambassadeur de France à Rome, obtint aisément du Pape Paul V la Bulle nécessaire à la transformation des Ursulines congrégées de sa ville archiépiscopale en Ursulines cloîtrées. Cette Bulle est datée du 30 avril 1619. L'année suivante, en la fête de l'Annonciation, la digne Mère de Bermond, désormais Mère de Jésus-Maria, fit avec la Mère Renée Thomas, qui prit le nom de Tous les Saints, et les deux sœurs Clémence et Catherine Ranquet, la Profession solennelle qu'elle souhaitait depuis si longtemps. Notre-Seigneur lui rendait avec une infinie largesse ce qu'elle avait sacrifié en quittant Paris, au moment où ce monastère allait être érigé. Elle atteignait maintenant ses quarante-sept ans, et la Providence ne devait plus lui accorder que neuf années de vie; mais combien fécondes encore! Sous le contrôle de son archevêque, la Rév. Mère rédigea des Constitutions particulières, presque semblables à celles de Paris; elles ne renfermaient pas l'obligation du quatrième vœu.

Le monastère de Lyon, soumis à la clôture, répandait un suave parfum d'édification. L'obéissance y était si parfaite que la supérieure pouvait rendre à son Prélat ce beau témoignage: *Il n'y a dans cette maison qu'un*

esprit et qu'une volonté. La règle du silence, dans les temps et les lieux où la règle le prescrit, était observée avec tant de ponctualité « qu'il semblait à certaines heures que tout était mort au couvent ». Les premières épreuves de la fondatrice furent récompensées par la riche moisson que produisit son zèle. Un mois après la première profession, elle donna le voile blanc à sept postulantes, puis bientôt après à vingt-quatre autres!

Les vertus de l'humble Mère inspiraient la plus haute estime; on venait de toutes parts la consulter sur des affaires de piété. « Ceux qui avaient goûté une heure « la douceur et la sainteté de ses entretiens, dit l'his- « torien du P. Romillon, ne s'en pouvaient séparer: « aussi parlait-elle des choses de Dieu avec tant de force « et de grâce qu'il était comme impossible de résister « à ses persuasions. Ayant la connaissance de la langue « latine, elle possédait le Nouveau-Testament et en « appliquait les passages avec un singulier à propos. « Elle avait toujours l'esprit occupé de quelque parole « ou de quelque action de Jésus-Christ, et on la voyait « dans une récollection qui portait à Dieu. Il lui était « même impossible de s'appliquer à des choses indiffé- « rentes et d'en écouter les discours ... ».

Il y eut des miracles attribués aux prières de cette sainte Mère. Une jeune pensionnaire de Sainte-Ursule de Lyon avait un os de pied si carié, qu'après avoir essayé vainement plusieurs remèdes, les médecins, réunis en consultation, déclarèrent une opération chirurgicale absolument nécessaire. L'endroit cependant était très sensible, et l'enfant d'un âge encore bien ten-

dre; de sorte qu'il y avait tout lieu de craindre. Mais le jour même où le chirurgien devait venir, la charitable supérieure fit sur le membre malade le signe de la croix, et aussitôt le mal disparut. Cette enfant se nommait Jeanne d'Amour; plus tard, elle se fit religieuse dans ce couvent.

Une jeune fille de Lyon, très attachée au protestantisme, Mlle de la Roche-Blave, avait épuisé le zèle de plusieurs ecclésiastiques, qui s'étaient déclarés impuissants à la convaincre. Le P. Coyssand, jésuite, qui était alors le directeur de la Mère de Bermond, recommanda un jour cette pauvre âme à ses prières. Celle-ci le rassura beaucoup et le pria seulement de lui ménager une conversation avec la jeune hérétique. Le religieux ayant fait des démarches à cette intention auprès de Mlle de la Roche-Blave, la jeune fille y consentit par un sentiment d'orgueil, croyant qu'il ne s'agissait que de controverses, où elle ferait briller son esprit en face d'une pauvre religieuse. Mais elle fut bien surprise lorsque, après les premières civilités, la digne Mère ne lui parla que de la vanité des choses du monde et du mépris qu'on en doit faire pour être entièrement à Dieu. Cette méthode de douceur triompha et la vérité se fit jour dans l'âme de la jeune fille. « Qu'on ne me parle plus, disait-« elle au sortir du couvent, de la science des théologiens. « Il n'y a que la piété et la mansuétude de la Mère de « Bermond qui soient capables de me convertir. C'est à « la grâce que Dieu a donnée à ses paroles que je rends « les armes ». Elle abjura l'hérésie et considéra dès lors la Mère Françoise comme sa mère spirituelle.

Témoin des vertus et des miracles de l'humble Ursuline, Mgr de Marquemont conçut une estime particulière pour elle et pour toute sa communauté. Il trouvait une vraie consolation à l'entretenir des choses spirituelles: c'est qu'en effet l'Esprit-Saint semblait parler par la bouche de la vénérable supérieure. Le P. Romillon lui-même déclara « avoir plus appris de ses lu-« mières toutes célestes que par l'étude qu'il avait faite « jusqu'alors en la lecture des plus beaux livres ».

Déjà le couvent de Lyon essaimait dans toute la région; beaucoup de maisons d'Ursulines congrégées demandaient à ce monastère, qui, par sa Bulle, en avait le droit, de les établir en clôture. La Mère de Jésus-Maria opéra cette transformation à *Mâcon* où elle se dépensa pendant six mois. Sa réputation de sainteté s'était si bien répandue dans la ville que les habitants pouvaient à peine la laisser partir lorsque son retour à Lyon fut décidé. Afin de jouir plus longtemps de sa présence, ils l'accompagnèrent jusqu'au bateau et, voulant conserver au moins quelque chose qui lui eût appartenu, ils coupèrent tant et si bien des morceaux de ses habits et de son voile, qu'elle ne put rien rapporter d'entier de ses vêtements.

Peu après, laissant de nouveau à sa chère Mère de Tous les Saints le gouvernement de Lyon, elle se rendit à *St-Bonnet-en-Forez* pour y former les Ursulines de cette communauté à la vie monastique. Bien que la lettre d'obédience de Mgr de Marquemont ne fût que de quatre mois, la bonne Mère connut, sans doute par

révélation, qu'elle finirait ses jours à St-Bonnet: elle devait en effet y mourir après avoir beaucoup souffert, beaucoup prié et beaucoup aimé. Lors donc que les quatre mois accordés furent écoulés, elle demanda à son archevêque de rester en ce lieu, *parce que le monastère était pauvre, qu'elle y était méprisée et qu'elle y avait du temps pour vaquer à l'oraison.* Le prélat ne voulut pas la contraindre, et elle continua à embaumer le pays du parfum de ses vertus.

Sa patience y fut d'ailleurs mise à de rudes épreuves. Parmi les novices entrées dans cette maison, s'en trouva une que, faute de vraie vocation, la Mère de Jésus-Maria rendit à sa famille. On ne peut dire jusqu'à quel point cette mesure, pourtant bien légitime, ameuta les parents de la novice et la ville entière contre les Ursulines. L'orage dura toute une année, pendant laquelle la vénérée supérieure essuya toutes sortes d'injures. Les familles des autres novices refusaient de payer leurs pensions, et la disette visitait parfois le couvent. Mais les avanies, les souffrances, la pauvreté sont les trésors des saints: on a souvent entendu la Mère de Bermond avouer que *Paris, avec les louanges qu'elle y avait reçues, avait été son enfer; Lyon, où l'estime pour elle avait succédé au mépris, son purgatoire; et que St-Bonnet, où la pauvreté et la croix semblaient son unique partage, était pour elle le paradis* ».

Sainte Angèle Merici fut une *grande priante:* nous l'avons vu; elle a légué à ses filles, selon les degrés divers où Dieu les veut élever, son esprit de prière. La Mère de Jésus-Maria le reçut en plénitude. Quoique

supérieure et fondatrice de nombreuses maisons, elle avait toujours su trouver douze heures pour prier Dieu les jours ordinaires, et quatorze les jours de fête. Sur la fin de sa vie, s'étant déchargée à cause de ses infirmités de toute autre occupation, elle consacrait jusqu'à dix-huit heures chaque jour à ce bienheureux exercice. Rien n'était plus doux pour elle que ces entretiens avec Dieu; quel que fût le temps de leur durée, elle le trouvait toujours trop court. *Grâce à Notre-Seigneur,* disait-elle ingénûment, *je n'ai pas plus de peine à prier qu'un oiseau à voler et un poisson à nager.* Et, dans la délicieuse ivresse que lui causait ce cœur à cœur divin: *Oh! qu'il fait bon à l'oraison,* s'écriait-elle, *lorsque Dieu lui-même daigne parler à notre âme! Je ne voudrais pas sacrifier un quart d'heure de communication avec Jésus dans l'oraison pour la jouissance, pendant mille ans, de tous les plaisirs de ce monde.*

Ingénieuse d'ailleurs à cacher les dons de Dieu sous le voile de l'humilité, elle paraissait au dehors comme une personne d'une vertu ordinaire. Si quelque extase la surprenait durant la prière et que, reprenant ses sens, elle voyait près d'elle une de ses religieuses: *Mon Dieu, ma sœur, vous êtes trop patiente,* lui disait-elle; *vous deviez vous en aller pendant mon sommeil ou bien me réveiller.* Cette vertu d'humilité présidait à toutes ses actions, et elle était soigneuse de l'inculquer à ses filles. L'une d'elles cherchant à refuser la charge de supérieure, sous prétexte qu'elle ne serait pas capable de commander aux sœurs: *Aussi bien,* répondit la Mère de Bermond d'un ton élevé, *je n'entends pas que vous leur*

commandiez, mais vous les prierez, et elle seront si obéissantes que vos prières leur tiendront lieu de commandement. Dans les voyages nécessités par les fondations, elle n'allait, pour l'ordinaire, que montée sur un âne; le reste était à l'avenant.

Encore un trait de sa ravissante piété. A l'exemple de sainte Françoise romaine, notre Ursuline vivait dans l'intimité avec son Ange gardien et le vénérait extraordinairement. Avant de franchir le seuil d'une porte, elle ne manquait pas de s'arrêter pour le saluer, se retirant un peu comme pour lui céder le pas. A quelque heure de la nuit qu'elle voulût se lever pour vaquer à l'oraison, elle pouvait compter sur cet ami vigilant qui ne manquait jamais de l'éveiller pour aller à l'audience divine. Elle recourait à lui dans toutes les occasions. Désirait-elle parler à quelque personne absente qu'elle ne pouvait faire avertir, Françoise priait son bon Ange de lui inspirer de la venir voir: il n'y manquait point. Cela arriva plusieurs fois à son directeur qui, se sentant pressé intérieurement, se rendait au monastère de Sainte-Ursule: *Dieu soit loué!* disait la Mère en le voyant. *Je vous avais envoyé mon Ange pour vous faire venir.* Assistant un jour à un sermon, et craignant, vu sa fatigue, de céder au sommeil, elle conjura son charitable protecteur de la tenir éveillée. Cependant l'assoupissement la surprit; mais à peine eut-elle fermé l'œil, qu'elle fut comme secouée intérieurement, et elle entendit ces paroles: *Tu dors, toi qui es créée pour jouir de Dieu!* Il ne lui en fallut pas davantage pour se remettre d'aplomb.

Elle ne se couchait jamais sans qu'une image de l'Enfant Jésus, placée dans sa pauvre cellule, lui eût donné sa bénédiction. Outre cette faveur, elle en recevait fort souvent une autre plus douce encore: celle de jouir de la vue de ce divin Enfant lui-même. Un jour, récitant le Rosaire, elle fut tout d'un coup ravie en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie. Le visage tout transporté de joie, elle dit à celle qui priait avec elle: *Ne voyez-vous pas cet aimable Enfant? Mon Dieu, que les regards qu'il jette sur sa sainte Mère sont amoureux!*

Comment cette âme pleine de Dieu n'eût-elle pas brûlé d'amour pour le prochain, jusqu'à lui tout sacrifier? Ces sentiments, elle les communiquait à ses chères filles, et c'était, parmi les membres de la communauté, une sainte émulation à qui s'oublierait le plus pour penser aux autres et pour maintenir la paix et la bonne entente. *Mes sœurs*, disait la bonne Mère, *si vous vous trouvez d'avis différents, ne vous débattez pas par vos paroles; mais si c'est nécessaire, proposez simplement vos raisons avec modestie et charité.*

Enfin le moment approchait où la fidèle Ursuline devait dire adieu à cette terre d'exil. Le Seigneur lui accorda la grâce qu'elle avait sollicitée, de finir ses jours dans les douleurs de corps et d'âme, sans consolation sensible, afin de ressembler davantage au divin Délaissé du Calvaire. Une attaque d'apoplexie, dont elle fut saisie, le 16 ou le 17 février 1628, vint annoncer sa fin prochaine. Ses filles désolées lui prodiguèrent en vain tous

les soins que la plus vive affection peut suggérer. Sa couronne était prête: l'Epoux céleste allait en ceindre son front virginal. Les derniers sacrements lui furent administrés; mais pour donner à sa servante le mérite d'un dernier sacrifice, Dieu permit que son directeur se trouvât absent du pays et qu'elle fût privée du secours qu'elle aurait pu en recevoir. « De sorte, disent « les Chroniques, qu'il était difficile qu'une religieuse « mourût avec moins d'éclat que celle-ci, qui, de cette « manière, obtint ce qu'elle avait désiré du ciel: à sa- « voir, de mourir dans le plus petit monastère de l'Or- « dre et dans l'abandon, pour mieux ressembler à son « Maître ». Ce fut le 19 février que la Rév. Mère Françoise de Bermond, première Ursuline de France, rendit ainsi humblement son âme à son Créateur: elle était âgée de cinquante-six ans.

Non seulement cette femme supérieure a continué l'œuvre de sainte Angèle, mais elle l'a complétée. Les Ursulines d'Italie n'avaient eu que des externats; elles s'appliquaient surtout à l'instruction des enfants pauvres. La Mère de Bermond aimait elle aussi les petites filles indigentes; mais elle pensa avec raison qu'il ne fallait pas oublier, quant à l'éducation, celles des classes élevées de la société. Ne sont-elles pas appelées à exercer plus tard une influence prépondérante autour d'elles? C'est pourquoi elle inaugura les pensionnats religieux de jeunes filles, à Paris d'abord, puis à Lyon, sous la forme la plus rapprochée de ce qui existe maintenant. Les communautés qu'elle avait fondées multiplièrent leurs fertiles rejetons; de sorte qu'elle put, de

son vivant, pressentir l'admirable extension de la famille spirituelle de Sainte-Ursule, dont elle avait été l'initiatrice en France.

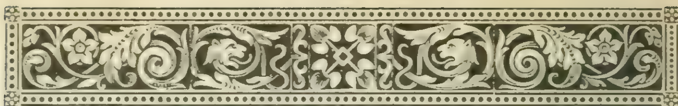
Son nom se trouve mêlé à la fondation de *Toulouse,* l'un des couvents d'Ursulines qui obtint, après Paris, une Bulle pontificale pour être érigé en monastère. C'est en effet l'une des premières compagnes de Françoise de Bermond, à l'Isle-sur-Sorgue, que la Providence employa à cet établissement. Elle se nommait MARGUERITE DE VIGIER; son frère partageait les travaux du vénérable César de Bus dans la Congrégation de la Doctrine chrétienne, et tous deux étaient dévorés du zèle de l'apostolat. Or, il arriva que le Cardinal de Joyeuse, archevêque de Toulouse, désireux d'avoir dans son diocèse, non seulement les Pères de la Doctrine, mais encore des Ursulines, s'adressa à César de Bus, qui ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer le Père et la Sœur de Vigier: c'était en l'année 1604.

Marguerite commença l'œuvre, eut bientôt des compagnes et obtint pour chapelle l'antique église du Prieuré de la Daurade, attenant à la maison qu'on leur avait procurée. Cette vénérable église, ancien temple païen, avait été consacrée à la Sainte Vierge par saint Exupère, vers la fin du IVe siècle. Les sœurs, dans ces lieux sanctifiés, menaient une vie monastique et désiraient en posséder tous les privilèges. C'est pourquoi le P. de Vigier, muni d'une instante recommandation de son archevêque, se rendit à Rome et obtint pour le couvent de Toulouse, dès l'année 1615, une Bulle

d'approbation, laquelle se trouve être la seconde en date parmi celles que le Pape Paul V accorda à diverses maisons d'Ursulines.

On comptait alors dans le couvent de Toulouse vingt-quatre sœurs de chœur et quatre converses. La cérémonie des Vœux solennels se fit le 27 décembre 1616; la Mère de Vigier prit le nom de la patronne de l'Ordre, *sainte Ursule* et fut maintenue comme supérieure. Grande était la ferveur de ces pieuses filles d'Angèle: elles se levaient à minuit pour réciter les Matines, couchaient tout habillées sur de simples paillasses et jeûnaient fréquemment: suivant en cela leurs Règles particulières approuvées par le Souverain Pontife. On dut cependant plus tard imposer à ce monastère les adoucissements que la même Bulle autorisait. Pour se consoler des pénitences qu'on leur enlevait, les religieuses demandèrent que l'instruction gratuite des petites filles fût pour toute leur Congrégation un point essentiel, indispensable, qui tiendrait lieu des austérités retranchées.

Toulouse a donc été pour l'Ordre un centre d'expansion: nous en suivrons plus tard les développements. Le costume adopté au début était blanc, avec une ceinture de cuir noir; cet usage ne s'est pas maintenu dans toutes les maisons de ce groupe.



CHAPITRE VII.

Fondation de Bordeaux. - Le Cardinal de Sourdis. La vénérable Mère Françoise de Cazères.

(1606-1618).

ORDEAUX, la riche et antique métropole de l'Aquitaine, devait, dans les desseins de la Providence, offrir à l'Ordre de Sainte-Ursule un merveilleux foyer d'action qui rayonnerait à travers le monde.

Au commencement du XVIIe siècle, cette ville avait comme archevêque un prélat qui est demeuré l'une des gloires non seulement de son diocèse, mais encore de l'Eglise entière: c'était FRANÇOIS D'ESCOUBLEAU, CARDINAL DE SOURDIS. Fils aîné d'une ancienne et noble famille, destiné de ce chef à la carrière des armes, il se sentit appelé à quelque chose de plus élevé et se consacra de bonne heure au service des autels. Ses vertus attirèrent sur lui les regards du roi Henri IV qui, dès l'année 1598, demanda et obtint pour ce jeune clerc le chapeau de cardinal. François n'avait que vingt-trois ans et n'était encore que diacre; à peine ordonné prêtre, il fut élevé au siège archiépiscopal de Bordeaux. Ainsi, comme autrefois saint Charles Borromée, se trouvait-il



François d'Escoubleau

Cardinal de Sourdis, Archevêque de Bordeaux (1575-1628).

investi en sa première jeunesse des plus hautes dignités ecclésiastiques; mais, à l'exemple du grand archevêque de Milan qu'il choisit pour son patron et son modèle, François ne vit jamais que des travaux et des devoirs dans ces postes où les autres se montrent sensibles aux honneurs et à l'éclat.

Se rendant à Rome en 1605, à la mort du Pape Léon XI, pour assister au conclave, il prit sa route par Avignon; là, il entendit parler des Ursulines congrégées déjà répandues dans le midi et qui florissaient spécialement dans cette cité. Il demanda à les voir et assista aux instructions qu'elles donnaient aux petites filles: il ne se lassait pas de les entendre, et sa résolution fut dès lors prise d'implanter à Bordeaux une Congrégation semblable. Dieu cependant voulait lui manifester sa volonté d'une manière beaucoup plus claire. A son retour de Rome, passant à Milan, il visita les Ursulines de saint Charles Borromée. Témoin du bien qu'elles faisaient, il ne cessait de leur marquer combien sa joie serait grande s'il possédait lui aussi des filles d'Angèle Merici!

« Je veux, leur dit-il un jour, consulter là-dessus le saint archevêque, mon patron, et je m'imagine que du haut du ciel où ses vertus héroïques l'ont placé, il daignera me suggérer ce que je dois faire pour la plus grande gloire de Dieu ».

Le lendemain, le cardinal alla se prosterner devant le tombeau de saint Charles et y demeura sept heures en prière. Pendant cette longue oraison, il fut ravi en extase et reçut l'inspiration d'imiter en tout les vertus

de l'illustre archevêque, et particulièrement d'établir à Bordeaux l'Institut de la Bienheureuse Angèle de Brescia comme un puissant moyen d'arriver à la réforme religieuse vers laquelle il tendait. Lorsqu'il se releva, il se rendit immédiatement chez les Ursulines et leur demanda une copie de leurs Constitutions. De retour dans son diocèse, le Cardinal de Sourdis conféra de ce projet avec Dom Jacques de Berty son confesseur: celui-ci lui indiqua deux de ses pénitentes qui lui paraissaient parfaitement douées pour être les pierres fondamentales de cette œuvre de Dieu. C'étaient les nobles demoiselles Françoise de Cazères et Jeanne de la Mercerie.

Françoise de Cazères descendait d'une famille très considérée dans le pays. Elle se distinguait par un esprit vif, une volonté énergique et un cœur capable de goûter profondément le grand et le beau. Douée d'une élocution facile et agréable, elle était d'une telle amabilité dans le commerce ordinaire de la vie que chacun recherchait sa société. Mais plus encore resplendissait en elle une solide vertu, accompagnée d'une parfaite humilité, qui la portait à se considérer toujours comme la dernière parmi les servantes du Christ.

Lorsque le cardinal de Sourdis lui fit part de ses projets, elle sanglota, protestant qu'elle était indigne et incapable d'une si haute entreprise, que volontiers elle servirait la maison, mais qu'elle ne pouvait pas porter le poids de la fondation. En ce moment entra Dom Berty: il s'unit au Cardinal pour vaincre l'humilité de la pieuse vierge, en lui montrant la volonté de Dieu et

lui faisant espérer sa grâce. Mlle de Cazères n'osa pas résister plus longtemps; elle demanda seulement six mois de réflexion pour examiner devant Dieu sa vocation, et se retira pour cela dans une petite maison, à Libourne.

Bientôt ses doutes s'évanouirent, une lumière céleste remplit son âme; la voix du Sauveur murmurait à ses oreilles: *M'aimes-tu? - Pais mes agneaux.* Elle s'occupa alors de se trouver des compagnes, dont les premières furent sa pieuse amie, Jeanne de la Mercerie, et sa cousine Marie de Cazères. Elle les présenta au Cardinal, et celui-ci donna à ses trois chères filles la règle des Ursulines de Milan. La maison qu'elles habitaient à Libourne ressemblait à un couvent cloîtré et, selon tous les documents contemporains, la vie qu'elles menaient dans cette solitude était angélique: la prière, le silence et la pénitence remplissaient leurs journées. Au bout de six mois, elles rentrèrent à Bordeaux où tout était déjà prêt pour la nouvelle fondation. Le 30 novembre 1606, en la fête de saint André, patron de la métropole, la Congrégation fut solennellement établie, et Françoise de Cazères, qui avait pris le nom de *Françoise de la Croix,* fut nommée Supérieure, avec le titre de Fondatrice de la maison (1606).

Il n'y avait alors dans cette grande cité qu'une communauté de filles, celle des Annonciades: le nouvel Institut attira aussitôt les regards. Le mérite personnel de la Mère de Cazères, la haute réputation du cardinal de Sourdis, le zèle apostolique avec lequel les Sœurs se

consacrèrent à l'instruction de la jeunesse, conquirent rapidement aux Ursulines l'affection et l'estime générales. De tous côtés vinrent les postulantes; des dames même de la plus haute société ambitionnaient l'honneur de se consacrer à Dieu dans l'humble couvent de Bordeaux. Si des obstacles s'opposaient à une vocation, c'était ordinairement le dévoué Cardinal qui les aplanissait. La comtesse Marguerite d'Usa demanda à prendre le voile, mais ne put obtenir le consentement de son père. Le prélat se rendit en personne au château de Fargues, parla au comte et, précieuse conquête de son zèle, amena avec lui la jeune demoiselle pour la conduire à la Mère de Cazères. De la même manière, il aida Mme Clara d'Albret, de la noble famille de Pons, pour lui faire trouver dans la société de Sainte-Ursule la vraie liberté des enfants de Dieu.

A l'exemple de saint Charles Borromée, le Cardinal se chargeait toujours des cérémonies de Vêture et de Profession. Souvent il faisait des conférences spirituelles à ses chères filles, parmi lesquelles il apparaissait comme un père au milieu de ses enfants. La Chronique de l'Ordre dit à ce sujet: « Le couvent était la maison « qu'il visitait le plus volontiers; il s'était réservé, dans « la demeure du chapelain, une chambre à lui où il pra- « tiquait en secret de grandes mortifications ». Sa joie était immense en voyant sa fondation de Bordeaux porter de jour en jour, sous la sage conduite de la Mère Françoise de la Croix, les fruits les plus magnifiques.

Cette vénérable Mère, qui a mérité une place d'honneur parmi les filles d'Angèle, possédait dans sa pléni-

tude l'esprit de l'Institut, comme le Seigneur a coutume de le communiquer aux âmes qu'il destine à être la base d'un édifice spirituel. *Mes chères filles,* disait-elle souvent, *je ne connais pas d'occupation plus noble que celle d'élever la jeunesse pour sa destinée éternelle. Sanctifions-nous, afin que nous soyons à la hauteur de nos fonctions; c'est la sanctification personnelle et le zèle pour le salut du prochain qui font la véritable Ursuline.* Et elle se plaisait à inculquer aux âmes religieuses cette maxime de sainteté: *Chercher uniquement l'* « *un nécessaire* »; *vivre comme s'il n'y avait que Dieu et notre âme au monde.*

Voulant procurer à ses Ursulines un excellent Supérieur et directeur, le Cardinal s'adressa, dès le début de leur installation, à *M. Pierre de Lurbe,* son grand-vicaire, chanoine de l'église métropolitaine de Bordeaux. « Celui-ci, disent les Annales, demeura fort surpris, « parce que toute sa vie, il avait évité de confesser les « femmes et n'avait jamais parlé à aucune religieuse. Il « accepta néanmoins; mais, durant les premiers temps, « il se contentait, passant à cheval devant le monastère, « de frapper à la porte avec sa cravache et, sans descen- « dre, demandait à la portière comment les choses al- « laient au couvent? La prudente Mère de la Croix, « voyant cela, disait à ses filles: " Soyez tranquilles, il « ne viendra pas toujours ainsi ,,. Un jour, elle ordonna « à la communauté une heure d'oraison pour demander « à Dieu qu'il inclinât le cœur de ce prêtre vers leur pe- « tite famille, et cette prière fut si efficace que l'aversion « de M. de Lurbe se changea tout à coup en un cordial

« dévouement. Depuis, il fut leur vrai père, les confessa, « leur dit tous les jours la messe et n'oublia rien des « offices d'un bon Supérieur ».

Voyant à quel haut degré d'oraison la Mère de Cazères et ses premières filles étaient élevées, il crut ne pouvoir les bien conduire sans être lui-même dans une solide pratique de l'oraison mentale. Il s'imposa une loi d'en faire deux heures chaque jour, et son âme y reçut une grâce si abondante qu'en peu de temps il devint un grand contemplatif et fut divinement savant, par sa propre expérience, de toutes les voies mystiques. Etant tombé gravement malade, et les religieuses importunant le ciel pour obtenir sa guérison, « sainte Ursule lui apparut, mais si éclatante de lumière qu'il la prit pour « la sainte Mère de Dieu. La vierge martyre déclara « son nom, et assura le mourant qu'il recouvrerait la « santé, et que Notre-Seigneur voulait qu'il persévérât « à servir ses filles: ce à quoi il s'engagea par vœu pour « toute sa vie, et incontinent il se trouva guéri. La « Mère fondatrice lui fit bâtir un appartement attenant « à l'église du monastère, qu'il habita jusqu'à sa mort, « y vivant plus en ange qu'en homme. M. de Lurbe « mourut de la mort des saints en 1621. Quelque temps « après son trépas, il apparut à la Mère de la Croix et « la délivra d'une hydropisie jugée mortelle, guérison « que les médecins regardèrent comme miraculeuse ».

Dans les temps qui suivirent la fondation, en 1608, la vénérée Mère avait eu un ravissement qui dura cinq heures. Le ciel avait dévoilé à ses yeux l'avenir de son

œuvre: elle vit tous les monastères qui sortiraient de celui de Bordeaux. Dieu lui montra aussi les souffrances et les contradictions qu'elle aurait à supporter pour sa gloire et, en même temps, la facilité avec laquelle la Bulle papale, qui élèverait sa Congrégation au rang des Ordres religieux, serait obtenue. Elle racontait plus tard à ses Sœurs comment alors les paroles suivantes lui furent clairement adressées: *Tu seras Mère d'un Ordre religieux et tu souffriras de grandes croix.* La digne fondatrice fit part de cette vision au cardinal de Sourdis; celui-ci connaissait trop sa sainteté pour douter de l'authenticité de son témoignage.

Depuis ce jour, le prélat s'entretint souvent avec Françoise de la marche à suivre pour réaliser le plan du ciel. Déjà le couvent de Bordeaux en avait fondé six autres, en diverses provinces: tous aspiraient à un état plus parfait. Les nouvelles que l'on reçut de la manière dont les choses s'étaient passées à Paris, en 1612, donnèrent aux Supérieurs de Bordeaux les lumières voulues: ici comme là, on consulta les Pères de la Compagnie de Jésus et, d'après leurs conseils, les Ursulines présentèrent, dans leur demande au Saint-Siège, la Règle de St Augustin avec les Constitutions de sainte Angèle, augmentées de quelques avis tirés de la Règle de St Ignace.

Le cardinal de Sourdis s'étant peu après rendu à Rome, prit avec lui ces documents pour recevoir aussitôt les Bulles papales d'approbation. Paul V gouvernait encore la chrétienté; il accueillit favorablement la demande de Son Eminence, fit lire et examiner à fond les

Règles et les Constitutions des Ursulines et, après leur avoir donné non seulement la confirmation, mais un éloge plus qu'ordinaire, il ordonna l'expédition de la Bulle *In supremo*, datée du 5 février 1618. [1] Cette Bulle élevait la maison de Bordeaux et toutes les fondations qui en sortiraient en monastères d'Ordre religieux; de plus, elle réglait la manière de vie, spécialement l'action extérieure des nouvelles religieuses jusque dans les moindres détails. Parmi toutes les Bulles que l'Ordre de sainte Angèle a reçues de la Curie papale, il n'en est pas de plus amplement détaillée que celle-ci.

Sa Sainteté disait: *Le mode d'enseignement et d'éducation que les Ursulines de Bordeaux pratiquent gratuitement et en vue de Dieu, ainsi que la vie régulière qu'elles mènent et dont elles font profession, ont déjà produit les fruits les plus abondants et en font espérer, avec la grâce de Dieu, de plus grands encore pour l'avenir. Car il est certain, et l'expérience journalière le démontre, qu'un grand nombre de filles, qui seraient demeurées dans les ténèbres de l'ignorance si elles eussent été privées des moyens de recevoir une éducation gratuite, ayant été élevées dans la religion catholique et*

[1] Le 5 février 1918, à l'occasion du troisième Centenaire de l'obtention de cette Bulle, les Ursulines de Bordeaux ont célébré un triduum commémoratif. La Supérieure Générale de l'Union Romaine, dont le couvent de Bordeaux fait partie, avait sollicité, à cette occasion, la bénédiction de S. S. Benoît XV. Le Pape répondit à cette demande par un Bref personnel adressé à la Très Rév. Mère; nous en donnons le texte dans l'Appendice. - Le monastère de Paris ne s'étant pas relevé après la Révolution, son troisième Centenaire n'a pu être célébré en 1912.

dans la piété, en retirent un très grand avantage, non seulement pour elles-mêmes, mais encore pour le prochain. Il n'est pas jusqu'à leurs parents et aux autres personnes plus avancées en âge à qui, dans des entretiens familiers et domestiques, elles n'apprennent les dogmes de la foi catholique.

La réputation dont jouit ce pieux Institut s'étant répandue dans toute la France, a engagé les habitants d'un grand nombre de villes et autres lieux à fonder de semblables établissements, et de tous côtés notre bien-aimé fils, le cardinal François, est prié d'envoyer, pour l'éducation des jeunes personnes, quelques-unes des vierges dont nous venons de parler ...

L'humble fondatrice avait obtenu de n'être pas nommée dans cette Bulle, afin de mieux laisser toute gloire à Dieu seul. On ne peut dire avec quelle joie et quel respect la décision pontificale fut reçue dans le couvent de Bordeaux! La Mère de Cazères, retenue au lit par la maladie, se sentit guérie dès qu'elle eut en main le précieux document: elle se leva et rassembla sa communauté pour chanter un *Te Deum* d'actions de grâces. Le Cardinal ne tarda pas à établir la clôture, avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise. [1] Après une retraite fervente, la Mère Françoise de la Croix fit, avec trois de ses filles, les vœux solennels de religion, le jour de l'Ascension 1619. La bénédiction du ciel reposait sur cette maison: le noviciat se trouva bientôt rempli, et l'on vit dans ce monastère jusqu'à quatre-

[1] Ce monastère primitif de Bordeaux était situé rue Sainte-Eulalie, à l'angle de la rue Cursol.

vingt dix-huit religieuses vivant ensemble comme des anges. C'était une pépinière de choix pour les fondations qui allaient bientôt abonder.

La Règle de Bordeaux n'imposait pas le vœu spécial de s'adonner à l'instruction des petites filles; mais ce ministère a toujours été regardé par les Ursulines de cette Congrégation, ainsi que dans tout l'Ordre, comme essentiel à leur vocation. Dans beaucoup de communautés issues de Bordeaux deux ou trois religieuses, désignées pour cet office, donnent, les dimanches et les fêtes, des instructions familières aux pauvres femmes et filles de la ville. On ajoute ordinairement à cette aumône spirituelle quelque secours matériel, selon les moyens et selon les nécessités à secourir.

A côté des compagnes déjà nommées de la Mère Françoise de la Croix, il convient de citer la *Sœur Marie de la Barthe*, l'une de ses premières novices, dont l'angélique pureté l'avait frappée dès l'abord. L'Epoux céleste la cueillit jeune encore, en 1620; atteinte d'un mal intérieur qu'elle avait tenu longtemps caché afin de prendre sa part du travail commun, « elle remplit en« core, disent les Annales, la charge de dépensière la « veille de sa mort, et le lendemain, joignant à l'office « de Marthe celui de Marie, elle alla contempler éter« nellement dans le ciel Celui qu'elle avait servi sur la « terre ».

Mais la plus connue, parmi les ouvrières de la première heure dans l'établissement de Bordeaux, c'est sans contredit la MÈRE ANNE DE BEAUVAIS, dont la vie

a été écrite par deux auteurs différents: M. l'abbé Villebois, Docteur en théologie (1622) et le R. P. Coret, de la Compagnie de Jésus (1667).[1]

Née à Bordeaux en l'année 1586, d'une famille de médiocre condition, Anne de Beauvais était venue, à l'âge de vingt ans, s'offrir à la Mère de Cazères qui commençait à peine à réunir quelques compagnes. Celle-ci, voyant qu'une retraite de huit jours semblait pénible à la jeune prétendante, lui proposa dans sa bonté maternelle de se mettre avec elle en solitude, et elle lui prépara ses méditations. Dieu agit puissamment sur cette âme qui n'aspirait qu'à l'amour, et la vocation d'Ursuline s'affermit en elle. *Ah!* disait-elle plus tard aux novices dont elle avait soin, *ce n'est pas un petit sujet de consolation pour celles qui enseignent la jeunesse de croire qu'il y autant d'Anges témoins de la peine qu'elles prennent dans cette laborieuse fonction qu'il y a d'enfants qui les écoutent. Quel courage leur doit donner l'auguste présence de tant de Princes!*

Elle fut mise avec les pensionnaires, et les édifia par ses aimables vertus. Les personnes qui ne connaissaient pas son nom l'appelaient *la Mère qui aime tant Dieu*, parce que tout dans sa personne transpirait, pour ainsi

[1] Ces deux ouvrages sont aujourd'hui très rares. Le premier a pour titre: *Abrégé de la vie et des rares vertus de la Sœur Anne de Beauvais, Religieuse de Sainte-Ursule*, dédié à la Reine Régente, par M. Pierre Villebois, Docteur en théologie, Conseiller et Prédicateur ordinaire du Roi: ... imprimé à Paris, l'an 1622. - Le R. P. Coret a présenté son récit sous ce titre: *Portrait des véritables amantes de Jésus-Christ, dans la personne d'Anne de Beauvais, religieuse de Sainte-Ursule*, publié à Lille, orné de plusieurs gravures à l'eau forte.

dire, l'amour divin. *Anne,* lui avait dit un jour Notre-Seigneur, *je t'ai choisie pour l'objet de mes complaisances: tu me seras unie et attachée inséparablement.* C'est sur la croix des infirmités que le bon Maître la mit le plus souvent. Lorsqu'on la plaignait de ses maux: *Voudriez-vous donc,* répondait-elle, *que je fusse éloignée de Dieu? Le repos de cette pauvre vie est de savoir souffrir.* Ecrivant à son frère, religieux Feuillant, qui était à Rome: *Je vous supplie,* lui mandait-elle, *de prier Dieu pour moi afin qu'il m'afflige toujours et que, par ces afflictions, il me donne sans cesse des témoignages de son amour.* Lorsque, au cours des fondations, on l'exhortait à veiller davantage sur sa santé, lui représentant que les médecins ordonneraient comme remède de la renvoyer dans son pays natal: *Ils m'ordonneront donc le Paradis,* soupirait cette bonne âme, *car je n'ai plus de lieu de naissance que celui-là.*

Les mépris lui étaient doux parce que Jésus en a été abreuvé lui-même: elle en reçut de bien sensibles, même de la part de personnes religieuses qui, la voyant dans un état si élevé d'oraison et d'union à Dieu, suspectaient sa vertu et la croyaient dans l'illusion. Mais la vénérée Mère de Cazères ne pensait pas ainsi: elle associa la Mère Anne de Beauvais à plusieurs de ses fondations, particulièrement à celle de *Saumur* où elle la laissa comme supérieure. Ses vertus jetèrent un vif éclat dans ce nouveau monastère et dans la ville. Lorsqu'elle enseignait la doctrine chrétienne, elle tirait des larmes de contrition et souvent, au sortir de là, des pécheurs jusque-là rebelles allaient faire des confessions

générales et se remettaient dans la bonne voie. C'est à Saumur qu'elle mourut saintement, le 10 juin 1620, à l'âge de trente-trois ans.

L'histoire d'Anne de Beauvais montre à quel point le Seigneur l'avait favorisée des dons gratuits qu'il se plaît à prodiguer à ses élus de choix; elle relate de nombreuses guérisons opérées après sa mort par son intercession. Anne possédait à un si haut degré le discernement des esprits qu'étant maîtresse des novices, elle désignait, malgré les apparences contraires, tel sujet propre à l'Institut et renvoyait tel autre sur lequel tout le monde semblait compter. Elle prédit l'assassinat du roi Henri IV, pleurant et gémissant sur un tel crime, essuyant les moqueries des personnes qui la croyaient dupe de quelque rêve, jusqu'à ce que la nouvelle en parvînt à Bordeaux où elle se trouvait alors. Elle annonça de même le mariage de Louis XIII avec l'Infante d'Espagne, Anne d'Autriche, longtemps avant qu'il fût conclu. Son frère la visitant un jour, lui dit que le roi, accompagné des deux reines, se rendait à Bordeaux, et que Leurs Majestés retourneraient à Paris sans passer par Libourne, où la Mère Anne avait été envoyée. « Cette résolution ne tiendra pas, répondit celle-ci: « Leurs Majestés viendront ici, et je vous assure que « j'aurai l'honneur de les voir ». Et la chose arriva comme elle l'avait prédit; notre Ursuline reçut le monarque et les princesses dans son couvent, et leur rendit ses respects.

« J'aimais tendrement ma sœur Anne de Beau-« vais, écrivait la vénérée Mère de Cazères (6 novem-

« bre 1621) à M. Villebois; et pour cela, nos séparations étaient bien dures et nous donnaient à l'une et « à l'autre l'occasion d'un bon sacrifice à Dieu. Vous « verrez en ceci mon imperfection; car je confesse que « jamais nous ne nous sommes séparées, allant aux fondations, sans beaucoup de larmes: et si je n'avais préféré le plaisir et le service de Dieu à ma propre satisfaction, j'aurais toujours gardé près de moi cette bonne « et sainte sœur ». Ainsi aiment les saints!

La Mère Françoise de la Croix fonda par elle-même dix-huit monastères, dans lesquels elle implanta son esprit, et qui à leur tour donnèrent naissance à un grand nombre d'autres, jusque dans les Pays-Bas et en Allemagne. On a peine à comprendre comment cette vaillante fille de sainte Angèle a pu suffire à tant de voyages, de travaux et de fatigues; elle apparaît comme l'ouvrière la plus active de cette époque si riche d'œuvres pour l'Ordre de Sainte-Ursule. Sa charité s'étendait d'ailleurs à tous les Instituts religieux, et les Carmélites entre autres lui durent de triompher de graves obstacles qui leur furent suscités, lors de leur établissement à Bordeaux.

Cette digne Mère avait une dévotion particulière pour le mystère de l'Incarnation et pour la Passion du Sauveur. Souvent on la voyait baiser une image de l'Enfant Jésus, qu'elle portait sur elle, en prononçant tout haut des oraisons jaculatoires qui témoignaient de sa foi et de son amour: *O grandeur rabaissée! O divinité obscurcie! O majesté cachée dans l'enfance!* Elle célébrait avec une spéciale dévotion la fête de l'Annoncia-

tion, et elle fut comblée de joie lorsque le Pape établit dans sa Congrégation l'usage de dire le Rosaire tous les jours. Souvent en le récitant elle était ravie hors d'elle-même. La considération des humiliations et des souffrances que Notre-Seigneur a endurées dans sa Passion l'enflammait d'une sainte haine et de mépris pour elle, si bien qu'elle ne parlait jamais de sa personne que sous le nom de *la misérable*.

Nous ne clorons pas ici sa sainte carrière, parce que, devant raconter plus au long, dans le tome suivant, l'histoire des fondations dont elle fut l'âme, nous la verrons, avec plus d'édification encore, arriver enfin à la suprême rencontre de l'Epoux, qui l'introduira aux noces éternelles.





CHAPITRE VIII.

Fondation de Dijon: Françoise de Xaintonge. Erection en monastère.

(1605-1619).

L plut à la divine Providence de choisir la ville de *Dijon,* capitale de la Bourgogne, pour implanter un fécond rameau de l'Ordre de Sainte-Ursule. Mlle Françoise de Xaintonge, qui fut l'instrument de cette œuvre de choix, appartenait à une noble famille de jurisconsultes, très attachée à la foi catholique. Son père était un des fidèles assidus de la paroisse St-Médard, où il se rencontrait avec le président Frémyot, père de sainte Jeanne de Chantal, alors Maître des Comptes et habitant à peu de distance de l'hôtel de Xaintonge.

Notre Françoise, née en 1578, était la dernière de plusieurs enfants de bénédiction. Sa sœur Anne, plus âgée qu'elle de dix ans, méprisa de bonne heure le monde qui lui souriait, et commença à s'adonner à l'enseignement des petites filles du peuple. Ainsi, dans cette belle vocation, précédait-elle sa cadette, la stimulant par ses exemples. « Lorsque, de la demeure paternelle qui

« touchait le nouveau collège des Jésuites, Anne voyait « défiler dans un ordre parfait les mille élèves des Pè« res, soit pour se rendre dans leurs classes respectives, « soit pour aller se récréer, elle admirait ces généreux « éducateurs qui se servaient des sciences humaines « comme d'un innocent appât, pour gagner la jeunesse « à Jésus-Christ. Pourquoi, se disait-elle, n'y aurait-il « pas quelque chose de semblable offert aux jeunes fil« les? ».[1] Cette pensée allait orienter toute sa vie, et la rendre capables des plus héroïques sacrifices.

Pendant que, poussée par une voix intérieure et guidée par les Rév. Pères Jésuites, Anne de Xaintonge commençait à Dole, en Franche-Comté, vers l'an 1596, la Congrégation enseignante qu'elle rêvait, Françoise, qui n'avait que seize à dix-sept ans, apprenait à se dégoûter du monde. Sa vocation à la vie religieuse s'était accentuée pendant la terrible lutte de famille qu'Anne avait dû soutenir pour suivre la sienne. Mais, craignant d'augmenter la douleur de ses parents, elle n'osait s'en ouvrir à eux et subissait la vie mondaine qu'on lui imposait pour la conduire à une alliance digne de son rang. Sur ces entrefaites, les Carmélites espagnoles, conduites par la vénérable Mère Anne de Jésus, vinrent s'établir à Dijon (septembre 1605), ce qui lui donna l'espoir de réaliser, parmi cette troupe d'élite, ses désirs de vie religieuse.

Mais M. et Mme de Xaintonge ne voulurent rien entendre à une telle réclusion de leur fille et la gardè-

[1] *Anne de Xaintonge et les Ursulines au comté de Bourgogne*, par M. l'abbé J. Morey (Introduction).

rent près d'eux. Le meilleur réconfort que reçut Françoise fut de retrouver pour quelque temps sa chère Anne, que la maladie avait atteinte à Dole et qui, cédant à l'injonction paternelle, venait à Dijon refaire ses forces. Les deux sœurs se comprirent mieux que jamais. Anne, après avoir mûrement réfléchi et consulté Dieu, engagea sa cadette à se consacrer comme elle à l'éducation chrétienne des jeunes filles et à faire ainsi dans sa ville natale ce qu'elle-même cherchait à réaliser à Dole.

Une première compagne, *Hélène Guélaud,* suivie bientôt de quelques autres, formèrent avec Françoise, qui avait alors vingt-sept ans, le noyau de la famille Ursuline de Dijon. Encouragées par le Père Genty, jésuite, qui les guidait dans leur tâche, elles allaient, comme les premières filles d'Angèle Merici, instruire les enfants, visiter les pauvres et les malades. Chacun s'étonnait dans Dijon de voir des personnes de condition s'abaisser à tenir école et se rendre, sous la pluie et dans la boue, à leurs offices de charité. Lorsqu'elle passaient par les rues, on les regardait avec mépris, les petits enfants les injuriaient; ce qui ne les troublait nullement, tant elles étaient pénétrées des maximes évangéliques: *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. ...* Elles demeuraient chacune chez leurs parents, et lorsqu'elles voulaient conférer ensemble, le rendez-vous était à l'hôtel de Xaintonge. Mais bientôt le père et la mère, humiliés de toutes les confusions qu'essuyait leur fille, lui interdirent, ainsi qu'à ses compagnes, l'entrée de la maison paternelle.

La Providence obligeait de cette manière nos futures Ursulines à se séparer du monde, à vivre en communauté et à chercher une demeure où elles eussent la facilité d'exercer les fonctions qu'elles avaient choisies. Bien qu'elle n'eût pas le moyen de payer une location, faisant fond sur Celui qui pourvoit aux lis des champs et aux oiseaux de l'air, Françoise abrita sa petite troupe dans un pauvre logis, dont le loyer s'élevait à cinquante-quatre livres par an: c'était beaucoup pour qui n'avait rien. « Ces bonnes filles s'y retirèrent, disent les Chro-« niques, dans la nuit de Noël 1605, après avoir ouï la « Messe de minuit, et logé dans leur cœur le saint En-« fant Jésus, lequel les enflamma tellement du feu de « son amour que, sans l'avoir prémédité, elles firent « chacune vœu de chasteté perpétuelle, et ensuite elles « prirent possession de la pauvreté et de l'humilité de « ce divin Enfant; car leur maison était en vérité « l'image de l'étable de Bethléem, dénuée de toute com-« modité. M. de Xaintonge ayant appris leur détresse « ne put retenir l'émotion de son cœur paternel, et leur « envoya de la nourriture: sans ce secours, elles eussent « fait un jeûne rigoureux en ce beau jour de Noël! La « joie avec laquelle Françoise et ses filles reçurent cette « première aumône ne peut s'exprimer; ce leur fut une « marque que le divin Enfant Jésus se chargeait de « pourvoir à leurs besoins qui étaient extrêmes ».

Les Sœurs obeservaient, autant qu'il leur était possible, la Règle de la Bienheureuse Mère Angèle, qu'elles avaient fait venir d'Italie, avec la Vie de cette sainte Fondatrice, afin de se mouler sur ses exemples et sur

ses préceptes. Elles avaient obtenu l'approbation de Mgr Descares, Evêque et duc de Langres, [1] « pour éta-« blir dans Dijon, sous le patronage de sainte Ursule, une « société semblable à celles d'Italie et de Dole ». D'autre part, le corps-de-ville et les magistrats témoignaient beaucoup de zèle pour l'avancement de cette institution, disant qu'elle n'était pas moins utile pour les femmes que la Compagnie de Jésus pour les hommes. Enfin le roi Henri IV accorda aux Sœurs des Lettres patentes par lesquelles « Sa Majesté leur octroyait tous les pri-« vilèges dont les anciens religieux jouissent dans le « Royaume, en considération de l'utilité que ses sujets « tireraient de la fondation et pour obliger ces bonnes « filles à continuer leur dessein ».

Les classes furent en peu de temps si remplies qu'il devenait impossible d'y recevoir le grand nombre d'éco-lières qui se présentaient. Cela obligeait nos Ursulines de prier incessamment le Père de famille d'envoyer des ouvrières pour travailler avec elles à sa vigne; il les exauça, en dirigeant vers leur modeste couvent plusieurs postulantes, parmi lesquelles *Mlle de la Véfure* dont nous avons plus haut fait l'éloge, avec celui de quelques Sœurs congrégées.

Au cours de ces débuts, bien occupés cependant, Françoise trouva moyen d'aller à son tour visiter sa sœur à Dole, où nous la trouvons en juin 1606. « Elle y « passa plusieurs mois, apprenant d'Anne qui, depuis dix

[1] La ville de Dijon n'avait pas encore d'évêché et faisait partie du diocèse de Langres.

« ans, s'était fort perfectionnée dans l'enseignement, les « divers ouvrages d'agrément et d'utilité, ainsi que les « meilleures méthodes pour élever les enfants et les diri- « ger selon leurs aptitudes. Elles s'appliquait surtout à « étudier et à copier sa sainte sœur, que l'épreuve et la « fidélité à la grâce avaient élevée à un si haut degré de « perfection.

« Quel touchant tableau nous présentent ces deux « sœurs, toutes deux Fondatrices. Si déjà, lorsqu'elles « sont purement naturelles, les intimités de famille ont « un si grand charme, quelles suavités ne doivent-elles « pas exhaler quand elle s'achèvent dans les douceurs « de l'amour divin! Ensemble, Anne et Françoise mé- « ditent la vie de la Bienheureuse Angèle et lui emprun- « tent les pieuses industries qui l'aidaient à inspirer la « vertu à ses filles. Ensemble, elle se pénètrent du « zèle d'Ignace, de François-Xavier, pour la plus grande « gloire de Dieu et le salut des âmes. L'amour brûlant « de Thérèse de Jésus, dont le nom était alors dans « toutes les bouches, embrase leur cœur. Plus que « tout cela encore, l'exemple de sainte Ursule, la vierge « martyre, enflamme leur courage; et, pour se rendre « dignes de marcher sous son étendard, elles se sen- « tent capables de tous les *martyres* imposés par leur « vocation ».[1]

Ainsi la fondation de Dole eut-elle pour première mission d'affermir l'ébauche primitive de Dijon. Toutefois, ces deux œuvres ne se fusionnèrent pas. La pre-

[1] *Anne de Xaintonge* par M. l'abbé J. Morey, tome I, p. 360.

mière, dite *Compagnie de Sainte-Ursule de la Franche-Comté,* eut ses Constitutions à part, modelées de très près sur celles de la Compagnie de Jésus, et jamais, ni alors, ni depuis, elle n'adopta la clôture. Mais le point de départ est identique, et l'on ne saurait jamais assez admirer le choix divin qui, dans la même famille, marque si fortement de la vocation enseignante qu'elles inaugurent, soit à Dole, soit à Dijon, les deux admirables sœurs de Xaintonge.

De retour dans sa ville natale, Françoise put enfin bâtir une école, grâce aux largesses d'un gentilhomme qui se disposait à entrer en religion. La chapelle des Ursulines avait jusque-là servi de salle de classe, en sorte qu'on n'y pouvait conserver la sainte Eucharistie: désormais ce trésor leur était assuré. Le Vicaire général de l'Evêque de Langres reçut en 1611 les vœux simples des neuf plus anciennes Sœurs, et la fondatrice accepta enfin le titre de Supérieure qu'elle avait toujours refusé jusqu'alors.

« En ce temps-là, dit un ancien manuscrit conservé « à Dijon, [1] le grand évêque de Genève, saint François « de Sales, prêcha dans notre cathédrale l'Avent et le « Carême, et, pour marque de l'affection qu'il portait « au nouvel Institut de Sainte-Ursule, il choisit la mai- « son des Ursulines pour y faire des conférences spiri- « tuelles aux dames dévotes de la ville ... Il prenait un « singulier plaisir de traiter avec ces bonnes Sœurs, à

[1] Cité par M. l'abbé J. MOREY, *Anne de Xaintonge,* tome II, p. 91.

« cause qu'elles étaient fort intérieures et éclairées dans « les voies de Dieu sur les âmes ».

Cependant les libéralités continuant d'arriver, Françoise vendit sa maison de la paroisse St-Médard et en acheta une plus vaste avec un terrain, sur la paroisse St-Michel, non loin des remparts de la ville. C'est là que l'on bâtit depuis le monastère des Ursulines. Lorsque cette demeure fut à peu près aménagée, les Sœurs y transportèrent leur communauté, ce qui se fit au milieu d'un concours et d'une pompe extraordinaires. Peut-être la famille de Xaintonge et ses alliés parlementaires invitèrent-ils Françoise à donner à la translation cette solennité qui mettait leurs maisons en relief? L'Evêque de Langres annonça la fête; Parlement, Chambre de ville et autorités y assistèrent. Les huissiers de la Cour étaient chargés de contenir la foule qui se pressait dans les rues.

Les religieuses se rangèrent en une belle procession, accompagnées d'un grand nombre de leurs élèves. L'une de ces enfants, ainsi que nous l'avons raconté en parlant de l'extension du culte de sainte Angèle, représentait la Vierge de Brescia, déjà honorée en France, quoiqu'elle ne fût pas encore béatifiée.

« Venait ensuite, disent les Chroniques, le grand « Prieur de St-Bénigne, Supérieur des Ursulines, portant le Saint-Sacrement, accompagné de plusieurs « ecclésiastiques revêtus de surplis et de six jeunes enfants, vêtus en anges, tenant en leurs mains des flambeaux et des encensoirs. Derrière eux suivait un autre « ange qui portait la palme de sainte Ursule. Immédia-

« tement après lui allait sainte Ursule, tenant en sa « main un cœur et des flèches pour indiquer l'ardeur « de son amour et le genre de son martyre; elle était « magnifiquement vêtue, et son manteau, tout semé de « perles et de diamants, était soutenu par quelques an- « ges qui l'escortaient. Onze filles, presque aussi bien « ajustées, la suivaient de près, ayant chacune deux an- « ges à leurs côtés, et représentant les onze mille ama- « zones qui combattirent si généreusement sous les « enseignes de sainte Ursule. L'éclat des pierreries « éblouissait les yeux, et il semblait qu'en cette pompe « fût vérifiée la parole de l'Ecriture que ceux qui ensei- « gnent brilleront comme des étoiles.

« Quant aux Ursulines, chacune était conduite par « deux dames des plus qualifiées de la ville, lesquelles, « avec des flambeaux allumés dans les mains, se rendi- « rent à la chapelle de leur nouvelle maison où le Saint- « Sacrement fût posé avec beaucoup de magnificence ... ».

« Cette fête splendide, ajoute l'historien d'Anne de « Xaintonge, produisit un résultat tout opposé à celui « que l'on en pouvait attendre. A la vue de ces costumes « fastueux, de ces diamants, de ces pierreries *obscurcis-* « *sant le soleil,* le peuple de Dijon s'en allait disant: « " Comme elles sont riches, les Sœurs de Sainte-Ursule! « Les voilà qui achètent un grand terrain et vont bâtir « une maison; de plus, elles habillent leurs écolières « comme des reines et des duchesses; vraiment, elles « n'ont besoin de rien! ,, ». A partir de ce moment, les libéralités cessèrent, et nos Ursulines, dont l'acquisition était à peine payée et qui n'avaient plus rien pour

bâtir, vécurent pendant deux ans dans une extrême disette: mais la pauvreté trouvait toujours bon accueil parmi ces vierges ferventes.

La Providence vint à leur aide par une voie inattendue. *Mme de Sanzelle,* fille de M. de Montholon, garde des sceaux, étant venue de Paris à Dijon, sur l'avis de Mme Acarie qui l'assurait que Dieu se servirait d'elle dans cette ville pour quelque bonne œuvre, alla voir la Mère Françoise de Xaintonge et s'affectionna à son couvent. Après avoir prié et fait prier les Sœurs pour connaître la volonté du Seigneur, elle se donna, elle et la plus grande partie de sa fortune, à la communauté de Sainte-Ursule, dont elle devint la bienfaitrice et fondatrice temporelle, ainsi que Mme de Sainte-Beuve, dans le même temps, du couvent de Paris. Cette vertueuse dame paya les dettes de ses protégées, leur fit construire de nouveaux bâtiments, et vécut de longues années près des religieuses qui lui étaient comme une seconde famille.

Lorsqu'il fut question d'ériger cette maison en monastère, Mme de Sanzelle poussa fortement la Supérieure dans ce sens. Ayant pesé toutes choses et pris l'avis de plusieurs théologiens, aussi bien que les suffrages des Sœurs, la Mère de Xaintonge rédigea la supplique qui devait être envoyée à Rome par l'entremise de l'Evêque diocésain. Ce prélat engagea le confesseur de la maison, Charles Albéron, à partir lui-même pour l'Italie; mais étant arrivé à Rome, ce bon prêtre éprouva tant de lenteurs de la part de la cour romaine, qu'il perdit presque courage. Afin d'utiliser ces mois d'attente, il alla visiter à Brescia le tombeau de la Bienheureuse Mère

Angèle et implorer son secours. La Supérieure générale de la Compagnie de Sainte-Ursule vit avec plaisir ce prêtre français, pensant qu'il venait d'au-delà des Alpes pour rendre hommage à la sainte Fondatrice. On conduisit le pèlerin à l'église de Sainte-Afre, où il vénéra le corps de la Bienheureuse, demeuré en état parfait de conservation. Il en fit faire le portrait qu'il rapporta à ses filles de Dijon, lesquelles depuis ont montré un zèle tout particulier pour hâter la béatification de leur sainte Mère. A son retour dans la ville éternelle, l'abbé Albéron trouva les difficultés aplanies, et le 23 mai 1619 le Pape Paul V signait la Bulle désirée.

L'Evêque de Langres, Mgr Zamet, la promulgua au mois d'août suivant: il en donna lecture à haute voix, en français, dans la chapelle des Ursulines, après la messe qu'il y avait célébrée. Cette lecture fut suivie d'un éloquent discours sur les nouvelles obligations que les Sœurs allaient contracter; puis le prélat s'approcha de la grille où la Mère de Xaintonge s'était placée avec onze de ses filles. Il leur remit l'habit monastique et leur imposa les noms qu'elles avaient adoptés. Comme, à raison des circonstances, il les dispensait d'un second noviciat, elles prononcèrent aussitôt les *quatre vœux* solennels, conformément à leurs nouvelles Constitutions. Le *Te Deum*, soutenu par la musique de la principale église de la ville, clôtura la cérémonie, à laquelle toute la cité avait pris part.

La fondatrice, désormais Françoise de la Trinité, humble comme tous les saints, voulait se démettre du

supériorat et rentrer dans les rangs des simples religieuses: l'Evêque ne le permit pas, et lui enjoignit de garder sa charge, au moins pendant trois ans. Le monastère prit un développement rapide. L'éducation que l'on y recevait était telle que les familles de la plus haute société, aussi bien que celles de la bourgeoisie, pensaient ne pouvoir mieux faire que de l'assurer à leurs filles. La supérieure de Dijon profitait sans doute des conseils de sa vénérée sœur aînée qui, dans sa tâche d'éducatrice, s'efforçait de calquer du plus près possible la *Ratio studiorum* de la Compagnie de Jésus, substituant ainsi d'heureuses méthodes à la routine qui, à Dole comme à Dijon, comme partout en ce temps, faisait loi dans les petites écoles.

On y réunissait, par exemple, toutes les élèves dans un même local, et les Ursulines avaient dû débuter ainsi. Le passage suivant des instructions faites par la Mère Anne à ses premières Sœurs en est la preuve:

« C'est un spectacle qui donne du plaisir, dit-elle, de « voir dans une même salle un grand nombre de filles, « vieilles et jeunes, assises sur des bancs où sont les « écolières qu'on leur a assignées; nos Sœurs les pren- « nent successivement les unes après les autres, pour « les choses affectées au rang où elles sont. Le grand « âge des unes modère et retient le feu des autres, et « l'ardeur de celles-ci réveille le zèle de celles-là, que « l'âge ferait peut-être languir. Aucune Sœur n'est dis- « pensée de l'instruction, et dès lors que l'heure est « venue, toutes se rendent dans cette salle où elles se « partagent en différents bancs qui font différentes clas-

« ses. Une d'elles veille sur toutes, et a le nom de *pré-*
« *fectrice,* parce qu'elle remplit à peu près les fonc-
« tions de préfet dans un collège. Encore n'est-elle pas
« exempte d'instruire; mais elle n'est attachée à aucune
« classe particulière. Voilà l'ordre général que nous
« avons établi ». [1]

Cet ordre, bien qu'édifiant, présentait mille inconvénients, que l'on subissait, croyant ne pouvoir faire mieux. Dès que les locaux permirent aux Ursulines la séparation par classes, elles accomplirent cet heureux progrès.

La Mère Françoise de la Trinité avait déjà fondé plusieurs monastères hors de Dijon, lorsque Dieu rappela à lui (8 juin 1621) sa sœur aînée, qui mourut à Dole, comblée de mérites et de vertus. Le Seigneur, après les avoir unies dans les mêmes vues, s'était plu ensuite à diversifier leurs œuvres, qui d'ailleurs se sont perpétuées de siècle en siècle. La sainte Eglise poursuit en ce moment le procès de Béatification de la vénérable Mère Anne de Xaintonge, dont le crédit près de Dieu s'est affirmé par de nombreux miracles.

Quant à la cadette, elle continua, avec une merveilleuse diligence, à pourvoir aux nombreux établissements qu'on lui demandait de toutes parts. Le bon Maître, la traitant en âme forte, récompensait son zèle par la participation de son calice. « Outre les maladies dont toute
« sa vie fut accompagnée, il l'éprouva, lisons-nous dans
« les Chroniques, par de rudes tentations, qu'elle décou-
« vrit par humilité à ses plus familières lorsqu'elles la

[1] *Anne de Xaintonge* par l'abbé J. MOREY, tome II, p. 63.

« consultaient dans leurs propres difficultés. L'auguste « Sacrement de l'autel qui faisait toutes ses délices était « aussi le sujet de ses cantiques spirituels; elle en a « composé quelques-uns à son honneur, comme aussi du « Saint-Esprit et du Saint Nom de Jésus, lesquels expri- « ment naïvement les opérations du divin amour dans « son âme ».

Cette digne fondatrice put voir de son vivant une vingtaine de monastères issus de celui de Dijon, tous fournis de bons sujets, mais pauvres en général; c'était ce qu'elle souhaitait à ses filles. *La vraie richesse des maisons religieuses,* aimait-elle à leur dire, *est fondée principalement sur la confiance en Dieu et sur les secours du Ciel.* La Providence avait marqué dans le couvent de Troyes la fin de sa sainte vie.

Elle s'y trouvait au commencement de novembre 1639 et avait assisté à l'office du chœur le jour des Morts; mais le lendemain elle demanda le saint Viatique dans sa chambre, et même l'Extrême-Onction. Les religieuses étaient dans la dernière surprise, aucun signe de maladie dangereuse ne se faisant voir encore. La cérémonie achevée, on entendit la vénérable Mère conjurer la supérieure de lui accorder une autre fois la sainte Communion après minuit: elle sentait que l'heure approchait et, comme elle avait souvent demandé à Dieu de mourir un jour de communion, elle suppliait qu'on lui ménageât cette grâce. A peine eut-elle reçu le Pain des anges qu'elle parut sommeiller, et elle resta en cet état jusqu'à quatre heures du matin. Revenue à elle, la mourante pria une sœur de remercier de sa part Notre-Sei-

gneur, pendant un an, de la dernière communion qu'il venait de lui accorder, et elle expira ensuite, sur les sept heures du matin, dans la soixantième année de son âge, en la fête de saint Charles Borromée à qui elle avait toujours eu une dévotion spéciale.

Nous clôrons ici, avec ce premier volume de notre ouvrage, l'histoire générale des fondations Ursulines qui marquèrent le commencement du XVIIe siècle.

Les monastères dont nous venons de retracer les débuts: *Paris, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Dijon,* auxquels nous pourrions ajouter ceux de *Tulle,* d'*Arles,* d'*Avignon,* également favorisés de Bulles particulières, transmirent aux maisons sorties de leur souche les privilèges accordés par Rome. Voilà donc autant de points centraux qui ont rayonné non seulement en France, mais dans toutes les parties du monde.

Cependant aucun rapport de dépendance ne fut statué avec le monastère d'origine: chacun demeura immédiatement sous la juridiction épiscopale. Au sein de ces groupes, dits *Congrégations* de *Paris,* de *Lyon,* de *Bordeaux,* etc., il n'y eut, comme marque distinctive, que certains usages et coutumes, établis suivant les circonstances de temps et de lieu. Malgré les différences de détail d'une Congrégation à l'autre, et bien que les maisons eussent peu de liens de communication, il y a toujours eu en tous pays une singulière unité d'esprit parmi les Ursulines. Deux traits particuliers semblent les caractériser.

D'abord, la *simplicité,* soit dans leur manières - car elles ne furent jamais, et ne sont pas davantage aujourd'hui de grandes dames - soit dans leur piété et dans la formation qu'elle donnent sous ce rapport à leurs élèves. Ce dernier témoignage leur a souvent été rendu par d'éminents ecclésiastiques, à même d'en juger. Le second trait distinctif, c'est la *note maternelle* qu'elles ont imprimée à leur système d'éducation.

Tel est l'air de famille des Ursulines. Filles de la grande et humble sainte Angèle, qui reçut pour son sexe les prémices de la vocation enseignante, elles tiennent de leur Mère cette précieuse marque d'unité. Mais cela ne suffit pas, et nous entendons, dès le XVIIe siècle, des âmes d'élite soupirer après une plus complète union au sein de l'Institut. Ce vœu est aujourd'hui en voie de réalisation, par l'*Union Romaine canonique* qui groupe une bonne partie de la grande famille Ursuline, ainsi que nous le dirons en terminant l'*Histoire de l'Ordre.*

Il nous semble qu'après avoir parcouru la Vie de la Bienheureuse Fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule, après avoir vu son Institut élevé à l'état d'Ordre religieux, on ne peut que suivre avec intérêt le prodigieux développement de l'œuvre arrivée à maturité.

Cette diffusion sera l'objet d'un second volume.

———••———

APPENDICE



APPENDICE

I.

Souvenirs ou avis de sainte Angèle.

« *Angèle, indigne servante de Jésus-Christ, à ses très chères filles et sœurs assistantes et directrices de la Compagnie de Sainte-Ursule.*

« Que la grâce et la vertu du Saint-Esprit soient avec vous pour que vous puissiez soutenir avec courage le poids de vos charges, vous acquitter fidèlement des devoirs qu'elles vous imposent, et mériter les grandes récompenses que le Seigneur destine à celles qui lui seront fidèles!

« Ne négligez rien pour l'avancement spirituel des chastes épouses de Jésus-Christ qui vous sont confiées; veillez à leur conservation avec une maternelle sollicitude. L'ennemi du salut, comme un loup dévorant, ne manquera pas de s'attaquer à ce cher troupeau; ayez donc incessamment recours à Dieu, implorez son assistance victorieuse pour conduire et maintenir vos sœurs dans les voies de la vertu. Je ne saurais trop vous recommander de faire d'elles grande estime: cette estime sera la mesure de l'amour qui vous unit à elles. Plus vous les considèrerez, plus aussi vous les aimerez; et plus votre amour sera fort, plus vous vous appliquerez à conserver le trésor que le Seigneur commet à votre garde.

« N'est-ce pas de sa part une grâce spéciale que la préférence qu'il vous a donnée en vous appelant à la direction de notre Compagnie? Bénissez-le donc chaque jour d'un bienfait qui vous est si glorieux, et songez à répondre aux desseins de sa Pro-

vidence sur vous. Mais surtout ne vous découragez pas, quand même vous croiriez ne point posséder toutes les qualités nécessaires à vos emplois. Celui qui vous y a appelées ne saurait vous abandonner, et, dans vos besoins, il daignera vous tendre une main secourable. Faites seulement ce que vous pourrez, et priez Dieu de suppléer par sa bonté à tout ce qui paraîtra vous manquer. Pour moi, je vous conjure, par la passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et par les mérites de sa très sainte Mère, de recevoir avec soumission les avis que je vais vous donner, de les mettre en pratique, de ne vous en écarter jamais. C'est mon dévouement qui me les a inspirés, et ils seront, après ma mort, un témoignage inaltérable de ma tendre affection pour toute la Compagnie.

Premier Souvenir. - « Le premier avis que je veux vous adresser, mes très chères sœurs en Jésus-Christ, c'est de travailler sans relâche à vous rendre humbles, et de vous persuader que, loin d'être dignes du rang de supérieure et de conseillères, ainsi que vous le pouvez devenir, vous n'êtes au contraire que les indignes servantes de vos compagnes, que vous avez besoin d'être conduites et présidées plus que la moindre d'entre elles, que vous ne méritez sur elles aucune préférence. Si vous parvenez, sans les avoir brigués, à quelques emplois dans la Compagnie, songez à faire bon usage de votre autorité, et ne vous y distinguez que par de plus humbles sentiments de vous-mêmes.

« Ici se présente à vous le plus admirable des modèles. Jésus lui-même, qui, maître souverain de l'univers, disait néanmoins n'être pas venu pour commander, mais bien pour obéir. Et il dit ailleurs: *Que celui qui sera parmi vous le plus élevé, se regarde comme le serviteur de tous*. Ne vous prévalez donc point de vos talents ni de votre mérite prétendu: qu'avez-vous, en réalité, que vous n'ayez reçu de l'auteur de toutes choses? Dieu, qui dès le commencement a tiré le monde du néant, a opéré en vous de la même manière, lorsqu'il vous fit ce que vous êtes. Ah! vous n'étiez rien, et il a agi sur ce rien quand il a mis en vous quelque chose. C'est vouloir qu'il nous abandonne que de nous attribuer ce qu'il y a de bon en nous. Il faut ne rien être à ses propres yeux pour devenir un instrument entre les mains du Créateur. Voulez-vous ne cesser jamais de lui être agréables, vous ne devez aussi jamais oublier que vous n'êtes absolument que ce

que sa main vous a faites; que vous ne pouvez rien que par sa grâce et que vous ne réussirez que là où il aura mis sa bénédiction.

« Voilà, mes chères sœurs, la juste idée que vous devez avoir de vous dans les offices les plus élevés. Regardez-vous comme si vous étiez les dernières de la Compagnie: et ainsi vous mériterez que Dieu vous élève en proportion de votre abaissement volontaire. Bien que Souverain Pontife, St Grégoire-le-Grand ne voulait porter que le titre de serviteur des serviteurs de Dieu.

Second Souvenir. - « Vous serez affables et bienveillantes envers vos filles. Vous n'aurez envers elles d'autre principe de conduite que l'amour de Dieu, le zèle pour les âmes, soit que vous les avertissiez, soit que vous leur donniez des conseils, soit que vous les exhortiez à la piété, soit que vous vous efforciez de leur faire éviter le mal. Croyez bien que la bonté vous fera plus obtenir que les réprimandes aigres et sévères, quand il ne sera pas indispensable de recourir à celles-ci; ce qui doit arriver rarement, et non point avec tout le monde.

« C'est la charité qui dirige tout vers l'honneur de Dieu et l'avantage des âmes; c'est elle qui vous enseignera la discrétion et le discernement; d'elle seule on apprend à être tantôt indulgent, tantôt sévère, suivant les circonstances. Si vous rencontrez un cœur timide, porté à la défiance, relevez-le, donnez-lui du courage, faites-lui apprécier la divine miséricorde, élargissez-le pour y verser l'abondance des consolations. Aux présomptueuses au contraire, à celles qui n'ont pas assez de défiance d'elles-mêmes, ni de crainte de la justice de Dieu, rappelez les enseignements austères de la foi, l'horreur du péché et la facilité avec laquelle il se glisse dans nos actions. Nous vivons entourés de pièges et de périls, et il faut être toujours en crainte, l'Ecriture ayant dit: *Heureux celui qui craint le Seigneur.*

Troisième Souvenir. - « Restez fidèlement soumises aux Supérieures, à celles qui me succèderont. C'est justice. Accomplissez vos devoirs dans cet esprit d'obéissance, et non parce qu'il vous plaît d'agir ainsi. C'est à moi-même que vous obéirez alors, et en m'obéissant vous obéirez à Jésus-Christ, de qui la miséricordieuse bonté m'a choisie pour être, vivante ou morte, la mère de cette Compagnie, encore que de moi-même j'en fusse très indigne. Et non seulement il m'a élue pour cette œuvre, mais

il m'a donné la grâce de l'accomplir, et de gouverner selon sa sainte volonté. Que s'il survient quelque motif raisonnable d'agir contre l'ordre des Supérieures, ou de les reprendre elles-mêmes, faites-le avec respect et convenance; et, si elles ne vous écoutent pas, restez patientes, sachant qu'il faut aimer nos mères, qu'elles aient ou non des défauts. Supportez-les; gardez-vous de vous plaindre, de murmurer, de mal parler de ces Supérieures devant qui que ce soit, et encore moins devant ceux qui dépendent de vous. Soyez jalouses de l'honneur et du respect qui leur est dû.

« Dieu ordonne d'honorer un père et une mère selon la chair: combien plus devront être honorés les parents spirituels! Faites donc en sorte que vos subordonnées ne s'écartent point de cette règle de conduite. Vous penserez en vous-mêmes, si les Supérieures sont indulgentes et bonnes, que vous ne méritez pas de les avoir telles, et, si elles sont sévères, que vous avez mérité pis que cela. - Si pourtant vous avez contre elles quelque légitime raison de plainte, vous pourrez en conférer avec des personnes pieuses et discrètes; et si vous connaissiez avec certitude qu'elles nuisent au salut de vos petites élèves, il n'y aurait plus aucun égard à conserver; mais agissez toujours après mûre réflexion et conseil des sages.

Quatrième Souvenir. - « Vous serez vigilantes et attentives sur la conduite de vos filles, au courant de tous leurs besoins spirituels et temporels. Privez-vous plutôt vous-mêmes que de les laisser manquer. Si vous n'avez pas de quoi les soulager, ayez recours à vos protectrices et mères temporelles; exposez-leur avec ingénuité votre indigence, et ne craignez point de leur être importunes: car je connais leur bon cœur, leur générosité. Agissez auprès d'elles en mon nom. Ah! mes sœurs, si quelqu'une de nos filles venait à périr par votre négligence, il vous en serait demandé compte au jour du jugement. Demeurez convaincues que Dieu ne manquera pas de pourvoir à vos nécessités corporelles et spirituelles, tant que vous-mêmes ne manquerez point à vos obligations. C'est lui qui a créé cette Compagnie: il ne l'abandonnera pas, puisqu'il est écrit: *Jamais je n'ai vu le juste abandonné, ni ses descendants réduits à chercher leur pain.*

Cinquième Souvenir. - « Proposez-vous, quand vous en aurez le temps et la commodité, particulièrement les jours de fêtes, de

visiter vos filles, qui sont aussi vos chères sœurs, leur faisant amitié, vous informant comment elles vont; les consolant, les animant à persévérer dans les voies où elles sont entrées, afin qu'elles recherchent les seules joies saintes et les biens célestes, et ne souhaitent que le repos du paradis, les triomphes éternels, au lieu des avantages périssables de ce monde trompeur, où il n'y a ni vraie allégresse ni vrai contentement, mais des songes, des travaux, des déceptions de toute sorte. Dites-leur bien qu'elles doivent se conduire chez elles en toute régularité, prudence, modestie, sobriété. Qu'elles prennent leur nourriture parce que cela est nécessaire et que Dieu le veut, et non pour satisfaire l'appétit naturel. Qu'elles soient réservées jusque dans le sommeil, n'en prenant que ce qui est indispensable à la santé; réservées dans le rire même, dans la conversation, qui ne doit rouler que sur ce qui est licite et honnête.

« Recommandez-leur la prudence dans les paroles, la sagesse et la bonté dans les discours, la suavité et la concorde avec tous. - Vous leur recommanderez de ma part, en quelque lieu qu'elles se trouvent, de donner l'édification, d'être obéissantes et dociles envers les Supérieures, conservant invariablement la paix. Qu'elles soient humbles, bienveillantes, des modèles de charité et de patience dans toutes leurs actions et leurs paroles: c'est par la patience et la charité qu'on assujettit le démon.

« Lorsque vous ferez la visite de vos sœurs, je vous charge de les saluer et de leur serrer la main de ma part. Recommandez-leur encore d'être solidement unies dans l'observance de notre règle: il est essentiel, par-dessus toute chose, qu'elles fassent honneur au Seigneur Jésus, à qui elles se sont vouées sans partage, et qu'elles placent leur confiance et leur amour en Dieu, et non en aucune créature. Réconfortez-les, excitez-les à une sainte joie; *donnez-leur cette bonne nouvelle que je vous annonce à vous-mêmes de la part de Jésus-Christ et de sa divine Mère,* qu'il nous faut tressaillir d'allégresse parce que, dans le ciel, à chacune de nos sœurs est préparée une couronne spéciale de bonheur et de gloire, à la condition qu'elles demeurent fermes dans leurs résolutions et fidèles à la règle. Qu'elles n'aient point de doute là-dessus, malgré les peines et les ennuis qui surviendront: ennuis et peines ne sont que d'un moment et se changeront en joie. Les souffrances de ce monde ne sont rien en comparaison des biens du ciel.

« Qu'elles tiennent pour très certain qu'elles ne seront jamais abandonnées dans leurs nécessités, et que Dieu y pourvoira merveilleusement. Que l'espérance vive donc toujours en elles. Combien de personnes riches, de reines, de grandes dames, au milieu de leur opulence et de leur grandeur, ne peuvent trouver de repos, à cause de leur extrême besoin spirituel, pendant que les pauvres assistés par elles ressentent consolation et courage!

« Et maintenant, ajoutez que, pour moi, *je suis plus vivante parmi elles que lorsqu'elles me voyaient des yeux du corps; que je les vois et les connais mieux, et que je veux et puis mieux les secourir. Je suis continuellement avec elles, en compagnie de mon divin Epoux,* ou plutôt de notre Epoux à toutes: qu'elles ne perdent donc jamais confiance. - Vous, mes sœurs, élargissez la mesure des promesses: elles ne seront point démenties par les faits; et attachez-vous à soutenir celles de notre Société que vous verrez tristes, inquiètes, tourmentées, hésitantes.

« Dites-leur, enfin, dites à toutes, qu'elles ne désirent point de me voir sur cette terre, mais au ciel, au ciel où est notre amour Jésus. Qu'elles dirigent de ce côté leurs espérances, et s'élèvent au-dessus de ce siècle visible. Que Jésus leur soit l'unique trésor, l'unique ami; Jésus qu'il ne faut point chercher ici-bas, mais dans les hauteurs du ciel, à la droite du Père, ainsi que l'exprime l'Apôtre: *Si vous êtes ressuscités avec Jésus, cherchez et goûtez les choses du ciel, non celles de la terre.*

Sixième Souvenir. - « Vivez et comportez-vous de telle sorte que vous soyez le miroir de vos filles, et ce que vous désirez qu'elles fassent, faites-le les premières. Et comment pourriez-vous les avertir, les reprendre, d'un défaut qu'elles verraient en vous? comment les exhorter à une vertu que vous n'auriez point, ou que vous ne vous mettriez pas à acquérir en même temps qu'elles? C'est pourquoi, veillez à ce que votre exemple les détermine et les excite à une vie vertueuse. Imitez-les vous-mêmes dans tout ce qui en elles est édifiant et louable, particulièrement en ce qui concerne la bonne tenue, la fréquentation des sacrements, et autres choses semblables. Il est juste que les mères soient pour leurs filles le modèle à suivre fidèlement.

Septième Souvenir. - « Sachez que vous aurez à défendre votre petit troupeau contre les loups et les voleurs, deux sortes

de pestes que je vous signale : je veux dire l'esprit mondain et les hérétiques. - Pour ce qui est de vivre dans le monde, veillez à ne point vous familiariser avec des jeunes gens ou autres hommes, quelque amis de la vertu qu'ils soient, parce que, je vous le dis, les liaisons spirituelles aboutissent presque toujours à des affections d'autre nature. Evitez pour vous-mêmes et pour vos filles, de fréquenter les femmes oisives, qui fuient la retraite et placent leur bonheur dans les vaines conversations et dans les plaisirs du monde. Veillez encore à ce qu'aucun confesseur ni religieux n'amoindrisse, sous prétexte de bon conseil, la volonté du bien qui est dans vos sœurs, soit par rapport aux mortifications, soit dans les promesses de virginité, soit dans l'estime de ces règles que nous tenons de Dieu : car il arrive que, sous couleur de direction spirituelle, des conseillers de ce genre éloignent de pauvres filles de leurs meilleurs propos et résolutions.

« Pour ce qui est des hérétiques et de leurs opinions dangereuses, dès que vous entendrez dire d'un prédicateur, ou de tout autre, qu'il est suspect de partager ces erreurs et d'admettre des nouveautés contraires à l'enseignement et pratique de l'Eglise, ou bien aux principes que vous avez reçus de nous, éloignez immédiatement vos filles. Souvent on jette dans une âme, en bien peu de temps, une mauvaise semence qu'ensuite on ne pourra plus arracher. Evitez donc toute relation avec ces fauteurs ou ces victimes de l'hérésie. Ne pensez mal de personne, mais soyez les enfants de la prudence lorsqu'il s'agit de telles matières, où il y va du salut. Il vaut mieux suivre ce qui est certain sans aucun danger que ce qui l'est moins et met en péril. Gardez les anciennes voies et la doctrine de l'Eglise, confirmées par tant de saints, sous l'inspiration du divin Esprit.

« Et pour ce qui est de votre conduite personnelle, travaillez à la renouveler sans cesse. Il a surgi, il surgira encore des opinions nouvelles : laissez-les passer, elles ne vous regardent pas. Seulement priez et faites prier pour que Dieu ne délaisse point son Eglise, mais la réforme lui-même selon son bon vouloir, et suivant ce qu'il connaît être meilleur pour nous, et plus capable de procurer sa gloire. Dans ces temps de péril et de corruption, vous ne trouverez de refuge et d'asile qu'aux pieds de Notre-Seigneur : s'il daigne vous gouverner lui-même et vous instruire, vous serez à bonne école, le prophète ayant dit : *Heureux, ô mon Dieu, celui que vous aurez instruit*. Humiliez-vous sous sa main

puissante, et vous serez éclairées, ainsi qu'il est écrit: *Illuminez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort.*

Huitième Souvenir. - « Aimez également toutes vos filles, n'ayant point d'affection plus marquée pour l'une ou pour l'autre, puisque toutes sont les créatures de Dieu, et que vous ignorez ses desseins sur elles. N'oubliez pas que celle qui semblera de moindre génie et de moindre poids peut devenir la plus généreuse, la plus agréable à la divine Majesté. Qui jugera les cœurs, qui scrutera les pensées? Chérissez-les donc et les supportez toutes au même degré, parce qu'il ne nous appartient point de juger les servantes de Dieu: leur Maître céleste sait bien à quoi il les a destinées; et, ainsi qu'il le dit dans l'Evangile, il peut faire sortir, des pierres même, des enfants qui le louent. Accomplissez votre devoir, corrigeant avec amour et charité celles que vous verrez faillir par fragilité. Voilà comment vous continuerez de cultiver cette vigne qui vous a été confiée, laissant à Dieu de faire ses merveilles quand et comme il lui plaira.

Neuvième Souvenir. - « Mon dernier mot, je le répèterai, et je vous l'adresse comme une prière que je tracerais de mon sang: c'est que vous gardiez entre vous une étroite concorde et union, que vous ayez toutes un même cœur, une même volonté. Restez attachées l'une à l'autre par le lien de la charité, vous estimant mutuellement, vous secourant, vous supportant en Jésus-Christ. Si vous vous efforcez d'atteindre cette paix, le Seigneur sans aucun doute sera au milieu de vous. Vous aurez pour vous la Très Sainte Vierge, les Apôtres, tous les saints et les saintes, les anges, les bienheureux de la cour céleste, même toutes les créatures de la terre. Dieu a ainsi disposé les choses de toute éternité, que ceux qui, par amour pour lui, s'accordent pour faire le bien, voient venir à eux la prospérité, et que tout concourt à les favoriser. C'est pourquoi voyez combien il importe d'entretenir cette concorde et cette union. Désirez-la, cherchez-la, aimez-la, retenez-la de toutes vos forces. Je vous le dis: en vous présentant ainsi unies de cœur, vous serez comme un roc imprenable, une tour inexpugnable, contre toute adversité, toute persécution, toute séduction de l'enfer. Et je vous affirme, en outre, que, quelque grâce que vous demandiez à Dieu, elle vous sera infailliblement accordée, *et que je serai toujours au milieu de vous unissant mes prières aux vôtres.*

« Animez donc vos sœurs à poursuivre généreusement l'entreprise qu'elles ont commencée, et goûtez ensemble une sainte joie, parce que les choses que je vous prédis arriveront sans aucun manque. Outre la grande et inestimable grâce que mon divin Epoux, qui est aussi le vôtre, vous accordera au moment de la mort (car c'est à l'heure de la nécessité que se connaît le véritable amour), croyez bien qu'alors aussi vous verrez si j'ai été votre *amie fidèle et vraie.*

« Je m'arrête là. Soyez, mes sœurs, consolées, vivifiées par la foi et l'espérance. Je vous bénis au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

II.

Testament de sainte Angèle.

« *Moi, Sœur Angèle, indigne servante de Jésus-Christ, à la Comtesse Lucrèce Lodroné, principale Mère de la Compagnie de Sainte-Ursule, et aux autres gouvernantes et Mères, les nobles dames Geneviève Luzzago, Marie Avogadro, Véronique Buzzi, Ursule Gavardo, Jeanne Monti, Elisabeth Prato, Léonelle Pédézocca, Catherine Méia:* que l'éternelle bénédiction vous soit donnée à toutes par le Dieu tout-puissant, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Dieu ayant résolu dans son conseil éternel, mes très chères Sœurs et vénérables Mères en Jésus-Christ, de tirer de la vanité du monde plusieurs dames, et spécialement les Vierges comme celles de notre Compagnie, il a plu à sa bonté infinie de se servir de moi, sa très indigne et très inutile servante, pour travailler à cette grande œuvre, et il m'a soutenue de cette même miséricorde pour gouverner la Compagnie selon sa volonté et pourvoir à ses besoins, particulièrement en ce qui regarde la direction et le maintien des Vierges dans la vie à laquelle elles ont été appelées. Et l'une des principales marques de cette Providence singulière a été de vous choisir pour les mères dévouées et aimantes de cette noble famille, afin que vous en eussiez le même soin jaloux que si elles étaient vos filles selon la nature, et mieux encore.

« Je vous demande donc ici d'ouvrir l'œil de votre esprit sur la faveur et le bonheur qui vous sont départis, lorsque Dieu daigne remettre entre vos mains ses propres épouses et les confier à votre gouvernement. Oh! quel sujet de lui offrir vos actions de grâces, et de le prier en même temps, puisqu'Il a daigné vous placer à la tête de ce généreux troupeau qui est le sien, qu'Il daigne aussi vous donner la force et la sagesse de faire une œuvre agréable à ses yeux, afin que vous apportiez tout le zèle et le courage nécessaires à l'accomplissement de votre devoir. C'est pourquoi il vous faut une complète et ferme détermination de vous soumettre absolument à la volonté divine; il vous faut entreprendre avec une foi vive et solide tout ce que vous aurez à faire pour son amour; il vous faut, quoi qu'il arrive, persévérer. Mais, par dessus tout, je vous demande, je vous conjure, au nom des souffrances et du sang de Jésus-Christ répandu pour nous, de mettre en pratique, avec une sollicitude de cœur, les quelques souvenirs que je trace dans ces pages et vous lègue par la grâce de Dieu. Je m'en vais maintenant de ce monde, et vous laisse à ma place: ces avis seront mon héritage, où vous trouverez ma dernière volonté: vous l'exécuterez fidèlement.

Premier Legs. - « Mes très chères Mères et Sœurs en Jésus-Christ, efforcez-vous, avec le secours divin, d'acquérir et de conserver en votre âme, Dieu daignant vous soutenir, une intention si pure, des sentiments si droits, que votre seul principe dans le gouvernement et administration de la Compagnie soit l'amour de Dieu et le zèle du salut des âmes. De cette manière, toutes vos actions, fondées sur cette double charité, ne pourront produire que des fruits bons et salutaires, Notre-Seigneur ayant dit: *Un bon arbre ne saurait donner de mauvais fruits;* marquant ainsi que du cœur et de l'esprit formés à la charité ne sortent que de bonnes et saintes œuvres. Saint Augustin a dit aussi: *Aimez, et puis faites ce que vous voudrez:* parole où il exprime assez clairement que *charité ne peut pécher.*

Second Legs. - « *Je vous supplie,* maintenant, d'avoir exactement *gravées dans votre cœur et dans votre âme toutes vos filles, chacune en particulier;* et *non seulement leur nom, mais leur condition présente, leurs dispositions, tout leur être en un mot:* ce qui ne vous sera pas difficile si c'est la vraie charité qui

vous attache à elles. Cela ne se voit-il pas chez les mères selon la nature? Eussent-elles mille enfants, elles les connaîtraient et les aimeraient tous comme si chacun d'eux était seul: c'est l'effet du véritable amour. L'expérience montre même que, plus elles en ont, mieux elles connaissent et entourent de soins chacun d'eux. Les mères spirituelles sont plus étroitement obligées à une conduite semblable; car l'amour spirituel est sans comparaison plus puissant que l'amour charnel. Et ainsi, mes très chères Mères, si vous aimez de tendre et maternel amour ces filles qui sont nôtres, il ne se pourra que vous ne les ayez toutes, et chacune en particulier, imprimées dans la mémoire et dans le cœur.

Troisième Legs. - « Je vous recommande très instamment de chercher toujours à *attirer et gouverner les Sœurs avec l'amour, d'une main douce et suave,* non dans la hauteur et la dureté. En toute circonstance montrez-vous *bienveillantes,* ayant les yeux fixés sur Jésus-Christ qui a dit de lui-même: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Nous lisons encore que Dieu *dispose tout avec suavité;* et le même Notre-Seigneur a dit ailleurs: *Mon joug est agréable et mon fardeau léger.* C'est pourquoi vous vous efforcerez d'user de toute la douceur possible. Gardez-vous de vouloir obtenir quoi que ce soit par la force. Dieu, mes Sœurs, a donné à chacun de nous son libre arbitre; Il ne contraint personne; Il se borne à éclairer, inviter, attirer, comme Il l'assure par la bouche de saint Jean l'Evangéliste: *Je te conseille d'acheter de moi la couronne qui ne peut se flétrir.*

Quatrième Legs. - « Ayez un ardent désir, apportez toute espèce de soins et d'attention, pour l'avancement de vos filles dans la vertu et la sainteté, afin qu'elles puissent plaire à Jésus-Christ leur époux. Veillez principalement à ce qu'elles observent scrupuleusement la chasteté, qu'en tout elles se comportent avec honnêteté et prudence, qu'elles fassent tout dans la patience et la charité.

« Si l'on voit les mères terrestres apporter tant de zèle et d'attention à parer et orner leurs filles afin de les rendre agréables à ceux qui seront leurs époux, et cela d'autant plus attentivement que ces époux sont de plus noble condition, et toujours par l'endroit qu'elles savent lui être le plus sensible; s'il en est

ainsi, et que ces mères se sentent heureuses d'avoir de telles enfants, qui leur assureront le filial attachement de leurs gendres: à combien plus forte raison devez-vous faire de même envers vos filles spirituelles, épouses non plus de créatures corruptibles, destinées à pourrir dans le tombeau, mais du Fils immortel de notre éternel Dieu! Quel honneur, quelle dignité admirable, que d'être les gouvernantes et les mères des épouses du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs; de devenir en quelque sorte les belles-mères du Fils de Dieu, et par le moyen de vos filles acquérir la grâce et l'amour du Très-Haut! Heureuses, trop heureuses si vos savez apprécier votre sublime vocation!

Cinquième Legs. - « Lorsque vous aurez averti et redressé, par des paroles sorties du cœur, trois ou au plus quatre fois, quelque Sœur d'un manquement notable, et que vous vous serez assurées qu'elle ne veut point s'amender, laissez-la; n'envoyez plus auprès d'elle les assistantes: car il peut arriver que cette pauvre enfant, se voyant mise de côté et abandonnée, se repente et sollicite en grâce de rester avec vous et de continuer de vivre dans la Compagnie. C'est ainsi que Dieu éloigna notre premier père du paradis terrestre, afin qu'il rentrât en lui-même et fît pénitence. Si donc cette Sœur vient contrite auprès de vous, recevez-la, à la condition néanmoins qu'elle demande pardon à toutes, et particulièrement à la gouvernante de qui elle dépend. Pour pénitence vous lui imposerez de jeûner, un vendredi, au pain et à l'eau.

Sixième Legs. - « S'il s'en rencontre quelqu'une attachée à l'élégance de sa coiffure ou autres vanités de ce genre, qui d'ailleurs ont par elles-mêmes peu d'importance, jugez qu'elle n'a guère de vocation, et probablement ne persévèrera point dans la règle: car si elle refuse de sacrifier ce qui est minime, encore moins s'assujettira-t-elle aux obligations plus graves. Mais sur ce chef il faut une grande prudence. Il peut se faire que cette Sœur surmonte à la fin le penchant qui la portait à ces misères: et, si une fois elle en vient à bout, elle pourra avec le même courage triompher des autres obstacles, et finir par trouver ses devoirs également agréables et faciles.

Septième Legs. - « Tenez la main à ce que, deux ou au moins une fois par mois, vous vous assembliez pour délibérer en-

semble sur l'état de la Compagnie, et spécialement sur ce qui concerne la conduite de vos filles et leurs nécessités tant spirituelles que temporelles. Vous pourvoirez à toute chose selon que l'Esprit-Saint vous l'inspirera.

Huitième Legs. - « Vous aurez soin aussi de réunir de temps en temps vos filles dans le lieu qui vous paraîtra le plus convenable, pour leur faire entendre quelque petit sermon et exhortation, dès que vous aurez à votre disposition une personne apte à cet office. Par cette réunion, elles auront encore l'avantage de se retrouver les unes les autres, comme des sœurs qui s'aiment, de s'entretenir de leurs intérêts spirituels, de se réjouir ensemble, de se consoler mutuellement : ce qui leur sera une douce joie.

Neuvième Legs. - « Je crois bon de vous dire que, si le Ciel n'eût pas approuvé, comme utile et convenable, que la Compagnie possède quelques biens, il n'aurait pas lui-même concouru à lui en procurer dès le commencement. Je vous recommande, à cet endroit, d'être de bonnes, prudentes et vraies mères de famille, et d'employer ces ressources pour le bien et le développement de la Compagnie selon les lois de la discrétion, de l'amour maternel. Là dessus, je ne veux pas que vous cherchiez des conseils en dehors de la Compagnie : faites, vous seules, d'un mutuel consentement, ce que la charité et le divin Esprit vous dicteront, envisageant toujours le bien et le profit spirituel de vos filles, qui déjà vous appartiennent et que vous devez chérir, et aussi le but d'en attirer d'autres au service de Dieu.

« C'est la volonté divine, et il est agréable au Seigneur que l'on fasse l'aumône, qu'on ait de la bonté, afin d'éloigner la créature du mal et de la porter à la vertu, ou bien à un plus grand état spirituel. De cette manière on attire, on oblige les âmes à faire ce que l'on désire d'elles. Quand une jeune fille, par exemple, accepte d'une personne du monde quelque présent, elle reste comme astreinte à lui complaire, et difficilement peut se retirer : de même tout à fait, par le moyen de l'aumône on attire à la vertu, et celui qui l'a reçue est comme enchaîné à l'obligation de bien faire. Observez ces règles et vous ne vous égarerez point.

Dixième Legs. - « Je vous prie, du fond de mon âme, de gouverner vos filles avec la vigilance et la sollicitude d'une ber-

gère attentive. Gardez ce céleste troupeau qui vous est confié; éloignez-en toute zizanie, toute discorde, tout scandale, tout danger de se souiller de quelque opinion hérétique, empoisonnée, dans ces temps de contagion.[1]

« N'oubliez pas que le démon ne dort jamais, et qu'au contraire il cherche notre ruine incessamment et par toutes les voies. Tenez-vous donc sur vos gardes, et ayez soin que vos filles soient unies, n'aient qu'une volonté, ainsi que nous le lisons des Apôtres et des premiers chrétiens: *Ils avaient un seul cœur.* Qu'il en soit de même parmi vous; plus il y aura entre vous d'union, plus sûrement Notre-Seigneur sera au milieu de vous en bon pasteur et en père.

« Pour connaître si la Compagnie est dans la grâce de Dieu, vous n'aurez pas d'autre moyen que de voir si la charité règne entre les Sœurs. Jésus-Christ l'a dit formellement: *Le monde saura que vous êtes à moi si vous vous aimez les uns les autres.* S'aimer mutuellement marcher de bon accord est, par conséquent, la marque certaine qu'on avance dans la voie droite et agréable à Dieu. Mais sur ce point veillez beaucoup, mes chères Sœurs: car le démon vous tendra des embûches sous l'apparence du bien. C'est pourquoi, dès que vous vous serez aperçues de l'ombre seule d'un pareil mal, remédiez-y promptement, suivant les lumières que Dieu vous donnera. Ne laissez pas se développer dans la Compagnie une telle semence, car ce serait d'un détestable exemple dans la ville et au dehors. Là où règne la désunion des volontés, là est sûrement la ruine. *Tout royaume croulera qui est divisé contre lui-même,* a dit Notre-Seigneur.

Onzième Legs. - « Enfin, l'un de vos plus grands soucis sera que le bon ordre et les principes de votre Institut reçoivent satisfaction en tout. Et si, selon les temps et leurs nécessités, on se voyait obligé d'agir autrement et sur des données nouvelles, que rien ne soit décidé qu'avec une extrême prudence, après mûr conseil. Votre principal recours sera toujours aux pieds de Jésus-Christ, dans une commune oraison: alors Jésus se trouvera au milieu de vous et vous éclairera, vous instruisant comme un vrai et bon maître sur ce que vous aurez à faire. Tenez pour

[1] Allusion au protestantisme et aux sectes qui en sont sorties.

assuré que *notre association est l'œuvre de sa main,* et qu'Il *ne l'abandonnera jamais tant que durera le monde.* Si c'est Lui qui l'a établie, qui donc la pourra détruire? Croyez bien, ayez ferme foi et confiance, que les choses seront ainsi. *Je sais ce que je dis.* Heureux qui marchera dans cette voie!

Si vous êtes fidèles à tout ceci, et autres observances du même genre, selon que le Saint-Esprit décidera au cours des circonstances et des temps, réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse: car votre récompense sera prête, et là où seront les filles, là aussi seront les mères. Courage donc, et ne doutez pas que vous vous trouverez toutes réunies dans le Ciel, comme le désire et le veut notre commun Epoux, de qui rien ne saurait renverser les desseins. Sa lumière, sa splendeur opulente de vérité, vous environnera au moment de la mort et vous délivrera des mains de l'ennemi. Persévérez donc fidèlement et joyeusement dans l'œuvre entreprise. Défiez-vous du refroidissement. La promesse que je vous fais se réalisera, et bien au-delà.

Et maintenant, pour ce qui est de moi, je m'en vais. Vous, continuez vos bonnes œuvres. Je vous embrasse; à toutes je donne le baiser de la paix, priant Dieu de vous bénir, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen ».

III.

Décret de S. S. Pie IX pour étendre à l'Eglise universelle l'office et la fête de sainte Angèle, élevée au rite double.

DECRETUM
URBIS ET ORBIS

Angelorum praedita moribus et pulchritudine, sancta *Angela Merici,* sicut lilium inter spinas, in terris degens, ubique mirum sparsit suavitatis odorem. Haec, ab adolescentia alacriter iter perfectionis arripiens, eo devenit ut S. Carolus Borromaeus, paucis post eius obitum annis, adfirmare non dubitaverit dignam plane esse quae ab Apostolica Sede in sanctarum Virginum album referretur. Sanctissima Palaestinae loca summa cum religione perlustravit, et sepulcra apostolorum Petri et Pauli Romam veneratura pervenit. Ibi sese excitatam

sensit ad promovendam puellarum institutionem, probe noscens illas pravis ac foedis Calvinianae et Lutheranae haeresis, quae late grassabatur, illecebris veluti inter vepres irretitas, virgineum florem amissuras. Quare Brixiae novum sacrarum virginum sodalitium sub patrocinio et nomine S. Ursulae, Christi virginis et martyris, instituit; cuius curae demandavit ut adolescentulas, tam divites quam pauperes, fidei rudimenta doceret, ad recte casteque vivendum informaret, illisque eas quae propriae mulierum sunt exercitationes traderet. Uberes ex hoc instituto *Angela* ad Ecclesiae bonum et Societatis retulit fructus, eique Deus Omnipotens ita gratiae suae dona copiose largitus est ut ubique terrarum diffunderetur, suaeque famulae, morti proximae, pandere dignaretur illud perenne futurum.

Quum, teterrimis hisce temporibus, perversi ac scelerati homines omnem moveant lapidem ad catholicam Ecclesiam ac societatem labefactandas, et ad id facilius obtinendum mulierum mores, praesertim adolescentium, pervertere studeant, ut ex depravata earum mente erroris venenum altius in filiorum animos inseratur, nonnulli eminentissimi ac reverendissimi sanctae Romanae Ecclesiae cardinales, necnon quamplures amplissimi totius orbis antistites, Sanctissimum Dominum Nostrum Pium IX, Pontificem maximum, humillimis precibus instantissime efflagitarunt ut Officium et Missa *S. Angelae Merici*, sodalitii Sanctae Ursulae institutricis, ad universam extendantur Ecclesiam; ut, eius ope et meritis, dignetur Dominus femineum sexum ab omni labe immunem et errore servare, ac, hostium depulsis insidiis, Ecclesia sua perpetua pace laetetur.

Quibus omnibus a me subscripto, sacrorum Rituum Congregationis secretario, Sanctissimo Domino Nostro fideliter expositis, Sanctitas Sua apostolica auctoritate edixit ut deinceps festum *S. Angelae Merici virginis*, cum Officio et Missa aliquibus locis iam concessis, sub ritu duplici minori ab universa Ecclesia recolatur. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 11 mensis iulii anni 1861.

C. Card. PATRIZI,
Episcopus Portuensis et S. Rufinae,
Sacrae Rituum Congregationi Praefectus.

D. BARTOLINI,
Secretarius.

(*Traduction*).

Sainte *Angèle Merici,* qui mena sur la terre une vie angélique, a répandu de toutes parts un admirable parfum de suavité, semblable au lys parmi les épines. Entrant avec empressement, dès son enfance, dans le chemin de la perfection, elle y fit de tels progrès que St Charles Borromée, peu d'années après qu'elle fut morte, n'hésita point à affirmer qu'elle méritait d'être par le Siège Apostolique mise au rang des saints. Elle parcourut avec une grande piété les lieux saints de la Palestine; puis elle vint vénérer à Rome les tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Là elle se sentit excitée à instituer une compagnie de jeunes filles qu'elle voulait préserver de la séduction des funestes erreurs de Luther et de Calvin, alors en pleine expansion, erreurs qui les eussent conduites à perdre la fleur de la virginité comme si elles eussent été arrêtées au milieu des ronces. Elle créa donc à Brescia une société nouvelle de vierges sacrées, sous le nom et le patronage de Sainte Ursule vierge et martyre; et elle lui donna comme objet de son zèle l'instruction des petites filles, riches et pauvres, dans les principes de la foi, leur formation à la vie honnête et chaste, tout ce qui concerne spécialement les devoirs de la femme. Angèle tira des fruits abondants de cette institution pour le bien de l'Eglise et de la société, et le Dieu tout-puissant lui accorda amplement les dons de sa grâce, en sorte qu'elle s'est multipliée dans toutes les parties du monde; et Angèle près de mourir connut du Ciel que son Ordre durerait toujours.

A la triste époque où nous vivons, des hommes pervers et coupables, s'élevant contre l'Eglise catholique et contre la société pour les détruire également, ont jugé utile à leurs vues mauvaises de corrompre les mœurs des femmes, des plus jeunes surtout, afin que de leur âme pervertie coulât plus profondément le poison dans le cœur des enfants.

En présence de ces efforts, plusieurs cardinaux de la sainte Eglise Romaine, un grand nombre d'évêques de toutes les parties du monde, ont demandé avec instances à notre Saint-Père le Pape Pie IX que l'Office et la Messe de *Ste Angèle Merici*, institutrice de la Congrégation de Sainte-Ursule, soient étendus à l'Eglise entière, afin que, par les mérites et grâce au secours de la sainte, le Seigneur daigne préserver le sexe de toute souillure

et erreur, et que l'Eglise, protégée contre les embûches de ses ennemis, jouisse d'une paix durable.

Toutes ces choses ayant été exposées fidèlement au Saint-Père par le soussigné, Secrétaire de la Congrégation des Rites, Sa Sainteté, dans l'exercice de l'autorité apostolique, a décrété que désormais la fête de sainte *Angèle Merici*, vierge, soit célébrée dans toute l'Eglise sous le rite double-mineur, avec l'Office et la Messe accordés précédemment pour quelques lieux particuliers.

Sans réserve des oppositions, quelles qu'elles soient.

Ce 11 juillet 1861.

C. Card. PATRIZI,
Evêque de Porto et Sainte-Rufine,
Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

D. BARTOLINI,
Secrétaire.

IV.

Lettre de S. S. Benoît XV à la Supérieure Générale des Ursulines de l'Union Romaine à l'occasion du troisième Centenaire de l'Ordre.

Dilectae in Christo filiae Angelae a Domina nostra, *virginum Ursulinarum antistitae generali Unionis romanae.*

BENEDICTUS PP. XV

DILECTA IN CHRISTO FILIA,
SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Natalis trecentesimi a constituto Ursulinarum religioso Ordine commode incidit in hanc luctuosissimam tempestatem solemnis celebratio. Constat tantorum malorum causam ex eo potissimum natam esse quod a praeceptis institutisque christianis, quae ipsa sunt civitatum fundamenta, nimis multi privatim publice recesserunt. Iam diu quidem, sed maxime post illam gallicarum rerum conversionem, id impense agebatur ut benefica virtus Ecclesiae, sensim in angustiorem coacta campum, iam nihil demum in hominum societate valeret: im-

primisque data est opera ut muliebris sexus a materna se Ecclesiae cura et vigilantia subtraheret. Namque ad fortunam humani generis mirum quantum in utramque partem femina potest; quae si vulgo de via deflexerit, omnis et domestica et civilis disciplina facile convellitur. Itaque videre licuit, remota religione institutas mulieres omnem simul cum pietate verecundiam ponere; nec paucas esse quae, nimium dantes alienis a sua natura studiis, masculinos prorsus agendi modos induerent, quaeque, deserentes domestica officia quibus factae essent, temere in medium vitae certamen se coniicerent. Hinc illa deploranda morum perversitas, quam quidem ipsius belli licentia incredibiliter auxit latissimeque propagavit. Huic vos rerum omnium perturbationi, quantum erat in vobis, obstitistis, rite puellas ad christianam sapientiam educando: et magna sunt ac praeclara hoc in genere vestra, Deo adiuvante, promerita. Iam vero futurum ut ex hac immensitate ruinarum novus quidam emergat rerum ordo in quo christiana iustitiae caritatisque principia dominentur, omnino de divina benignitate confidimus. Ad quam instaurationem ordinis omnes boni debebunt aliquid pro sua quisque parte conferre: vosque, ea recolentes quae usque adhuc gessit vestra sodalitas, vel acriore studio ad institutum incumbite, id est ad mentem animosque ita conformandos puellarum, ut christiana professione dignae matres familias exsistant. Nos autem istius fausti eventus et solemnitatem augentes et fructum, concedimus ut qui in vestris templis aut sacellis vel triduanae supplicationi vel alii solemni sacro in hanc rem indicto interfuerint, *omnes* - non modo vestrae familiae sodales et alumnae, sed quotquot se vobis adiunxerint - ***Plenariam*** peccatorum *Indulgentiam* et remissionem, usitatis conditionibus, lucrentur. Atque caelestium auspicem donorum paternaeque benevolentiae Nostrae testem, tibi, dilecta in Christo filia, et cunctae cui praees Ursulinarum Familiae, apostolicam benedictionem amantissime in Domino impertimus.

Datum Romae apud sanctum Petrum, die XXVII mensis decembris MCMXVII, Pontificatus Nostri anno quarto.

BENEDICTUS PP. XV.

(*Traduction*).

A notre chère fille dans le Christ Angèle de Notre-Dame, *Supérieure Générale des Religieuses Ursulines de l'Union romaine.*

BENOIT XV PAPE

CHÈRE FILLE EN NOTRE-SEIGNEUR,
SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

La célébration solennelle du troisième centenaire des Ursulines, pour commémorer l'élévation de l'Institut au rang d'Ordre religieux, tombe bien à propos au milieu de la douloureuse période que nous traversons. La cause principale de tant de maux est manifeste: un trop grand nombre d'hommes, dans la vie privée comme dans la vie publique, se sont éloignés des principes et des institutions chrétiennes qui sont le fondement des Etats. Depuis longtemps déjà, mais surtout depuis la Révolution française, on s'est efforcé de restreindre la vertu bienfaisante de l'Eglise en un champ de plus en plus étroit, au point d'anéantir toute son influence dans la société humaine.

Ainsi tout spécialement s'est-on appliqué à soustraire la femme aux soins et à l'action maternelle de l'Eglise. Chacun sait en effet la part étonnante que, dans l'un et l'autre sens, la femme peut avoir sur la destinée du genre humain. Si elle s'éloigne de sa voie normale, toute la discipline domestique ou civile en est ébranlée. C'est ainsi qu'on a pu voir des femmes élevées en dehors de la religion, abandonner, en même temps que la piété, toute retenue. Combien en est-il qui, se livrant outre mesure à des études trop étrangères à leur sexe, prennent des manières toutes masculines; ou qui, désertant les devoirs domestiques pour lesquels elles étaient faites, se lancent témérairement au milieu des luttes de la vie! De là cette déplorable perversité des mœurs, que la licence même de la guerre a extraordinairement accrue et propagée.

A cette perturbation générale de toutes choses, vous avez résisté autant qu'il était en votre pouvoir en formant à la sagesse chrétienne les jeunes filles dont l'éducation vous était confiée. Elle est grande et belle, assurément, l'œuvre méritoire que, dans ce champ d'action, vous avez accomplie avec la grâce de Dieu! Nous avons pleine confiance que la bonté divine fera surgir

de cette immensité de ruines un ordre de choses tout nouveau, dans lequel domineront les principes de la justice et de la charité chrétiennes. Tous les gens de bien, chacun pour sa part, devront coopérer à cette restauration de l'ordre. Quant à vous, vous rappelant ce que votre Société a fait jusqu'ici, appliquez-vous avec un zèle encore plus ardent à votre tâche, qui est de former les esprits et les cœurs des jeunes filles de telle sorte qu'elles soient un jour des mères de famille vraiment dignes de leur profession chrétienne.

Pour Nous, afin d'ajouter à la solennité de cet heureux événement et d'en assurer les fruits, Nous accordons, non seulement aux membres et aux élèves de votre Famille, mais à toutes les personnes qui, s'unissant à vous, auront assisté dans vos églises ou vos chapelles aux prières du triduum ou à une autre solennité, l'*Indulgence plénière* et la rémission de leurs péchés, à gagner aux conditions ordinaires.

Comme gage des dons célestes et comme témoignage de notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons très affectueusement, à vous, chère fille dans le Christ, et à toute la Famille des Ursulines, dont vous avez la charge, la bénédiction apostolique dans le Seigneur.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 27 du mois de décembre 1917, de Notre Pontificat la quatrième année.

BENOIT XV PAPE.

V.

Lettre de son Eminence le Cardinal Giustini, Protecteur de l'Union romaine des Ursulines.

Ma Révérende Mère,

Le troisième centenaire de l'érection des Ursulines à l'état d'Ordre religieux sera une fête bien légitime et solennelle, non seulement pour les nombreuses familles des filles de sainte Angèle, mais aussi pour un très grand nombre d'âmes éparses dans le monde. Elles y ont porté la bonne odeur de Jésus-Christ dont elles furent tout embaumées dans les maisons des Ursulines; car

je sais et je constate avec joie que les filles n'ont rien perdu de l'esprit de leur Mère. Les siècles l'ont affermi toujours davantage, et l'Union réalisée par le grand Pape Léon XIII, de sainte mémoire, en a rendu plus féconds et plus sensibles les heureux résultats.

J'en remercie avec vous Notre-Seigneur, et je le prie de répandre sur l'Ordre entier, et sur chaque religieuse en particulier, des grâces de choix qui, redoublant vos forces et décuplant votre nombre, propagent de plus en plus votre excellent apostolat. C'est un bon souhait pour le monde bien malade! Dans la triste décrépitude dont il semble atteint, loin des sources du Sauveur, il ne saurait être rajeuni que par de nouvelles générations formées à l'école de la vérité et de la piété de notre Sainte Mère l'Eglise catholique.

Que les Sœurs de votre illustre Ordre soient heureuses de travailler avec ardeur à cette magnifique tâche.

Avec mes vœux sincères, je vous envoie toutes mes bénédictions; et puisque je suis de la famille, prenant une très vive part à sa joie, je compte avoir aussi part à ses ferventes prières.

Rome, le 17 janvier 1918.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur,
Ph. Card. Giustini.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE SAINTE ANGELE MERICI

CHAPITRE I.

Les temps et le milieu.
Premières années d'Angèle à Desenzano.

(1474-1485).

CHAPITRE II.

Les divines préparations; joies et épreuves.
Angèle à Salo.

(1485-1495).

CHAPITRE III.

Les voix du Ciel. - Réponse de l'élue.

(1495-1516).

CHAPITRE IV.

Angèle à Brescia. - Influence grandissante. Dons surnaturels.

(1516-1522).

CHAPITRE V.

La grande Priante. - Pèlerinage d'Angèle en Terre-Sainte.

(1522-1525).

CHAPITRE VI.

A Rome. - Troubles politiques. - Séjour à Crémone.

(1525-1530).

CHAPITRE VII.

Commencements de l'Institut d'Angèle. L'Heure de Dieu.

(1530-1535).

CHAPITRE VIII.

La Compagnie de Ste-Ursule; pourquoi ce patronage. Rédaction et approbation de la Règle.

(1535-1537).

CHAPITRE IX.

Angèle vivante dans sa Règle.

CHAPITRE X.

Angèle élue Supérieure Générale de la Compagnie de Ste-Ursule. - La Supérieure et la Mère dans la Sainte.

(1537).

CHAPITRE XI.

Sainte Angèle éducatrice.

CHAPITRE XII.

L'Appel de l'Epoux. - Angèle quitte ses filles.

(1540).

CHAPITRE XIII.

L'Esprit de sainte Angèle.

CHAPITRE XIV.

Culte spontané rendu à la bienheuseuse Angèle. Sa Béatification.

(1540-1768).

CHAPITRE XV.

Canonisation de sainte Angèle.

(1807).



DEUXIÈME PARTIE

LA COMPAGNIE DE SAINTE-URSULE JUSQU'À SON ÉLÉVATION À L'ÉTAT D'ORDRE RELIGIEUX.

(1540-1610).

CHAPITRE I.

Epreuves, développements et état définitif de la Compagnie de Ste-Ursule à Brescia.

(1540-1566).

CHAPITRE II.

Saint Charles Borromée et les Ursulines de Milan.

(1566).

CHAPITRE III.

Les Ursulines Congrégées d'Italie s'implantent en France. Débuts de la Mère Françoise de Bermond.

(1594-1606).

CHAPITRE IV.

Quelques souvenirs biographiques des premières Ursulines de France, dites Congrégées.

CHAPITRE V.

Fondation du couvent de Paris. - Mme de Sainte-Beuve. Elévation des Ursulines à l'état d'Ordre religieux.

(1608-1612).

CHAPITRE VI.

Fondation du couvent de Lyon. - Dernières années de la Mère Françoise de Bermond. - Monastère de Toulouse,

(1610-1628).

CHAPITRE VII.

Fondation de Bordeaux : le Cardinal de Sourdis. La vénérable Mère Françoise de Cazères.

(1606-1618).

CHAPITRE VIII.

Fondation de Dijon : Françoise de Xaintonge. Erection en monastère.

(1605-1619).

APPENDICE.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY